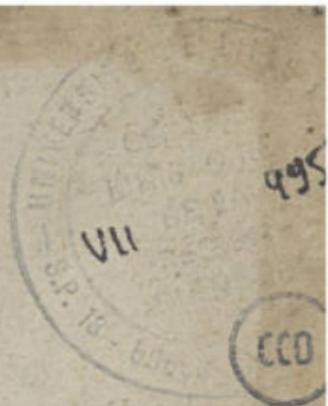
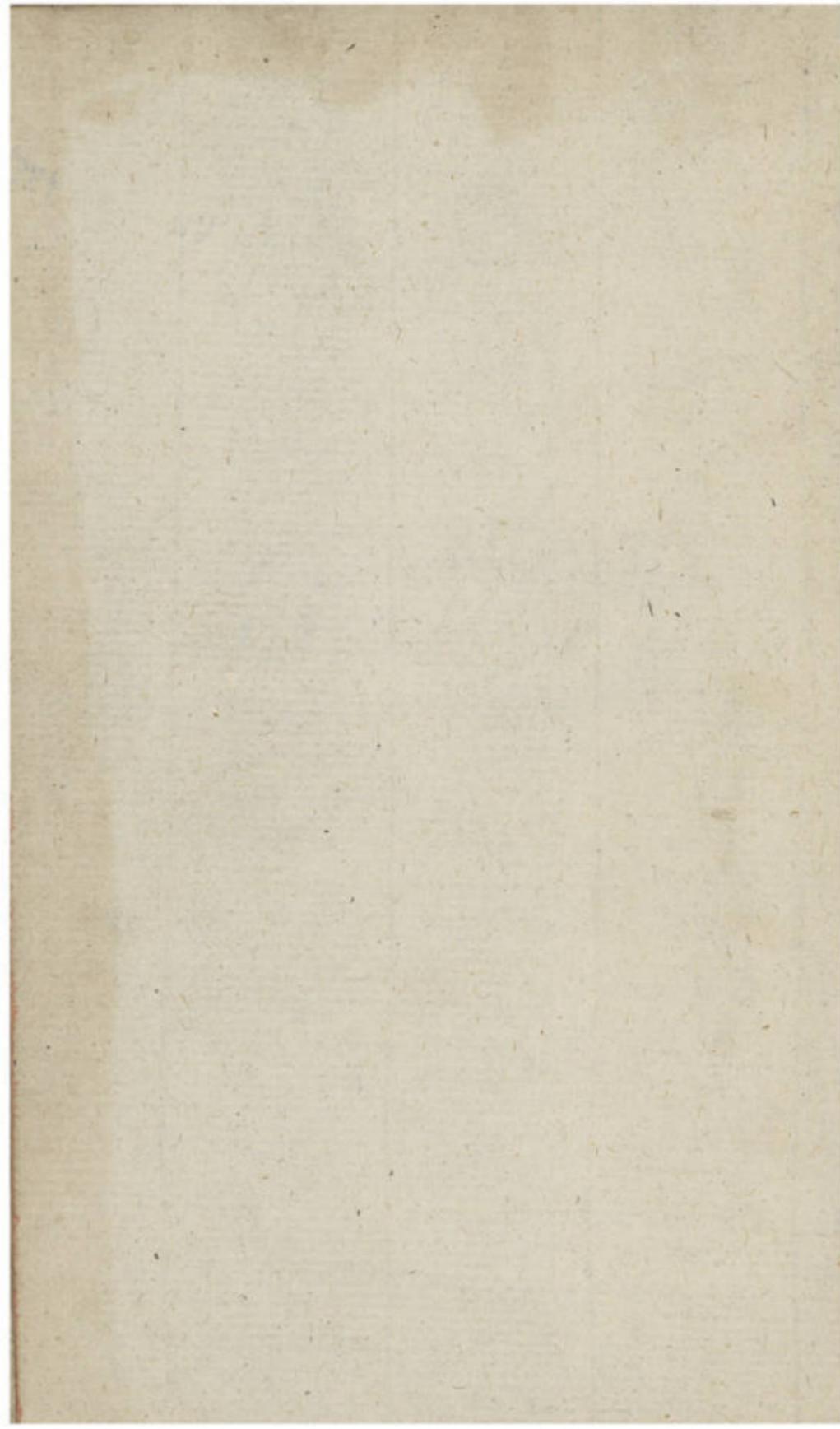


N. F. J. ANRYS P. tre





HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE,
PAR LE CARDINAL
BENTIVOGLIO,

*Traduite de l'Italien par M. LOISEAU
l'aîné, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.*

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques.

M. D C C. L X X.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE
PAR LE CARDINAL
BENTIVOGLIO,

Traduit de l'Italien par M. LORRAIN
Chanoine de l'Église d'Orléans.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS:
Chez D'ASSANT, Rue de Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.



HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

LIVRE XIX.

SOMMAIRE.

*ACCOMMODEMENT du Duc de 1596.
Maienne avec le Roi de France. Siège
de la Fere. On s'oppose en Flandre
au projet de secourir cette ville. Basta
la ravitaille. L'Archiduc Albert se
détermine à faire une diversion. Avis
de Rône. Etat brillant de l'armée
d'Espagne. Calais est investi. Des-
cription de cette ville. Prise des forts
de Nieulai & du Risban. La ville
se rend. Capitulation de la citadelle.
On y introduit du secours dans le dé-
Tome IV. A*

lai qu'elle avoit obtenu pour l'attendre. Elle est emportée d'assaut. Suites de cette conquête. Siège d'Ardres. Surprise du fauxbourg. Reddition de la place. Indignation du Roi de France à cette nouvelle. Prise de la Fère. Albert n'ose attaquer Ostende. Son projet sur Hulst. Description de Hulst & du pays de Waës. Précautions pour l'attaque & pour la défense de ce canton. L'Archiduc investit Hulst. Les ennemis tentent en vain d'en chasser ses troupes. Distribution des quartiers des Espagnols. Attaque de la digue de Morval. Reddition du fort de ce nom. Rône est tué. Son éloge. Les assiégeants emportent deux ravelins d'assaut. Difficultés du siège de Hulst. Reddition de la place. Le Marquis de Varambon est défait & pris. Le Prince Maurice marche pour attaquer le Marquis de Varas. Dispositions de ce Général. Sa défaite.

L. XIX.

An. 1596.



ARCHIDUC fut à peine arrivé à Bruxelles, que tous les regards se portèrent sur la frontière de France, où l'on ne doutoit pas que le feu de la guerre allumée entre les deux

Rois, n'étendît de plus en plus ses ravages. Henri étoit entré en Picardie très-peu avant qu'Albert se fût rendu dans les Pays-Bas. La négociation entamée avec le Duc de Maienne s'étoit heureusement terminée. Ce Prince avoit conclu, à des conditions avantageuses, son accommodement avec le Roi, à qui il avoit rendu le Gouvernement de Bourgogne, & dont il avoit obtenu en échange celui de l'Isle de France. (1) Le Connétable de Castille, que Maienne avoit abandonné, étoit rentré dans l'Etat de Milan; & la Bourgogne, dont sa retraite avoit rétabli la tranquillité, s'étoit enfin soumise à son maître légitime. Mais plus le Roi avoit eu de succès par rapport à cet objet, plus il avoit été affligé des progrès que le Comte de Fuentes avoit faits en Picardie, & il

L. XIX.

An. 1596.

Janvier.

(1) Les dégoûts amers que le Duc de Maienne avoit reçus de l'Espagne & de sa faction, ne contribuèrent pas peu à le rappeler à son devoir. Quand il vint trouver le Roi à Monceaux, après son accommodement, il ajouta à l'assurance de sa fidélité, dit le Duc de Sulli, témoin de cette entrevue touchante, un remerciement très-vif, de ce que le Roi l'avoit délivré des ruses Italiennes & de l'arrogance Espagnole.

étoit sur-tout inconsolable de ce que
L. XIX. la ville de Cambrai étoit rentrée sous
An. 1596. la domination d'Espagne.

Henri voulut s'en venger. Il n'avoit pas alors de grandes forces, mais il les crut assez puissantes pour entreprendre le siège de la Fère. Cette ville est dans une position très-forte, au milieu d'un marais qui l'entourne de toutes parts. On n'en peut approcher que par deux langues de terre très-étroites. Comme elle étoit au centre de la Picardie, le Duc de Parme qui la regardoit d'ailleurs comme une des meilleures forteresses de cette Province, & une de celles dont il pouvoit tirer le plus d'avantages pour le succès des desseins de l'Espagne, se l'étoit fait livrer par la Ligue pour place de sûreté. Le Roi commença par s'emparer de ses deux avenues, qu'il ferma par deux bons forts, & tout aussi-tôt il distribua ses quartiers à l'entour de cette place. Alvaro Osorio, guerrier d'une grande réputation, en étoit Gouverneur. Il y commandoit une garnison choisie, abondamment pourvue de munitions de guerre de toute espèce, mais si mal fournie de vivres, qu'elle ne pouvoit résister long-temps

si elle n'étoit promptement secourue.

 Le Roi instruit de sa situation, crut qu'il étoit inutile d'en faire le siège, & se réduisit à la bloquer. Il comptoit d'autant plus la forcer bientôt à se soumettre, qu'il se flattoit d'en empêcher le secours & l'approvisionnement.

L'état critique où se trouvoit la Fère à l'arrivée du nouveau Gouverneur à Bruxelles, fut le premier objet de son attention, & on délibéra dans le Conseil de guerre qu'on tint en sa présence, si on tenteroit de secourir cette ville avec toutes les forces que l'Espagne avoit en Flandre, ou si on feroit une diversion assez importante pour contraindre le Roi de France d'abandonner son entreprise. Le projet de secourir la Fère offroit des difficultés qui paroissoient insurmontables. On expo-
soit que cette place, située dans l'intérieur de la Picardie, étoit enfermée de toutes parts entre Saint-Quentin, Ham, Guise, Péronne, & plusieurs autres villes bien munies & défendues par de fortes garnisons; que l'armée Espagnole ne pouvoit en approcher sans laisser derrière elle plusieurs de ces places; que dans la supposition qu'on le tentât, les ennemis seroient tou-

~~.....~~
L. XIX. jours les maîtres de battre la campagne, de rompre les chemins, de couper les vivres, & d'empêcher la cavalerie de fourrager; qu'un marais impraticable rend cette ville inaccessible, & que les deux seuls endroits par lesquels on pourroit y introduire du secours, étoient bouchés par deux forts bien gardés par les assiégeants. On remarquoit encore que le Roi de France resserroit chaque jour cette ville de plus près; que son armée se renforçoit de plus en plus, & sur-tout en cavalerie, aussi brillante que courageuse; que l'on ne pouvoit approcher de la Fère & y introduire du secours sans combattre l'ennemi & sans l'attaquer au milieu de ses quartiers; que le Roi, à couvert de ses retranchements, seroit le maître d'accepter ou de refuser le combat, & qu'en se persuadant qu'il voulût l'accepter, toutes les raisons les plus fortes de guerre & d'Etat interdisoient à l'armée d'Espagne d'en courir les risques; que le Roi de France pourroit aisément rétablir son armée après une défaite, mais que l'Archiduc ne répareroit qu'avec des peines extrêmes un si grand malheur; & que pendant qu'il seroit obligé de faire

de nouvelles levées en Espagne, en

Italie & dans les pays étrangers, les L. XIX.
Provinces-unies profiteroient de la An. 1596.
circonstance pour tenter les conquêtes
les plus importantes.

Entraîné par ces puissants motifs, le Conseil de guerre se déterminoit à tenter une diversion qui pût forcer le Roi de lever le siège de la Fère, lorsqu'on apprit que Basta venoit d'y conduire des munitions de bouche, au moins pour deux mois. Ce Capitaine étoit revenu depuis peu en Flandre avec un congé fort court de l'Empereur, à qui il avoit rendu des services signalés dans la guerre que ce Prince soutenoit contre le Turc. Son expérience dans l'art militaire où il s'étoit formé dans les guerres de Flandre, & sur-tout dans les grands emplois que le Duc de Parme lui avoit confiés, lui avoit mérité une réputation éclatante. Il avoit commandé la cavalerie de l'armée de Farnèse dans la dernière expédition de ce Prince en France; & c'étoit sans contredit un des Officiers qui fut plus capable d'en bien diriger les manœuvres. L'Archiduc l'avoit chargé de rassembler un convoi de vivres dans la partie de la frontière de

L. XIX.

An. 1596.

14 Mars.

Flandre la plus voisine de la Fère, & d'épier l'occasion de l'y introduire. Il lui avoit donné huit cents chevaux qui devoient porter en croupe chacun un sac de grains, que de petits bateaux devoient ensuite recevoir & conduire dans la place assiégée. Ce projet ne pouvoit réussir sans un secret impénétrable. Osorio, Gouverneur de la Fère, en ayant été averti avec les plus grandes précautions, Basta s'approcha avec ses huit cents chevaux. On étoit convenu qu'en même temps qu'il se porteroit vers la partie du marais qui étoit la plus navigable, Osorio auroit soin d'y faire trouver le plus grand nombre de barques qu'il lui seroit possible pour prendre les munitions qu'on lui apporterait, & les transporter dans la ville. Les mesures furent si bien prises, que le projet fut exécuté sans aucun contretemps. Basta se fit le plus grand honneur dans cette occasion. Obligé de rester à cheval pendant près de quarante heures, il fut si bien choisir son temps, tromper ses soldats & encore mieux ses ennemis, qu'il revint à l'endroit d'où il étoit parti, sans avoir perdu un seul homme, & qu'il battit encore un dé-

rachement François qui vouloit s'op-
poser à son retour.

L. XIX.

An. 1596.

Ce succès donna quelque espérance de porter à la Fère un secours plus considérable; mais l'Archiduc, ayant été informé que le Roi ne cessoit de fortifier ses lignes & recevoit chaque jour de nouveaux renforts, il prit enfin le parti de tenter quelque diversion. Il n'y eut plus de division dans le Conseil de Guerre que sur le choix. Les uns propofoient le siège de Péronne, d'autres celui de Saint-Quentin ou de quelque place des environs. Rône, Mestre-de-Camp-Général, qui connoissoit dans le plus grand détail jusqu'au plus petit poste, jusqu'au moindre défilé de la Picardie, où il avoit fait la guerre pendant si long-temps au service de la Ligue, étoit un de ceux qui avoient le plus conseillé de faire une diversion. Cet Officier voulant proposer secrètement au Gouverneur les vues qu'il avoit à cet égard, saisit l'instant où ce Prince n'étoit entouré que de quelques Capitaines dont il étoit sûr, & lui parla en ces termes :

„ Il s'agit, Prince, ou de marcher
 „ au secours de la Fère avec toutes
 „ les troupes du Roi, ou de tenter

L. XIX.

An. 1596.

„ une diversion qui puisse être assez fu-
 „ neste à la France, pour que le dom-
 „ mage qu'elle en souffrira ne puisse
 „ être réparé par le succès de son entre-
 „ prise. Nous n'aurons point à regret-
 „ ter la perte de cette place, si nous la
 „ compensons par une conquête plus
 „ importante. Il étoit certainement de
 „ l'intérêt de l'Espagne, lorsque le feu
 „ des guerres civiles, allumées par la
 „ Ligue, dévorait la France, de possé-
 „ der la ville qu'on veut nous enle-
 „ ver, & de bien établir sa puissan-
 „ ce dans l'intérieur de la Picardie;
 „ mais à présent qu'il ne reste plus
 „ que le souvenir de cette union fa-
 „ meuse, que les dernières étincelles
 „ de ce violent incendie sont étein-
 „ tes, quel avantage le Roi d'Espagne
 „ peut-il tirer d'une forteresse éloi-
 „ gnée de ses frontières, & comme
 „ investie au milieu d'un grand nom-
 „ bre de villes ennemies qui mena-
 „ cent de plus près ses Etats de Flan-
 „ dre? Loin de lui être désormais
 „ utile, elle ne peut que lui faire
 „ acheter par des dépenses énormes le
 „ soin de la conserver. Laissons le Roi
 „ de France en continuer le siège, &
 „ ne songeons qu'à faire une diversion

„ dont la réussite nous dédommage
 „ avec usure. Je ne propose point à L. XIX.
 „ Votre Altesse, Prince, l'attaque de An. 1596.
 „ Péronne, de Saint-Quentin, ou de
 „ quelque ville des environs de la Fè-
 „ re. La cause que nous défendons
 „ n'y gagneroit rien; mais attachez-
 „ vous à une conquête plus considé-
 „ rable, & dont le succès balance seul
 „ la possession des boulevarts dont je
 „ viens de parler, & investissez Calais.
 „ Oui, marchons à Calais, ce Port fa-
 „ meux, la clef de la Manche, d'où
 „ la traversée est si courte pour l'An-
 „ gleterre, & n'est guères plus longue
 „ pour la Hollande, ce Port toujours
 „ à portée de recevoir si facilement
 „ les forces maritimes d'Espagne, &
 „ dont la perte sera sans doute le coup
 „ le plus sensible que nous puissions
 „ porter à la France. Ce n'est pas de
 „ ce côté qu'elle craint nos efforts.
 „ On n'a laissé dans cette place qu'un
 „ Commandant sans talent, une gar-
 „ nison foible, & sans doute elle est
 „ mal pourvue de toutes sortes de mu-
 „ nitions. Partons, Prince, pour cette
 „ expédition. Que notre célérité à l'en-
 „ treprendre égale le secret qu'elle
 „ exige. Commençons par nous em-

L. XIX. „ parer de tous les postes qui entou-
 An. 1596. „ rent Calais, avant que l'ennemi soup-
 „ çonne notre dessein. Sans cette pré-
 „ caution les secours qu'elle recevoit
 „ de tous côtés, par terre & par mer,
 „ romproient nos mesures. Mais aussi,
 „ j'ose vous l'assurer, si nous venons à
 „ bout de nous rendre maîtres de ces
 „ postes, Calais est à nous en peu de
 „ jours. Vous arborerez vos drapeaux
 „ sur les remparts de cette ville. „

Le projet de Rône fut accueilli du Gouverneur, & obtint aussi le suffrage de ceux qui en avoient écouté la proposition. On résolut de l'exécuter, & Rône lui-même en fut chargé. Néanmoins Albert fit publier, pour donner le change, qu'il alloit marcher en personne au secours de la Fère, ou attaquer quelque une des places circonvoisines. Il choisit dans cette vue Valenciennes pour sa place d'armes; il y forma des magasins prodigieux, & il y assembla son armée. Depuis long-temps l'Espagne n'en avoit point eu de plus redoutable en Flandre. Cinq mille Espagnols, quinze cents Italiens, mille Francomtois, autant d'Irlandois, deux mille cinq cents Allemands & six mille Wallons, toute

infanterie d'élite, la composoient. La cavalerie étoit de trois mille cinq cents hommes, en y comprenant la gendarmerie Flamande qui fut employée dans cette occasion. (2)

L. XIX.

An. 1596.

On étoit à peine au commencement d'Avril que l'Archiduc s'étoit déjà rendu à Valenciennes avec la plus grande partie de l'armée. Elle n'y resta pas long-temps tranquille. Albert qui vouloit embarrasser le Roi de France, fit faire beaucoup de mouvement à ses troupes. Cependant Rône marchoit à Calais avec autant de diligence que de secret. Il avoit avec lui les régiments Espagnols de Louis de Velasco & d'Alphonse de Mendoza, les régiments Wallons de La Barlotte & du Comte de Bucquoi, & quatre cents chevaux. Calais est situé sur le bord du canal qui sépare la France de l'Angleterre, au point précisément où ces deux Royaumes sont plus rapprochés

(2) L'armée de l'Archiduc étoit composée de six mille fantassins Espagnols, deux mille Italiens, quatre mille Wallons, autant d'Allemands, deux mille Francomtois, & de trois mille hommes de cavalerie, partie chevaux légers, partie gendarmes, suivant quelques autres Historiens.

l'un de l'autre. C'est la dernière place
 L. XIX. de France dont les Anglois, qui avoient
 An. 1596. possédé long-temps la Normandie &
 plusieurs autres des principales Pro-
 vines de ce Royaume, eussent été
 chassés. La conquête qu'en fit le Duc
 de Guise avoit paru d'une si grande
 importance, qu'on l'avoit conservée
 depuis avec une vigilance extrême;
 mais, pendant les guerres civiles, Ca-
 lais n'avoit pas moins été négligé que
 le reste des forteresses de l'Etat. Com-
 me les Gouverneurs auxquels on les
 avoit confiées se les étoient appropriées
 en quelque sorte, dans le dessein de se
 faire un titre de leur usurpation pour
 ménager leurs intérêts particuliers, on
 ne les avoit pas aussi-bien munies
 qu'il eût été nécessaire. Calais n'avoit,
 comme les autres, aucune espèce de
 magasins, & ses fortifications étoient
 fort délabrées. C'est une petite ville
 assez mal peuplée, que l'avantage de sa
 situation ne laisse pas de rendre com-
 merçante. Elle a un fauxbourg mal
 fortifié (3) qui s'étend au long de la
 mer, & un château flanqué de quatre
 bastions, qui commande le port. L'en-

(3) On l'appelle le fauxbourg du Courget.

ceinte de la ville du côté de la terre est aussi-bien défendue que le terrain l'a permis. De la plage sur laquelle Calais est bâti, s'avance dans la mer un grand banc de sable qui, en se repliant sur lui-même, avoit assez prêté à l'industrie pour qu'on en eût formé un des meilleurs ports de la Manche. On a élevé au bout de cette jettée naturelle une tour, nommée le Risban, qui domine l'entrée du port, & où l'on fait une garde exacte. On trouve encore à un quart de lieue de Calais, un peu plus au dedans des terres, le pont de Niculai, dont le passage, défendu par une forte tour, est de la plus grande conséquence, parce qu'il ouvre & ferme à volonté les avenues de cette ville par terre. Tous les environs sont d'ailleurs très-marécageux, & le terrain n'en est praticable nulle part.

Gourdan, Officier très-brave & très-estimé, avoit eu long-temps le gouvernement de cette place; mais par des raisons d'Etat, plus que par égard pour le mérite de Vidossan, son neveu, on le lui avoit donné pour successeur. Ce jeune homme, qui avoit encore moins d'expérience que d'an-

L. XIX.

An. 1596.

L. XIX.
 An. 1596.
 5 Avril.

nées, n'avoit pas entretenu ses remparts avec soin, ni approvisionné ses magasins, & sa garnison montoit à peine à six cents hommes. Rône s'approcha de Calais lorsqu'on s'y attendoit le moins. Attaquer le pont de Nieu-lai & s'en rendre maître ne fut que l'affaire d'un instant. Quoique la tour du pont fût défendue par une espèce de donjon, cet ouvrage étoit si mal gardé, que Rône n'y éprouva aucune résistance. Il n'eut pas plutôt pris possession de ce poste, qu'il courut au fort du Risban. On s'y défendit moins mal; mais aussi-tôt qu'il eut fait avancer du canon, ceux qui s'y étoient enfermés ayant perdu un petit nombre d'hommes, furent si effrayés qu'ils se rendirent au bout de quelques heures aux assiégeants. Ce succès passa les espérances de Rône. Il fut d'autant plus funeste à la France, qu'il est certain que si l'un ou l'autre de ces deux forts eût tenu plus long-temps, la ville de Calais auroit été assez puissamment secourue pour qu'il eût été impossible de la prendre. Boulogne n'en étant éloignée que de six lieues sur la même côte, on avoit dépêché de cette ville sur le champ plusieurs vaisseaux char-

gés de troupes au secours de la place assiégée : un grand nombre d'autres arrivèrent aussi d'Angleterre & de Hollande ; mais Rône s'étoit si bien établi sur le Risban, qu'il les empêcha d'entrer dans le port.

L'Archiduc ayant reçu avis de ces heureux commencements, partit aussitôt de Valenciennes ; & après avoir rassemblé ses troupes, que les divers mouvements qu'il leur avoit ordonnés avoient dispersées, il les porta presque toutes sur Calais. La place fut bientôt investie, & l'on commença par battre le fauxbourg en ruine. Comme pour livrer l'assaut, il falloit passer à gué un fond où remontoit la marée, on attendit le reflux. L'artillerie qui avoit tiré dès la pointe du jour, ayant renversé trente brasses de mur en peu d'heures, on monta à l'assaut. La résistance des assiégés fut très-foible, & les Espagnols s'emparèrent presque sans coup-férir du fauxbourg de Calais. La ville tint encore moins. Le canon fut à peine pointé, que Vidossan fit des propositions. Il lui fut permis de se retirer dans le château avec son bagage, pourvu qu'il laissât dans la ville les mu-

L. XIX.

An. 1596.

17 Avril.

nitions de guerre & de bouche qui s'y
L. XIX. trouvoient.

Ann. 1596. Cette capitulation honteuse ne fut pas la dernière faute. Ne se croyant pas encore en sûreté dans le château, à peine y fut-il établi qu'il capitula encore, & promit d'en sortir si dans six jours il n'étoit secouru, à condition que si, après ce temps écoulé, il n'avoit reçu aucun secours, on le conduiroit avec ses troupes, soit par mer, soit par terre, à Boulogne. On convint de part & d'autre d'une suspension d'armes; mais comme les assiégeants & la garnison s'étoient réservé la faculté d'attaquer ou de défendre la place à l'arrivée du secours, suivant qu'ils le jugeroient à propos, on y avoit ajouté celle de faire, en attendant, les travaux nécessaires pour l'attaque ou pour la défense. On les commença sur le champ. D'un côté, les Espagnols ouvrirent la tranchée, établirent leurs batteries, & firent toutes les dispositions pour un assaut. De l'autre, la garnison construisit une demi-lune dans l'endroit le plus foible de la place, éleva deux plate-formes, renforça le terre-plein de la muraille dans la partie

où l'on devoit battre en brèche, & ~~_____~~
 n'épargna aucune des précautions qui L. XIX.
 pouvoient prolonger sa résistance. Ces An. 1556.
 ouvrages, qui se faisoient tranquille-
 ment, sans qu'on tirât de part & d'au-
 tre, étoient très-bien entendus & très-
 bien conduits. C'étoit un spectacle
 nouveau que ce qui se passoit alors à
 Calais. Ceux des assiégeants qui n'é-
 toient point employés aux préparatifs
 de l'attaque, s'amusoient à considérer
 les ouvrages des assiégés, qui à leur
 tour regardoient de sang-froid, du
 haut de leurs murailles, les dispositions
 de l'ennemi. Une semblable conduite
 paroissoit réciproquement un jeu, & il
 sembloit qu'on assistât à une de ces fê-
 tes où l'on célèbre les événements de
 la paix par de vaines images de guer-
 re, sans songer qu'on alloit peut-être
 se battre dans un moment avec le plus
 grand acharnement.

Cependant la crainte de perdre Ca-
 lais, si on ne se hâtoit de le secourir,
 avoit jetté le trouble dans l'armée du
 Roi. Aux premières nouvelles de la
 prise des forts de Nieulai & du Ris-
 ban, ce Prince avoit quitté le siège de
 la Fère, & s'étoit rendu en toute dili-
 gence, à la tête de mille chevaux, à

L. XIX. Boulogne, pour se tenir à portée de Calais, & donner les ordres nécessaires pour la conservation de cette ville. Le Roi, instruit que la disette alloit forcer la Fère à se soumettre, n'avoit pas voulu lever le siège. Comptant d'ailleurs sur une plus longue résistance de la part du fauxbourg & de la ville de Calais, il avoit espéré que son armée arriveroit à temps de les délivrer; mais lorsqu'il eut appris les progrès des assiégeants & le danger imminent où se trouvoit le château de Calais, il fut désolé de ne pouvoir marcher à son secours avec toutes ses forces, & de n'avoir auprès de lui qu'un corps trop foible pour l'entreprendre. Des six jours qu'on avoit accordés à la garnison, il s'en étoit déjà écoulé quatre. Pressé par le temps, le Roi voulut tout tenter pour conserver cette ville. Il fit aussi-tôt partir avec le plus de secret qu'il lui fut possible, trois cents hommes choisis & déterminés à braver les plus grands périls, & à pénétrer, à quelque prix que ce fût, dans la place assiégée. Le Roi avoit composé ce détachement d'un grand nombre de Capitaines & d'autres Officiers d'une valeur connue, & il mit à leur tête le

Seigneur de Campagnole, guerrier
 d'une grande réputation, qui étoit Gouverneur de Boulogne. Campagnole par- L. XIX.
 tit avec assurance, & étant arrivé à An. 1596.
 une demi-lieue de Calais, deux heures avant le jour, il continua sa route dans le dessein d'y entrer. La plus grande des difficultés qu'il avoit à surmonter, consistoit à traverser certains fonds noyés par la mer & commandés par une redoute que gardoit le Marquis de Trevico, Napolitain, avec son régiment de la même nation. Mais les François profitant de la négligence de la garde qu'on y faisoit, furent assez heureux pour gagner le château à marée basse sans aucun échec. Campagnole exposa aussitôt après son arrivée les ordres dont le Roi l'avoit chargé, & après avoir exhorté la garnison à s'enterrer sous les débris de cette forteresse plutôt que de se rendre, il l'assura que si elle soutenoit quelque temps l'attaque, le Roi viendroit la délivrer avec toutes ses forces, & qu'il s'occupoit avec ardeur de ce projet. La résolution du Monarque inspira le plus grand courage à ces guerriers, & il n'y en eut aucun, Vidossan à leur tête, qui ne jurât de faire la plus vigoureuse

résistance. Les bourgeois firent même
L. XIX. le serment de les seconder.

An. 1596. Les mouvements qu'on voyoit dans le château firent soupçonner à l'armée Espagnole qu'il y étoit entré du secours. L'Archiduc en ayant été plus particulièrement instruit, en témoigna vivement son mécontentement à Trevico. Voulant néanmoins s'en rendre plus sûr, il fit sommer un peu avant que la trêve expirât, le Gouverneur de Calais de remplir la capitulation & de se rendre; mais Vidossan se crut dégagé, & répondit qu'ayant reçu un puissant secours, il alloit se défendre suivant la faculté qu'il s'en étoit réservée. Après une déclaration si positive, on ne songea plus des deux côtés qu'à suivre & à soutenir le siège avec une bravoure égale. L'on en faisoit encore les préparatifs à la fin du sixième jour; mais le lendemain la principale batterie tira sur le château avant le soleil levé. Elle étoit dirigée sur une des faces du grand bastion qui commande le port, tandis que plusieurs autres pièces de canon ruinoient le reste des ouvrages. Le feu fut si violent & dura si long-temps, que la plus grande partie du bastion

s'éroula. Les assiégeants montèrent
 aussi-tôt à l'assaut. Les assiégés les reçurent avec courage, & l'on vit com-
 mencer sur la brèche un combat ter-
 rible. Les Espagnols de Velasco & les
 Wallons de La Barlotte avoient été
 chargés de cette attaque; les soldats,
 encouragés par leurs Chefs, se portè-
 rent sur la brèche avec une ardeur ex-
 trême; mais les assiégés soutinrent
 l'attaque sans s'ébranler, & les repouf-
 sèrent. Enflammés de dépit & de honte
 d'avoir reculé, les assaillants revinrent
 presqu'aussi-tôt à la brèche, & pressè-
 rent les assiégés avec plus de vivacité
 qu'aparavant. Leurs efforts furent si
 furieux, qu'en un instant ils emportè-
 rent la brèche, y arborèrent leurs
 drapeaux, & se jettèrent pêle-mêle
 dans la citadelle avec ses défenseurs.

L. XIX.
 An. 1596.

24 Avril.

Vidossan fut tué dans ce second as-
 saut, ainsi qu'un grand nombre de
 Capitaines & de Soldats. Les vain-
 queurs n'épargnèrent personne, & le
 massacre fut horrible. Campagnole s'é-
 chappa néanmoins de cette boucherie,
 qui ne cessa que pour faire place au
 pillage. Quoiqu'il ne répondît point à
 l'avidité du soldat, on l'estima à plus
 de cinq cents mille écus, sans y com-

L. XIX. prendre une quantité prodigieuse de
 An. 1596. vivres & de munitions de guerre. Les
 assaillants perdirent eux-mêmes un
 grand nombre de Capitaines & d'Offi-
 ciers. On regretta beaucoup le Comte
 Paciotto, Italien, premier Ingénieur
 de l'armée, qui, voulant se distinguer
 dans l'assaut, fut tué sur la brèche les
 armes à la main.

Calais, un des principaux boulevarts de la France, tomba en moins de vingt jours en la puissance du Roi d'Espagne. Guines & Hames, petites villes qui en sont très-proche, éprouvèrent le même sort & se rendirent à Rône. L'Archiduc s'arrêta dix jours à Calais pour l'approvisionner & la fortifier. Il le fit avec d'autant plus de soin, que la Reine d'Angleterre & les Provinces-unies préparoient un grand armement & sembloient menacer cette ville, dont la perte leur étoit en quelque façon plus fatale qu'à la France même.

Henri étoit retourné en diligence au siège de la Fère, afin d'affamer entièrement cette place, & de la forcer enfin de se rendre. Avant de partir de Boulogne, il tâcha de mettre cette ville à l'abri de tout danger.

Il augmenta aussi les garnisons de Montreuil & d'Ardres, & pourvut ces deux villes de toutes sortes de munitions. Ardres avoit été sur-tout l'objet de ses précautions, parce que c'étoit la forteresse la plus voisine de Calais, & celle qui étoit plus exposée aux entreprises de l'armée Espagnole. Effectivement, l'Archiduc après avoir délibéré quelque temps sur la conquête qu'il tenteroit après celle de Calais, prit, par le conseil de Rône, le parti d'attaquer Ardres, dont le voisinage pouvoit incommoder beaucoup Calais. Il y fit aussi-tôt marcher son armée, & il investit cette place au commencement de Mai. Ardres est située dans un vallon plus long que large, à un peu plus de trois lieues de Calais. Le sol sur lequel elle est bâtie, s'éleve au-dessus du terrain qui l'environne, excepté dans un seul endroit où il est très-marécageux. La ville est petite, mais bien fortifiée par la nature & par l'art, & elle a un faux-bourg qui est contigu à la partie la plus élevée de son enceinte. Il étoit presque ouvert; mais la garnison secondée des bourgeois, venoit de le mettre en bon état de défense. Le Sei-

L. XIX.

An. 1596.

7 Mai.

L. XIX. gneur d'Annebourg, Capitaine très-
 renommé, étoit Gouverneur d'Ardres.
 An. 1596. Il y commandoit une garnison de deux
 mille hommes de pied, & de cent cin-
 quante chevaux. Le Marquis de Be-
 lin, Lieutenant-Général au Gouverne-
 ment de Picardie, & le Seigneur de
 Montluc, jeune homme dont la valeur
 s'étoit déjà beaucoup fait remarquer,
 étoient venus se renfermer avec lui dans
 la place assiégée, afin de seconder ses
 efforts. (4)

Rône fut encore chargé d'attaquer
 Ardres. Après avoir bien disposé ses
 quartiers & les avoir retranchés par
 de bonnes lignes, il poussa ses tra-
 vaux avec la plus grande ardeur. Il
 avoit d'abord dirigé ses tranchées con-
 tre la ville. Il préféra ensuite d'atta-
 quer le fauxbourg, dont la conquête
 devoit beaucoup faciliter celle de la
 ville; mais des sorties vives & fré-
 quentes, à la tête desquelles on voyoit
 toujours Montluc, retardèrent ses
 opérations. Le canon de la place ne
 causa pas moins de dommage aux as-
 siégeants. Malgré cette résistance, les

(4) Blaise de Montluc étoit petit-fils du fa-
 meux Maréchal de ce nom.

Espagnols, qui n'en étoient que plus animés, parvinrent à s'approcher du fauxbourg de très près; & Montluc ayant été tué d'un coup de feu, les assiégés commencèrent à se décourager. Rône qui avoit alors ses batteries en état de tirer, fit faire un feu terrible sur le fauxbourg. Il vouloit terminer d'autant plus promptement le siège qu'il avoit entrepris, qu'il craignoit que le Roi débarrassé de celui de la Fère, ne fût à temps de venir secourir Ardres avec toutes ses forces, comme il en avoit dessein. Cependant le fauxbourg fut bien défendu, & le canon n'avoit pas eu tout l'effet qu'il attendoit, lorsqu'une surprise l'en rendit maître.

Il y avoit entre le fauxbourg & la ville un chemin détourné, qui avoit une issue sur la campagne, & qui n'étoit guères connu que des bourgeois d'Ardres, & des paysans des environs. Un Wallon qui étoit allé à Ardres en diverses occasions, en instruisit le Mestre-de-Camp Tesseda, Espagnol; & celui-ci ayant proposé à l'Archiduc de surprendre, pendant la nuit, le fauxbourg par ce chemin, &

L. XIX.

AN. 1596.

ayant demandé avec instance d'en être chargé, l'Archiduc y consentit. Tesseda prit mille hommes d'infanterie, partie Espagnols & partie Wallons, & se mit en marche la nuit suivante vers l'endroit indiqué. Pendant qu'il avançoit, on fit une fausse attaque de l'autre côté de la ville, afin d'y attirer toute l'attention des ennemis. Ce stratagème réussit. Tesseda arriva sans obstacle jusques dans le fauxbourg. Il ne s'étoit pourtant pas encore rendu maître des principaux postes, lorsque les assiégés s'en apperçurent & tournèrent tous leurs efforts contre lui. On combattit alors de part & d'autre avec un acharnement incroyable ; mais Tesseda ayant été renforcé, pénétra plus avant, & contraignit les François de se renfermer dans la place. Un malheur qui suivit leur retraite, augmenta beaucoup la perte qu'ils venoient de faire. La herse qui fermoit la porte de communication du fauxbourg à la ville, ayant été abattue avec trop de précipitation, dans la crainte que les assiégeants n'entraissent pêle-mêle dans la ville avec la garnison, plus de deux

cents François restèrent en dehors, à la discrétion du vainqueur, qui les passa au fil de l'épée. L. XIX.
An. 1596.

Après cet avantage signalé, Rône attaqua le corps de la place. Pour accélérer l'effet de son feu, il fit amener de Calais plusieurs pièces de canon d'un calibre extraordinaire, dont il renforça sa principale batterie. Il en établit plusieurs autres en différens endroits, & se préparoit à battre la ville de toutes parts, avec une fureur dont on n'avoit point encore vu d'exemple, lorsque les assiégés parlèrent de se rendre. Il y avoit eu une dispute entre le Marquis de Belin & le Gouverneur d'Ardres, pour savoir si on résisteroit plus long-temps, ou si on attendroit l'assaut que les ennemis alloient bientôt livrer. Le Gouverneur étoit du dernier avis. Il exposoit que sa place étoit bien munie, sa garnison intrépide, & qu'il étoit certain que le Roi, qui étoit sur le point de prendre la Fère, alloit accourir en personne à son secours. Tous les Capitaines, les simples soldats même, enflammés de courage, témoignoit également le desir de se défendre. Mais Belin s'opposoit à ce sentiment.

L. XIX.

An. 1596.

23 Mai.

Il affuroit qu'il seroit impossible de défendre la brèche, qu'on y perdrait les braves soldats qu'on y exposeroit, & qu'il valoit mieux les conserver pour le service du Roi, que de les sacrifier inutilement. Le Gouverneur & la garnison ne se rendoient point à ces raisons; mais le lâche Belin se servant de son autorité, résolut, sans rien écouter davantage, de capituler même avant le premier coup de canon. (5) Il demanda d'abord qu'on lui permît de dépêcher un exprès au Roi. L'ennemi l'ayant refusé, il consentit de rendre la place à des conditions honorables, & en sortit à la tête de quinze cents hommes.

(5) François de Faudoas d'Averton, Comte de Belin, courtisan agréable, qui avoit été ci-devant Gouverneur de Paris pour la Ligue, étoit un fanfaron. Dubois d'Annebourg, Gentilhomme du pays de Caux, Gouverneur de la Place, voyant Belin faire dès le commencement du siège un feu très-vif, & très-inutile, & craignant qu'il ne consumât bientôt toute sa poudre, en cacha une grande partie pour le besoin, & surprit & humilia beaucoup ce lâche, qui, pour se rendre, prétendoit le défaut de munitions de guerre, en l'insinuant de sa précaution, qui le mettoit en

On ne peut exprimer quel fut le courroux du Roi à la nouvelle de cette lâcheté. Il en fut d'autant plus indigné, que venant de se rendre maître de la Fère, il se flattoit de faire lever le siège d'Ardres, ou de forcer les ennemis à combattre. Son armée s'étoit considérablement renforcée. Belin demanda la permission de justifier sa conduite; mais le Roi sans vouloir l'écouter, se proposoit de le punir; (6) & quoique dans la suite ce Prince se soit borné à lui défendre de paroître à la Cour, il étoit alors

L. XIX.

An. 1596.

état de tenir encore long-temps. Belin n'en abusa pas moins de l'autorité de sa place, pour capituler. La garnison réclama avec force; l'on ne put même obliger le premier Officier des troupes qui la composoit, nommé de la Mainferme, à livrer aux Espagnols le poste où il commandoit, qu'en pointant le canon contre lui. Il fallut pourtant que ces braves gens, qui étoient deux mille environ, évacuassent la place.

(6) La faveur de quelques personnes en crédit, & sur-tout des femmes, sauva à Belin la honte du châtement qu'il méritoit. *Commendatione quorumdam & Gynæcii imprimis decori parvitum*, dit de Thou. Il fut seulement dépouillé de la Lieutenance générale de Picardie.

résolu de laver sa honte dans son
L. XIX. sang.

An. 1596. La garnison de la Fère, épuisée par
22 Mai. la disette la plus extrême, s'étoit enfin
rendue, & le Roi lui avoit accordé
une capitulation très-avantageuse, afin
de pouvoir marcher plutôt au secours
d'Ardres. Mais la perte de cette der-
nière ville le laissa dans l'embarras de
chercher comment il employeroit l'ar-
mée puissante qu'il avoit alors sous ses
ordres. Elle montoit à plus de dix-huit
mille hommes d'infanterie, & de six
mille de cavalerie, & on y comptoit
les plus grands Seigneurs du Royau-
me & une noblesse nombreuse. Le
Roi auroit souhaité de reprendre Ca-
lais, ou quelqu'une des autres places
que les Espagnols lui avoient enlevées;
mais il ne pouvoit faire aucun siège
qui ne coûtât beaucoup de temps & de
dépenses. Ses finances étoient dans un
si grand désordre, & la Province de
Picardie si fort épuisée par le long
séjour des armées des deux nations,
qu'il lui étoit impossible d'y entrete-
nir la sienne, & de s'y attacher à quel-
que entreprise de longue haleine. Il
se réduisit, de l'avis de tous les chefs
de son armée, à s'approcher de l'Ar-

chiduc, & à tâcher par toutes sortes de moyens, de le forcer à livrer bataille. Le projet de son adversaire étoit bien différent. Instruit de la résolution du Roi, & sentant la supériorité de l'armée de ce Prince sur la sienne, qui étoit affoiblie par les fortes garnisons qu'il avoit laissées dans les places dont il s'étoit rendu maître, il ne songeoit qu'à conserver ses conquêtes, & du reste à éviter le combat avec le plus grand soin. D'ailleurs ses troupes étoient fatiguées par les derniers sièges qu'elles avoient faits, & avoient besoin de repos. Albert entra donc en Artois, afin de les mettre en quartiers de rafraîchissements, & se rendit à Saint-Omer. Ce fut dans cette ville, qu'après avoir bien muni la partie des frontières de France, qu'il avoit soumise à l'Espagne, il sépara son armée, & la dispersa dans les environs. Le Roi qui craignoit que l'Archiduc ne prît ce parti, n'en fut pas plutôt instruit, qu'il licencia lui-même la noblesse qui le suivoit. Il laissa seulement aux ordres du Maréchal de Biron, quatre mille hommes de pied & six cents chevaux, pour

L. XIX.

An. 1596.

veiller à la sûreté des places de Picar-
L. XIX. die qui étoient les plus exposées, &
An. 1596. retourna ensuite à Paris travailler aux
importantes affaires qui pouvoient y
demander sa présence.

Les Provinces-unies voulant profiter de l'absence de l'Archiduc, avoient détaché huit cents hommes pour ravager le Brabant. Mais leurs succès se bornèrent à quelques excursions qui furent bientôt réprimées. Les Italiens mutinés à Tillemont, ayant fait avancer contr'eux la plus grande partie de leur cavalerie, ils furent obligés de se retirer. Sur ces entrefaites, l'Archiduc avoit fait lever trois mille Wallons & autant d'Allemands pour recruter son armée. La Province de Flandre proprement dite, eût souhaité qu'il eût entrepris le siège d'Ostende, place forte sur le bord de la mer, dont le pays d'alentour recevoit la plus grande incommodité. L'Archiduc qui ne le desiroit pas moins, se transporta à Nieupoort, qui n'est éloigné d'Ostende que de trois lieues, pour examiner de plus près la situation de la place; mais voyant qu'il étoit impossible de lui couper les se-

cours que le voisinage de la Zélande ~~la mettroit~~ à portée de recevoir, il renonça à ce projet.

L. XIX.

An. 1596.

Albert ne voulant pas néanmoins perdre la belle saison, sans employer ses forces à quelque nouvelle entreprise, tint un Conseil de guerre pour délibérer sur ce sujet. On lui proposa le siège de Hulst. Outre que cette ville étoit importante par elle-même, la Province de Flandre desiroit encore beaucoup qu'il en fit la conquête. On lui conseilla encore d'attaquer Berg-op-zoom, ou Gertruidenberg, ou Breda. Ces trois places étoient situées dans le Brabant. Il paroissoit plus facile de couper les secours à la dernière, parce qu'elle est plus enfoncée dans l'intérieur de la Province; mais cette forteresse étoit si bien défendue, & si abondamment pourvue de tout, qu'on devoit s'attendre à la plus forte résistance. D'un autre côté, les autres places étoient dans une situation très-avantageuse. Les canaux & les rivières qui les arrosent, les mettoient à portée de tirer les plus grands services de la Hollande & de la Zélande, & il étoit aisé de prévoir que l'attaque en seroit d'une difficulté ex-

L. XIX. même. Il fallut pourtant prendre un
 An. 1596. parti, & on se décida enfin pour le
 siège de Hulst. (7)

La partie orientale de la Flandre renferme un canton d'une très-petite étendue, qu'on appelle le pays de Waës. L'Escaut qui le sépare du Brabant, le borne à l'orient. Il a au nord le Hont, l'un des bras dans lesquels ce fleuve se divise au moment de son embouchure dans la mer. Au midi & à l'occident, il est environné du reste de la Province, & touche au territoire de Gand. Le pays de Waës est rempli d'un grand nombre de gros villages, & de quelques villes fermées de murs. Cette petite con-

(7) Nicolas Basta, excellent Officier de cavalerie, qui étoit probablement parent du fameux George Basta, ayant été envoyé par l'Archiduc Albert pour reconnoître les environs de Hulst, ne fut point d'avis que ce Prince en entreprît le siège. Albert ne s'en rapporta pas à lui, & renvoya Rône, le Colonel La Barlotte, & un Espagnol nommé Alphonse Mendoza, remplir le même objet. Ils donnèrent de bonnes espérances; & comme La Barlotte, guerrier fougueux, dit Grotius, s'offrit en même temps d'introduire l'armée dans le Pays de Waës, l'Archiduc suivit leurs conseils.

trée, toute enfoncée qu'elle est, tire de grands avantages de la nature de son sol & de l'industrie de ses habitants. Hulst, très-petite ville, mais commerçante, en occupe le centre, & en est la Capitale. Il y avoit cinq ans que le Prince Maurice l'avoit enlevée aux Espagnols, pendant que le Duc de Parme étoit occupé des préparatifs d'une expédition en France. Quoique cette ville fût forte par sa situation & eût d'assez bonnes défenses, les Etats les avoient encore augmentées. L'enceinte en avoit été flanquée par-tout où le besoin l'avoit exigé. On avoit construit en plusieurs endroits des cavaliers de terre. On avoit creusé des fossés profonds, qu'on avoit palissadés. En un mot, on n'avoit rien épargné pour rendre cette place imprenable. Non contents de ces précautions, les Etats ayant encore voulu fermer en grande partie l'accès du Pays qui l'entoure, l'avoient isolé entre deux larges canaux, qu'ils avoient formés dans cette vue. Le premier débouchoit dans l'Escaut, vis-à-vis le fort de Lillo, situé sur la rive opposée; le second, qui étoit plus proche de la Zélande, entroit dans le Hont; & com-

L. XIX.

An. 1596.

me on se propoſoit de faire paſſer par-
L. XIX. là les ſecours qu'on enverroit à Hulſt
An. 1596. en cas d'attaque, on en avoit aſſuré
les embouchures, en y conſtruifant
deux forts. Celui qui étoit ſur l'Eſ-
caut, s'appelloit le fort de Naſſau,
& l'autre portoit le nom de Maurice.
Ils ſervoient encore à inonder les en-
virois dans les hautes marées, & ren-
doient en quelque ſorte tout le pays
impraticable.

Hulſt & ſon territoire ayant été
ainſi mis à l'abri de toute entrepriſe,
les Provinces-unies y avoient en ou-
tre établi une forte garniſon. Mais
c'étoit moins pour garder la place,
que pour faire des courſes dans les
Provinces d'alentour, les ravager ou
les ſoumettre à des contributions ré-
glées. Ces excuſions avoient cauſé
beaucoup de tort, juſqu'au gouver-
nement de l'Archiduc Erneſt & du
Comte de Fuentes; mais pour les arrê-
ter, on avoit conſtruit ſur la rive gau-
che de l'Eſcaut, du côté du pays de
Waës, deux grands forts, (le fort d'Au-
triche & le fort de Fuentes) & on y
avoit joint quelques redoutes moins
confidérables dans l'intérieur des ter-
res, où les paſſages avoient moins be-

soin d'être gardés. Les ennemis avoient opposé de leur côté d'autres forts à ceux des Espagnols. Il y en avoit deux entr'autres très-considérables, sur le bord du canal qui va se rendre dans l'Escaut. On les avoit nommés les forts de Morval & de Rape, & ils étoient appuyés d'un troisième, qui n'étoit à proprement parler qu'une redoute, qui étoit placé dans le milieu, & s'appelloit le fort du petit Rape. Pour étendre l'inondation, & opposer de nouvelles difficultés aux entreprises des garnisons des forts d'Autriche & de Fuentes, les Etats n'avoient conservé de la digue, que ce qui étoit nécessaire à l'établissement de leurs forts, & ils l'avoient entièrement aplanié des deux côtés de ces ouvrages. Il étoit resté cependant dans l'espace circonscrit par les deux canaux, à très-peu de distance de la ville, une plaine spacieuse & assez élevée, que la marée ne couvroit presque jamais; & l'on pouvoit de cet endroit incommoder beaucoup Hulst, & y faire les approches nécessaires pour en former le siège.

Albert étant bien informé de l'Etat exact de la place & du pays d'alen-

L. XIX.

An. 1596.

L. XIX.
 An. 1596. tour, résolut avant d'exécuter son entreprise, de donner à l'ennemi de la jalousie sur une autre place, afin de l'obliger de diviser ses forces & de l'affoiblir. Maurice craignoit beaucoup pour Breda. L'Archiduc feignit de menacer cette ville. La feinte réussit. Il y avoit alors à Hulst cinq mille hommes de pied, presque tous de la meilleure infanterie qui fût au service des Etats. Maurice en retira presque la moitié, sur la première apparence du péril de Breda, & les dispersa dans cette place & dans les autres villes du Brabant qui lui sembloient également exposées. Après cet heureux succès de sa diversion, l'Archiduc manifesta aussi-tôt son véritable dessein, & se mit en marche au commencement de Juillet, pour entrer dans le pays de Waës.

Le Seigneur de la Biche, Commissaire-Général de la cavalerie, commandoit dans les forts d'Autriche & de Fuentes, & s'étoit mesuré plusieurs fois avec la garnison de Hulst. Ce fut lui que l'Archiduc chargea, conjointement avec le Mestre-de-Camp La Barlotte, de pénétrer dans l'isle aussi promptement qu'ils le pour-

roient, & de s'emparer de la plaine ~~_____~~
 dont on a parlé. On leur donna deux L. XIX.
 mille hommes d'infanterie, la plus An. 1596.
 grande partie Wallons, le reste Alle-
 mand, commandés par Tesselighen,
 leur Colonel, & l'on y joignit trois
 cents Espagnols & deux cents Ita-
 liens. La Biche fit d'abord préparer
 quelques barques, avec lesquelles il
 traversa l'inondation pendant la nuit.
 Comme c'étoit à marée basse, & que
 l'eau en s'écoulant découvroit sou-
 vent le terrain qui étoit extrêmement
 fangeux, il fallut les pousser à force
 de bras, & avec les plus grandes dif-
 ficultés. Néanmoins on les surmonta.
 Les barques furent conduites jusques
 dans le canal, sur la digue duquel
 on avoit placé les forts de Morval,
 de Rape & du petit Rape. Les trou-
 pes défilèrent aussi-tôt, & dans le plus
 profond silence. Lorsqu'elles furent
 parvenues au bord du canal, après
 avoir prodigieusement souffert dans
 une marche qui se faisoit au milieu
 des boues, elles passèrent aussi-tôt à
 l'autre rive vis-à-vis le petit Rape,
 dans le dessein de l'emporter d'em-
 blée. La marche, l'arrivée & l'atta-
 que avoient été si imprévues, que

L. XIX. ceux qui gardoient cet ouvrage, furent dans une surprise incroyable. On
 An. 1596. avoit tiré néanmoins le canon d'un des deux grands forts voisins, aussitôt qu'on avoit découvert les ennemis, mais il fit peu d'effet dans l'obscurité; & La Barlotte ayant fait livrer l'assaut, s'empara bientôt du petit fort, & commença à s'établir dans l'isle. Son premier soin fut de s'y bien retrancher. Tesselinghen qui arriva sur ces entrefaites, se couvrit de même de bons épaulements, autant que purent lui permettre le peu de largeur de la digue, & les obstacles que lui suscitoient les forts ennemis. L'un & l'autre firent d'ailleurs tout ce qui dépendoit d'eux pour faciliter l'entrée de l'isle.

Le Comte de Solms, Gouverneur de Hulst, (8) y étoit alors à la tête d'une garnison d'un peu moins de trois mille hommes, très-bien fournis de toutes sortes de munitions. A la nouvelle de l'entreprise des Espa-

(8) Georges Everard, Comte de Solms, d'une Maison souveraine d'Allemagne. Il avoit épousé une des filles du Comte d'Egmont, décapité à Bruxelles.

gnols, il fortit dès le point du jour avec un détachement pour les chasser du fort qu'ils avoient pris, & de la digue où ils se retranchoient. Il tomba d'abord sur les Allemands, qui n'avoient pu encore assez bien fortifier leurs logements, & les mit en désordre. Il y réussit avec d'autant plus de facilité, que Tesselighen, leur Colonel, fut tué presque dans le premier abord, en s'opposant avec la plus grande valeur aux efforts des ennemis. Mais La Barlotte accourant aussi-tôt, contint la garnison de Hulst, & après un sanglant combat, dans lequel il périt bien du monde de part & d'autre, la garnison rentra dans la ville, & les Royalistes restèrent en possession de leurs postes, où ils se couvrirent mieux qu'auparavant.

Ce succès ne pouvoit qu'encourager beaucoup l'Archiduc à suivre son projet. Il s'approcha en effet, vint s'établir dans le fort de Saint-Nicolas; & après avoir sur le champ rappelé Rône, il donna ordre au reste de l'armée d'entrer dans l'Isle, & de resserrer la place d'aussi près qu'il seroit possible. Rône étant arrivé, toute l'armée le suivit, & s'avança

L. XIX.

An. 1596.

L. XIX. lentement, & avec beaucoup de peine, à cause de l'espèce de marais qu'il falloit franchir, & du peu d'étendue du terrain dont on s'étoit rendu maître. Rône n'en distribua pas moins ses quartiers autour de la place, & s'occupa d'abord d'empêcher l'arrivée des secours, & sur-tout de ceux qui pouvoient venir de Zélande par le Hont. Les ennemis étoient défendus dans cette partie par le fort Maurice, qui leur fut très-utile à cet égard pendant tout le temps de la durée du siège. Ce fut dans les environs de cette forteresse, que campèrent les régiments Wallons du Comte de Bucquoi, des Seigneurs de Grifon & de la Cochelle, & le régiment Espagnol d'Augustin Mexia, qui étoit alors commandé, en l'absence du Colonel, par Pierre Ponce, Major de ce régiment. On établit auprès de Hulst le régiment Espagnol d'Alphonse Mendoza, les régiments Wallons des Seigneurs de Fresin & de Licques, & le régiment Allemand du Comte de Billi. Les régiments Espagnols de Velasco & de Zuniga, eurent leurs quartiers dans la partie la plus élevée de l'isle, où ils furent soutenus par le régiment

Italien du Marquis de Trevico. Enfin on posta dans tous les autres endroits de l'Isle , où le sol un peu plus ferme permettoit de s'approcher de plus près, le régiment Allemand levé par le Comte de Sults , & les régiments Wallons du Comte de Bossu & du Seigneur de Barbanson. Comme la cavalerie ne pouvoit être d'aucun service dans ce siège , on n'y en employa point. Telles furent les dispositions de Rône , qui fit bientôt ouvrir la tranchée dans chacun de ces quartiers.

Cependant l'armée Royale avoit beaucoup de peine à se procurer des vivres. On ne pouvoit lui en amener que par le petit fort , conquis par La Barlotte , & ce passage très-étroit devenoit très-incommode & très-dangereux à cause du voisinage des forts de Morval & de Rape. Ces inconvénients déterminèrent Rône à faire tous ses efforts pour se rendre maître de la digue entière , & du fort de Morval , qui causoit le plus de dommage aux assiégeants. Aussi-tôt les Mestres-de-Camp Velasco & La Barlotte furent commandés avec une partie de leurs régiments , pour s'em-

L. XIX.

An. 1596.

L. XIX.

An. 1596.

18 Juillet.

parer de la digue. Ils se mirent en marche après minuit, lorsque la marée étoit la plus basse. Les troupes des Etats, qui s'y étoient couvertes de bons épaulements, comptoient beaucoup sur l'artillerie de la ville & des forts; mais l'attaque des Royalistes fut si vive, qu'après un furieux combat, ils en chassèrent les Hollandois. Cette action fut très-sanglante. Un grand nombre d'Officiers Espagnols & Wallons, ainsi que d'autres Officiers très-braves, y perdirent la vie.

Rône ne perdit pas de temps, & fit attaquer le fort de Morval, qui ne tarda pas à tomber en son pouvoir. Les assiégeants s'étoient établis entre la ville & le fort, de manière à lui ôter toute espérance de secours; & leurs batteries ne cessant pas de faire un feu violent, la garnison n'osa risquer l'assaut, & se rendit. Elle étoit de près de huit cents hommes. On ne voulut pas lui permettre de rentrer dans Hulst, & on convint de la conduire avec armes & bagage sur la flotte Hollandoise, qui mouilloit auprès de Lillo dans l'Escaut. La conquête de ce fort & de la digue donnèrent la liberté du passage aux con-

vois, & les vivres abondèrent bientôt dans l'armée des assiégeants.

 L. XIX.

L'Archiduc Albert se détermina alors à venir en personne visiter leurs quartiers, les tranchées & le reste des travaux du siège. A son retour au quartier-général de Saint-Nicolas, il fut résolu dans le Conseil de guerre de s'attacher sur-tout à pousser les travaux de la tranchée dans l'endroit où Velasco, Zuninga & le Marquis de Trevico avoient été postés. C'étoit de ce côté que le terrain étoit le plus élevé. Hulst étoit défendu dans cette partie par trois ravelins, qui étoient détachés du rempart, & qui, quoiqu'ils ne fussent que de terre, étoient d'une grande utilité à la ville, à cause du fossé profond qui les entourait. On avoit encore élevé de ce même côté, au-dans de la place, un cavalier si haut, que les assiégeants en recevoient beaucoup de dommage. Plusieurs personnes avoient été tuées par le canon qu'on tiroit de dessus cet ouvrage. Malgré la bonté de ces défenses, comme on ne pouvoit espérer d'avancer plus promptement ailleurs les opérations du siège, l'Archiduc voulut fixer

An. 1596.

dans cet endroit la principale attaque.
 L. XIX. Rône s'y portoit souvent pour donner
 An. 1596. les ordres nécessaires. Un matin qu'il
 se trouvoit dans la tente de Velasco,
 Août. un coup de canon qui partit du ca-
 valier, lui emporta la tête & la vie.
 Ce fut une grande perte pour l'armée
 Royale, qui en conçut la plus vive
 douleur. Rône étoit né en Champa-
 gne, sur les frontières de la Lorraine.
 Comme il avoit toujours été attaché
 aux Princes de la Maison de Lorraine
 pendant les troubles de France, on
 avoit cru communément qu'il étoit né
 Lorrain. Il s'appelloit Chrétien de Sa-
 vigni, & étoit issu d'une famille noble.
 La Ligue n'eut jamais de partisan plus
 zélé, ni de Capitaine plus capable de
 la servir, soit dans les affaires du cabi-
 net, soit dans les expéditions militai-
 res. Il avoit la confiance intime du Duc
 de Maienne, & il étoit le premier Of-
 ficier-général de son armée, dans les
 deux fameux secours de Paris & de
 Rouen. Rône s'étant depuis engagé
 avec l'Espagne, s'attacha étroitement
 à cette Couronne, & la servit jusqu'à
 sa mort, avec autant de fidélité que
 de valeur. Il parloit les langues des
 principales

principales nations de l'Europe, & s'étoit si bien acquis l'estime & l'amour du soldat, que toutes celles qui servoient dans les armées de Philippe II, le regardoient comme un de leurs compatriotes. Il savoit également former de grands projets & les exécuter, quoiqu'à cause de son embonpoint extrême, il supportât difficilement les fatigues du service, quand il falloit y payer de sa personne. Du reste, aucun Général ne fut jamais donner d'ordres plus précis, plus rapides & plus fermes. (9) L'Archiduc

L. XIX.

An. 1596.

(9) Rône est sur-tout célèbre par ses talents pour la guerre. Plusieurs Historiens assurent que le Duc de Parme dut en grande partie aux conseils de ce Capitaine ses succès en France, & qu'il influa beaucoup davantage sur ceux du Comte de Fuentes & de l'Archiduc Albert en Flandre. Il avoit encore de la capacité dans le maniement des affaires; & il possédoit supérieurement l'art de pénétrer les desseins de l'ennemi. C'étoit le Général de son temps, qui, de l'aveu même des Espagnols, savoit mieux conduire une armée & faire un siège. Il eût été à souhaiter que ses vertus eussent mérité des éloges aussi flatteurs. Mais, ajoute de Thou, c'étoit un esprit dangereux, malheureusement habile à semer la dissention, un fourbe insigne. Ne gardant sa foi, qu'autant qu'il n'avoit pas in-

L. XIX. fut plus sensible que personne à sa
 An. 1596. mort, & pour honorer sa mémoire,
 & lui fit faire de magnifiques obsèques dans la principale Eglise de cette ville.

Le Comte de Varas, Commandant-Général de l'artillerie, frère du Marquis de Varambon, succéda à Rône dans la place de Mestre-de-Camp-Général. C'étoit un Officier d'une grande

répét de la violer, il sacrifioit avec audace le juste & l'honnête à l'utile, & ne formoit de liaisons que pour l'avantage qu'il s'en promettoit. Il étoit d'ailleurs négligent dans ses affaires domestiques, prodigue du bien d'autrui; & d'autant plus ennemi du repos de l'Etat, qu'il s'étoit proposé d'établir sa fortune au sein des calamités publiques. Un homme d'un caractère aussi odieux, étoit digne que le Duc de Guise, massacré à Blois, se l'attachât par ses largesses. *Guisus hominem non minùs callidum quàm fortem, & qui nihil profuturum turpè duceret largiendo suum effecerat*, dit Grotius. Le Père Daniel prétend qu'il fut plus excusable que les traîtres à l'Etat, dont il avoit suivi l'exemple, qu'étant prêt de rentrer dans le devoir, il ne s'étoit rengagé avec les Espagnols que par nécessité, & pour sauver sa vie, qu'il alloit perdre par les ordres du Conseil de Bruxelles, s'il n'eût pas persisté dans leur parti.

expérience, & qui s'étoit fait beaucoup de réputation dans la profession des armes. Tout récemment il venoit de montrer un zèle & une habileté singulière, en faisant passer dans l'Isle une artillerie nombreuse, malgré les difficultés que lui oppofoient tour-à-tour la haute marée, & les fonds noyés & bourbeux de ce canton. (10) Déjà même, il avoit établi contre les trois ravelins, & contre les ouvrages qui les foutenoient, une forte batterie, dont le feu étoit très-vif. On travailloit en même temps à déboucher dans le fossé; & après qu'on fut parvenu à le combler malgré la vigoureuse résistance des assiégés, les Espagnols & les Italiens montèrent à l'assaut. Les premiers tâchoient de gagner celle des deux faces du ravelin, qu'on avoit battue en ruine. Mais les assiégés s'y défendant avec intrépidité, Velasco fit assaillir la seconde. Il n'y trouva pas d'obstacles, parce

L. XIX.

An. 1596.

(10) Le Marquis de Varas avoit formé une espèce de demi-lune avec plusieurs bateaux fortement attachés les uns aux autres, sur laquelle il avoit établi une batterie; & à la faveur de son feu, il fit passer le reste de son canon.

L. XIX.

An. 1596.

que les ennemis, occupés de défendre la première, n'avoient pas prévu ce nouvel assaut, qui eut un succès si favorable, qu'ils furent chassés du ravelin, & contraints de se retirer dans la place. Les Italiens ne furent pas si heureux. Ils ne purent que se loger au pied du ravelin qu'ils s'étoient proposés d'emporter; & ce ne fut que trois jours après, que secondés de l'effet d'une mine qu'ils avoient fait jouer, ils donnèrent un second assaut, & s'emparèrent du ravelin.

Après la prise de ces ouvrages, le Comte de Varas fit mettre en batterie, dans l'intervalle qui les séparoit, dix pièces de canon pour foudroyer la courtine qui étoit vis-à-vis. Il fit encore établir l'artillerie nécessaire pour attaquer le corps de la place en différents endroits. Mais comme le rempart n'étoit construit qu'en terre, le canon y faisoit peu d'effet. Le boulet s'enfonçoit dans l'épaisseur du terre-plein, & l'on vit bientôt qu'il n'y avoit d'autre moyen de le renverser, que la sappe & les mines. Mais avant d'en venir à ces opérations, il falloit combler le fossé. Les Espagnols & les Italiens s'y employèrent

avec ardeur, & s'animant à l'envi les uns des autres, ils n'épargnèrent rien pour accélérer la fin du siège. Néanmoins les difficultés en étoient énormes. Les assiégés faisoient des sorties fréquentes & furieuses. Rien n'ébranloit leur courage : l'on ne gagnoit pas un pouce de terrain, sans qu'il n'en coûtât beaucoup de sang. Leur artillerie tiroit d'ailleurs sans interruption, avec une vivacité étonnante, & les feux meurtriers qu'ils lançoient de toutes parts, causoient encore plus de dommage aux assiégeants. Ils se servoient à cet effet de diverses espèces d'artifice, & sur-tout de certaines grosses balles creuses, qu'on appelloit des grenades, & qui éclatant trois ou quatre fois, bleissoient cruellement les soldats auprès desquels elles tomboient, & portoient souvent plus loin leurs ravages. Il n'avoit pas encore été possible de couper entièrement le secours aux assiégeants. L'Archiduc voulant soutenir de plus en plus le courage de ses troupes, se rapprocha de l'armée, & transporta son quartier au fort de Fuentes. Il fit aussitôt examiner la position des deux canaux, & s'occupa des moyens d'en fermer

L. XIX.

An. 1596.

L. XIX. le passage aux ennemis; mais les forts
An. 1596. de Maurice & de Nassau rendirent l'en-
treprise très-difficile. Les tentatives que
l'on fit à cet égard ne réussirent que
très-imparfaitement, & l'on ne put ja-
mais empêcher que plusieurs navires
ne pénétraissent la nuit dans les canaux
à haute marée, & ne portassent des se-
cours à la place assiégée.

Animés par ces avantages, les assié-
gés firent une vive sortie contre le
quartier de Mendoza, & l'attaquèrent
avec tant de résolution, qu'ils y tuè-
rent cent Espagnols, & y enclouèrent
quelques pièces de canon. Cet échec
fit que Mendoza renforça ses retran-
chements, & que l'armée entière re-
doubla de précautions pour se garan-
tir des entreprises de la garnison. On
travaila sur-tout avec une ardeur ex-
trême à intercepter les secours qui
entroient par les canaux. On s'empara
de plusieurs bâtimens, dont la perte
ralentit un peu la hardiesse des en-
nemis.

Cependant les Espagnols qui étoient
aux ordres de Velasco, & les Italiens
commandés par Trevico, n'avoient
rien négligé pour accélérer la ruine
du boulevard qu'ils battoient en bré-

che. Ils s'étoient rendus maîtres du fossé, & ils se hâtoient de le remplir. La résistance des assiégés étoit toujours très-vigoureuse. Il ne se passoit aucun jour, où il ne s'engageât plusieurs actions, qui causoient la mort d'un grand nombre de braves guerriers de part & d'autre. (11) Les mines des assiégeants étoient éventées par des contre-mines; en un mot, la plus belle défense répondoit à l'attaque la plus vive. Néanmoins les Royalistes s'étoient logés au pied des remparts, qu'on foudroyoit par le feu le plus soutenu, & l'assaut sembloit praticable. Mais l'Archiduc ayant été averti que l'ennemi s'étoit couvert derrière le rempart d'une bonne coupure, que la brèche étoit minée, & que le projet des assiégés étoit de faire sauter en l'air les assaillants, lorsqu'ils s'y feroient établis, fit retarder l'assaut de quel-

(11) Cette cruelle attaque présenta un spectacle affreux, dit Grotius : Les combattants placés sur un terrain inégal, & que le sang des morts & des blessés rendoit glissant, se formoient un point d'appui des membres encore palpitants de leurs camarades pour se soutenir, & porter plus sûrement des coups mortels à leurs ennemis.

L. XIX.

An. 1596.

ques jours, jusqu'à ce qu'on eût contre-miné le terrain.

Tel étoit l'état du siège, lorsque le Comte de Solms parla de se rendre à des conditions honorables. (12) L'Archiduc en accepta la proposition sur le champ, & accorda sans peine au Gouverneur, à la garnison & aux

(12) Le Comte de Solms fut, en quelque sorte, forcé par la garnison de capituler. Grotius d'ailleurs si ferré & si laconique, rapporte un long discours d'un Capitaine de cette garnison, pour engager ce Seigneur à ne pas résister plus long-temps. Il n'avoit point reçu d'ordre des Provinces-unies de prendre ce parti précipité, comme il est dit ci-dessous; & l'on pourroit soupçonner avec Grotius, que la vaine crainte d'une mutinerie de la part de ses troupes, & le désespoir de les voir continuer avec courage une défense, dont elles prévoyoient avec dégoût la longueur, lui dictèrent cette résolution. La Province de Zélande sur-tout en témoigna le mécontentement le plus vif, & lui ôta le commandement d'un régiment dont elle l'avoit nommé Colonel. Celle de Hollande rendit justice à ses intentions, & lui donna un autre régiment. La prise de cette petite ville coûta beaucoup plus que les conquêtes brillantes de Calais & d'Ardres. Les Espagnols y perdirent plus de deux mille hommes; & plus de cinq mille, si l'on en croit les Historiens Hollandois.

habitants de Hulst, la capitulation la plus avantageuse : elle fut signée vers la fin d'Août, & la place fut remise aussi-tôt aux Espagnols. Les défenseurs de Hulst sortirent au nombre de deux mille cinq cents hommes environ, dans lesquels on ne comptoit pas les garnisons des forts Maurice & de Nassau. On trouva d'abord étonnant qu'une garnison si nombreuse & si choisie, renfermée dans une place abondamment pourvue de toutes sortes de munitions, & qui pouvoit tenir encore long-temps, n'eût pas prolongé davantage sa résistance ; mais il parut que le Comte de Solms avoit eu ordre de capituler, & que les Provinces-unies vouloient conserver leurs troupes pour des besoins plus pressants. L'Archiduc se rendit de sa nouvelle conquête à Anvers. Il y resta peu de jours, & passa à Bruxelles, couvert de gloire par les entreprises brillantes qu'il avoit terminées avec autant de courage que de bonheur, & qui avoient signalé son entrée dans le gouvernement des Pays-Bas. Il fit ensuite payer les mutins de Tillemont, afin d'employer au plutôt un si vaillant corps de troupes ; mais

L. XIX.

An. 1596.

18 Août.

L. XIX.
An. 1596. un grand nombre d'entr'eux trompèrent ses espérances, & furent jouir en Italie de la petite fortune qu'ils s'étoient procurée, au prix de leur sang, dans les travaux les plus longs & les plus pénibles.

Il ne s'étoit passé aucun événement important sur les frontières de France pendant le siège de Hulst. Le Marquis de Varambon qui y commandoit les troupes du Roi, n'avoit fait qu'observer le Maréchal de Biron, que le Roi avoit laissé à la tête de celles de France dans ce canton. Mais il se donna, peu de temps après la prise de cette ville, une action très-vive entre ces deux Généraux. Biron s'étoit proposé de pénétrer dans l'Artois avec quelques compagnies de cavalerie, & de ravager cette Province. Varambon marcha à sa rencontre avec un corps de cavalerie; leurs coureurs s'étant rencontrés, Biron s'arrête, & met en embuscade, dans un poste avantageux, la plus grande partie de sa troupe. Sur ces entrefaites arrive le Comte Alphonse Montecuculli, Capitaine d'une compagnie de Gendarmes, qui sur le champ tombe sur Biron, & est soutenu par Varambon.

Mais le Général François se battant en retraite, les attire jusqu'auprès de son embuscade. Dans l'instant les François paroissent, & repoussent les ennemis avec la plus grande impétuosité. Biron se livrant aux emportemens ordinaires de sa bravoure, les presse avec encore plus de vivacité. Leur défaite est l'affaire d'un moment. Varambon abandonné par les siens, qui fuient en déroute, est pris ainsi que Montecuculli. Le Comte Jean-Jacques Belgiojoso qui se trouvoit au combat avec sa compagnie de Gendarmes, y reçut une blessure dangereuse. Encouragé par ce succès, Biron n'en eut que plus d'ardeur pour suivre son projet; mais les ennemis qui étoient sur leurs gardes, rompirent ses mesures, & il trouva par-tout une résistance si ferme, qu'il ne put étendre ses contributions dans l'Artois autant qu'il l'auroit voulu. (13) Enfin l'hiver le fit rentrer dans ses quartiers, &

L. XIX.

An. 1596.

5 Sept.

(13) Cette action eut quelque éclat, parce que le Marquis de Varambon, de l'illustre Maison de Rie, en Franche-Comté, fut battu & fait prisonnier, quoiqu'il fût plus fort du double que Biron. De Thou & Grotius assurent que le nouveau Duc d'Archeor, que l'on

les Espagnols se retirèrent dans leurs
L. XIX. garnisons.

An. 1597. L'événement survenu dans une autre contrée des Pays-Bas , au commencement de l'année 1597 , ne fut pas moins funeste aux affaires d'Espagne, que la fâcheuse aventure du Marquis de Varambon. Pendant le siège de Hulst , les Etats avoient fait faire des incursions dans le Brabant avec tant de succès , qu'une grande partie de cette Province, pour s'en rédimmer , s'étoit soumise à des contributions réglées , avec lesquelles ils entretenoient les garnisons de Breda , de Gertruidenberg & des autres forteresses qu'ils possédoient dans cette Province. La Campine sur-tout avoit été forcée de prendre le parti de contribuer. Mais aussi-tôt que l'Archiduc fut de retour à Bruxelles , il fit marcher à Turnhout le Comte de Varas , Général de l'artillerie , avec quatre

chargea du commandement sur la frontière d'Artois après cet échec , n'empêcha pas les François de rester maîtres du plat-pays , qu'ils soumirent à de fortes contributions. Il fut battu lui-même en diverses occasions , & il perdit en une seule affaire plus de treize cents hommes.

mille hommes de pied & trois cents chevaux , afin de délivrer le pays de ces vexations. Le Prince Maurice rassembra avec autant de célérité que de secret, six mille hommes d'infanterie & un peu moins de mille chevaux sous Breda , & il s'avança sur la fin de Janvier pour attaquer les troupes du Roi. Elles étoient toujours cantonnées à Turnhout , gros bourg , le plus considérable du Brabant , mais ouvert & nécessairement exposé aux malheurs du plat-pays.

Malgré la diligence de Maurice & les précautions qu'il avoit prises pour cacher son projet , Varas en avoit été instruit. Il avoit sous ses ordres le nouveau régiment du Comte de Sulst , le régiment Italien du Marquis de Trevico , & les régiments Wallons de la Barlotte & d'Hachicourt , dont les Colonels étoient absents. Nicolas Basta étoit à la tête de sa cavalerie , composée d'Espagnols & d'Italiens. Varas , jugeant que l'ennemi étoit trop fort pour qu'il pût se mesurer avec lui en rase campagne , & que Turnhout étoit un trop mauvais poste pour y attendre l'ennemi , résolut de se réfugier dans

L. XIX.

An. 1597.

Henrentals. (14) Il comptoit avoir le
 L. XIX. temps de se rendre dans cette ville,
 An. 1597. qui n'est qu'à trois petites lieues de
 Turnhout; & pour qu'on ne regardât
 pas sa retraite comme une fuite, il ne
 voulut décamper qu'au point du jour,
 précédé par son bagage, qui avoit dé-
 filé dans la nuit. Il fit partir d'abord
 son infanterie en trois divisions, dont
 les Wallons formoient la première, les

(14) Le Comte de Varas étoit frère du
 Marquis de Varambon, qui venoit d'être dé-
 fait & pris. Ce Capitaine, plus distingué par
 sa noblesse, que par son expérience & son ha-
 bileté dans l'art de la guerre, prit le parti le
 plus honteux en même temps, & le plus pé-
 rilleux, dit Grotius. On lui conseilla en vain,
 sur la nouvelle de l'approche de Maurice, de
 marcher à lui, & d'attaquer sur le champ ses
 troupes, fatiguées d'une marche très-difficile
 par les plus mauvais chemins. Il eut peur, &
 ne se crut en sûreté que dans une ville forti-
 fiée. Grotius qui assure que Varas défendit à
 ses tambours & à ses trompettes de battre &
 de sonner, est bien éloigné de penser, avec le
 Cardinal Bentivoglio, que Varas ait voulu
 donner une sorte d'appareil, & un air de con-
 fiance à sa retraite. Varas avoit sous ses ordres
 quatre mille hommes de pied & cinq cents ca-
 valiers, & Maurice cinq mille fantassins & huit
 cents chevaux.

Allemands la seconde, & les Italiens la troisième, qui en cas d'attaque devoit faire l'avant-garde. La cavalerie marcha sur la droite de l'infanterie, qu'elle couvroit du côté de la plaine, pendant que la gauche longoit un grand bois, qui la mettoit à l'abri des entreprises de l'ennemi.

L. XIX.

An. 1597.

Maurice eut à peine appris le départ du Comte de Varas, qu'il se hâta de le suivre avec toute sa cavalerie & trois cents Mousquetaires montés en croupe derrière autant de cuirassiers. Poussant devant lui en toute diligence quelques compagnies de ces derniers & ses mousquetaires, il leur donna ordre d'attaquer en queue les Royalistes, & de les arrêter assez, s'il étoit possible, pour donner à son infanterie le temps d'arriver. Maurice étoit accompagné des Comtes d'Hohenloë & de Solms, du Colonel Vère, Anglois, & de divers autres Capitaines d'une expérience consommée & d'une grande valeur. Les cuirassiers, qu'on avoit poussés en avant, ayant atteint l'armée du Roi, la cavalerie fit volte-face & soutint leur choc sans s'ébranler. Mais bientôt le reste de la cava-

~~1597~~
 L. XIX. lerie de Maurice & toute son infan-
 An. 1597. terie joignirent les combattants & mi-
rent en déroute la cavalerie Espagnole,
 qui étoit trop foible pour résister. Quoique fit Varas, qui, courant de tous côtés, donnoit toutes les preuves de valeur & d'intrépidité qu'on pouvoit desirer d'un Général dans une occasion si difficile, son infanterie effrayée plia. Il fut tué lui-même à la tête des Italiens, où l'action étoit plus vive, après avoir fait d'inutiles efforts pour contenir ses bataillons; & sa mort ayant mis le comble à leur découragement,
 24 Janvier. Maurice remporta une victoire complète. Les Wallons n'ayant pas combattu avec leur valeur ordinaire, & les Allemands s'étant tout aussi mal défendus, la perte tomba sur les Italiens. Les Espagnols eurent douze cents hommes de tués, & on leur fit environ autant de prisonniers. Trente-sept Enseignes tombèrent au pouvoir du vainqueur, ainsi qu'une grande partie du bagage qui fut pillé. (15) Cet im-

(15) De Thou & Grotius portent le nombre des morts à deux mille, & diminuent celui des prisonniers; de Thou à deux cents

portant avantage coûta à peine cent hommes à Maurice, & donna un nouveau lustre à sa réputation dans la science des armes.

L. XIX.

An. 1597.

L'Archiduc se hâtant de prévenir les suites de ce malheur & de pourvoir à la sûreté du Brabant, y fit marcher aussi-tôt un bon corps de troupes. Il ordonna en même temps des levées considérables ; mais les finances du Roi étoient si épuisées, que malgré les besoins extrêmes des Pays-Bas & la nécessité de suivre avec vigueur la guerre contre la France, il ne put effectuer ses projets, ni aussi-tôt ni aussi pleinement qu'il l'auroit fallu. Ce fut alors que se présenta dans ce Royaume une de ces occasions rares qu'on ne peut saisir avec trop d'activité. Je veux parler de cet événement mémo-

& Grotius à cinq cents. La caisse militaire tomba entre les mains de Maurice, avec le bagage. Grotius assure que les Hollandois n'eurent que quatre morts & six blessés, & qu'ils durent leur succès à l'attention qu'eut Maurice d'armer sa cavalerie de carabines, au lieu de lances. Son feu mit sur le champ celle des Espagnols en désordre, & l'empêcha de se rallier.

~~_____~~
L. XIX. rable, le plus fameux peut-être que la
An. 1597. guerre entre la France & la Flandre
ait produit, où la surprise la mieux
concertée fût suivie d'un siège égale-
ment long & terrible. On en renvoie
la description au Livre suivant, où on
l'exposera dans le plus grand détail.



L I V R E X X.

S O M M A I R E.

PROJET de la surprise d'Amiens. Dispositions de Portocarrero. La surprise réussit. La ville est saccagée. Désespoir du Roi de France à la nouvelle de ce malheur. Il s'apprête à le réparer. Préparatifs mutuels des deux partis. Opérations du Maréchal de Biron. Projet de défense des assiégés. Obstacles qui retardent le départ de l'armée Espagnole. On ouvre la tranchée. Arrivée du Roi de France au siège. Il le pousse avec vivacité. Précautions de Portocarrero. Sorties vigoureuses. Les batteries des assiégeants tirent avec succès. Dernière sortie des assiégés. Les assiégeants attaquent le fossé, & s'en rendent maîtres. Moyen imaginé pour les en chasser. Mort de Portocarrero & de Saint-Luc. L'Archiduc rassemble une puissante armée. Son projet pour secourir Amiens. Il se met en marche. Ordre qu'il y observe. Le Maréchal de Biron propose au Roi d'aller le combattre. Le Duc 1597.

de Maienne l'en dissuade. L'Archiduc n'ose attaquer les retranchements des François. Il les provoque inutilement au combat. L'Archiduc se retire. Amiens se rend. L'Archiduc après avoir pris Monthulin retourne à Bruxelles. Prise de Rhinberg, de Mœurs, de Groll, d'Oldensel, de Linghen par les Etats. Gloire de Maurice. Plaintes des Provinces sou-
 1598. mises. Propositions de paix entre les deux Couronnes. Paix de Vervins. Le Roi pense à marier l'Infante avec l'Archiduc Albert. Avis des Comtes de Fuentes & de Castel-Rodrigo sur cette affaire. Conditions du mariage de l'Infante. La nouvelle de ce mariage est mal accueillie par les Provinces-unies. Mutineries étonnantes des troupes Espagnoles. Le Cardinal André d'Autriche, Gouverneur des Pays-Bas. Mort de Philippe II. Son portrait.

LIV. XX. **L**E Comte de Fuentes ayant pris Dourlens, avoit confié le Gouvernement de cette ville au Capitaine Hernand Teglio Portocarrero, l'un des meilleurs Officiers qui servissent alors dans l'armée d'Espagne en Flan-

dre. Ce brave guerrier, non content de garder cette place avec vigilance, se signaloit chaque jour par de nouveaux exploits à la tête de sa garnison. Attaquant l'ennemi à découvert, surprenant ses partis par des embuscades, enlevant ses bestiaux, brûlant les villages des environs, il étoit devenu la terreur de toute la frontière. Ses vues ne se bornoient pas même à ces petites expéditions. Il souhaitoit ardemment de se distinguer par quelque action d'éclat. Amiens, capitale de la Picardie, n'est éloignée de Doullens que de sept lieues. Cette proximité mettoit Portocarrero à portée d'être exactement instruit de ce qui s'y passoit, ainsi que dans les environs, Amiens avoit suivi avec chaleur le parti de la Ligue. Ses habitants étoient rentrés depuis dans le devoir, & avoient obtenu comme une des conditions de leur accommodement, le privilège de se garder eux-mêmes. Le Roi, forcé de se plier à la nécessité des circonstances, n'avoit pas voulu le leur refuser. (1) Cette ville étoit donc aban-

LIV. XX,

An. 1597.

(1) Le Roi qui sentoît combien la position d'Amiens étoit critique, sur-tout depuis

Liv. XX.

An. 1597.

donnée à ses propres forces; mais quoique le nombre des bourgeois, qui faisoient le service de la place, fût très-considérable, il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent veiller avec le soin nécessaire à sa sûreté. Ils n'avoient jamais la précaution d'envoyer à la découverte avant qu'on ouvrît les portes, & lorsqu'on les avoit ouvertes, la garde s'en faisoit avec négligence & comme par une ancienne habitude. Portocarrero, à qui la conduite des bourgeois d'Amiens fut bientôt connue, résolut de surprendre par quelque heureux artifice celle des portes de cette ville qui étoit tournée vers Dourlens, d'introduire dans la ville un gros corps de troupes, & de l'assurer à la Couronne d'Espagne. (2)

la conquête de Dourlens par les Espagnols, avoit tenté de faire consentir les habitants de cette ville à loger dans leurs fauxbourgs un corps de Suisses, qui venoient d'y conduire un grand convoi d'artillerie. Ils refusèrent le Roi sans ménagement; & il fallut que le Comte de Saint-Paul, Gouverneur de la Province, éloignât les Suisses à quatre lieues d'Amiens.

(2) L'Historien Davila attribue le projet de Portocarrero à un trait de galanterie Espagnole. Amoureux d'une femme de condi-

Il commença par faire reconnoître la porte, la campagne qui l'avoisine & les avenues par lesquelles on pourroit conduire sans être découvert les troupes nécessaires. Tel fut son plan. Trois soldats déguifés en paysans, portant sur l'épaule chacun un sac de noix & d'autres fruits, devoient feindre d'apporter ces denrées au marché & s'avancer les premiers. On les faisoit suivre par un charriot chargé de

Liv. XX.

An. 1597.

tion, veuve & riche, qui refusoit ses vœux, à moins qu'il ne remit Dourlens, où il commandoit, sous l'obéissance du Roi, ou qu'il ne fit entrer sous celle d'Espagne Amiens, où elle étoit née; il tâcha de mériter sa maîtresse en servant son maître. Un nommé Dumoulin, banni d'Amiens, ou, selon de Thou, scélérat qui cherchoit à rétablir ses affaires, ou à se procurer l'impunité de ses crimes par une trahison, le servit efficacement. Après l'avoir instruit de la négligence avec laquelle on faisoit la garde pendant le jour dans cette ville, il lui fit voir la possibilité de la surprendre. Portocarrero ne se résolut néanmoins à cette entreprise hardie, & n'en concerta le plan que quand un Major Espagnol & un autre Officier qui parloient bien François, & qui s'introduisirent déguifés dans Amiens, lui eurent confirmé les relations de Dumoulin. Le Major Espagnol étoit ce même Del Arco, qu'on va voir chargé de l'exécution de cette surprise.

Liv. XX. grosses planches cachées sous des sacs
 An. 1597. de grains, qui sembleroient aussi être
 apportés au marché. Portocarrero se
 proposoit d'embarasser la porte avec
 ce charriot ; & les planches qu'il y
 avoit mises, étoient destinées à empê-
 cher la herse de tomber jusqu'à terre,
 lorsqu'on l'auroit lâchée, & de fer-
 mer l'entrée aux assaillants. La voi-
 ture devoit être accompagnée de huit
 ou dix soldats déguisés également en
 paysans, qui, réunis avec les trois
 premiers, étoient chargés de commen-
 cer l'entreprise. S'ils réussissoient, ils
 avoient ordre d'en avertir par un coup
 de pistolet, & tout aussi-tôt trois
 cents fantassins, embusqués dans le
 voisinage, accouroient à leur secours,
 & s'efforçoient de s'emparer de la
 porte, jusqu'à ce que de nouvelles
 troupes vinssent les aider à se rendre
 maîtres de la ville.

Portocarrero, après avoir conçu ce
 projet, dépêcha à Bruxelles François
 Del Arco, Espagnol, Major dans les
 troupes de cette nation, pour le pro-
 poser à l'Archiduc. Albert n'eut garde
 de s'y opposer, & donna sur le champ
 les ordres nécessaires aux Gouverneurs
 des places voisines de Dourlens. Sitôt
 que

que Del Arco fut de retour de Bruxelles, Portocarrero fit ses dispositions pour l'exécution de son entreprise. Il rassembla avec le moins d'éclat qu'il put, deux mille deux cents hommes d'infanterie environ, & six cents chevaux. (3) Toutes ces troupes étoient choisies, & l'on n'avoit mis à leur tête que des Officiers d'une expérience consommée. Jérôme Caraffe, Marquis de Montenegro, Napolitain; commandoit la cavalerie. Portocarrero avoit le commandement en Chef. Ce Capitaine, quoique d'une très-petite taille, étoit très-robuste & très-brave. Il étoit aussi capable de concerter une entreprise avec prudence, que de l'exécuter avec courage.

Après avoir donné à ses troupes l'ordre de leur marche, il partit de Dourlens sur la fin du jour, & tourna vers Amiens. Il ne s'étoit pas encore ouvert sur son dessein; mais il étoit à peine en route, qu'ayant fait appel-

(3) Cette infanterie étoit composée de 1100 Espagnols, 500 Francomtois & Allemands, 400 Irlandois & 200 Wallons. Trois compagnies d'arquebusiers à cheval, & six de gendarmes formoient la cavalerie.

Liv. XX. Ann. 1597. ler tous les Chefs des différents corps qui le suivoient, il leur exposa ses vues, & les moyens qu'il devoit employer pour les faire réussir. Il tâcha d'enflammer leur courage en leur présentant les avantages de la conquête d'Amiens, & les récompenses qu'ils avoient droit d'attendre, s'ils rendoient au Roi ce service signalé. Cette ville, leur disoit-il, deviendroit une place d'armes formidable à la France. Elle offriroit mille facilités pour tenter de nouvelles conquêtes dans l'intérieur de la Picardie, ravager les Provinces des environs, & aller faire des excursions jusqu'aux portes de Paris. " Et certainement, ajouta-t-il, nous ferons repentir le Roi de France d'avoir excité l'indignation de notre Maître par une guerre injuste, quand il auroit dû rechercher son alliance, & lui demander la paix. "

Portocarrero fut écouté avec d'autant plus d'attention, que tous ceux dont il étoit accompagné, desiroient vivement d'être instruits de l'expédition à laquelle on les conduisoit à une heure si extraordinaire & dans un si grand secret; mais quand ils l'eurent apprise, ils semblèrent d'a-

bord désespérer du succès. Ils ne pouvoient se persuader que les bourgeois d'Amiens, entourés de toutes parts de villes soumises aux Espagnols, & où il y avoit de nombreuses garnisons, gardassent leurs portes avec tant de négligence, au milieu d'une guerre si violemment allumée; & ils s'attendoient à éprouver beaucoup plus de difficultés que leur Commandant n'en avoit supposées en leur annonçant son projet. Ils se rendirent cependant aux assurances qu'il leur donna de l'exactitude des éclaircissements qu'il avoit pris, & il n'y en eut aucun qui ne montrât alors la plus grande envie de se signaler dans cette occasion importante.

Les Espagnols marchèrent donc en diligence toute la nuit, & arrivèrent précisément au point du jour à la vue de la porte de Montrecourt, par où l'on arrive de Dourlens à Amiens. Portocarrero commença par se saisir, sans faire de bruit, d'une Abbaye distante de cette ville d'un peu plus d'un quart de lieue, d'où il s'approcha ensuite & se posta dans un hermitage qui étoit bien plus près de la porte. Les soldats déguisés en paysans, eurent

ordre alors de s'avancer, chargés de
 Liv. XX. noix, & d'autres denrées, avec le char-
 An. 1597. riot qu'ils conduisoient. Un peu aupa-
 11 Mars. ravant on avoit ouvert la porte de la
 ville. Les partis détachés de la garni-
 son pour reconnoître les dehors de la
 place, l'avoient fait avec leur négli-
 gence ordinaire, & s'étoient retirés
 dans le corps-de-garde établi sous la
 même porte, où il n'y avoit qu'un petit
 nombre de soldats si peu aguerris, que
 la garde ne pouvoit être plus mauvaise.
 On étoit alors en Carême; & comme
 on prêche ordinairement le matin en
 France, (4) presque tout le peuple
 étoit dans ce moment même renfer-
 mé dans les Eglises. Afin d'assurer da-
 vantage le succès de la surprise, Por-
 tocarrero avoit mis à la tête de ceux
 qui devoient l'exécuter, François
 Del Arco, ce Major Espagnol qui
 en avoit porté le projet à Bruxel-
 les. Il lui avoit associé Jean-Baptiste

(4) Grotius rapporte une circonstance sin-
 gulière; c'est que dans le moment où les Es-
 pagnols surprenoient Amiens, un des Prédi-
 cateurs de cette ville menaçant ses auditeurs
 de la colère de Dieu, leur annonçoit qu'il pu-
 niroit leurs péchés, en les faisant tomber sous
 la puissance d'Espagne.

d'Ognano, Milanois, très-connu par sa bravoure ; & c'étoit le Capitaine Lacroix, Francomtois, qui conduisoit le charriot. Les soldats déguifés en payfans, qui étoient à la suite, étoient presque tous des Wallons, qui, à raison du voisinage de leur Province & de celle de Picardie, possédoient très-bien la langue & les usages Picards. Ils se mêlèrent, en approchant de la porte, avec les payfans des environs qui venoient vendre ou acheter des denrées au marché de la ville. Lorsqu'à la faveur de ce mélange ils se furent introduits dans le ravelin qui couvroit la porte de Montrecourt, ils s'arrêtèrent sous la voûte, & en même temps un d'entr'eux laissa tomber son sac & répandre les fruits qu'il contenoit. Les soldats de la garde accoururent aussi-tôt à cet accident, & en se moquant de la maladresse du villageois, ils se jettèrent sur les noix qui étoient tombées. Le charriot arrive sur ces entrefaites. Le conducteur l'ayant fait arrêter sous la herse, détache sur le champ les traits des chevaux, de peur que le tumulte les effrayant, ils n'entraînaient la voiture. C'étoit là l'instant dé-

Liv. XX.

An. 1597.

éclat, les Bourgeois du voisinage étoient survenus en grand nombre, les armes à la main, & avoient fait tous leurs efforts pour repousser les soldats de Portocarrero. Mais ceux-ci secondés du renfort qu'ils avoient reçu, se battirent avec la plus grande intrépidité, se rendirent maîtres des rues les plus prochaines, & s'établirent si bien à la porte de Montrecourt, & sur la partie des remparts qui lui est contiguë, qu'ils donnèrent le temps au reste de la cavalerie & de l'infanterie qu'ils attendoient, d'arriver & de consumer l'entreprise.

Il étoit à craindre que le soldat ne se laissant trop tôt entraîner par l'ardeur du pillage, n'attendit pas pour satisfaire son avidité, que le succès de la surprise fût entièrement décidé. C'est ce qui arrive assez ordinairement & donne aux Bourgeois le temps de se réunir en forces, & de tomber avantageusement sur des troupes dispersées çà & là, & occupées à assouvir les transports effrénés de leur brutalité ou de leur avarice. Portocarrero étoit trop habile pour n'avoir pas prévu ce malheur, & il avoit défendu sous les peines les plus sévères, de se

débander avant qu'on fût entièrement
Liv. XX. maître des places, des principales
An. 1597. rues & de toutes les portes, & qu'on
y eût établi des corps-de-garde. Il fut
exactement obéi, & toutes ces opéra-
tions se firent dans le plus grand or-
dre. Il permit enfin le pillage, qui fut
très-considérable. Le Comte de Saint-
Paul, Gouverneur de la Picardie,
étoit dans Amiens au moment de
la surprise. Il en sortit aussi-tôt que
l'ennemi y fut entré, se hâtant de
lui échapper, & y laissant la Com-
tesse sa femme, que Portocarrero lui
renvoya sur le champ, après lui avoir
rendu tous les honneurs & tous les
témoignages de respect qui lui étoient
dus. Le pillage dura un jour entier,
sans que le soldat osât massacrer au-
cun habitant, ni s'abandonner aux
excès de cette licence affreuse qui
accompagne presque toujours de pa-
reils désastres. Il n'y eut de tués qu'un
peu plus de cent Bourgeois. Les Es-
pagnols perdirent trois ou quatre
hommes, & eurent très-peu de blef-
sés. La nouvelle de la surprise d'A-
miens & l'espoir du saccagement de
cette ville y avoit attiré un grand
nombre de soldats des garnisons voi-

lines, qui étoient venus en partager les tristes fruits. Portocarrero les retint & s'en servit pour assurer sa conquête. Il désarma les Bourgeois; & comme il s'attendoit que le Roi de France voudroit au plutôt reprendre cette ville, il fit, avec sa vigilance ordinaire, les dispositions les plus propres pour s'y maintenir.

Henri ne tarda pas d'être instruit de l'audacieuse tentative de Portocarrero & de sa réussite. Sa douleur fut inexprimable. Croyant son honneur intéressé à cette perte, il sembloit s'en faire à lui-même les reproches les plus amers. L'humiliation que les armes d'Espagne lui faisoient essuyer, le rendoit insensible à la gloire dont il s'étoit couvert en domptant la révolte de ses sujets, & en dissipant la ligue redoutable qu'ils avoient formée, malgré les efforts de cette Couronne pour la soutenir. Il se représentoit avec chagrin les succès du Comte de Fuentes, l'éclatante victoire que ce Général avoit remportée, les conquêtes nombreuses qu'il avoit faites. Il étoit encore plus désolé de voir l'Archiduc signaler son gouvernement par des triomphes im-

Liv. XX. portants, & après s'être fait la plus brillante réputation par la prise de Calais, An. 1597. y mettre le comble par la surprise d'Amiens. Il considéroit que ces acquisitions précieuses affuroient à l'Espagne des avantages d'une conséquence extrême, que la route étoit facile d'Amiens à Paris, au travers d'un pays sans défense, & que Calais ouvroit le Royaume par mer, & offroit à l'ennemi un moyen puissant de lui causer les dommages les plus funestes. D'ailleurs, il étoit inquiet sur le jugement que l'Europe alloit porter d'un Roi, dont la gloire bornée à des victoires domestiques, paroissoit ternie par les affronts sanglants qu'il recevoit des armes étrangères. Enfin, il appréhendoit sur-tout que les mécontents de son Royaume, profitant de la fatale occasion qui se présenteoit, ne ranimassent les cendres de la Ligue, à peine étouffée, & n'en rallumassent les feux mal éteints.

Frappé de ces grandes réflexions, & plein d'un dépit amer, Henri n'eut pas plutôt appris la surprise d'Amiens, que négligeant tout autre soin, il se rendit en toute diligence à Corbie, ville située sur la Somme, au dessus

d'Amiens, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. Là, consultant sur le champ avec le Maréchal de Biron & les principaux Officiers qui l'avoient suivi, sur ce qu'il avoit à faire, il résolut d'investir au plutôt la Capitale de la Picardie, d'en chasser les Espagnols à quelque prix que ce fût; & de délivrer la Province de leur joug. Biron, qui commandoit les forces du Roi sur cette frontière, n'étoit pas moins sensible que lui au progrès des ennemis, & croyoit qu'ils le couvroient en quelque sorte de honte. Ce fut lui que le Roi chargea de tirer des garnisons voisines, un corps de troupes assez considérable pour former l'investissement d'Amiens, & empêcher qu'il n'y entrât de nouveaux renforts. Ce Prince, après avoir donné ces ordres, & avoir pourvu à tout ce qu'exigeoit la conjoncture, revint à Paris rassembler ses forces, & hâter les préparatifs qui étoient nécessaires au succès de son entreprise.

La Somme, qui prend sa source en Picardie, traverse cette Province, & après l'avoir partagée en deux parties presque égales, elle se décharge dans la Manche par une embouchure large

& profonde. Les principales villes ,
LIV. XX. ainsi que les meilleures forteresses de
AN. 1597. cette Contrée , sont situées sur les
bords de cette rivière. On y distin-
gue sur-tout Amiens , ville fameuse
par son ancienneté , par la beauté de
ses édifices , par les bonnes qualités ,
l'industrie & le nombre de ses habi-
tants. La Somme se divise au dedans
de son enceinte en diverses branches ,
& baigne ses remparts en plusieurs
endroits. Ils sont d'ailleurs bien revê-
tus , bien flanqués , & entourés d'un
fossé profond. La partie qui regarde
la Flandre étoit la mieux fortifiée ,
comme étant plus exposée aux entre-
prises de l'ennemi. Biron qui ne dou-
toit pas que ce ne fût de ce côté que
les Espagnols tenteroient d'introduire
du secours dans la place , fut s'y éta-
blir. Il commença par faire rompre
tous les chemins , s'assurer de tous les
passages , & préparer les logements des
troupes qui devoient être employées
au siège.

Pendant qu'on s'occupoit en France
à réparer la perte qu'on venoit d'y
essuyer , Portocarrero avoit fait ins-
truire l'Archiduc des détails & du
succès de son entreprise , & solliciter

ce Prince, pour qu'il lui envoyât au plutôt du renfort. Comme il avoit Liv. XX.
trouvé dans Amiens une artillerie An. 1597.
nombreuse, & d'abondantes provisions de vivres & de munitions de guerre, il se bornoit à demander une augmentation de troupes assez forte pour qu'elle le mît en état de prolonger la défense de la place, jusqu'à ce que l'Archiduc pût venir en faire lever le siège. Albert avoit appris avec la plus grande joie, la réussite de la surprise d'Amiens. Il avoit récompensé d'une compagnie d'infanterie Espagnole Del Arco, qui lui en avoit apporté la nouvelle; & le renvoyant aussi-tôt, il fit assurer Portocarrero qu'il lui enverroit incessamment le renfort dont il avoit besoin, & qu'après avoir rassemblé toutes ses troupes, il se hâteroit d'accourir lui-même pour le délivrer.

Cependant le Roi de France travailloit avec une ardeur extrême à se procurer les moyens de pousser vivement le siège qu'il alloit entreprendre. Ce Prince infatigable se portoit par-tout où il falloit pour former une armée redoutable, & ramasser l'ar-

voit alors à Amiens, le signal de

Liv. XX.
An. 1597.

gent & les munitions qui lui étoient nécessaires. On négocioit alors le renouvellement de son ancienne alliance avec la Reine d'Angleterre : il n'omit rien pour accélérer la conclusion de cette affaire, & le Traité fut bientôt signé. Il fit en même temps les plus vives instances auprès des Provinces-unies pour en obtenir du secours, & pour qu'elles fissent une diversion capable de diviser les forces Espagnoles.

Le Maréchal de Biron continuoit ses travaux. Il avoit déjà établi deux ponts de bateaux sur la Somme, l'un au dessus d'Amiens, entre cette ville & Corbie, & le second au dessous, au village de Longpré, pour former la communication des divers quartiers de l'armée du Roi. Il avoit ensuite creusé de bonnes lignes de contrevallation d'un pont à l'autre, & il les avoit flanquées de redoutes & entourées d'autres lignes de circonvallation bien plus étendues, & fortifiées avec le même soin. Toutes ces opérations se firent dans la partie qui regarde la Flandre, & par où il étoit à présumer qu'on voudroit faire passer du se-

cours aux assiégés. Néanmoins Biron pourvoyant à tout, ne négligea aucune des précautions nécessaires pour bien assurer la partie qui est du côté de la France. Rien n'égalait l'ardeur & l'activité de ce Général. Comme il étoit aussi sévère que fier & orgueilleux, ses ordres s'exécutoient avec une diligence extrême. Sa vanité lui faisoit redoubler ses efforts, & desirer de remettre au Roi le siège dans un état où l'on n'en pût attribuer le succès qu'à ses soins. Il n'en étoit pas néanmoins si occupé, qu'il ne songeât en même temps à surprendre quelque place de la frontière voisine, qui mît un nouvel obstacle au dessein des Espagnols de faire lever le siège d'Amiens. Plein de ce projet, il attaqua Arras lorsqu'on s'y attendoit le moins, avec quatre mille hommes de pied & douze cents chevaux, & fut sur le point de s'en rendre maître. Après avoir heureusement attaché le pétard, il faisoit entrer ses troupes, lorsque les Bourgeois de cette Capitale peuplée & aguerrie, prirent les armes & le repoussèrent. Le Comte de Bucquoi, qui se trouvoit alors à Arras, se signala beau-

Liv. XX.

An. 1597.

coup dans cette occasion. (6) Biron, Liv. XX. que ce mauvais succès ne put rebu- An. 1597. ter, étant revenu dans ses quartiers, voulut encore tenter une escalade sur Dourlens. Elle ne réussit point, & le Maréchal dégoûté de ces expéditions furtives, ne pensa plus désormais qu'à pousser le siège qu'il avoit commencé.

De leur côté, les Espagnols ne travailloient pas avec moins d'activité à se maintenir dans leur conquête. Le Chevalier Paciotto, Ingénieur Italien très-estimé, frère de celui qui avoit été tué au siège de Calais, s'étoit glissé dans Amiens, accompagné du Capitaine Lechiuga, Espagnol, Officier d'artillerie, de la capacité la plus reconnue. Ces deux hommes employèrent aussitôt leurs talents à la défense de la place; firent rétablir ou perfectionner les fortifications par-tout où il en étoit besoin, & dis-

(6) C'est ce fameux Charles de Longueval, Comte de Bucquoi, depuis si célèbre dans les guerres d'Allemagne & de Hongrie, sous le règne de l'Empereur Ferdinand II. Il continua à servir utilement l'Espagne dans le cours des guerres qui font le sujet de cette Histoire.

posèrent les canons de manière à cau-
 ser plus de mal aux assiégeants. Les LIV. XX.
 retranchements du Maréchal de Biron An. 1597.
 n'étant pas achevés, l'Archiduc vou-
 lut renforcer, à quelque prix que ce
 fût, la garnison d'Amiens du côté
 des frontières d'Artois. Le Comte de
 Bucquoi se rendit à Dourlens à cet
 effet, avec quatre mille hommes d'in-
 fanterie Wallone, & trois cents che-
 vaux commandés par Dom Juan de
 Guzman; mais comme il n'étoit pas
 possible de conduire un corps de trou-
 pes si nombreux dans la place assié-
 gée sans être découvert, cet Officier
 prit le parti de n'y envoyer d'abord
 que la cavalerie. Guzman se mit en
 marche de nuit. Il fut apperçu lors-
 qu'il approchoit du fossé; (7) & les
 François alloient lui fermer le passage
 & l'écraser, si la garnison faisant une
 sortie vigoureuse, ne fût venue à son

(7) Cette affaire se passa au commence-
 ment d'Avril. Guzman, qui avoit à ses or-
 dres quatre compagnies d'arquebusiers à pied
 qu'on avoit montés, & 300 chevaux-légers,
 seroit entré dans Amiens sans perte, si ce
 jeune guerrier, se voyant prêt d'arriver, n'eût
 fait sonner ses trompettes par bravade, & n'eût
 ordonné à ses arquebusiers de faire une dé-

Liv. XX. secours. Cette sortie coûta aux Espa-
 An. 1597. gnols les Capitaines Fernand Dezza &
 Thomas, Irlandois, braves guerriers.
 Ils y eurent aussi quelques soldats de
 tués. La perte des François fut plus
 grande ; mais ils ne perdirent personne
 de considération.

Portocarrero, pour n'être pas gê-
 né dans les environs, & employer
 sa garnison, qui étoit forte de plus de
 trois mille soldats choisis, à harceler
 sans cesse les assiégeants par de vigou-
 reuses sorties, mit alors le feu aux
 fauxbourgs & à toutes les maisons
 qui se trouvoient à la proximité de
 la ville. Ce fut un spectacle déplora-
 ble, de voir en un instant dévorer
 par les fureurs de la guerre, ce qui
 avoit été l'ouvrage d'une longue paix ;
 mais tels sont les principes de l'art
 militaire, que l'avantage que les assié-
 gés y trouvoient, leur faisoit une né-
 cessité de cette démarche. Portocarrero

charge. Les François qui ne l'attendoient pas
 sitôt, & qui cependant instruits de son pro-
 jet, se tenoient prêts à marcher au-devant
 de lui, coururent au bruit, & l'auroient ef-
 fectivement empêché d'entrer dans la place,
 si la garnison n'eût secondé ses efforts par
 une sortie.

fit effectivement des sorties aussi vives que fréquentes. Toujours les armes à la main , il laissoit à peine respirer les assiégeants , & il n'omit rien pour retarder leurs travaux , & donner le temps à l'Archiduc d'arriver à son secours.

Albert en avoit la plus grande envie. Quoiqu'il attendît quatre mille hommes de pied qu'Alphonse d'Avalos rassembloit en Italie , il n'en avoit pas moins ordonné de faire de nombreuses levées en Allemagne & dans les Provinces de la Flandre qui étoient soumises à l'Espagne. Mais l'épuisement des finances de Philippe , qui ne pouvoit suffire aux besoins du vaste Empire qu'il gouvernoit , ne permettoit pas à l'Archiduc de faire dans cette occasion tous les préparatifs nécessaires. Malheureusement il étoit arrivé dans la circulation de l'argent un désordre d'une grande conséquence , dont le Roi lui-même avoit été la cause. Ce Prince voulant réprimer l'avarice insatiable de ceux qui faisoient valoir leurs fonds en les prêtant à usure , avoit réduit par un Edit l'intérêt excessif qu'ils exigeoient. En conséquence , les bourses s'étoient fermées. L'ar-

LIV. XX.

An. 1597.

Liv. XX. gent étoit devenu si rare sur la place
An. 1597. d'Anvers, qui fournissoit les sommes
nécessaires à l'entretien de l'armée de
Flandre, que l'Archiduc ne put s'y
procurer les sommes dont il avoit be-
soin, & ce fut sur-tout cet obstacle qui
l'empêcha de venir assez tôt au secours
d'Amiens, & de conserver une si belle
conquête.

Les François pouissoient toujours
leur attaque avec vivacité, en même
temps que le Maréchal de Biron se
hâtoit de plus en plus de perfection-
ner ses lignes. Il fit couvrir par de
grands forts, les têtes des ponts qu'il
avoit établis sur la rivière. Il hérissa
tout le front de sa contrevallation par
de petites redoutes construites de dis-
tance en distance, & ne s'appliqua
pas avec moins de soin à fortifier sa
circonvallation par d'autres redoutes
beaucoup plus considérables. En gé-
néral, tous ces travaux furent con-
duits avec les précautions dont ils
étoient susceptibles. Son armée rece-
voit successivement de nouveaux ren-
forts, & il se crut enfin assez fort
pour ouvrir la tranchée. Elle fut di-
rigée vis-à-vis d'un grand ravelin qui
couvrait la porte de Montrecourt.

Comme le fossé étoit sec dans cette partie , on pouvoit plus aisément y déboucher. Portocarrero se voyant attaquer de plus près, n'en fut que plus animé dans la résolution qu'il avoit prise de fatiguer l'ennemi par de vigoureuses sorties, & de ruiner ses travaux. Le Marquis de Montenegro, Commandant-Général de la cavalerie de la garnison, sortit avec quatre cents chevaux, & s'étant fait précéder de la compagnie des arquebusiers à cheval du Capitaine François Della Fuente, il tomba avec tant de furie sur les François, qu'il surprit, qu'il leur tua plus de deux cents hommes tant soldats que pionniers, sans avoir perdu presque aucun des siens. Cette sortie fut suivie d'une infinité d'autres non moins meurtrières, qu'on passera sous silence, pour ne pas fatiguer le Lecteur par d'ennuyeux détails. On se contentera de rapporter les principales.

Tel étoit l'état du siège, quand le Roi de France s'y rendit, (8) accom-

 LIV. XX.

An. 1597.

24 Mai.

(8) Le Roi revint au siège le 7 Juin. La vanité du Maréchal de Biron souffrit d'autant plus impatiemment son retour, qu'il craignoit

Liv. XX.
An. 1597. pagné d'un grand nombre de Princes, des plus grands Seigneurs de sa Cour, & en particulier du Duc de Maienne. Henri comptoit que la prudence & la valeur de ce Prince ne lui seroient pas moins utiles dans cette occasion, qu'elles avoient été ci-dévant pernicieuses à ses desseins pendant les troubles de la Ligue. Biron qui auroit désiré que le Monarque eût trouvé les travaux du siège plus avancés à son arrivée, le vit avec peine; mais les éloges qu'on donna à la bonne conduite qu'il avoit tenue depuis le commencement du siège, & l'honneur que lui fit le Roi, de lui en laisser le commandement, satisfirent sa vanité, & il continua ses opérations avec le même zèle. La présence de Henri ne changea rien à l'attaque. Il fut résolu dans le Conseil de guerre, de

de se voir enlever l'honneur du succès. Henri, qui dans le premier mouvement de son chagrin de la perte d'Amiens, avoit dit au Maréchal que rien ne réussissoit qu'où il étoit présent en personne, l'avoit choqué par ce propos, & il fallut que ce Prince eût la complaisance d'appaïser son ressentiment en l'accablant d'éloges & en lui laissant la direction du siège.

suivre les formes ordinaires, de gagner le terrain pied-à-pied, par le moyen des tranchées & de la fappe, & de ne pas précipiter l'assaut, tant pour mieux en assurer le succès, que pour conserver la vie du soldat. On augmenta le nombre des pionniers. On fit élargir & creuser les tranchées de plus en plus, à mesure qu'elles avançaient vers la place, & on en défendit les approches par de fortes redoutes, placées de distance en distance. Le Roi prit son quartier dans l'hermitage dont on a parlé ci-dessus. Le Connétable, les Ducs de Maienne & d'Epéron, le Prince de Joinville, frère du Duc de Guise, & les autres Officiers-Généraux, établirent leurs logements dans les principaux forts de la circonvallation. Le Maréchal de Biron garda le sien dans le poste le plus proche des travaux, afin d'être plus à portée de les suivre.

L'armée Royale n'étoit encore que de seize mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, mais elle augmentoit chaque jour. Le desir inexprimable qu'avoit le Roi de recouvrer Amiens, engageoit tous les ordres de l'Etat, & sur-tout la noblesse,

Liv. XX.

An. 1597.

à venir signaler dans cette occasion, son zèle & sa valeur. On comptoit alors dans l'armée trois mille Suiffes, quatre mille Anglois qu'Elifabeth avoit fait passer en France, en vertu du Traité d'alliance que le Roi venoit de conclure avec elle, & treize mille hommes d'infanterie & de cavalerie François. Montigni commandoit l'infanterie, & Saint-Luc l'artillerie, qui étoit nombreuse. (9) Ces deux Officiers étoient renommés. Le dernier eut bientôt occasion de montrer sa capacité. Le Roi ne voulant pas différer plus long-temps de faire battre en brèche, on disposa le canon par-tout où il pouvoit incommoder davantage les assiégés; mais quoique le Prince se flattât d'emporter la ville de force, il n'en prêta pas moins l'oreille à une pratique sourde, par laquelle on promettoit de lui livrer la ville. Il y a dans Amiens un Couvent d'Augustins qui

(9) François de la Grange, Seigneur de Montigni, fait Maréchal de France sous Louis XIII. Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, femme du Grand Sobieski, Roi de Pologne, étoit sa petite-nièce. François d'Espinal, Seigneur de Saint-Luc, dit le brave Saint-Luc.

qui est situé auprès d'une des portes de la ville, & dans lequel un grand nombre de bourgeois étoient dans l'usage de tenir des assemblées. Quelques-uns d'entr'eux ayant lié correspondance avec le Roi, se firent forts de le mettre en possession de la ville, en y introduisant de nuit un corps de troupes, qui devoit s'emparer de plusieurs ponts, sous lesquels la Somme passe en sortant de l'enceinte des murs. Mais la trame fut découverte. Portocarrero s'étant bientôt assuré de tous ceux qui lui étoient suspects, fit punir de mort les plus coupables. Il chassa en même temps de la ville tous les Religieux, & depuis, en différents intervalles de temps, la plus grande partie des bourgeois.

Délivré ainsi des dangers qui pouvoient le menacer au dedans, Portocarrero n'en eut que plus de confiance & d'ardeur, pour se bien défendre au dehors. Il travailla sur-tout à se maintenir dans le fossé le plus longtemps qu'il lui seroit possible, & à bien fortifier le chemin couvert. Il le fit miner; & pour en rendre l'attaque aussi difficile que meurtrière, il le fit hériffer en même temps d'une

Liv. XX. palissade de gros pieux pointus, pro-
An. 1597. fondément enfoncés en terre, & dif-
posés de manière à empêcher l'enne-
mi de l'emporter d'emblée, & à cou-
vrir ceux qui étoient chargés de le
garder. On construisit de nouveaux
ouvrages dans l'intérieur du fossé, &
l'on garnit le grand ravelin de la porte
de Montrecourt, de toutes les défen-
ses qui pouvoient en prolonger la ré-
sistance.

Quelques précautions que prissent
les Espagnols à cet égard, ils n'y met-
toient pas toute leur confiance, & ils
continuoient de faire des sorties. El-
les devenoient même plus vives à me-
sure que le siège avançoit. Ils vou-
loient combler les tranchées, & ils ne
passèrent pas une seule nuit sans at-
taquer les travailleurs. Comme on y
employoit les payfans des environs,
ils firent un massacre terrible de ces
malheureux, exposés sans cesse à leurs
coups. La partie des lignes des assié-
geants, qui étoit sur la gauche de la
Somme, étoit la moins forte, & celle
que l'on gardoit avec moins de vigi-
lance, parce que l'on y avoit moins à
craindre les entreprises de l'ennemi.
Les assiégés en profitèrent pour en-

voyer au fourrage le petit peuple de la ville, sous l'escorte de gros détachements de cavalerie & d'infanterie. Cette manœuvre leur réussit plusieurs fois; mais ils tombèrent à la fin dans une embuscade de six cents chevaux de l'armée du Roi, qui mirent l'escorte en déroute, en tuèrent une grande partie, ainsi qu'un très-grand nombre de fourrageurs. Ce mauvais succès ne rebuta point les assiégés. Portocarrero fit aussi-tôt une nouvelle sortie, pour réparer l'échec qu'il venoit d'essuyer. Les Capitaines Diegue Durango, & François Del Arco, Espagnols, furent commandés pour marcher à la tête avec leurs compagnies d'infanterie. Ils furent appuyés par les compagnies de cavalerie de Jean de Guzman & de Martin d'Aguiluz, qui étoient de la même nation. Le Marquis de Montenegro venoit à la suite avec trois cents maîtres de différentes nations, partie lanciers, partie arquebusiers. Ils eurent ordre d'attaquer en même temps deux tranchées assez proches l'une de l'autre, & de se porter, s'il étoit possible, jusqu'aux quartiers des assiégeants. On étoit

Liv. XX. alors à la fin de Juillet. (10) Ils for-
 An. 1597. tirent précisément dans le temps que
 29 & 30 la chaleur du jour invite dans cette
 Juin. saison à faire la méridienne. Ils se
 flattoient, que la circonstance pour-
 roit leur être favorable. Ils trouvè-
 rent, en effet, les travailleurs, que les
 opérations de la nuit avoient fatigués,
 plongés dans le sommeil, ainsi que
 les soldats destinés à les défendre, &
 massacrèrent tout ce qui se trouva sur
 leur passage. Une partie d'entr'eux
 tomba ensuite sur le quartier des An-
 glois. Ils les attaquèrent avec tant de
 vivacité & de fureur, qu'ils en tuè-
 rent un grand nombre avant qu'ils
 pussent se reconnoître & se mettre
 en état de défense. Les autres se jet-
 tèrent avec la même impétuosité sur
 les Suisses, qui occupoient le quartier
 voisin, & ne leur causèrent pas moins
 de perte. L'armée entière prit sur le

(10) Davila, qui servoit à ce siège, assure
 très-positivement que cette sortie où Guzman
 fut tué, se fit le 30 de Juin. C'est le même Jean
 de Guzman qu'on avoit chargé du secours
 qui étoit entré dans la ville au commencement
 du siège. Cette sortie ne coûta que soixante
 hommes aux assiégés.

champ les armes, & on envoya des renforts aux quartiers attaqués par les Espagnols. Le combat devint opiniâtre & sanglant. Le Maréchal de Biron accourut en personne, & arriva le premier. Sa bravoure le précipitant aussi-tôt au milieu de la mêlée, il se signala par des prodiges. Le Roi lui-même, cédant aux impulsions de cette valeur trop guerrière, qui lui faisoit mépriser le péril, plus qu'il ne convenoit à son rang, vint participer à l'action, & ne s'éloigna que lorsque les Espagnols la terminèrent par leur retraite. Ils laissèrent sur la place deux cents des leurs, parmi lesquels on regretta Jean de Guzman, jeune Officier d'une naissance illustre, & de la plus haute espérance. Les François furent plus maltraités, & perdirent plus de six cents hommes, & plusieurs Officiers de différents grades.

Pendant l'artillerie des remparts ne cessoit de tirer, & d'incommoder beaucoup les assiégeants. Afin d'en ralentir le feu, Saint-Luc établit deux batteries, l'une de dix pièces de canon contre le ravelin de Montrecourt, & l'autre de douze contre les ouvra-

Liv. XX.

An. 1597.

Liv. XX. An. 1597. ges voisins. Il fit encore élever une grande plate-forme, garnie de plusieurs bouches à feu, pour achever la ruine de toutes ces défenses, & il l'appuya d'une grande redoute. Ces dispositions eurent l'effet qu'il s'en étoit promis. Le ravelin souffrit prodigieusement du feu des nouvelles batteries. Le parapet du mur fut renversé, & toute la partie des fortifications qui s'élevoient au dessus du fossé, ayant été rasées, il n'en resta plus d'entières que celles qu'il couvroit. On pouffoit en même temps les tranchées avec la plus grande ardeur. Le Maréchal de Biron ne les quittoit presque point, & veilloit à leurs progrès avec son activité ordinaire. Le Roi lui-même, quoiqu'il eût laissé la principale direction du siège au Maréchal, y donnoit tous ses soins. Ce Prince infatigable en visitoit sans cesse les travaux nuit & jour. Aussi distingué par tous les talents d'un grand Général, que par les qualités qui forment un grand Roi, il avoit l'œil à tout, il animoit tout. Cette franchise de bonté qu'il tenoit de la nature, & qui s'étoit fortifiée par l'habitude où il étoit de vivre au mi-

lieu des troupes dans les camps ; Liv. XX.
 cette simplicité aimable de mœurs & An. 1597.
 de langage qui le caractérisoit , & sous
 le voile de laquelle il sembloit cacher
 l'éclat de sa grandeur , le faisoient
 adorer de ses soldats , & leur inspi-
 roient la plus vive émulation de se
 distinguer sous ses yeux. Ils s'empres-
 soient tous en cette occasion de se-
 conder la noble ardeur de ce Héros ,
 qui vouloit prouver à l'Univers , qu'il
 ne savoit pas moins forcer l'ennemi
 dans les meilleures places , que le vain-
 cre en bataille rangée.

Cette activité universelle des chefs
 & des soldats , accéléroit beaucoup
 les progrès du siège. Déjà la place
 étoit si étroitement resserrée , qu'il
 n'étoit presque plus possible aux as-
 siégés de faire des sorties. Portocar-
 rero voulut cependant en tenter une
 dernière. Il rassembla environ mille
 hommes (11) d'infanterie d'élite , la

(11) L'Historien Davila , qui fut blessé
 d'un coup de pertuisane au-dessus du genou
 droit à cette sortie , porte le nombre des
 troupes Espagnoles qui la firent , à 1500 hom-
 mes d'infanterie & 300 de cavalerie. Le Ma-
 réchal de Biron revint de cette affaire cou-
 vert de poussière & de sang , ayant eu tous

LIV. XX.
An. 1597. plupart Espagnols, & les ayant fait entrer vers midi, avec le moins d'éclat qu'il put dans le fossé du ravelin de la porte de Montrecourt, il leur ordonna de se tenir prêts à tomber sur l'ennemi. Comme il étoit difficile que la cavalerie pût manœuvrer dans cette sortie, il n'y employa que trente cuirassiers à cheval, qui devoient se porter par-tout où il en seroit besoin.

17 Juillet. Le signal ayant été donné par un coup de canon, les troupes débouchèrent du fossé, & s'avancèrent contre l'ennemi avec la plus grande impétuosité; mais ils trouvèrent cette fois, les tranchées gardées avec soin. Une grande partie du régiment de Picardie étoit chargée de les défendre. Ces troupes aguerries opposèrent une vive résistance aux Espagnols. Néanmoins les assiégés ayant été renforcés par des troupes fraîches, pénétrèrent dans les tranchées, & portant le carnage au milieu de l'ennemi, ils furent sur le point d'enclouer son canon, après

ses cheveux brûlés du côté droit. Le Roi combattit à pied, la pique à la main. La peinture que fait Davila de cette sortie, est terrible.

avoir emporté une de ses redoutes. Ils y auroient réuffi, si les Suiffes qui gar-
doient ce poste, & qui furent soutenus par diverses troupes accourues à leur secours, ne les eussent enfin repouffés. Cette attaque, où le petit détachement de cuirassiers qui soutenoit les Espagnols, combattit vaillamment, & ne contribua pas peu à leur donner de l'avantage, dura plus de trois heures. Le Maréchal de Biron s'y distingua par son intrépidité ordinaire; & entre tous les grands Seigneurs qui se trouvoient alors à l'armée, le Prince de Joinville se couvrit de gloire en cette occasion. Les François y perdirent environ cinq cents hommes, & les Espagnols deux cents cinquante, sans compter les blessés, qui furent en grand nombre.

Les ennemis étoient à peine rentrés dans la ville, que le Roi impatient de mettre fin à toutes les sorties de la garnison, & de terminer promptement le siège, fit pousser les tranchées avec une diligence extrême. Le nombre des travailleurs ne diminuoit jamais, & l'on remplaçoit aisément les soldats & les pionniers qui manquoient. L'armée du Roi étoit alors

~~de~~ de vingt-quatre mille hommes de pied
LIV. XX. & de six mille chevaux. Elle étoit
An. 1597. abondamment fournie de toutes sortes de munitions. Cependant le Roi ne laissoit pas d'avoir quelques inquiétudes. On publioit chaque jour avec plus d'emphase, la grandeur des préparatifs que faisoit l'Archiduc pour venir délivrer Amiens. D'ailleurs, les défenseurs de cette place sembloient déterminés à se défendre jusqu'au dernier moment, & à s'enterrer sous ses ruines. Henri vouloit au moins prévenir l'arrivée de l'Archiduc. Ses soldats, animés du zèle qu'il leur inspiroit, percèrent bientôt dans le chemin couvert du fossé, qu'ils emportèrent de vive force, & se logèrent sur la contrescarpe. Leur artillerie plongeant dans le fossé, ils y débouchèrent. Ils ne parvinrent néanmoins à s'y établir qu'avec peine. Les deux partis, faisant dépendre en quelque sorte le succès du siège de la prise du fossé, on y fit des prodiges de valeur. Les Espagnols animés par l'espérance du secours, les François par l'envie de le prévenir & de le rendre inutile; ceux-ci desirant avec ardeur de recouvrer une ville importante qu'on

leur avoit enlevée ; les premiers de LIV. XX.
 ne se pas laisser ravir une conquête An. 1597.
 qui les avoit couverts de gloire ; les
 assiégeants avides de se distinguer sous
 les yeux de leur Roi, & leurs adver-
 saires se croyant déjà en présence de
 l'Archiduc, tous également enflammés
 de cette émulation qui régnoit de-
 puis long-temps entre les deux na-
 tions, & de la haine qu'inspiroit la
 diversité des partis, se livroient moins
 encore aux transports de leur coura-
 ge, qu'à ceux de leur emportement.
 L'arquebuse, le mousquet, l'épée ne
 suffirent bientôt plus à leur acharne-
 ment mutuel. On se joignit presque
 corps à corps, le poignard & le pis-
 tolet à la main. Pendant ce temps,
 une grêle épaisse de pierres, de feux
 d'artifice tomboit du haut des murs,
 & portoit la mort de toutes parts ; les
 batteries Françoises tiroient aussi avec
 fureur, & détruisoient les remparts de
 la place.

Ce fut pendant qu'on se disputoit Août.
 le fossé, que Portocarrero fit faire des
 coupures par-tout où le besoin l'exi-
 geoit, & les couvrit de toutes les dé-
 fenses nécessaires à une longue résis-
 tance. Il fit aussi creuser un retranche-

~~.....~~
LIV. XX.
An. 1597.
ment profond sur la rive intérieure du bras de la Somme, qui passe dans la ville, très-près de l'endroit contre lequel on avoit dirigé l'attaque. Il vouloit par-là se faire un nouveau boulevard, en cas qu'il fût forcé d'abandonner l'enceinte & les coupures qui la soutenoient. Mais quel que dût être l'effet de ces précautions, comme sa garnison s'affoiblissoit chaque jour, qu'il avoit eu beaucoup de monde de tué dans les diverses opérations du siège, & qu'un grand nombre de blessés & de malades étoient hors d'état de servir, il crut qu'il étoit encore plus sûr de recourir à l'Archiduc, & il lui dépêcha de fréquents messages, afin de hâter le secours.

Le Gouverneur des Pays-Bas ne négligeoit rien pour cet important objet. Les Italiens, commandés par d'Avalos, étoient en marche pour se rendre en Flandre. Les nouvelles levées qu'on avoit faites en Allemagne, devoient bientôt se réunir à celles de Flandre. Il ne s'agissoit plus que de ramasser les fonds qui étoient nécessaires dans cette occasion, & l'Archiduc y donnoit tous ses soins. Instruit de ces préparatifs, le Roi songea à

presser de plus en plus son entreprise, & il fut bientôt maître du fossé. Sur le champ, le mineur fut attaché à la muraille, & on résolut de livrer l'assaut, aussi-tôt que la brèche seroit praticable. Les assiégés en étoient réduits à ces extrémités, lorsque Portocarrero réussit à retarder les progrès des assiégeants par un moyen imprévu. Comme la Somme pénètre dans Amiens par deux endroits, il lui vint dans l'idée de fermer par de grosses pièces de bois solidement assemblées, les arches des ponts sous lesquels cette rivière passe, & de faire ainsi regorger l'eau dans la campagne & dans le fossé. Il exécuta son projet, qui réussit. Le cours de la rivière fut à peine arrêté dans cette partie, que les environs furent inondés. Les eaux se répandirent sur-tout dans le fossé, & en chassèrent bientôt ceux qui s'y étoient établis. L'armée Françoisise fut d'abord consternée de cet événement. Mais le Roi pour y remédier, établit deux fortes batteries contre deux grosses tours qui embrassoient la porte de Montrecourt. Il espéroit que les ruines de ces ouvrages, qui dominoient le fossé, fer-

LIV. XX.

An. 1597.

Liv. XX. meroient le passage principal par où
 An. 1597. la Somme y avoit reflué. En effet,
 le feu des batteries, qui fut terrible,
 fit écrouler les tours. Leurs débris
 formèrent une digue insurmontable à
 l'eau, & l'estacade des assiégés ne
 pouvant plus soutenir l'effort du cou-
 rant, fut emportée. La Somme ayant
 repris son cours, le fossé fut promp-
 tement mis à sec, & l'on continua
 avec plus de vivacité que jamais, les
 travaux qu'on avoit été forcé d'inter-
 rompre.

La ruine des tours avoit laissé le
 ravelin de Montrecourt isolé, & l'on
 ne pouvoit y porter de secours que
 par un pont étroit, dont une espèce
 de rideau, tendu des deux côtés, mas-
 quoit la vue aux assiégeants; mais
 comme le rideau servoit, pour ainsi
 dire, de but à leurs mousquetades,
 les assiégés perdoient beaucoup en le
 traversant. Portocarrero y fut frappé
 lui-même d'un coup mortel, qui le fit
 rester sur la place. (12) La garnison

(12) Portocarrero, dit de Thou, avoit l'es-
 prit pénétrant, le courage élevé, une grande
 ame dans un corps d'une extrême petitesse.
 Il étoit déterminé à soutenir la gloire dont il

qu'il commandoit fut très-sensible à la la perte d'un si brave homme, qu'elle Liv. XX. pleura amèrement. Presque dans le An. 1597. même temps, une perte également fâcheuse mit le deuil dans l'armée du Roi de France. Saint-Luc s'étant trop approché des batteries, fut atteint d'une mousquetade, & périt de la même manière que Portocarrero. La garnison d'Amiens substitua à ce dernier, le Marquis de Montenegro. Il méritoit cet honneur. Il avoit servi

6 Sept.

s'étoit couronné par la surprise d'Amiens, en s'y défendant jusqu'au dernier soupir. Il fut enterré dans la Cathédrale, où l'on fit ses obsèques avec un appareil éclatant. On y suspendit ses armes, qui paroissoient être celles d'un enfant. La mort du brave Saint-Luc compensa très-malheureusement, pour l'armée du Roi, la perte des ennemis. C'étoit un homme sage, dit encore de Thou, un Capitaine habile, qui, à des qualités très-solides, joignoit beaucoup d'agrément dans l'esprit & une littérature peu commune. Courtisan aimable & délié, il étoit aussi un père de famille appliqué; & l'on trouva après sa mort que ses soins avoient beaucoup augmenté sa fortune. Il laissa quatre enfants d'une fille du célèbre Maréchal de Brissac. L'ainé de ses fils fut fait Maréchal de France en 1628, sous le règne de Louis XIII.

en quelque manière de Lieutenant à
Liv. XX. son prédécesseur, qu'il avoit vive-
An. 1597. ment secondé depuis le commence-
ment du siège. Montenegro se distin-
gua dans cette place par sa bravoure
& par son infatigable activité ; mais
les François avoient fait de si grands
progrès, que tout son zèle & ses soins
ne pouvoient empêcher la prise d'A-
miens, si cette place n'étoit secourue.
Ils s'étoient logés sur le terre-plein du
rempart, & leur artillerie avoit pres-
que mis le grand ravelin hors d'état
d'être défendu plus long-temps. Néan-
moins il se soutenoit encore ; & quoi-
qu'il eût essuyé plusieurs assauts, les
assiégeants qui avoient toujours éprou-
vé la plus vigoureuse résistance, n'a-
voient pu l'emporter.

Sur ces entrefaites, on apprit que
l'Archiduc approchoit, à la tête d'une
armée puissante. On étoit au com-
mencement de Septembre. L'épuise-
ment des finances d'Espagne n'avoit
pas permis au Gouverneur des Pays-
Bas de rassembler plutôt des forces
capables d'exécuter le projet qu'il
avoit formé depuis long-temps de se-
courir Amiens. Il avoit indiqué pour
quartier d'assemblée Avenes-le-Comte,

petit endroit, qui n'est éloigné de Doulens que d'une lieue, & il y réunit enfin toutes ses troupes. Elles consistoient en vingt mille hommes d'infanterie, savoir quatre mille Espagnols, trois mille Italiens, six mille Allemands, & sept mille Francomtois, Wallons & Irlandois; & en quatre mille chevaux, en y comprenant la gendarmerie Flamande, au nombre de quinze cents hommes. On y comptoit en outre deux mille cinq cents maîtres, tant lanciers qu'arquebusiers & cuirassiers de différentes nations. Le Comte Pierre-Ernest de Mansfeld, quoiqu'âgé de plus de quatre-vingts ans, & par conséquent, en droit de jouir d'un repos mérité par ses longs services, voulut remplir dans cette occasion l'emploi de Mestre-de-Camp-Général, que la mort de Rône avoit laissé vacant. (13). Le Comte de Sol-

Liv. XX.

An. 1597.

(13) On a vu dans le Livre précédent, que le Marquis de Varambon avoit succédé à Rône dans la charge de Mestre-de-Camp-Général. Comme il avoit été pris par le Maréchal de Biron, en Artois, sur la fin de l'année précédente, le vieux Comte de Mansfeld avoit probablement voulu remplir encore une fois les fonctions de cette place, qu'il avoit exercée long-temps.

Liv. XX. re, le plus grand Seigneur Flamand
 An. 1597. qui servît alors l'Espagne, comman-
 doit la gendarmerie. Le reste de la
 cavalerie étoit aux ordres de l'Amiral
 d'Aragon, qui après avoir accompa-
 gné l'Archiduc en Flandre, étoit allé
 complimenter l'Empereur & le Roi
 de Pologne au nom du Roi d'Espa-
 gne, & se trouvoit de retour depuis
 très-peu de temps.

Mais il falloit déterminer par quel
 côté de la ville assiégée, on tenteroit
 de porter le secours. La circonvalla-
 tion des ennemis étoit partagée par
 la Somme en deux parties. Celle qui
 regardoit la frontière d'Artois avoit
 été fortifiée avec le plus de soin, &
 il sembloit plus facile de forcer la
 partie opposée qui regardoit la Fran-
 ce; mais pour remplir ce projet, il
 falloit passer la rivière. Le passage n'en
 étoit pas aisé, attendu que les Fran-
 çois en avoient fortifié les deux bords;
 mais en supposant qu'on y réussît, n'y
 avoit-il pas au moins à craindre qu'on
 ne pût la repasser; & dans cette sup-
 position, que deviendroit l'armée Es-
 pagnole, renfermée entre la Somme
 & le pays ennemi? Ne pourroit-on
 pas lui couper toute communication

pour recevoir ses convois, & la réduire aux extrémités les plus fâcheuses? Après avoir pesé toutes ces difficultés, on résolut de secourir Amiens du côté de l'Artois, & même de livrer bataille s'il étoit nécessaire. Les Espagnols comptoient beaucoup sur la bonté de leur infanterie, qui, mieux disciplinée que celle de l'ennemi, leur paroissoit devoir au moins compenser les avantages qu'il pouvoit se promettre de la supériorité de sa cavalerie.

Liv. XX.

An. 1597.

L'Archiduc s'arrêta quelques jours à Avenes, & détacha avant de partir, Jean Contrera, Commissaire-Général de sa cavalerie, & Gaston Spinola, Mestre-de-Camp, Italien, avec cinq cents maîtres, pour reconnoître les quartiers des assiégeants. Le Roi de France en ayant été averti, fit poster sur diverses routes plusieurs corps de troupes, afin d'envelopper ce détachement. Le hazard voulut que les Espagnols tombassent dans le poste où étoit le Roi lui-même. C'étoit celui qui étoit le plus foible. Henri n'avoit pris qu'un très-petit détachement; mais bravant le danger avec une intrépidité ordinaire, & vivement secondé par ceux qui l'accompagnoient,

Fin d'Août.

LIV. XX. & qui étoient animés par son exem-
 An. 1597. ple, il mit d'autant plus aisément les
 31 Août. Espagnols en déroute, qu'ils ne pou-
 voient croire que le Roi fût en per-
 sonne à cette affaire, sans être soutenu. (14) Au surplus, on donna à l'Archiduc les instructions dont il avoit besoin sur l'état de l'armée Françoisé; & d'après les détails qu'on lui fit, ce Prince décampa pour entrer en France avec son armée, le 13 de Septembre.

Telle fut l'ordonnance de sa marche. La cavalerie, divisée en plusieurs escadrons, & commandée par l'Amiral d'Aragon & par le Comte de Solre, formoit l'avant-garde. Le corps détaché, qu'on appelloit le bataillon volant, étoit de deux mille fantassins

(14) Si l'on eût cru Spinola, selon de Thou, le Roi eût trouvé une résistance plus vive. Contrera effrayé, fit retraite malgré les représentations des plus braves de ses Capitaines, & entraîna le reste de sa troupe. Spinola s'en plaignit à l'Archiduc amèrement, & d'une manière injurieuse à Contrera. Ce Prince, en louant leurs motifs réciproques, parvint pourtant à contenir leur ressentiment. Le Comte Belgiosojo, & Vega, Espagnol, reconnurent d'un autre côté l'armée du Roi, & instruisirent l'Archiduc de l'état où ils l'avoient trouvée.

choisis, aux ordres de Diegue Pimentel, ci-devant Mestre-de-Camp d'un régiment, & l'un des Officiers les plus estimés de cette armée. Il précédoit l'infanterie, qu'on avoit partagée en trois divisions de six mille hommes, & chacune menoit avec elle quatre pièces d'artillerie de campagne. Le régiment Espagnol de Louis Velasco, le régiment Allemand des Comtes de Sulz & de Billi, & trois autres régiments Wallons composoient la première division. La seconde étoit formée du régiment Espagnol de Louis Del Vigliar; du régiment Italien d'Alphonse d'Avalos; du régiment Wallon du Comte de Bucquoi, & du régiment Allemand du Colonel Eslegre. Enfin, le régiment Espagnol qu'on avoit donné depuis peu à Charles Coloma; le régiment Allemand du Comte de Barbanfon; le régiment Irlandois du Colonel Stanlei; le régiment Francomtois du Comte de Varas & le régiment Wallon du Mestre-de-Camp La Barlotte, composoient la troisième. Albert avoit choisi son poste à la tête de la première division; & outre sa garde ordinaire, il avoit rassemblé auprès de lui toute la no-

 Liv. XX.

An. 1597.

~~_____~~ blesse la plus distinguée de sa Cour.
LIV. XX. La marche de l'armée étoit fermée
An. 1597. par une quantité prodigieuse de charriots chargés de bateaux, qui devoient servir à établir des ponts sur la Somme, si on prenoit le parti de la passer. L'Archiduc continuant sa route sans se rompre, gagna les bords de cette rivière, un peu au dessous de Pequigni, à trois lieues de distance d'Amiens. La rivière couvroit alors la droite de son armée, & les charriots qui traînoient le bagage, & qu'il avoit disposés en trois longues files, formant un excellent rempart à sa gauche, il arriva rangé dans ce bel ordre à la vue des quartiers de l'armée Francoise.

On y délibéroit alors sur le parti qu'il convenoit de prendre dans cette circonstance. Les uns vouloient que l'armée sortît de ses retranchements, & fût présenter la bataille à l'ennemi. C'étoit l'avis du Maréchal de Biron, qui le proposoit avec une chaleur extrême. “ Notre cavalerie, di-
,, soit-il, est meilleure & plus nom-
,, breuse que celle des Espagnols.
,, Notre infanterie est aussi brave que
,, la leur. Pourquoi ne pas saisir cette

„ heureuse occasion de combattre &
 „ de nous couvrir de gloire par le Liv. XX.
 „ triomphe le plus éclatant? C'est là An. 1597.
 „ que la valeur Françoisé aime à se
 „ signaler, & c'est dans l'art des ba-
 „ tailles, Sire, ajoutoit-il, où ce cou-
 „ rage & ces talents, qui vous éle-
 „ vent au-dessus des plus fameux
 „ guerriers, se surpassent eux-mêmes.
 „ Marchons à la victoire. La prise
 „ d'Amiens & la conquête du reste
 „ de la Picardie en seront les fruits.
 „ Nous irons ensuite le fer & la flam-
 „ me à la main attaquer la Flandre,
 „ & y porter les cruels malheurs qui
 „ ont si long-temps désolé la Fran-
 „ ce. „ Le Maréchal étoit naturelle-
 „ ment fier & arrogant. Son courage
 „ impétueux ne le précipitoit que trop
 „ souvent dans les entreprises les plus
 „ téméraires. On remarqua sur-tout dans
 „ cette occasion, combien il s'éloignoit
 „ des sentiments du célèbre Maréchal
 „ son pere, qui, non moins vaillant,
 „ mais plus prudent que son fils, s'étoit
 „ conduit d'une manière bien différente
 „ au siège de Rouen, & fit tout ce qu'il
 „ put pour engager le Roi à ne pas
 „ abandonner le siège, & à attendre le

Duc de Parme à couvert de ses retran-
 Liv. XX. chements.

AN. 1597. Le Duc de Maienne, qui étoit alors
 le premier Capitaine du Royaume &
 le plus consommé, combattit vive-
 ment l'avis du Maréchal de Biron.
 „ L'objet que le Roi s'est proposé,
 „ dit-il, avec autant de sagesse que
 „ de dignité, n'est pas de rassembler
 „ la France entière pour faire à l'Es-
 „ pagnol un vain défi, mais de re-
 „ couvrir Amiens. Puisque Sa Ma-
 „ jesté peut y réussir, sans se com-
 „ mettre avec la fortune, dont les re-
 „ vers sont sur-tout à craindre dans
 „ les batailles, il ne seroit pas pru-
 „ dent de s'y exposer. Le Roi ne doit
 „ pas perdre l'avantage de ses retran-
 „ chements. Il doit y attendre l'enne-
 „ mi, & avoir assez de confiance pour
 „ croire qu'il n'osera les attaquer, ou
 „ qu'il ne les attaquera qu'en se cou-
 „ vrant de honte. Les sorties des assié-
 „ gés ne sont pas plus redoutables.
 „ Notre contrevallation les contien-
 „ dra, & ils sont si affoiblis, qu'ils
 „ suffissent à peine à garder le peu de
 „ fortifications qui leur restent. Ne
 „ nous écartons point de ce plan, il
 „ est

„ est sûr que si l'ennemi ne peut se
 „ courir la place, le Roi en achevera Liv. XX.
 „ sans danger la conquête. „ Cet avis An. 1597.
 prévalut dans le Conseil, & il fut sui-
 vi. Néanmoins le Roi voulant décou-
 vrir lui-même de plus près les dispo-
 sitions des Espagnols, marcha à leur
 rencontre avec la plus grande partie de
 sa cavalerie, & engagea avec celle de
 l'Archiduc une légère escarmouche,
 qui n'eut aucun effet. Le Roi s'étant
 retiré en bon ordre, rentra dans ses
lignes.

L'Archiduc s'étoit avancé près des
 retranchements des François, & on
 découvroit son armée rangée dans la 14 Sept.
 plus belle ordonnance, sur une hau-
 teur, à deux portées de canon. Il s'ap-
 procha encore davantage, & les affié-
 geants ne doutèrent plus qu'il ne vînt
 les attaquer. Albert eût pu réussir s'il
 fût tombé aussi-tôt sur eux. Son ap-
 proche avoit occasionné dans l'armée
 Françoisise une sorte de trouble dont il
 eût peut-être profité. Les valets de l'ar-
 mée, les vivandiers, ceux qui condui-
 soient les bagages, avoient été si ef-
 frayés, que le plus grand nombre d'en-
 tr'eux ne songèrent qu'à sauver leurs
 effets en les transportant au-delà de la

Somme. Ce désordre se communiqua
 Liv. XX. même aux soldats, (15) & l'on ne s'en
 An. 1597. apperçut que trop à la manière incer-
 taine & timide avec laquelle ils se pré-
 paroient à se défendre. Leurs disposi-
 tions n'ayant point échappé à l'Amiral
 d'Aragon & au Comte de Solre, qui
 conduisoient l'avant-garde, ils en aver-
 tirent l'Archiduc, & voulurent l'enga-
 ger à combattre dans un instant qui
 sembloit si favorable. Mais le Comte

(15) Davila donne la raison de la frayeur
 qui pensa devenir si funeste aux armes du
 Roi. A la vue de la fuite des valets & des
 vivandiers, l'infanterie de ce quartier de l'ar-
 mée crut que Montigni, qu'on avoit détaché
 la veille avec la plus grande partie de la ca-
 valerie, & qui étoit rentré de nuit dans le
 camp, sans qu'elle en eût eu connoissance,
 avoit été battu. Le désordre fut très-confidé-
 rable, suivant cet Historien. L'infanterie fuyoit,
 enseignes déployées, pour se réfugier sur le
 bord opposé de la Somme. Les Ducs de Mont-
 pensier & de Nevers ayant aussi-tôt formé un
 rideau avec la cavalerie pour cacher les sui-
 tes de cet événement à l'ennemi, le Maréchal
 de Biron ramena les fuyards en les détrom-
 pant, & leur fit reprendre leurs anciens pos-
 tes. Du reste, les Espagnols auroient d'autant
 mieux réussi, que le village de Longpré, par
 lequel ils arrivoient, & qui auroit dû couvrir
 l'armée des assiégeants, n'étoit pas retranché.

de Mansfeld s'y opposa. On ne pou-
voit selon lui attaquer, sans une té-
mérité manifeste, les lignes des enne-
mis. Le désordre dont on se promettoit
tant d'avantages, n'étoit peut-être que
l'effet de quelque méprise des Fran-
çois, que les Chefs feroient bientôt
cesser. S'ils venoient présenter la ba-
taille, il falloit, disoit-il, l'accepter sans
balancer, & compter sur la victoire;
mais tenter de forcer l'ennemi dans ses
retranchements, c'étoit courir à une
défaite certaine, & mettre la Flandre
dans le danger le plus imminent.

Cet avis, qui fut appuyé par les plus
anciens Officiers, parut aussi le plus
sûr à l'Archiduc; & quoiqu'on ait cru
dans l'armée Espagnole que s'il eût
marché tout de suite à l'ennemi avec
résolution, il n'eût éprouvé qu'une
très-foible résistance, & eût obtenu,
en délivrant Amiens, l'avantage (16)

(16) Tous les Historiens François & étran-
gers conviennent de l'avantage immense que
l'Archiduc eût eu d'attaquer dans l'instant mé-
me où l'infanterie Françoisé se mit à fuir à
la vue de son armée. Le Comte de Bucquoi,
qui se porta le lendemain au bord de la Som-
me, au-dessous de Longpré, avec un corps
de mille hommes d'infanterie choisie & un

LIV. XX. le plus brillant, que depuis bien long-
An. 1597. temps les armes d'Espagne eussent eu
sur les François, rien ne put le déterminer à ne pas préférer le conseil du Comte de Mansfeld. Le désordre sur lequel on avoit fondé des espérances si flatteuses, fut en effet réparé très-promptement. Le Roi, qui s'étoit porté par-tout où sa présence étoit nécessaire, avoit dissipé la frayeur de ses soldats. Pour mieux assurer sa circonvallation, il l'avoit garnie de ses meilleures troupes. Il étoit en même temps sorti de ses lignes à la tête de sa cavalerie, divisée en un grand nombre d'escadrons ; & après l'avoir rangée en dehors sur un grand front qui couvroit la partie des retranchements la plus exposée, il y attendit l'ennemi en bonne posture. Il fit faire ensuite

grand convoi de vivres & de munitions, fut repoussé par Montigni, Fervaques, La Noue, & Vic, qui s'étoient chargés de défendre la gauche de cette rivière. Trois cents hommes qui étoient passés, lorsqu'ils arrivèrent, furent taillés en pièces. L'armée Françoisé qui avoit retranché le village de Longpré pendant la nuit, attendit ce même jour l'Archiduc sans crainte. Il ne fallut pas d'autres précautions pour le contraindre de se retirer.

une décharge si terrible de son artillerie sur l'armée Espagnole, que l'Archiduc se hâta de s'éloigner, (17) & alla se camper hors de la portée du canon. La nuit étant survenue sur ces entrefaites, il resta dans le camp qu'il venoit de prendre, jusqu'à la pointe du jour, qu'il revint encore défier les François au combat. Mais ses tentatives furent inutiles. Il resta quelque temps à la vue des lignes avec son armée rangée en bataille; mais voyant que rien ne remuoit, & que le Roi, malgré son ardeur pour le combat, étoit inébranlable dans sa résolution, il quitta une position qui lui devenoit très-incommode, & apportoit beaucoup d'obstacles à l'arrivée de ses convois. Il se retira au petit-pas dans le plus bel ordre. Il fut suivi & harcelé par des détachements de l'armée Française; mais la cavalerie Espagnole & le bataillon-volant qu'elle soutenoit à droite & à gauche, & qui formoit alors l'arrière-garde, faisant volte-face,

Liv. XX.

An. 1597.

15 Sept.

16 Sept.

(17) Les mulets qui portoient la litière de l'Archiduc en furent atteints deux fois. Ce Prince fut obligé de sortir de sa voiture & de monter à cheval.

Liv. XX. & se servant tour-à-tour de la pique
 An. 1597. & du mousquet avec un art admirable, les assaillants ne purent entamer l'armée de l'Archiduc, qu'ils poursuivirent ainsi pendant deux heures. (18) Enfin elle continua tranquillement sa route, & l'Archiduc la mit en quartier dans les places voisines de la frontière d'Artois.

Ce Prince en se retirant sans avoir pu secourir la garnison d'Amiens, lui avoit conseillé de se rendre, & de ne pas se sacrifier inutilement. Il donna à l'intrepide défense des troupes qui la composoient, les éloges qu'elle méritoit, & après leur avoir promis des récompenses proportionnées à leur courage, il leur laissa la liberté de capituler aux conditions qui leur paroïtroient les plus convenables. (19)

(18) Le Roi ne put s'empêcher de louer cette retraite, & on l'entendit dire, au rapport de Davila, que l'infanterie Espagnole étoit seule capable de cette merveilleuse discipline, & qu'avec de si bonnes troupes jointes à sa cavalerie, il oseroit défier l'Univers.

(19) Les Espagnols obtinrent comme une des conditions de la capitulation, qu'on ne détruiroit ni le tombeau ni l'épithaphe de Portocarrero, ainsi que ceux des autres Officiers

Le Roi ne refusa aucune de celles qui pouvoient être plus honorables aux assiégés, dont il loua lui-même la conduite & la bravoure. Le Marquis de Montenegro sortit à la tête de huit cents hommes, & fut suivi de huit cents autres hors d'état de servir. Il fut accueilli par le Roi avec les marques de bonté les plus distinguées, ainsi que les autres Officiers de la garnison, qui partagèrent avec lui les attentions de ce Monarque. Henri entra enfin dans Amiens, & y traça sur le champ le plan d'une citadelle pour contenir le peuple de cette ville, & la mettre à l'abri de toute entreprise. Elle fut bientôt en état de défense. Le Roi retourna ensuite à Paris, où il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Tout y

Liv. XX.

An. 1597.

26 Sept.

de cette Nation morts pendant le siège, & ils se réservèrent encore la liberté de faire transporter d'Amiens leurs ossements lorsqu'ils le jugeroient à propos. Ils sortirent en plus grand nombre qu'il n'est marqué dans cette Histoire, si l'on en croit Davila, qui les fait monter à dix-huit cents hommes de pied & à quatre cents de cavalerie. De Thou les porte à deux mille six cents fantassins & six cents chevaux.

retentissoit de ses louanges. La gloire
 Liv. XX. dont il s'étoit couvert en terminant
 An. 1597. le siège le plus difficile, en empêchant
 une armée très-puissante de le faire lever, & en recouvrant une des places les plus importantes de son Royaume, étoit l'objet de l'admiration publique, & l'on s'empressâ de célébrer un si beau triomphe avec tout l'éclat dont il étoit digne.

L'Archiduc fut à peine rentré en Artois, qu'il porta une partie de ses forces sur Monthulin, la seule place du territoire de Calais qui restât au pouvoir de la France, & dont le voisinage incommodoit beaucoup cette ville. Il chargea l'Amiral d'Aragon de faire le siège de cette place; & comme elle n'étoit ni forte ni bien gardée, il ne fallut que très-peu de jours pour la soumettre. L'Archiduc ne poussa pas plus loin ses entreprises dans cette partie. Voyant que le Roi de France avoit quitté la Picardie sans qu'il parût avoir formé aucun projet sur cette frontière, il sortit de l'Artois, & rentra en Flandre. Cette Province desiroit toujours avec ardeur qu'on fît le siège d'Ostende.

Albert se transporta dans les environs de cette place; mais après l'avoir fait reconnoître avec soin, il jugea qu'il étoit impossible d'empêcher qu'on ne pût y porter du secours, & par conséquent que le siège en seroit très-difficile. D'ailleurs, l'automne étoit déjà presque sur sa fin. Il renvoya cette expédition à un temps plus favorable; & après avoir mis ses troupes en quartier, il se retira, sur la fin de Novembre, à Bruxelles.

Les Provinces-unies n'avoient pas négligé de profiter de l'absence de l'Archiduc qui avoit amené avec lui presque toutes ses troupes, & avoit en quelque sorte abandonné les Provinces soumises. Le Prince Maurice rassembla en diligence une armée de dix mille hommes de pied & de deux mille cinq cents chevaux; & après l'avoir bien pourvue d'artillerie & de toutes sortes de munitions, il vint investir Rhinberg, ville située sur la gauche du Rhin. La garnison en étoit foible & mal approvisionnée. Maurice s'étant approché, sans beaucoup d'obstacles, jusqu'au pied des remparts, & son artillerie les ayant bientôt ruinés, il obligea en peu de jours

- la garnison de cette place de lui en
 Liv. XX. ouvrir les portes. (20) Il marcha en-
 An. 1597. suite à Meurs, ville un peu plus éloi-
 20 Août. gnée du Rhin, & assez proche de Rhin-
 berg. Il n'y trouva pas plus de résis-
 5 Sept. tance, & il en fit aussi facilement la
 conquête. On jetta en même temps
 par ses ordres un pont de bateaux sur
 le fleuve. Il le passa aussi-tôt après la
 prise de Meurs, avec toute son ar-
 mée, & tomba sur Groll. Cette pla-
 ce, que la nature & l'art rendoient
 également forte, fut mieux défen-
 due. Néanmoins comme elle étoit dé-
 pourvue de beaucoup de munitions
 nécessaires pour un long siège; que
 son fossé avoit été d'ailleurs mis à sec
 dans une partie, & que les assiégeants
 menaçoient de donner un assaut fu-
 26 Sept. rieux, les défenseurs de Groll ne tar-

(20) Cette place, qui, si l'on en croit Gro-
 tius, étoit très-bien approvisionnée, & avoit
 une garnison de mille hommes, ne tint pas
 aussi long-temps qu'elle auroit pu. La garni-
 son en rejetta la faute sur le Commandant, &
 celui-ci sur le peu de discipline de la garni-
 son, qui ayant été conduite à Gueldres, s'y
 mutina tout-à-fait. La conquête d'Alpen, ville
 du Comté de Meurs, avoit précédé celle de
 Rhinberg.

dèrent pas à capituler. Maurice pour-
 suivant le cours de ses prospérités, at-
 raqua Oldensel, mauvaise place, qui se
 soumit sur le champ. (21) L'Espagne
 ne possédoit plus dans ces cantons que
 Linghen, ville bien fortifiée, & qui
 avoit un bon château. Maurice voulut
 lui enlever cette dernière place, &
 en poussa le siège avec vigueur. Le
 Comte Frédéric de Bergh, qui en étoit
 Gouverneur, soutint l'attaque avec
 courage pendant plusieurs jours. Mais
 cette forteresse se trouva aussi mal mu-
 nie que les autres qui venoient de tom-
 ber si aisément au pouvoir des Etats,
 & fut également forcée de se rendre,
 après avoir obtenu des conditions ho-
 norables.

Liv. XX.

An. 1597.

26 Octob.

12 Nov.

Ainsi Maurice acquit en peu de
 temps aux Provinces-unies, outre
 Rhinberg & Meurs, tout ce qui obéis-
 soit encore à l'Espagne au-delà du
 Rhin. En reconnoissance de ces succès,
 aussi brillants qu'utiles au bien de leurs
 affaires, elles lui donnèrent, & à sa

(21) Peu de jours auparavant Maurice
 s'étoit emparé de Brevoort & d'Enschede.
 La prise d'Otmarfe suivit de près celle d'Ol-
 densel.

1597
 Liv. XX. An. 1597. postérité, la Seigneurie de Lingherr, avec toutes ses dépendances, riche domaine, présent digne du Prince à qui il étoit fait, & de la République qui le faisoit. Maurice remit ses troupes sur la fin de l'automne dans leurs quartiers ordinaires, & retourna à la Haye, où il fut reçu avec les marques les plus expressives de l'allégresse publique. Mais si les Provinces rebelles de la Flandre applaudissoient aux exploits de leur Général, les Provinces soumises se plaignoient amèrement de ce que le Roi sacrifioit leurs intérêts aux avantages incertains qu'il vouloit se ménager en France. Elles étoient sur-tout mécontentes de le voir prendre en main la cause de la Foi Catholique dans un Royaume étranger, pendant qu'il en abandonnoit la défense dans ses propres Etats, & qu'il laissoit la révolte & l'hérésie y faire sans cesse des progrès considérables.

1598
 An. 1598. Enfin arriva l'année 1598. Cette année fera à jamais mémorable par la paix qui termina la guerre furieuse que se faisoient la France & l'Espagne, & par le mariage de l'Archiduc Albert avec l'Infante Isabelle, fille

aînée du Roi, qui reçut en dot la _____
 souveraineté des Pays-Bas. Il y avoit **LIV. XX.**
 déjà quelque temps que Clément VIII, **An. 1598.**
 animé du même zèle avec lequel il
 avoit heureusement conclu l'import-
 tante affaire de la réconciliation du
 Roi de France avec le Saint-Siège,
 avoit jetté quelques propositions de
 paix entre les deux Monarques enne-
 mis. Il desiroit les réunir par un Traité
 durable, qui rétablissant la concorde
 entre ces deux Puissances, pût affer-
 mir le repos de la Chrétienté. Après
 avoir préparé le succès de ce grand
 ouvrage par ses bons offices, il avoit
 envoyé un Légat en France pour le
 consommer. C'étoit Alexandre de Mé-
 dicis, qu'on appelloit le Cardinal de
 Florence, parce qu'il étoit Archevê-
 que de cette ville. Aucun Membre du
 Sacré Collège n'étoit plus digne du
 choix du Pontife, par la pureté de ses
 mœurs, par sa prudence & par son ha-
 bileté dans les négociations. Ces émi-
 nentes qualités, relevées par des ver-
 tus non moins éclatantes, le firent dans
 la suite monter après Clément VIII
 sur la Chaire de Saint-Pierre, où la
 Providence ne lui permit de s'asseoir
 que peu de jours.

Liv. XX. Cet illustre Prélat se rendit donc,
An. 1598. au commencement de l'année 1598,
de Paris à Vervins, ville située sur les
frontières des Provinces de Picardie
& de Hainaut. Les Ambassadeurs des
deux Rois s'y étant rendus avec lui,
il employa avec succès tous ses soins
pour surmonter les difficultés que ren-
controit l'ouvrage de la paix. Le Roi
d'Espagne la souhaitoit ardemment.
Quoiqu'il sentît qu'il ne l'obtiendrait
que par la restitution de ses conquê-
tes, il avoit des raisons si importan-
tes de faire ce sacrifice, qu'il étoit très-
disposé de la conclure à ce prix. L'âge
avancé de ce Prince, & le délabre-
ment de sa santé le mençoient d'une
mort prochaine; & comme son fils
unique étoit encore très-jeune, & qu'il
ne devoit lui laisser que des Etats
ruinés par les dépenses excessives qu'il
avoit été forcé de faire pendant le
cours d'un règne également long &
orageux, il vouloit au moins ne pas
lui laisser à terminer une guerre san-
glante avec un ennemi redoutable.
Comme il se proposoit encore de
faire une souveraineté particulière des
Pays-Bas, il sentoit qu'il étoit impor-
tant pour le nouveau Souverain qu'il

y établiroit , d'être en paix avec la France au commencement de sa domination. Le Roi de France n'avoit pas des raisons moins fortes de se réconcilier avec l'Espagne. C'étoit elle qui l'avoit troublé le plus dans la possession de la belle Monarchie qui lui étoit échue. D'ailleurs, son Royaume n'avoit pas moins été épuisé par les dissensions passées. Il desiroit enfin de jouir tranquillement des droits de sa Couronne , d'amener insensiblement ses sujets à se soumettre de bonne foi aux loix de son obéissance , & de les réunir, s'il étoit possible, dans le sein d'une même Religion. Il ne pouvoit y parvenir, s'il ne faisoit une paix solide avec l'Espagne. C'étoit le moyen de rendre à la France, depuis si longtemps en proie aux troubles les plus cruels, son ancien lustre & tous ces avantages précieux qu'on ne trouve que dans le sein du repos & de la concorde. Henri eut ainsi d'autant moins de peine à entrer dans les vues du Roi d'Espagne, qu'elles s'accordoient avec son intérêt & son penchant. La négociation ne laissa pas néanmoins d'être longue; mais le Légat, par son habileté & par le crédit que lui don-

 Liv. XX.

An. 1598.

Liv. XX. noit sa place , applanit toutes les diffi-
 An. 1598. cultés , & le Traité de paix fut signé
 le deux du mois de Mai. (22) Cet
 événement fit beaucoup d'honneur au
 Pape Clément VIII , qui après avoir
 su ramener à l'Eglise Henri IV , ve-
 noit de se couvrir d'une nouvelle gloire
 en rétablissant la paix dans toute la
 Chrétienté par la réconciliation de
 deux puissants Monarques.

La paix ayant été faite , le Roi d'Es-
 pagne s'occupa du grand projet qu'il
 avoit formé de séparer les Pays-Bas
 de la domination d'Espagne , & d'en
 faire une souveraineté particulière.
 Une affaire d'une si grande conséquen-
 ce méritoit la plus grande attention.
 Le Roi n'eût pas balancé , s'il n'eût
 écouté que son affection pour l'In-
 fante , sa fille aînée , qui , par les
 agréments de la figure & par les qua-
 lités de l'ame , passoit pour la Prin-
 cesse la plus accomplie qu'on eût ad-
 mirée depuis très-long-temps en Eu-

(22) Le Roi d'Espagne rendit toutes ses
 conquêtes en France, Calais, Ardres, Mon-
 thulin, Dourlens, le Catelet & la Capelle.
 Henri IV ne lui rendit que le domaine utile
 du Comté de Charolois, dont il avoit con-
 servé la possession, & qu'on avoit saisi.

rope. Le Roi l'aimoit tendrement ; & comme il n'avoit qu'un fils unique, dont la mort pouvoit la rendre héritière de son vaste Empire, il desiroit de lui procurer une alliance illustre. L'Archiduc Albert, à qui il se propofoit de la donner, jouiffoit de la plus grande estime en Espagne, où il avoit vécu dès sa plus grande jeunesse. La conduite qu'il avoit tenue pendant sa Vice-Royauté en Portugal, avoit surtout été généralement approuvée. D'ailleurs, comme il avoit toujours montré le plus grand respect pour le Roi ; qu'il étoit entré dans toutes ses vues, & qu'il sembloit l'avoir pris pour modèle, le Monarque, touché de son attachement, le chériffoit beaucoup & l'avoit comblé des marques de sa bienveillance. Il traitoit Albert moins comme son neveu que comme son fils.

Mais si son inclination le portoit à conclure le mariage de l'Archiduc avec l'Infante, & à donner en dot à cette Princesse la Souveraineté des Pays-Bas, il éprouvoit quelque répugnance à séparer du corps de son Empire cette belle portion de ses États héréditaires. Il se représentoit, d'un côté, que ce seroit sans doute un

 LIV. XX.

An. 1598.

Liv. XX. An. 1598. moyen sûr de maintenir dans la soumission les Provinces des Pays-Bas qui lui étoient soumises, & d'y rappeler même les Provinces rebelles, que de leur donner un Souverain particulier, qui, se naturalisant en Flandre, pût donner à la nation une race de Princes Flamands qui lui appartiendroient en quelque sorte par le droit de leur naissance. Il craignoit même que toutes les Provinces ne secouassent le joug de concert, s'il ne prenoit cette résolution; mais d'un autre côté ce danger ne lui paroissoit pas si prochain, & il avoit de la peine à renoncer aux avantages que l'Espagne retiroit de la possession des Provinces qui lui obéissoient. Ces différentes considérations le tenoient dans une perplexité extrême, & son Conseil partageoit ses incertitudes.

Le Comte de Fuentes, qui étoit alors en Espagne, & qui y avoit rapporté de Flandre la réputation la plus brillante, s'opposoit vivement au mariage de l'Infante avec l'Archiduc, si la cession des Pays-Bas devoit en être une des conditions; mais Christophe de Moura, Comte del Castell-Rodrigo, un des Ministres en qui le

Roi avoit le plus de confiance, appuyoit fortement l'avis contraire. Le Comte de Castel-Rodrigo, Portugais, avoit suivi en Espagne, long-temps avant que le Portugal eût été réuni à ce Royaume, la Princesse Jeanne, sœur de Philippe II, & veuve du Prince de Portugal, à laquelle il étoit attaché comme un des Grands Officiers de sa Maison. Après la mort de cette Princesse, le Roi l'avoit pris à son service, & l'avoit employé en diverses affaires importantes. Il avoit contribué plus que personne au succès de la révolution qui mit la Couronne de Portugal sur la tête de Philippe II, & ses négociations n'avoient pas été moins utiles au Roi dans cette occasion que les armes du Duc d'Albe. Ses services l'ayant rendu de plus en plus agréable au Monarque Espagnol, sa faveur en étoit considérablement augmentée, & il possédoit la confiance de ce Prince au plus haut degré. Philippe voulant enfin prendre un parti sur l'importante affaire dont il étoit occupé, appella son Conseil dans sa chambre, où son grand âge & la goutte le retenoient habituellement au lit, & voulut que ses

Liv. XX.

An. 1598.

Liv. XX. Ministres discutassent leurs raisons en sa présence. Le Comte de Fuentes An. 1598. prit le premier la parole, & parla ainsi :

„ Sire, la Flandre procure de si
 „ grands avantages à toutes les parties du vaste Empire que Vous gouvernez, qu'on ne pourroit l'en séparer sans leur causer le plus grand préjudice. Le soleil ne cesse d'éclairer successivement quelqu'un de vos Etats; mais si par-tout l'Univers respecte votre puissance, c'est particulièrement en Flandre qu'elle est redoutable aux Princes jaloux de votre gloire, & à vos ennemis. C'est là où Vous avez commencé le règne le plus brillant & le plus pénible. Ce sont les forces de ce pays qui contraignirent alors la France de conclure avec Vous une paix qui Vous a couvert de gloire. Ce sont elles qui ont souvent soutenu la cause de la Religion dans ce Royaume, & qui tout récemment y ont procuré à Votre Majesté les succès les plus éclatants. C'est des Pays-Bas que sont partis les puissants secours qui ont tant de fois défendu les Catholiques d'Allemagne;

„ & la Reine d'Angleterre tremble en-
 „ core de l'orage que vous y avez Liv. XX.
 „ formé pour renverser son Trône. An. 1598.

„ Il est vrai que la conservation de
 „ ces Provinces Vous force actuelle-
 „ ment à des dépenses énormes qui
 „ épuisent votre Royaume, & il est
 „ à desirer de les voir cesser; mais
 „ quand Vous aurez démembré la
 „ Flandre des autres Etats de votre
 „ domination, en ferez-vous moins
 „ obligé de supporter le poids de la
 „ guerre que les Rébelles feront au
 „ nouveau Souverain que Vous leur
 „ aurez donné? Ne sera-t-il pas né-
 „ cessaire de soutenir votre ouvrage?
 „ Ainsi, d'un côté, l'Espagne ne sera
 „ point soulagée; & de l'autre, Vous
 „ perdrez l'appui que Vous receviez
 „ des forces de la Flandre, qui se
 „ trouve au centre de votre Empire.
 „ Toutes ces considérations me pa-
 „ roissent, Sire, devoir déterminer
 „ Votre Majesté à ne point faire le
 „ démembrement de la Flandre du
 „ corps de sa Monarchie: votre vas-
 „ te pouvoir & votre profonde sa-
 „ gesse trouveront toujours d'heureux
 „ moyens de procurer à l'Infante un

„ établissement digne de son rang &
Liv. XX. „ de ses vertus. „

An. 1598. A peine le Comte de Fuentes eut-il cessé de parler, que le Comte de Castel-Rodrigo adressa au Roi un discours bien différent. “ Sire, vous voulez établir la Princesse votre fille, dont le mérite est aussi reconnu que sa naissance est illustre, & il s’agit de délibérer si Votre Majesté doit démembrement quelque partie du corps immense de son Empire pour former la dot de cette Princesse. On vous fait craindre les suites de ce démembrement, mais j’oserai vous assurer, que loin d’affoiblir votre puissance, il ne servira qu’à l’augmenter. La Flandre, qu’il s’agiroit de distraire de votre domination, est la portion de vos Etats d’Europe la plus éloignée de leur centre. C’est celle dont les peuples ont moins de rapport avec le reste de vos sujets par la langue, les mœurs & les loix. Vous ne pouvez espérer d’y maintenir la soumission & l’obéissance tant que les Flamands n’auront pas un Souverain qui réside au milieu d’eux.

„ Loin de Vous, ces peuples regardent votre Gouvernement comme étranger, & c'est là la principale source des progrès que l'hérésie & la révolte ont faits dans ces Provinces.

Liv. XX.

An. 1598.

„ Depuis quarante ans la guerre y exerce ses cruels ravages. En vain avez-vous employé tour-à-tour vos plus grands Capitaines pour y réduire par la force la rébellion de vos sujets, ou vos plus habiles Ministres pour y rétablir la concorde par les négociations. Vous n'avez pu surmonter la répugnance qu'ont ces peuples d'obéir à un Prince qui ne vive pas parmi eux. Cependant ils n'ont été jusqu'à présent secourus que foiblement par la France, qui étoit elle-même en proie aux plus cruelles dissentions, & par l'Angleterre, qui craignoit à chaque instant quelque révolution fâcheuse sous le gouvernement d'une femme.

„ Que pourriez-vous espérer, Sire, à présent que les Rébelles s'agrandissent chaque jour; que les nœuds de leur union se resserrent; que la France, qui jouit d'une paix profonde, & l'Angleterre, dont le Roi

„ d'Ecoffe occupera bientôt le Trône
 Liv. XX. „ ne, feront plus que jamais en état
 An. 1598. „ de leur donner de puissants secours?
 „ L'expérience vous a prouvé que
 „ l'or du Pérou, & les soldats que
 „ fournissent l'Espagne, l'Italie & l'Al-
 „ lemagne, ne pourroient vous faire
 „ triompher des Rébelles de Flandre
 „ qui vont jusqu'aux Indes menacer
 „ vos possessions & vous faire la
 „ guerre.
 „ Il n'y a donc qu'un moyen de
 „ ne pas perdre entièrement les Pays-
 „ Bas, & je ne saurois trop exhorter
 „ Votre Majesté à l'adopter. C'est de
 „ donner ces Provinces en dot à l'In-
 „ fante; d'unir cette Princesse à l'Ar-
 „ chiduc votre neveu, & de combler
 „ enfin les vœux des Flamands, en
 „ leur accordant des Souverains par-
 „ ticuliers. La fécondité qu'on doit
 „ attendre d'un mariage si bien affor-
 „ ti, assurera pour toujours la posses-
 „ sion de la Flandre, si ce n'est à
 „ l'Espagne, du moins à la Maison
 „ d'Autriche. L'union étroite qui a
 „ subsisté & subsistera sans altération
 „ entre les deux branches de cette
 „ auguste Maison, liera inséparable-
 „ ment vos Successeurs aux maîtres de
 „ la

„ la Flandre, & procurera des avan-
 „ tages inestimables à votre Royau- Liv. XX.
 „ me. Vous vous conformerez d'ail- An. 1598.
 „ leurs, en prenant ce parti, à l'exem-
 „ ple de l'Empereur votre Pere. Ce
 „ grand Prince, dont une profonde sa-
 „ gesse dictoit toutes les résolutions,
 „ ne craignit pas d'agrandir la bran-
 „ che Allemande de sa Maison, parce
 „ qu'il crut que la sienne, quoique
 „ l'aînée, étant fixée en Espagne &
 „ très-éloignée de l'Empire, ne pour-
 „ roit long-temps conserver sous les
 „ mêmes loix de si vastes possessions.
 „ Vous pouvez encore vous flatter de
 „ voir les voisins de la Flandre applau-
 „ dir à l'établissement de ce nouvel
 „ Etat. Son démembrement de la Mo-
 „ narchie d'Espagne les engagera à
 „ embrasser ses intérêts avec autant de
 „ chaleur qu'il leur inspiroit d'ombra-
 „ ge, lorsqu'il y étoit réuni. La con-
 „ fiance succédera à la jalousie, &
 „ au-lieu d'attiser le feu de la guerre
 „ dans les Pays-Bas, ils s'empresseront
 „ de l'éteindre. Les Provinces rebel-
 „ les desireront peut-être alors de se
 „ réunir aux Provinces obéissantes,
 „ & de concourir avec elles à réta-
 „ blir l'ancienne forme du gouverne-

ment. S'il est au moins un remède
 Liv. XX. „ aux maux de la Flandre, Sire, je
 An. 1598. „ n'en vois point dont on puisse at-
 „ tendre de plus heureux effets. „

Castel-Rodrigo ayant fini de parler, le Roi prit les avis des autres Membres de son Conseil. Jean Idiaquez, un des Ministres de Philippe, qui avoit autant de crédit auprès de lui, appuya beaucoup le sentiment de Castel-Rodrigo; mais l'opinion du Comte de Fuentes ayant trouvé des partisans, le Roi tarda quelque temps à se décider. Néanmoins les raisons qui lui avoient d'abord inspiré l'idée de céder à l'Infante la souveraineté des Pays-Bas, & de les lui donner en dot, en la mariant à l'Archiduc Albert, firent chaque jour plus d'impression sur lui, & le déterminèrent. Vivement frappé du haut degré de Puissance où il prévoyoit que la France alloit rapidement monter, il considéroit en même temps que le Roi d'Ecosse, prêt à succéder à la Reine d'Angleterre, qui étoit déjà avancée en âge, ne formeroit plus qu'un seul Royaume de la Grande-Bretagne entière; & il craignoit que ces deux redoutables Monarchies ne s'occupassent plus que

Jamais de fomenter la rébellion de la Flandre , & ne vinssent à bout de l'enlever à l'Espagne. Il ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler les dangers qui le menaçoient dans les Indes , & il se flattoit que lorsque les Pays-Bas seroient réunis sous les loix d'un Prince de la Maison d'Autriche , leurs Provinces maritimes , contentes de continuer le commerce qu'elles faisoient avant la guerre dans les ports d'Espagne , n'entreprendroient plus les navigations longues & dispendieuses qu'elles venoient de tenter. Le Roi espéroit aussi qu'un Prince qui vivroit en Flandre , pourroit y réparer les pertes que l'Eglise y pleuroit , & y faire revivre la Foi Catholique. Mais la raison qui contribua le plus à le décider , c'est que songeant qu'il n'avoit qu'un fils unique , & que la mort pouvant le ravir à l'Espagne , l'Infante se trouveroit alors héritière de ses Etats , il crut qu'il étoit prudent de donner à sa fille un mari dont la réputation fût faite , qui fût en quelque manière naturalisé Espagnol , & dont l'administration ne dût rien changer dans les affaires de ce vaste Empire.

LIV. XX.
An. 1598.

Le Roi ayant donc résolu le mariage de l'Archiduc avec sa fille, il en fit aussi-tôt dresser les articles, dont voici les plus importants. (23) Après avoir consenti par le premier à donner en mariage à l'Archiduc Albert son neveu, l'Infante Isabelle sa fille aînée, Philippe abdiquoit en faveur de cette Princesse la Souveraineté des Pays-Bas & du Comté de Bourgogne, pour

(23) Le Roi d'Espagne signa l'acte où ces articles étoient contenus, le 4 de Mai. Ils furent acceptés par les Etats-Généraux des Provinces obéissantes, assemblés à Bruxelles, le 17 Août. L'Archiduc les notifia le lendemain par une Lettre aux Etats-Généraux des Provinces-unies, en les exhortant à traiter avec lui à des conditions honnêtes & sûres, & il fit offrir en même-temps au Prince Maurice le commandement de l'armée de l'Empereur en Hongrie, s'il se prêtoit à contribuer à leur réconciliation avec lui. Mais les Hollandois, qui, au rapport de Grotius, avoient intercepté des Lettres du Roi d'Espagne où les propositions de l'Archiduc étoient démenties, & qui venoient de s'assurer d'un malheureux, natif d'Ypres, que l'on convainquit d'avoir eu le dessein d'attenter à la vie du Prince Maurice, à l'instigation des Espagnols, méprisèrent ces insidieuses ouvertures de paix, & ne répondirent point aux Lettres de l'Archiduc.

qu'elle pût en jouir conjointement avec le Prince son futur époux. Leurs enfants, de l'un & de l'autre sexe, étoient déclarés héritiers de leurs Etats, les mâles préférablement aux filles, suivant l'ordre de primogéniture. Dans le cas où une Princesse resteroit héritière, elle ne pouvoit épouser que le Roi d'Espagne ou l'héritier présomptif de cette Couronne. Il étoit même stipulé qu'aucun des Princes ou Princesses de la branche de Flandre ne se marieroit que du consentement du Monarque Espagnol, & qu'à défaut de postérité, le nouvel Etat retomberoit sous la domination d'Espagne. Les nouveaux Souverains s'obligeoient encore pour eux & pour leurs Successeurs, d'empêcher leurs sujets de porter leur commerce jusqu'aux Indes, & de ne souffrir dans la Flandre que l'exercice de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Enfin il étoit porté par un article que l'inexécution des conditions stipulées rétablirait l'Espagne dans tous ses droits sur la Flandre. Cette donation fameuse ne contenoit aucune autre disposition remarquable, si ce n'est

LIV. XX.
An. 1598.

que le Roi se réserva pour lui & pour ses Successeurs, la faculté de conserver le titre de Duc de Bourgogne, & la grande Maîtrise de l'Ordre de la Toison-d'Or.

Ces articles furent à peine dressés & arrêtés au Conseil d'Espagne, qu'on les envoya à l'Archiduc, afin que les Etats-Généraux des Pays-Bas y donnassent leur consentement. On les assembla effectivement à Bruxelles, & après quelques légères difficultés, les articles y furent approuvés. La joie qu'inspira aux Provinces foudroyées l'espoir prochain de voir la Flandre obéir comme autrefois à un Souverain particulier, fut inexprimable. Au contraire, les Provinces rebelles se répandirent en plaintes amères, & publièrent par-tout que cette nouvelle Principauté n'auroit jamais qu'une vaine apparence d'autorité; qu'en mariant l'Archiduc avec une Princesse qui n'étoit plus jeune, & dont on ne pouvoit guères attendre des enfants, on se proposoit en Espagne d'amuser les Flamands; que les nouveaux Souverains n'exerceroient qu'un pouvoir aussi précaire que celui des Gouver-

neurs; que comme ils ne pourroient se soutenir sans le secours des armes d'Espagne, les Espagnols domineroient plus que jamais dans leur Cour; que dans les articles que l'on présentoit, bien loin de regarder la Flandre comme une Souveraineté indépendante, on en dispoit comme d'un fief de la Monarchie d'Espagne, & que le Roi apposoit à la donation qu'il en faisoit, un si grand nombre de conditions, qu'il étoit aisé de voir qu'on vouloit la faire rentrer promptement sous la domination de cette Couronne. Au surplus les Provinces-unies ajoutoient que, quoi qu'il en pût être, elles ne se départiroient jamais du plan d'administration qu'elles s'étoient tracé, & ne reconnoitroient d'autres loix, que celles de la République qu'elles avoient établie.

Cependant le Roi, qui-desiroit terminer de son vivant le mariage de sa fille, pressoit vivement l'Archiduc de quitter le chapeau de Cardinal, & de se rendre en diligence auprès de lui. Mais il étoit retenu en Flandre par la nécessité de remédier aux désordres qui y étoient survenus. Presque toutes les garnisons s'y étoient mutinées,

Liv. XX. & remplissoient ce malheureux pays
An. 1598. de troubles & de misère. Elles avoient
d'abord éclaté dans les places de Pi-
cardie, qu'on devoit restituer à la paix,
& l'on n'avoit pu les en retirer sans
leur payer des sommes considérables
qui leur étoient dues. Peu de temps
après, les garnisons des citadelles de
Cambrai, d'Anvers & de Gand avoient
donné le même exemple, & le dé-
sordre étoit enfin devenu général par-
mi toutes les troupes du Roi. Le re-
tard du paiement de leur solde sem-
bloit excuser leur conduite; mais la
licence & les excès auxquels ils se li-
vrèrent, montrèrent que le besoin les
faisoit encore moins agir que l'esprit
de révolte & de corruption. Toute-
fois l'Archiduc ayant reçu d'Espagne
de nouvelles remises d'argent, & les
Provinces soumises ayant fait des ef-
forts pour lui en fournir, il parvint à
les contenter.

Le Cardinal André d'Autriche,
Evêque de Constance, fut chargé du
gouvernement des Pays-Bas (24)

(24) André d'Autriche, Cardinal, Evê-
que de Constance, étoit fils de Ferdinand,
Comte de Tirol, second frère de l'Empereur

pour le temps que l'Archiduc devoit être absent, & l'Amiral d'Aragon eut le commandement de l'armée sous ses ordres. Philippe en même temps qu'il avoit arrêté le mariage de l'Infante, avoit conclu celui du Prince d'Espagne avec Marguerite d'Autriche, fille de l'Archiduc de Grats, Capitale de la Stirie. Albert avoit reçu ordre d'accompagner cette Princesse, ainsi que l'Archiduchesse sa mère, & de les conduire en Espagne. Mais quelques soins qu'il se fût donné pour hâter son départ de Flandre, il ne put se mettre en marche pour l'Allemagne qu'à la mi-Septembre. Il se proposoit d'y rendre ses devoirs à l'Empereur son frère, & de passer ensuite à Grats pour y remplir la commission dont on l'avoit chargé; mais il étoit à peine en route, qu'il apprit que le Roi ayant enfin succombé sous le poids des ans & d'une maladie très-cruelle, venoit de mou-

LIV. XX.

An. 1598.

Maximilien II, & d'une Bourgeoise d'Aufbourg, nommée Philippine Velfer. Il est mort en 1600, âgé de quarante deux ans. François de Mendoza, Marquis de Guadalette, de la branche des Marquis de Mondejar, Amiral d'Aragon, mort en 1623.

Liv. XX. rir. Ce Prince avoit alors un peu
 An. 1598. plus de soixante & dix ans, & avoit
 13 Sept. passé les dernières années de sa vie
 dans les douleurs de la goutte la plus
 aiguë.

Philippe II, Roi d'Espagne, & Souverain d'un grand nombre d'autres puissants Royaumes & Pays divers, avoit régné quarante-trois ans. Ce Monarque étoit petit, mais d'une taille bien proportionnée. Il avoit la physionomie noble, & l'on reconnoissoit dans sa figure les traits & le teint naturels aux Princes de sa Maison. Né très-sérieux, il s'étoit encore formé un maintien composé, & jamais Prince ne sembla plus austère. Son habileté dans l'art de gouverner, répondit à l'étendue de son Empire; néanmoins il montra toujours plus de penchant pour le repos, que pour les armes; & en effet ses talents extérieurs & les qualités de son ame le rendoient plus propre aux soins de la paix qu'au commandement des armées. Il ne sortit plus d'Espagne après qu'il y fut rentré en quittant la Flandre, & ce fut de ce centre de sa Puissance, que renfermé dans son cabinet, & envoyant de tous

côtés ses ordres comme autant d'oracles, il conduisit, par le moyen de ses Généraux, les guerres sanglantes qu'il eut à soutenir. Il fut marié quatre fois, & eut des enfants de trois de ses mariages. Sa première femme le rendit père du fameux Dom Carlos, dont la fin tragique fut un monument terrible de l'obligation où sont les Princes d'immoler, lorsqu'il le faut, la tendresse du sang aux raisons d'Etat. Philippe III resta seul de sa dernière femme. Philippe II étoit naturellement très-jaloux de son autorité, & le devint encore plus par réflexion. Cette disposition fut la cause de la pente qu'on découvroit en lui à la sévérité. On ne le vit presque jamais sans cet air imposant de majesté & de réserve qui se manifestoit toujours sur son visage, dans ses discours, & accompagnoit toutes ses actions. Il étoit extrêmement accessible. Aussi patient dans ses audiences que facile à les accorder, il écoutoit avec bonté & avec attention, & n'interrompit jamais personne. Tout le reste de son temps étoit consacré aux affaires. Il connoissoit trop tout ce que ses vastes Etats exigeoient de soins, pour qu'il négli-

Liv. XX.

An. 1598.

geât de leur donner l'application la plus suivie. Protecteur zélé de la Religion & de la justice, il s'occupait principalement à veiller avec une exactitude scrupuleuse à leurs intérêts, & ce fut toujours le mérite, & non la faveur qui le détermina dans le choix des Ministres chargés de les maintenir. La longueur de son règne, en l'exposant à toutes les révolutions de la fortune, fit également briller sa constance, son égalité & sa grandeur d'ame. Il est difficile de décider si ses succès surpassèrent ses revers. Il fut très-heureux d'avoir conservé si longtemps l'Espagne en paix; d'avoir réuni à cette Couronne celle de Portugal; d'avoir maintenu son autorité sans troubles dans ses Etats d'Italie; de l'avoir su faire respecter par les Princes de cette contrée; d'avoir eu tant de part à la fameuse victoire de Lepante, si avantageuse à la Chrétienté; & sans s'éloigner de son Palais, d'avoir soutenu avec tant d'éclat la gloire de son nom, inspiré la terreur de sa puissance, & relevé la dignité de sa Couronne. Il fut sur-tout flatté d'avoir été constamment regardé comme le défenseur de la Foi Catholique, & il

comptoit entre les plus beaux jours de sa vie, ceux où il avoit procuré quelque bien à la Religion, pour laquelle on réclama si souvent & de tant d'endroits différens son zèle & sa protection. Mais si ces avantages joints à plusieurs autres non moins éclatants, soit en paix soit en guerre, firent le bonheur de son règne, divers malheurs accablants y mêlèrent beaucoup d'amertume. La révolte de la Flandre, la perte de cette belle partie du plus ancien patrimoine de ses Pères, le tort que lui causèrent les Hollandois dans les Indes, le désastre affreux de la puissante flotte qu'il avoit armée contre l'Angleterre, l'affligèrent vivement. Le peu de succès de ses desseins sur la France, lui fut également sensible. Il essaya les traverses les plus pénibles jusques dans l'intérieur de sa maison. La multiplicité de ses mariages, l'inquiétude de voir périr sa branche, dont son fils étoit l'unique espérance; la mort de Dom Carlos son fils aîné, les soupçons que lui attira celle de Dom Juan son frère, furent pour lui une source inépuisable d'affliction. Ainsi les plus puissants Monarques au moment mé-

Liv. XX.

An. 1598.

LIV. XX. me que le vulgaire, ébloui de l'éclat
 An. 1598. qui les accompagne, porte envie à
 leur félicité, sont souvent dévorés
 de chagrins cuisants, & leur bonheur,
 objet du culte & des vœux du peu-
 ple, n'est souvent qu'une brillante
 chimère. On ne doit pas cependant
 imputer au défaut de sagesse & de
 prudence la plupart des événements
 fâcheux dont la vie de Philippe II a
 été traversée. Du reste ses sublimes
 vertus ont jetté tant d'éclat, & ont
 rendu sa mémoire si digne d'être trans-
 mise à la postérité, que tous les siè-
 cles anciens & modernes fournissent
 peu de Rois qui puissent lui être
 comparés. (25)

(25) Il semble qu'on pourroit ajouter bien
 des ombres à ce magnifique portrait. Quel-
 que grand Roi qu'ait pu être Philippe II, il
 s'en faut beaucoup qu'il mérite sans restric-
 tion le pompeux éloge qu'on vient de lire. Si
 des plumes ennemies ont outré ses défauts,
 ont dégradé ses vertus, lui ont imputé les for-
 faits & la fin d'Hérode, l'adulation des Espa-
 gnols ne l'a pas comparé plus équitablement à
 Salomon. L'impartialité rend justice à ses bon-
 nes qualités, mais en même temps elle ne
 peut se dissimuler que sa politique perfide, qui
 se jouoit de la foi des Traités, pour semer la dis-
 corde & le trouble dans les Etats des Princes

qui portoient ombrage à son ambition, sa politique atroce, qui se permettoit des crimes nécessaires à ses projets d'agrandissement ou à sa vengeance, ne ternisse beaucoup l'éclat de sa réputation. Il est possible, comme l'insinue Grotius, que l'impérieuse raison d'Etat souvent inique, que l'exemple de son père & de son aïeul maternel, & de tant d'hommes trop malheureusement fameux dans l'Histoire, qui ont sacrifié avant lui l'honnête à l'utile, aient corrompu son équité naturelle; mais une fausse conscience n'est pas une excuse, & sur-tout pour un Roi Chrétien, qui se piquoit du zèle le plus vif pour la Religion la plus sainte. D'ailleurs sa conduite dans les troubles de la Flandre, fait-elle toujours honneur à sa prudence? Un Prince célèbre principalement par cette vertu, qui vouloit assujettir au joug une Nation jalouse à l'excès de sa liberté, dont une grande partie attachée aux nouvelles opinions étoit aliénée de l'Espagne, qui les profcrivoit, dont la révolte avoit été apaisée au-delà de toute espérance par la conduite ferme, mais douce & modérée de la Duchesse de Parme, devoit craindre de la renouveler, en confiant l'exécution de ses projets à un homme féroce, impitoyable, extrême. Il devoit d'autant plus se défier des emportemens d'une violence sans ménagement, que la sagesse & l'habileté avoient réussi. Si cependant il croyoit qu'il fût du bien de son service d'écraser de toute sa puissance jusqu'au moindre germe de rébellion dans les Pays-Bas, & de les asservir à son despotisme, du moins devoit-il encore y entretenir ses forces dans l'état le plus redoutable, assurer la subsistance de ses troupes, & ne les pas forcer par le retard

de leur solde à détruire les fruits de leurs travaux & de leur courage par leurs mutineries. C'est une vérité convenue par les Panégyristes les plus prévenus de Philippe II, & même par le Cardinal Bentivoglio en plusieurs endroits de cette Histoire, que les armes de ses propres soldats ont plus nui à ses succès en Flandre, que celles de ses ennemis. Quand le Duc de Parme, marchant avec tant de gloire sur les traces de sa mère, y eut réparé une partie du désordre inexprimable où les Espagnols mutinés à la mort de Requesens, avoient jetté ses affaires; quand il se ménageoit les avantages les plus solides, en suivant pied-à-pied le plan de conduite le mieux concerté; c'étoit encore prendre le change que de l'en détourner, & perdre vingt ans de dépenses, de travaux & de triomphes, pour se livrer aux plus fausses & aux plus odieuses illusions. Philippe II, que les Espagnols appellent par excellence *Philippo el discreto*, avoue dans son Codicile, rapporté par de Thou, qu'il a consumé, pendant le cours de son règne, des sommes incroyables, (près de trente milliards) à des desseins, qui à l'exception de la conquête de Portugal, ont tous échoué. Au reste, sans entrer dans d'autres détails sur les fautes qui lui sont échappées, & particulièrement sur les reproches qu'on pourroit lui faire, par rapport à son expédition contre l'Angleterre, & à ses vaines & coupables entreprises sur la Couronne de France; il suffit de dire, que n'ayant presque jamais couru qu'après de brillantes chimères, il a presque toujours été la dupe & la victime de son ambition. Plusieurs Historiens le louent d'avoir conservé son vaste Empire dans le même état

DES GUERRES DE FLANDRE. 161

de vigueur où Charles-Quint le lui avoit transmis. Mais n'a-t-on pas droit d'assurer, au contraire, que la décadence rapide de la Monarchie d'Espagne sous ses deux Successeurs immédiats, & son anéantissement presque total sous le règne de Charles II, son arrière-petit-fils, avoient été infailliblement préparés par les erreurs de son administration ?



L I V R E X X I .

S O M M A I R E .

1598. *LE mariage du Roi & celui de l'Archiduc sont célébrés à Boulogne. Ordres que l'Archiduc laisse au nouveau Gouverneur des Pays-Bas. L'Amiral d'Aragon fait fortifier Orsoi, & assiège Rhinberg. Prise de cette ville. Burick se soumet. Wesel paie des contributions. Reés & Emerich reçoivent garnison Espagnole. Les Espagnols prennent des quartiers d'hiver en Westphalie.*
1599. *Mécontentement que produit cette invasion. Assemblée de Coblents. On s'y résout de prendre les armes. Le Duc de Cleves embrasse le même parti. Embarras de l'Archiduc André, Gouverneur des Pays-Bas. Description de l'isle de Bommel & des environs. L'Amiral d'Aragon veut attaquer le fort de Schenck. On se détermine pour le siège de Bommel. Fausse attaque du fort de Schenck. Les Espagnols pénètrent dans l'isle de Bommel. Prise du fort de Creve-*

cœur. Bommel est investi. Diligence du Prince Maurice pour le secourir. Vigoureuse sortie des assiégés. Dernière sortie où ils sont repoussés. L'entreprise sur Bommel est abandonnée par les Espagnols. Ils construisent le fort de Saint-André. Les Hollandois font tout ce qu'ils peuvent pour l'empêcher. Projet du Prince Maurice sur la cavalerie Espagnole. Il échoue. Le fort de Saint-André est achevé. Description de ce fort. Préparatifs des Princes confédérés en Allemagne. Leur armée se rassemble auprès de Rhinberg. Elle attaque inutilement cette ville. Siège de Reés. La place assiégée reçoit du secours. Le siège est levé. L'armée des confédérés se dissipe. Les places du Duc de Cleves lui sont restituées. Entrée de l'Archiduc à Bruxelles. Albert prend en main les rênes du Gouvernement.

LA mort de Philippe II fut un nouveau motif pour l'Archiduc, d'accélérer son voyage. Ce Prince s'étant hâté d'aller à Prague pour y voir l'Empereur, passa ensuite à Grats, d'où il se rendit en Italie par le Tirol, avec la Princesse destinée à épouser

L. XXI.

An. 1598

Philippe III, & l'Archiduchesse sa mère.
 L. XXI. Le Pape Clément VIII se trouvoit
 An. 1598. alors à Ferrare, dont le Duché étoit
 dévolu au Saint-Siège l'année précé-
 dente. La nouvelle Reine & l'Archiduc
 qui prenoient la route de Milan, profitèrent de l'occasion de la proximité pour faire célébrer leur mariage par le Saint-Pere, qui les reçut dans son nouveau domaine avec toute la considération qui étoit due à leur rang, & leur donna la bénédiction nuptiale dans la Cathédrale. L'Archiduc fondé de la procuration du Roi, le représenta dans cette cérémonie, & le Duc de Sessa Ambassadeur d'Espagne à Rome, s'acquitta de la même fonction au nom de l'Infante. La Reine partit ensuite avec sa mère & l'Archiduc pour Milan, où ils s'arrêtèrent quelques mois. De là, ils allèrent s'embarquer à Genes, & abordèrent en peu de jours en Espagne.

15 Déc.

L'Archiduc en quittant la Flandre, avoit expressément défendu à l'Amiral d'Aragon de hazarder l'armée jusqu'à son retour d'Espagne, & d'entreprendre aucun siège, qui pût coûter des hommes & de l'argent; il lui avoit cependant ordonné de

s'assurer, à quelque prix que ce fût, d'un passage sur le Rhin qui pût lui ouvrir le pays ennemi, & le mettre à portée d'y procurer de bons quartiers à ses troupes; ou, s'il ne réussissoit pas dans ce projet, de les établir dans le pays de Cleves, & dans les autres Etats neutres du voisinage. Albert dont les finances étoient épuisées par les paiements qu'on avoit faits aux mutins, vouloit dédommager ses troupes du délai de leur solde par de bons logements.

Aussi-tôt après le départ de l'Archiduc, l'Amiral se mit en devoir d'exécuter le plan de conduite qu'on lui avoit tracé, & marcha à la tête de l'armée. On venoit d'en recruter depuis quelques mois les vieux régiments Espagnols, avec quatre mille hommes de cette nation. Velasco ayant passé à la place de Commandant de l'artillerie, laissa le régiment qui étoit à ses ordres à Gaspard Zapena. Cette armée brillante & choisie, étoit forte de vingt mille hommes de pied, savoir sept mille Espagnols, trois mille Italiens, deux mille Francomtois, mille Irlandois, & sept mille Allemands ou Wallons, & de deux mille

L. XXI.

An. 1598.

qu'on avoit projeté sur la rive droite du fleuve. Quelque diligence qu'il fit, L. XXI. il ne put l'achever que dans un mois; An. 1598. & l'Amiral forcé d'en couvrir les travaux, s'arrêta pendant tout ce temps dans les environs d'Orfoi.

C'étoit un assez grand avantage, que de s'être procuré ce passage; mais il eût été plus avantageux de s'en assurer un auprès de Rhinberg, place beaucoup meilleure qu'Orfoi, & bien plus proche du fort de Schenck. On le jugea ainsi dans le Conseil de guerre; mais Rhinberg étoit au pouvoir des ennemis, qui gardoient cette ville avec soin, & les ordres de l'Archiduc prescrivoient de s'abstenir d'entreprendre toute espèce de siège. Néanmoins, comme il sembloit facile de terminer promptement celui-ci, & que d'ailleurs, les Provinces-unies qui n'avoient point d'armée en campagne, ne pouvoient en rassembler une assez puissante, pour balancer les forces du Roi, on se décida à l'entreprendre. Rhinberg fut donc investie au commencement d'Octobre. On se rappelle que cette ville, située sur la gauche du Rhin, est petite, & fortifiée d'un château assez peu redou-

table vis-à-vis de ce fleuve, & qu'elle
 L. XXI. a en face une Isle formée au milieu
 An. 1598. de son lit. Un fort qu'on y avoit bâti
 défendoit la place, qui, de son côté,
 défendoit le fort de l'Isle. Cette
 position heureuse obligea de séparer
 l'armée. L'Amiral resta sur la gauche
 du Rhin avec la plus grande partie
 de ses troupes, & laissa sur la droite
 celles qui étoient commandées par le
 Comte de Bergh, qui fut chargé d'at-
 taquer le fort de l'Isle. Il étoit impor-
 tant de s'en rendre maître avant d'at-
 taquer la ville. Bergh commença par
 le battre en ruine avec son canon,
 & l'Amiral lui ayant envoyé quatre
 régiments, il le fit aussi-tôt assiéger en
 règle. Les travaux avancèrent très-
 vite, & on alloit livrer l'assaut, quand
 on s'aperçut que la garnison, qui n'a-
 voit osé l'attendre, s'étoit retirée.

La prise du fort donnoit beaucoup
 d'espérance de soumettre bientôt la
 ville. On s'en étoit approché de très-
 près, & les tranchées avoient été
 poussées assez loin pour qu'on pût
 établir les batteries & préparer l'as-
 saut, lorsqu'un accident étrange ter-
 mina le siège beaucoup plus prompte-
 ment qu'on ne s'y attendoit. On avoit
 déposé

déposé la poudre dont Rhinberg étoit bien fournie, dans une grosse tour du château. Le hazard ayant porté dans ce magasin un boulet, qui y entra par la fenêtre, le feu y prit. Non-seulement le château & la ville, mais tous les environs en furent ébranlés. Le Rhin fut agité d'une manière épouvantable, & submergea un grand nombre de bateaux qui étoient sur ses bords. La secousse s'étendit jusqu'au camp. Des pierres d'un poids énorme y furent jettées avec fracas, & il fut couvert des débris de l'incendie. Mais c'est sur-tout dans le château que l'effet de l'explosion fut plus terrible. Il sauta en l'air presque tout entier. Le Gouverneur, sa femme, ses fils y furent mis en pièces. Tous ceux qui s'y étoient renfermés, & un grand nombre de personnes qui se trouvèrent malheureusement dans les maisons de la ville qui en étoient les plus proches, y périrent d'une manière aussi déplorable. Ce désastre affreux découragea la garnison. Dès le soir même, elle proposa de se rendre, & elle obtint une composition honorable. 15 Octobr.

Les Espagnols étant maîtres de Rhin-

L. XXI.

An. 1598.

berg, la terreur s'empara aussi-tôt du pays d'alentour. Burick, autre ville baignée par le Rhin, un peu plus bas que la première, & qui appartient au Duc de Cleves, reçut quatre Enseignes d'infanterie que l'Amiral y envoya. Il força Wesel, place très-peuplée & très-marchande, située vis-à-vis de Burick, & renfermée entre le Rhin & la Lippe, de se soumettre aux conditions qu'il lui plut d'imposer. Cette ville, qui autrefois étoit soumise au Duc de Cleves, & avoit adopté les nouvelles opinions, & sur-tout le Calvinisme, celle de toutes les sectes modernes qui est la plus opposée à l'autorité des Souverains, s'étoit toujours maintenue dans l'indépendance qu'elle s'étoit assurée. L'approche de l'armée royale effraya ses habitants. Pour éviter de recevoir garnison ennemie, & de tomber en la puissance de l'Espagne, ils offrirent de se racheter par de l'argent, & joignirent à ces offres, celles de permettre l'exercice de la Religion Catholique au dedans de leurs murs. L'Amiral content de procurer à la Religion un avantage aussi considérable, & de recevoir une somme de

cinquante mille écus, dont il avoit le
 besoin le plus pressant, écouta leurs L. XXI.
 propositions, & les dispensa de rece- An. 1598.
 voir ses troupes. Ils permirent effec-
 tivement à divers Prêtres Séculiers &
 à quelques Religieux de venir exer-
 cer les fonctions de leur ministère
 dans la ville. Le Nonce de Cologne
 qui s'y étoit rendu, dans l'espérance
 d'y ménager au culte Catholique des
 succès durables, y fut accueilli avec
 honneur & avec respect; mais il n'y
 eut de réel dans ce Traité que l'argent,
 & la suite fit voir que les promesses
 de la liberté de la Religion n'étoient
 pas sincères.

L'Amiral passa ensuite de l'autre côté
 du Rhin, mais lentement, parce qu'il
 n'avoit pu jeter sur ce fleuve un
 pont de bateaux. Cette difficulté ap-
 porta quelques obstacles au projet
 qu'il avoit formé d'assurer dans ce
 canton, des quartiers d'hiver à ses
 troupes. A six lieues au dessous de
 Wesel, sur le même bord du Rhin, se
 trouve la ville de Reés, une des meil-
 leures du pays d'alentour, dont les
 habitants étoient en plus grande par-
 tie Catholiques. L'Amiral fit tout ce
 qu'il put pour les engager à recevoir

L. XXI.
An. 1598. garnison Espagnole ; mais les bourgeois le refusèrent, & n'y consentirent que quand ils eurent vu qu'il faisoit approcher de l'artillerie pour les y contraindre. Il fut obligé d'en user de même à l'égard d'Emerich, la plus grosse ville du Duché de Cleves, & celle de cet Etat où la Religion Romaine étoit plus florissante. Cette ville se soumit, (2) ainsi que

(2) Les habitants d'Emerich se flattoient d'être dispensés de recevoir garnison Espagnole. Mais ils furent trompés dans leur attente, & justement punis de la confiance qu'ils avoient eue aux Espagnols. Ces imprudents, qui n'avoient pas peu contribué par quelque motif d'intérêt particulier à attirer l'armée d'Espagne dans ces cantons, comptoient que la Sauvegarde que Mendoza leur avoit envoyée, les préserveroit des malheurs qu'entraîne le voisinage de la guerre. Ils ne furent pas plus ménagés que les Protestants, dit Grotius. Un Prêtre qu'ils envoyèrent à Mendoza pour réclamer l'exécution de ses promesses, n'en reçut pas d'autre réponse, sinon qu'il ne lui étoit pas possible de ne pas changer de vues & de mesures suivant les circonstances, quand le bien du service du Roi & l'avantage de la Religion l'exigeoient. Cet Agent eut le courage de dire à Mendoza, qu'il n'étoit plus surpris que les Provinces-unies refusassent de se fier à la parole du Roi d'Espagne & de ses Généraux,

Reés. Elle n'en est éloignée que de trois lieues. Elle avoit d'ailleurs l'avantage d'être proche de l'Yffel, sur lequel les Provinces-unies possédoient plusieurs places importantes.

L. XXI.

An. 1598.

Doesbourg se présentoit la première dans ce voisinage. La conquête de cette place auroit procuré beaucoup de facilité à l'armée royale pour entrer dans le Veluwe, pays fertile, où l'on avoit dessein de l'établir. C'est ce que l'Archiduc avoit singulièrement recommandé en partant. Mais les ennemis qui avoient soupçonné ce projet, avoient envoyé dans les environs le Prince Maurice avec des forces respectables. (3) Cette raison,

puisqu'ils ne se propofoient jamais d'autre but de leur conduite, que leur utilité propre, & qu'ils violoient à l'égard de leurs amis cette foi sacrée, qu'ils devoient observer même à l'égard de leurs ennemis, & il le menaça de la colère de Dieu. Mendoza en fut peu touché; & il fallut qu'Emerich subît le sort des places voisines. Cette ville fut reprise pendant l'hiver par les Hollandois, qui lui rendirent la liberté sans s'y établir.

(3) Le Prince Maurice ne put rassembler que six mille hommes d'infanterie, & treize

& en outre la difficulté du siège, & la saison avancée, firent qu'on se jetta sur Dotekom, ville peu éloignée, petite & foible, mais qui pouvoit servir beaucoup à assurer des quartiers en Westphalie. L'attaque n'en avoit duré que quelques heures, qu'on résolut de monter à l'assaut. La garnison le prévint en rendant la place. Velasco se rendit maître aussi aisément du château de Schulembourg, dont l'acquisition importoit beaucoup à la conservation de Dotekom. Mais les pluies qui étoient déjà tombées en abondance, ne permettant pas de tenir plus long-temps la campagne dans cette partie, l'Amiral se retourna du côté de la Westphalie, dans le dessein

cents de cavalerie; armée beaucoup trop foible pour livrer bataille à l'ennemi, dit Grotius; mais assez forte pour soutenir ses efforts sous un Chef plein de génie, & capable de saisir les ressources que le temps & la bonté de sa position pourroient lui offrir, & assez courageuse pour attaquer, suivant l'occasion. *Aperto certamini minorem turbam, sed ubi ingenio ducis, temporisque & loci presidio juvaretur arcendo hosti satis, & pro occasionibus ausuram.*

de loger ses troupes dans les meilleures villes de cette Province, ainsi qu'il l'avoit fait dans le Duché de Cleves. (4) Il y réussit de même, & employa la force, quand les voies de la douceur lui furent inutiles. Il essaya néanmoins quelque perte, & Velasco fut blessé au bras d'un coup de feu, en voulant forcer Dorstein. Le quartier général fut établi à Reés. Le Comte de Bucquoi fut nommé Gouverneur d'Emerich. Comme cette ville se trouvoit à la proximité du fort de Schenck,

L. XXI.

An. 1598.

(4) Ce fut contre l'avis des Seigneurs Flamands qui servoient dans l'armée Espagnole, & en particulier contre celui du Comte de Bergh, ci-devant Gouverneur de ce qui étoit resté sous la domination d'Espagne dans celles des Provinces-unies qui sont situées au-delà du Rhin, que l'Amiral d'Aragon avoit perdu son temps à forcer toutes ces villes de l'Empire. Ils l'avoient, au contraire, exhorté à porter la guerre sur le champ dans l'Overijssel & la Frise, afin d'hiverner sur le territoire Hollandois. Mais ce Général qui ne vouloit qu'enrichir son armée, aima mieux envahir des pays neutres sans défense, que d'aller combattre des ennemis courageux, très-disposés à repousser ses attaques. Cette campagne, honteuse pour les Espagnols, fut très-glorieuse à Maurice, qui avec une poignée de soldats

L. XXI. & de plusieurs autres places enne-
 An. 1598. mies , on avoit voulu en confier la
 garde à un homme brave & intelligent.
 Toutefois le Comte de Bucquoi s'ou-
 blia dans une escarmouche , où s'étant
 laissé transporter d'une vaine ardeur ,
 il tomba entre les mains des Hollan-
 dois , & fut obligé de se rendre pri-
 sonnier.

 An. 1599. Ces entreprises des Espagnols jet-
 tèrent l'alarme dans tous les envi-
 rons , & indignèrent les Princes , dont
 leur audace n'avoit pas respecté la

bien retranchés , fit échouer les projets de l'en-
 nemi , trois fois plus nombreux , quand il vou-
 lut enfin pénétrer dans les Provinces-unies par
 Doesbourg. La sagesse de ses dispositions lui
 fit plus d'honneur dans cette occurrence , que
 des conquêtes. Non-seulement il préserva l'E-
 tat de l'invasion d'une armée puissante , gloire
 que de grands Capitaines ont souvent préférée
 aux plus belles victoires ; mais il parvint en-
 core à la détruire par la disette dont elle fut
 consumée , en tentant de s'ouvrir le passage ;
 & il la força de décamper , après avoir perdu
 sept mille hommes environ , morts de faim &
 de misère. Il la suivit dans sa retraite comme
 un vainqueur qui chasse un ennemi fugitif ; lui
 tua beaucoup de monde , & lui fit beaucoup
 de prisonniers , dont plusieurs n'avoient pas
 mangé de pain depuis deux jours.

neutralité. (5) La Westphalie, le Duché de Cleves, ainsi que le Duché de Juliers, l'Evêché de Liège, les Electorats de Cologne & de Trèves, & le reste des Etats circonvoisins, avoient toujours été regardés comme neutres jusqu'à lors, & ils n'avoient reçu les troupes des deux Puissances belligérantes, qu'en passant & à l'amiable. La Westphalie obéit à un grand nombre de Souverains, la plupart Ecclésiastiques, dont les principaux sont les Evêques de Munster & de Pader-

L. XXI.

An. 1599.

(5) Ils avoient en effet les plus justes sujets de se plaindre amèrement. Les brigandages dont les Espagnols se rendirent coupables dans cette irruption sur le territoire des Princes Allemands, Protestants & Catholiques sans distinction, font horreur. Le meurtre du Comte de Falkeinstein, qui avoit remis son château entre les mains des Espagnols, sur la foi d'une capitulation qui lui garantissoit sa liberté & la conservation de ses effets, & de son petit Etat, est un forfait exécrationnel. On ne peut lire sans frémir dans de Thou, & dans les autres Historiens contemporains, le détail des abominations que commit cette armée coupable, sous un Général qui devoit être encore plus méchant, puisqu'il paroît avoir autorisé ces excès affreux, ou du moins puisqu'il ne les a ni réprimés ni punis.

L. XXI.

An. 1599.

born. C'étoit le Prince Ernest de Bavière, qui occupoit alors ces deux sièges, en même temps que ceux de Cologne & de Liège. Le Duché de Cleves étoit au contraire un Etat séculier, dont le Duc, presque imbécille, se laissoit gouverner par ses Ministres. Comme ces deux Princes souffroient plus que personne de l'invasion des Espagnols, ils devoient en concevoir un plus vif ressentiment. Mais l'Electeur de Cologne, qui n'avoit cessé d'entretenir une liaison étroite avec l'Espagne au sujet des affaires de Flandre, étoit bien éloigné de vouloir recourir aux armes pour s'en venger. Au-lieu d'unir ses forces avec celles de ses voisins, il proposoit seulement d'employer les voies de la douceur & de la négociation pour se faire rendre justice. Il n'y avoit donc que les Ministres de Cleves qui se plainoient hautement, & qui véritablement irrités du tort que l'on faisoit à leur Maître, ou excités par les Souverains du voisinage, voulussent former une Ligue de tous ceux qui étoient compromis dans cette affaire, & chasser les Espagnols des villes où ils s'étoient établis.

L'Electeur Palatin leur conseilloit ~~de prendre ce parti.~~ L. XXI.
 de prendre ce parti. Comme sa mai- An. 1599.
 son n'avoit jamais cessé de favoriser
 les progrès de l'hérésie dans la Flan-
 dre , & d'y soutenir les Rébelles , il
 craignoit que l'armée d'Espagne ne
 profitât de ses succès pour l'en faire
 repentir. Le Landgrave de Hesse &
 plusieurs des villes Impériales, situées
 sur les bords du Rhin, frappés des
 mêmes considérations , n'étoient pas
 moins inquiets. Le Duc de Cleves,
 l'Electeur Palatin, le Landgrave de
 Hesse, & un grand nombre de Com-
 tes & d'autres grands Vassaux im-
 médiats de l'Empire , du Cercle de
 Westphalie, s'unirent donc ensemble,
 & n'omirent rien pour intéresser à leur
 cause l'Empire entier, ou du moins
 les Cercles voisins, qui sembloient
 menacés de plus près. L'agitation des
 esprits fut violente. On résolut néan-
 moins de tenter la voie des négocia-
 tions avant celles des armes, & l'on
 eut recours à l'Empereur. Ce Prince
 se rendit aux desirs des Princes offen-
 sés, & fit aussi-tôt publier un Rescrit,
 où il commandoit à l'Amiral d'Aragon
 d'évacuer les villes qu'il avoit occu-
 pées, & de sortir des terres de l'Em-

L. XXI.
An. 1599. pire. Ses Ministres firent en même temps les plus vives instances au Cardinal Archiduc, pour qu'il joignît ses ordres à ceux de l'Empereur. Mais ce Prince & le Général Espagnol, que la difficulté des conjonctures réduisoit à ce moyen unique de faire subsister l'armée, ne répondirent que par de vaines excuses, & laissèrent jouir leurs soldats des logements où ils les avoient établis.

Cette importante affaire avoit déjà occasionné plusieurs assemblées des Princes offensés. Ils se réunirent enfin à Coblents, ville de l'Electorat de Trèves, située au confluent de la Moselle & du Rhin, (6) pour y prendre une dernière résolution. Leurs Députés y firent les plaintes les plus amères de la conduite de l'armée d'Espagne. " La neutralité de l'Empire, di-
" soient-ils, a toujours été respectée
" par les deux Puissances belligérantes.
" L'Espagne se jouant aujourd'hui des

(6) L'assemblée des Princes de l'Empire se tint peu de temps à Coblents, & fut transférée presque aussi-tôt à Munster, où l'on prit les résolutions dont on voit ici le détail. Elle termina ses séances à Hoxter, petite ville de Westphalie, sur le Weser.

„ Loix sacrées du droit public & de
 „ la Justice, ose la violer & enva- L. XXI.
 „ hir, non une ou deux villes à sa An. 1599.
 „ bienséance, mais des Provinces en-
 „ tières. Elle prétend suppléer à l'é-
 „ puisement de ses finances, en dé-
 „ vastant l'Allemagne. Ce n'est pas
 „ de l'Empereur que nous devons at-
 „ tendre de la protection; nous ve-
 „ nons d'éprouver dans cette occasion,
 „ comme dans mille autres aussi fâ-
 „ cheuses, les tristes inconvénients de
 „ l'hérédité de l'Empire dans la bran-
 „ che Allemande de la Maison d'Au-
 „ triche, par les avantages que la bran-
 „ che Espagnole de cette avide Mai-
 „ son fait en tirer; mais si les voies
 „ de douceur sont inutiles, employons
 „ la force, & prenons les armes. Une
 „ petite portion de la basse Allema-
 „ gne a bien pu secouer le joug de
 „ l'ennemi qui a osé nous offenser.
 „ L'Allemagne entière viendra à bout
 „ de le briser. „

La chaleur avec laquelle on s'ex-
 prima généralement dans l'assemblée,
 annonçoit le plus vif ressentiment. On
 ne s'en tint pas à l'exhaler par de vai-
 nes paroles. Chaque Etat se cottisant
 suivant son pouvoir, l'on convint bien-

L. XXI. **An. 1599.** tôt des sommes d'argent & du nombre de troupes que l'on fourniroit respectivement ; & le Comte de la Lippe, l'un des plus puissants Princes de la Westphalie, & Lieutenant-Général des troupes du Cercle, fut nommé pour commander l'armée qu'on alloit former. Les résolutions de cette espèce de Diète sembloient promettre une grande vigueur dans l'exécution ; mais quand elle se fut séparée, la vivacité de tous ces Princes se ralentit, & ce ne fut que très-tard que leurs forces purent se réunir & entrer en campagne.

Cependant les Envoyés de l'Electeur de Cologne & du Duc de Cleves étoient venus trouver à Bruxelles le Cardinal André d'Autriche, au commencement de l'année 1599, & lui demander justice de l'invasion de l'armée Espagnole dans leurs Etats. Le Cardinal les accueillit avec bonté, les combla d'honneurs, & les renvoya avec les meilleures espérances. Mais quelque touché qu'il eût paru de leurs plaintes, il ne crut pas que les circonstances lui permissent d'y remédier, & il ne donna aucun ordre pour rappeler d'Allemagne les trou-

pes du Roi. L'Electeur de Cologne paroissoit toujours plus disposé qu'aucun des Princes voisins à ne pas rompre avec l'Espagne. Le Duc de Cleves, ou plutôt ses Ministres, ayant perdu tout espoir de satisfaction, joignirent ses armes à celles des Etats qui avoient formé l'assemblée de Coblents.

L. XXI.

An. 1529.

L'embarras où se trouvoit alors le Gouverneur des Pays-Bas ne pouvoit être plus grand. Il n'avoit pu encore payer les garnisons mutinées d'Anvers & de Gand. Il s'étoit rendu à Anvers au commencement de Février, afin d'y négocier les fonds nécessaires à cet effet, & de s'y procurer en même temps ceux dont il avoit besoin pour la solde de l'armée qu'il vouloit enfin retirer du territoire de l'Empire. Il parvint à satisfaire les mutins. Comme ceux qui se trouvoient dans le château de Gand avoient constamment refusé de recevoir dans la place des soldats de différents corps qui avoient voulu se réunir à eux, il leur en laissa la garde; mais il punit les mutins d'Anvers, qui s'étant abandonnés aux plus grands excès, avoient insulté Augustin Mexia, leur

 L. XXI.

An. 1599.

Gouverneur, en le chassant de la place; avoient admis parmi eux tous les mutins qui s'étoient présentés du dehors, & avoient exigé à toute rigueur les arrérages de leur solde. Le Cardinal voulant donner un exemple, les bannit de la Flandre aussi-tôt qu'il les eut fait relever, & ne leur donna que quinze jours pour en sortir, sous peine de la vie. Mais ils n'en furent pas quittes pour cette punition. La plupart d'entr'eux furent volés & massacrés en route. La haine qu'on portoit à tous les soldats Espagnols, particulièrement aux mutins, & l'opinion des richesses qu'ils emportoient avec eux, suscitèrent la vengeance & la cupidité des peuples chez qui ils passaient, & il n'en échappa qu'un très-petit nombre.

L'Archiduc, après avoir pourvu à la sûreté d'Anvers, & s'être procuré dans cette ville une somme assez considérable, se rendit à Mastrecht. L'Amiral d'Aragon & les principaux Officiers de l'armée vinrent l'y joindre, & l'on y travailla à former le plan de la campagne prochaine. Mais comme le printemps ne faisoit que commencer, on ne prit aucune résolu-

tion. En attendant que la saison permît de faire la guerre, l'Archiduc, suivi de tous ceux qui s'étoient rassemblés auprès de lui, passa sur la fin de Mars de Mastrecht à Reés, où l'Amiral d'Aragon avoit jetté un pont sur le Rhin. Il s'y arrêta quelques jours, & descendit ensuite à Emerich, où il fit baisser le pont. L'armée étoit en bon état, & n'avoit éprouvé que fort peu de diminution dans les excellents quartiers qu'elle avoit pris. Elle montoit encore à dix-huit mille hommes de pied & deux mille trois cents (7) chevaux. Le temps étant venu de la mettre en campagne, l'Archiduc la rap-

L. XXI.

An. 1599.

(7) L'armée d'Espagne étoit alors beaucoup plus foible, si l'on en croit les Historiens Hollandois, qui n'en portent le nombre qu'à quinze mille hommes. Grotius assure que l'Amiral d'Aragon força les villes, d'où il en retira les différents corps, à leur donner des certificats de bonne conduite pendant le quartier d'hiver, & qu'il déduisit à ces troupes une partie de leur solde, en raison de la bonté des établissemens qu'il leur avoit procurés. Si cette imputation est vraie, la fardide avarice du Général Espagnol, ou du Ministère d'Espagne, partageant le honteux profit du soldat qui n'avoit rien dépensé chez des hôtes où il vivoit à discrétion, paroît le comble de l'iniquité & de la bassesse.

L. XXI. An. 1599. procha du Rhin vers Emerich, sur la fin d'Avril, & lui fit compter une partie de sa solde.

On songea enfin à déterminer l'expédition à laquelle on l'emploieroit. Les avis se trouvèrent partagés. Tous les Membres du Conseil de Guerre convenoient qu'il falloit passer le Vahal, & se porter autant qu'il seroit possible au cœur du pays ennemi; mais on étoit incertain sur le choix de l'entreprise à laquelle on s'arrêteroit. L'Amiral d'Aragon vouloit qu'on ataquât le fort de Schenck. Il représentoit que c'étoit le meilleur poste où l'on pût s'établir sur le Rhin, & la clef la plus sûre pour ouvrir & fermer les passages les plus importants des environs. Il remarquoit qu'en faisant entrer l'armée dans le Betaw, & en la couvrant aussi-tôt d'un bon retranchement tiré d'un bras du Rhin à l'autre, on empêcheroit le secours par terre; & pour empêcher également que le fort ne pût être secouru par eau, il propoisoit d'armer des bâtimens, & ne doutoit pas qu'on ne parvînt d'autant plus aisément à couper les secours, que les ennemis pour pénétrer dans le fort, seroient obligés de remonter le fleuve.

Malgré l'avis de l'Amiral, la plupart de ceux qui composoient le Conseil regardèrent cette expédition comme impossible. Avant d'entrer dans le Betaw, il eût fallu traverser le fleuve, & il étoit à présumer que les ennemis feroient les derniers efforts pour en empêcher le passage. D'ailleurs on ne pouvoit guères se flatter de réunir ce qui seroit nécessaire pour couper le secours par eau dans un grand fleuve où les forces des Provinces-unies étoient très-supérieures à celles du Roi. Pour détourner encore davantage l'Archiduc de cette entreprise, on ne manqua pas de lui rappeler que le Duc de Parme n'avoit jamais osé attaquer le fort de Schenck, lors même qu'il étoit à peine en état de défense. Quelques-uns proposèrent d'assiéger en même temps Nimègue & le fort de Knotsembourg; mais il falloit toujours passer le Vahal pour investir le fort, & il ne sembloit pas facile de réussir dans une entreprise où le Duc de Parme avoit échoué. D'ailleurs le siège de Nimègue offroit de grandes difficultés. Cette ville étoit grande, bien fortifiée, & on devoit

L. XXI.

An. 1599.

s'attendre qu'elle seroit bien défendue.
 L. XXI. Enfin on ouvrit l'avis de pénétrer
 An. 1599. dans l'isle de Bommel, en traversant
 la Meuse au-dessous de sa jonction avec
 le Vahal, & d'attaquer la ville qui
 donne son nom à cette isle. Par-là on
 se rendoit maître de l'isle entière &
 du cours du fleuve. D'ailleurs Bom-
 mel touchant à la frontière, il paroif-
 soit bien aisé d'en conserver la
 possession; & la conquête de cette
 ville pouvoit être fort avantageuse à
 Bois-le-Duc, qui en est proche, & qui
 étoit au pouvoir du Roi. L'Archiduc
 se décida donc à faire le siège de Bom-
 mel; & cette résolution ayant été
 tenue secrète, on feignit de marcher
 au fort de Schenck pour donner le
 change à l'ennemi.

Mais avant de raconter les suites
 de cette expédition, il convient de
 faire connoître l'isle de Bommel. Le
 Rhin, après avoir traversé la Haute-
 Allemagne, entre dans les Pays-Bas.
 Son lit semblant trop étroit pour con-
 tenir les eaux que lui apportent un
 grand nombre de belles rivières, il
 s'y partage en deux bras, dont cha-
 cun est presque aussi large que le fleuve
 entier. Entre ces deux bras est renfer-

mée l'ancienne Isle des Bataves, qu'on appelle aujourd'hui par corruption le Betaw. Le bras droit conserve le nom du fleuve pendant plusieurs lieues. Il prend ensuite celui de Lecq, arrose la Hollande, & après y avoir reçu diverses autres rivières, il va se décharger dans la mer, divisé en plusieurs canaux, & sous différents noms. Le bras gauche s'appelle le Vahal aussitôt après sa séparation. Ayant coulé assez loin sous cette dénomination, il se réunit à la Meuse; mais ces fleuves se font à peine joints, qu'ils se quittent pour ne se rejoindre qu'après avoir formé une isle considérable qui reçoit le nom de Bommel de la ville principale qu'elle renferme. Roulant ensuite leurs eaux en Hollande, ils y reçoivent plusieurs rivières, se répandent ensemble dans les vastes golfes dont cette Province est remplie, & portent pour ainsi dire de nouvelles mers à l'Océan, où ils se perdent par un grand nombre de larges embouchures. Le fort de Schenck, comme on l'a dit en parlant de la construction de ce fort par Martin Schenck, qui lui donna son nom, est bâti sur la pointe du Betaw. Il est si bien situé

L. XXI.

An. 1599.

& si régulièrement construit, qu'il est
 L. XXI. difficile de voir une meilleure forte-
 An. 1599. resse. On rencontre Nimègue quatre
 lieues au-dessous, & le fort de Knot-
 sembours vis-à-vis de cette ville, sur
 la rive droite du Vahal. En descendant
 plus bas au confluent de la Meuse &
 du Vahal, on trouve le fort de Voorn,
 & tout auprès, la pointe de l'isle de
 Bommel. La ville de ce nom est au
 milieu de l'isle au bord du Vahal. Bien
 défendue par la rivière du côté où
 elle baigne ses murs, elle a de très-
 bonnes fortifications du côté de la
 terre.

Mais reprenons la suite des évé-
 nements. L'Archiduc avant d'attaquer
 Bommel, ayant résolu de faire une
 fausse attaque sur le fort de Schenck,
 fit partir le Comte de Bergh avec sept
 mille hommes d'infanterie & mille
 chevaux. Bergh s'avança à peu près à
 une portée de canon du fort. L'Ar-
 chiduc qui le suivit bientôt, passa sur
 l'autre bord du Rhin, & fit avancer
 l'Amiral si près de la place, qu'on la
 canonna des deux côtés du fleuve.
 Mais quelque nombreuse que fût l'ar-
 tillerie Espagnole, elle ne fit qu'un
 vain éclat, & endommagea très-peu

les fortifications. A la première nouvelle des mouvements de l'armée royale, le Prince Maurice avoit quitté ses quartiers, & ne sachant si les Royalistes avoient dessein de passer le Vahal & de pénétrer dans le Betaw pour investir le fort, il étoit venu camper à sa vue. Il fit travailler aussitôt un grand nombre de pionniers à construire des lignes au long du rivage, que les Espagnols sembloient menacer pour en rendre l'abord difficile; & après y avoir fait entrer un corps de troupes en état de les défendre, il renforça la garnison du fort de huit cents Anglois. Il se porta lui-même dans le Betaw avec la plus grande partie de son armée, & mit le fort de Schenck en sûreté. Cependant les Royalistes continuoient de le canonner. Quoique la garnison leur répondit du haut de ses boulevards par un feu aussi vif, la position du fort dans un terrain très-enfoncé, diminueoit beaucoup l'effet de leurs décharges. Maurice y suppléa par une grande plateforme, qu'il fit élever en-dehors de son enceinte. Il y établit une batterie de gros canons, & elle eut tant de succès, qu'elle tua en très-peu de

L. XXI.

An. 1599.

jours près de quatre cents hommes
L. XXI. dans le quartier de l'Amiral.

An. 1599. Pendant que les Espagnols amu-
Mai. soient l'ennemi par cette fausse attra-
que, ils travailloient ailleurs à faire
réussir leur véritable dessein. Le Gou-
verneur des Pays-Bas détacha les ré-
giments des Colonels Zapena, Stanley
& La Barlotte, & plusieurs compa-
gnies de cavalerie, commandées par
le Comte Henri de Bergh, pour tenter
plus bas le passage du Vahal, & pé-
nétrer, s'il étoit possible, dans le Beraw.
Comme il croyoit qu'il seroit plus
facile de traverser le fleuve deux lieues
au-dessous de Tiel, il avoit indiqué
cet endroit aux Chefs de ce détache-
ment. Ceux-ci ayant enlevé dans la
Meuse trente bateaux, & les ayant
fait transporter sur des charriots dans
le lieu désigné, ils se mirent en che-
min. Le succès dépendoit du secret;
mais Maurice, dont la vigilance s'é-
tendoit par-tout, avoit été instruit du
projet, & ce Prince ayant fait des-
cendre de Nimègue plusieurs barques
armées, & ayant posté un gros corps
de troupes sur le bord opposé à celui
où les Royalistes comptoient mettre
leurs bateaux à flot, se trouva bien
préparé

préparé à les repousser. Les Espagnols qui se virent prévenus, en furent déconcertés. Divisés ensuite sur le parti qu'ils avoient à prendre dans cette conjoncture, ils ne purent se concilier entr'eux. Zapena & Stanlei vouloient passer à quelque prix que ce fût. La Barlotte, au contraire, trouvoit cette entreprise téméraire, & s'y oppoisoit vivement. On jetta néanmoins quelques bateaux dans la rivière, & l'artillerie des Royalistes ayant coulé à fond trois de ceux des ennemis, on fit aussi-tôt embarquer tout ce qu'on put de meilleurs soldats, qui tâchèrent de gagner l'autre bord; mais les Hollandois firent une si vigoureuse résistance, que les Espagnols ne purent débarquer. Les Royalistes prirent alors le parti de descendre la rivière le long de la rive gauche, avec leurs bateaux & leurs munitions. Mais ils furent toujours côtoyés par les ennemis sur la rive droite.

En supposant que le passage du Vahal fût impossible, l'Archiduc avoit ordonné qu'on attaquât à l'improviste le fort de Voorn; & dans le cas où on ne pourroit pas s'en emparer, de faire la plus grande diligence pour

L. XXI.
An. 1599. entrer dans l'isle de Bommel, & s'y assurer du passage le plus avantageux. Les ennemis qui s'étoient approchés, ayant ôté aux Royalistes l'espérance de prendre Voorn, ceux-ci se hâtèrent de quitter les bords du Vahal, & après avoir rechargé leurs bateaux sur les vaisseaux qui les avoient amenés, ils marchèrent rapidement vers l'isle de Bommel. Ayant gagné les bords de la Meuse auprès du village d'Empel, ils cachèrent si adroitement leur dessein, qu'ils traversèrent ce fleuve sans éprouver presqu'aucune résistance. Tout aussi-tôt tombant sur le château de Hel, qui étoit le plus proche du rivage, ils le forcèrent de se rendre, & se procurèrent par cette conquête un passage assuré.

Cette petite expédition terminée, les Espagnols se retirèrent de l'isle, & en suivant toujours les instructions que l'Archiduc leur avoit données, ils attaquèrent le fort de Crevecœur, qui étoit situé dans le voisinage. Ce fort incommodoit beaucoup Bois-le-Duc, parce qu'il maîtrisoit l'embouchure de la rivière qui traverse cette ville, & qui se jette dans la Meuse, à un peu plus d'une lieue de distance de ses murs.

Le Gouverneur des Pays-Bas, qui avoit résolu d'en chasser les ennemis, avoit ordonné aux Chefs du détachement de l'investir aussi-tôt qu'ils se seroient procuré un passage dans l'isle de Bommel. Ils remplirent ses ordres, & l'en instruisirent. Sur le champ ce Prince décampa du fort de Schenck, & se rendit en quatre jours auprès de celui de Crevecœur. Cette forteresse, qui n'étoit pas assez bonne pour faire une longue défense, n'en fit aucune; & l'armée Espagnole eut à peine paru & fait approcher son canon, que la garnison rendit la place.

Pendant qu'on la forçoit de capituler, l'Archiduc étoit allé à Bois-le-Duc pour y former les magasins nécessaires à l'entreprise qu'il méditoit. La prise du fort de Crevecœur la rendoit plus facile, & l'Amiral entra au commencement de Mai dans l'isle de Bommel avec toute l'armée. Toutes les rivières de ces cantons sont bordées de digues qui défendent les campagnes contre les inondations. Le Général Espagnol partant des bords de la Meuse, conduisit ses troupes sur la droite en longeant la digue, & après avoir tourné du côté du Va-

L. XXI. hal, il s'arrêta dans le village d'Her-
 An. 1599. vin que ce fleuve arrose. Il y avoit été
 prévenu par plusieurs bâtimens enne-
 mis armés en guerre. Maurice, qui
 avoit prévu le projet de l'Archiduc,
 les avoit envoyés pour empêcher les
 Royalistes de passer la rivière. Les
 Espagnols qui ne s'attendoient pas à
 cet obstacle, s'efforcèrent d'éloigner
 ces bâtimens à coups de canon, &
 ne laissèrent pas de les endommager.
 Mais comme ils avoient une retraite
 assurée dans les anses que forme le
 fleuve, l'armée ne cessa point d'en
 être incommodée tant qu'elle resta
 à leur portée. Elle s'avança d'Hervin
 jusqu'auprès de Bommel, qu'elle investit.
 Les quartiers des assiégeans ayant
 été distribués suivant que le permettoit
 le terrain, une partie s'établit sur la
 digue, & le reste dans la campagne
 qu'elle borde.

Les Espagnols n'avoient pas encore
 fini ces dispositions, que Maurice,
 qui avoit fait une diligence extrême,
 étoit arrivé avec la plus grande par-
 tie de son armée. Il se campa vis-à-
 vis de Bommel, sur le bord opposé du
 Vahal, en renforça la garnison de
 mille hommes, & jetta avec la même

promptitude deux ponts sur le fleuve, l'un au-dessous, l'autre au-dessus de la place assiégée. Le premier n'étoit qu'un assemblage de petites barques pour l'usage de l'infanterie; mais le second, composé de grands pontons & destiné à la cavalerie, étoit assez large pour que deux charriots pussent y passer de front. Sur le champ il fit passer dans l'isle trois mille hommes de pied & quatre cents chevaux, qu'il chargea plus particulièrement de la défense de Bommel. Cette place étoit trop petite pour recevoir une aussi nombreuse garnison. Elle se logea en-dehors, & se couvrant aussi-tôt d'un bon retranchement bien flanqué de redoutes, défendu par un fossé & un chemin couvert, (8) elle sembla changer ce petit endroit en une grande

L. XXI.

An. 1599.

(8) Le retranchement dont le Prince Maurice fit entourer Bommel, fournit le premier modèle de cette défense, qu'on a depuis appelée chemin-couvert. C'est cette heureuse invention de Maurice, à qui l'art de la guerre, trop malheureusement nécessaire, doit dans ces derniers temps une grande partie de sa perfection, qui fit échouer l'entreprise des Espagnols sur Bommel, malgré leur supériorité.

ville. Une telle activité dans le Général ennemi, rompit les mesures des assiégeants. Ils n'avoient pas encore perfectionné leurs retranchements que l'artillerie Hollandoise qu'on avoit établie sur le bord du Vahal, celle que portoient les barques armées, & le feu de la place les écrasèrent, & ils eurent beaucoup de peine à s'en garantir. Ils y réussirent cependant. Après avoir élevé de bons épaulements & placé du canon par-tout où ils en attendoient plus d'effet, ils commencèrent eux-mêmes à battre la place en ruine, ainsi que le camp retranché des ennemis. Ils leur causèrent tant de dommage, qu'ils les forcèrent de prendre de nouvelles précautions pour se mettre à l'abri. (9)

Sur ces entrefaites l'armée des Etats,

(9) On peut rapporter, après Grotius, l'effet singulier de deux coups de canon, dont le premier tiré des retranchements Hollandois sur le camp Espagnol, emporta la tête de deux frères, qui, s'étant reconnus par hasard après une longue absence, se tenoient étroitement embrassés; & le second, parti des batteries Espagnoles, fut tuer un mari & sa femme couchés ensemble dans l'armée du Prince Maurice.

forte de dix-huit mille hommes de pied & de trois mille chevaux, s'étoit réunie auprès de Bommel. Maurice, qui étoit peu inquiet de l'entreprise des Espagnols, la dispersa aussitôt dans les villes & les villages qui bordent le Vahal. En effet, la garnison de Bommel, sur laquelle il comptoit beaucoup, sembloit plutôt attaquer que se défendre, & elle harceloit jour & nuit les assiégeants. Cependant ceux-ci avoient avancé leurs tranchées, & n'ayant négligé aucun moyen de se couvrir, ils avoient pratiqué des zigzags & construit des redoutes avec des soins infinis. Les assiégés firent de leur côté les plus grands efforts, & tentèrent une sortie générale sur la fin de Mai. On crut, pour ainsi dire, qu'ils venoient livrer bataille & non pas combler les travaux ou nettoyer la tranchée. Les Italiens & les Wallons étoient campés sur la digue au-dessus de Bommel; les Espagnols dans une prairie qui tenoit à la plaine, les Allemands, les Franco-mois & les Irlandois autour du reste de l'enceinte. Les défenseurs de Bommel ayant été renforcés par des troupes fraîches, que Maurice leur

L. XXI.

An. 1599.

L. XXI. An. 1599. avoit envoyées , tombèrent à midi
 tous à la fois sur tous les quartiers.
 Secondés du feu de plus de trente
 bâtimens chargés d'artillerie , qu'on
 avoit fait avancer sur la rivière , &
 qui foudroyoient le quartier établi sur
 la digue , ils commencèrent par l'af-
 faillir avec trois mille fantassins &
 quatre cents maîtres. Quatre mille
 hommes de pied , suivis du nombre
 de chevaux nécessaire , & partagés en
 deux corps , se jettèrent en même
 temps sur les deux autres quartiers.
 Mais l'armée royale étoit sur ses gar-
 des. Leurs mouvemens n'avoient pas
 été assez subits pour qu'on n'eût pas
 eu le temps de se préparer à les rece-
 voir. On combattit de part & d'autre
 avec la plus grande résolution , & tan-
 dis que les assiégés tâchoient de pé-
 nétrer à quelque prix que ce fût dans
 les lignes des assiégeans , ceux-ci n'o-
 mettoient rien pour les repousser. Tou-
 tes les troupes s'y distinguèrent. La
 cavalerie ne se battit pas avec moins de
 bravoure que l'infanterie , & le feu de
 l'artillerie fut également vif des deux
 côtés. Néanmoins la résistance des Es-
 pagnols rebuta les Hollandois , qui ,
 après avoir combattu pendant trois

heures, prirent le parti de se retirer. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. Au reste, cette action fit encore plus d'éclat qu'elle ne fût meurtrière. Les assiégés revinrent à la charge la nuit suivante, dans la persuasion qu'ils surprendroient les assiégeants, qui ne devoient pas s'attendre à une attaque si brusque & si prochaine. En effet, les Italiens & les Wallons, sur lesquels ils se jettèrent avec impétuosité, n'y étoient point préparés. Un grand nombre de soldats de ces deux nations furent tués du premier choc; & d'Avalos, Mestre-de-Camp, y fut dangereusement blessé. Le succès de la garnison se soutint même pendant quelque temps; mais les assiégeants s'étant remis en ordre, se défendirent avec tant de bravoure, que les ennemis furent encore contraints d'abandonner leur attaque.

Trois jours après cette sortie, la garnison qui, fière de son grand nombre, cherchoit sans cesse l'occasion de se signaler, résolut de faire un dernier effort, & choisit le temps de la nuit, afin de mieux surprendre les assiégeants. Le Seigneur de La Noue, fils du brave La Noue, ce Capitaine

L. XXI.

An. 1599.

19 Mai.

L. XXI.

An. 1599.

si estimé, dont on a parlé si souvent dans le cours de cette Histoire, étoit passé avec beaucoup d'autres Officiers François Huguenots, au service des Provinces-unies. Ce Seigneur, digne fils de son pere par sa bravoure & sa capacité dans l'art militaire, fut chargé par Maurice de cette importante attaque. Le Général Hollandois lui ayant donné un corps de cinq mille hommes, composé par préférence de l'infanterie Françoisise, & d'un détachement choisi d'infanterie Angloise, lui commanda de se porter principalement sur les travaux que les assiégeants faisoient sur la digue. La Noue s'avança avec la plus grande ardeur, & à la faveur d'une neige épaisse qui tomboit alors, il attaqua si vivement les Royalistes, qu'il les mit en désordre. Les Wallons furent les premiers qui se présentèrent à l'ennemi. Le Mestre-de-Camp d'Archicourt qui les commandoit, fit la plus belle défense; mais ayant été dangereusement blessé, & les ennemis redoublant de courage, il fut contraint de reculer. Le bruit de cette brusque attaque avoit déjà fait prendre les armes aux troupes qui avoient leurs quartiers dans le voisinage. L'alarme s'étant

répandue dans toute l'armée, on se disposoit à combattre. Quelques compagnies d'infanterie Espagnole & Italienne arrivèrent les premières, & continrent la furie de l'ennemi. Elles furent bientôt renforcées par de nouvelles troupes, & l'on mit les tranchées à couvert. Enfin, les assiégés désespérant de pousser plus loin leur succès, & voyant paroître le jour, se retirèrent en bon ordre. Ils furent poursuivis par les Espagnols jusques sous le canon de la place, mais ils se battirent toujours avec intrépidité, & de part & d'autre la valeur fut héroïque.

Le siège avoit déjà duré vingt jours, fans que les assiégeants eussent fait aucun progrès considérable, & il étoit aisé de voir qu'une ville défendue par une bonne garnison, qui étoit rafraîchie continuellement par l'armée Hollandoise, ne pourroit être prise. Les Espagnols en l'attaquant avoient voulu s'assurer d'une place forte sur le Vahal, qui les rendit maîtres de passer ce fleuve & de pénétrer en Hollande. Mais l'entreprise sur Bommel ne pouvant réussir, l'Archiduc songea à prendre un autre moyen de réaliser son

L. XXI.

An. 1599.

projet. On lui conseilla (10) de construire dans quelque autre canton de l'isle une forteresse capable de suppléer à la conquête de Bommel. Au confluent de la Meuse & du Vahal, dans l'endroit précisément où ces deux fleuves s'éloignant l'un de l'autre, commencent à former cette isle, on trouve une pointe, qui après s'être un peu élargie, vient aussi-tôt à se retrécir. L'isle s'étend ensuite considérablement, jusqu'à ce que les fleuves qui la circonscrivent & l'embrassent dans son contour, se soient rejoints. Ce fut sur la partie la plus étroite de cette langue de terre que l'on proposa au Cardinal de bâtir un grand fort, qui occupant tout l'intervalle que l'on trouve entre le Vahal & la Meuse, serviroit de frein à l'ennemi. On devoit de ce poste l'incommoder beaucoup plus qu'on n'auroit pu le faire du fort de

(10) Les Espagnols avoient perdu plus de deux mille hommes, quand ils se déterminèrent à abandonner l'attaque de Bommel. Ce fut Charles Coloma, brave Officier Espagnol, & non moins habile Ecrivain, à qui l'on doit une Histoire aussi judicieuse qu'exacte de ces événements, qui suggéra l'idée de construire le fort de Saint-André.

Schenck , & donner d'autant plus d'in-
 quietude aux Provinces confédérées ,
 que le fort proposé seroit situé plus
 près du centre de leur pays. L'Archiduc
 goûta beaucoup ce projet. Il le fit
 aussi-tôt examiner dans son Conseil ,
 & il y fut extrêmement applaudi. Il se
 porta ensuite lui-même sur le lieu ,
 suivi des principaux Officiers de son
 armée , & on s'y confirma dans la ré-
 solution d'exécuter au plutôôt le dessein
 qu'on avoit pris. On leva donc sur le
 champ le siège de Bommel , & Velasco ,
 Général de l'artillerie , fut chargé
 de la construction du fort.

L. XXI.

An. 1599.

Juin.

L'attaque de Bommel ayant été
 abandonnée, l'armée Espagnole se ren-
 dit au village d'Hervin , & sans dif-
 férer plus long-temps , elle se posta
 dans l'endroit où l'on vouloit cons-
 truire la nouvelle forteresse. Le Prince
 Maurice , qui avoit pénétré le projet
 des ennemis , les suivit avec son ar-
 mée , & après avoir remonté le Va-
 hal , il s'établit vis-à-vis de l'armée
 royale , sur le rivage opposé. Il mit
 aussi-tôt son canon en batterie , fit ti-
 rer sur elle , & s'efforçant de troubler
 par son feu les travaux que les en-
 nemis alloient commencer , il ne cessa

plus de les foudroyer. Mais Velasco
L. XXI. lui répondit par des décharges aussi
An. 1599. vives. Son artillerie fut si bien servie,
que Maurice fut obligé de se couvrir
d'un épaulement surmonté d'une plate-
forme très-élevée & assez large pour
contenir vingt bouches à feu. Velasco
en fit autant, & le canon tirant de
part & d'autre avec fureur & sans re-
lâche, on ne put se mettre assez promp-
tement à l'abri, pour qu'il ne fût pas
très-meurtrier. On perdit dans les deux
armées plus de douze cents hommes,
tant tués que blessés, par cette effroya-
ble tempête.

Velasco parvint pourtant à se cou-
vrir, & commença enfin avec la plus
grande diligence à faire construire le
nouveau fort. On le plaça dans l'es-
pace le plus étroit de la pointe de
l'isle. Ce fut un pentagone, formé de
deux grands bastions du côté de la
Meuse, de deux autres de la même
force sur le Vahal, & d'un cinquième
qui fut tourné vers la terre. On les
joignit par de bonnes courtines, à qui
les deux fleuves servirent de fossé.
On n'en creusa que dans la partie où
l'eau ne pouvoit environner la place,
& on les fit aussi larges que profonds.

Trois mille hommes de pied couvroient les travaux, que mille soldats, secondés de deux mille pionniers, poussèrent avec une vivacité extrême. Tout auprès de l'endroit où l'on travailloit à construire ce nouveau fort, se trouve celui de Voorn, dont les ennemis étoient maîtres. Maurice prit le parti de venir camper sous ses murs, & après avoir fait traverser le Vahal à la plus grande partie de son armée, il s'y établit, dans la vue de gêner de plus près les opérations des Espagnols. Trois mille hommes de pied passèrent par ses ordres de Voorn, sur la pointe de l'isle de Bommel, & s'étant emparés du village d'Hervorden, ils s'y retranchèrent. Ce poste étoit très-avantageux, & les Espagnols en furent prodigieusement incommodés. Ces derniers tentèrent aussi-tôt de chasser ces voisins dangereux. On détacha, à cet effet, le Comte de Bergh à la tête d'un gros corps d'infanterie, presque toute Espagnole, qui les attaqua avec la plus grande bravoure. Mais comme ils étoient à l'abri de leurs retranchements, ils soutinrent l'assaut avec intrépidité. Les Royalistes furent contraints de se retirer,

L. XXI.

An. 1599.

4 Juillet.

L. XXI. après avoir perdu plus de trois cents
An. 1599. hommes, entre lesquels on comptoit
plusieurs Capitaines, & quelques autres personnes de distinction. Malgré ces obstacles, la construction du fort avançoit rapidement. L'infanterie Espagnole, campée dans les environs, y faisoit la garde avec tant d'exactitude, que les ennemis ne purent jamais l'interrompre.

La cavalerie Espagnole qui n'avoit pu rester dans l'isle de Bommel à cause de la difficulté du terrain, & de la disette des fourrages, avoit passé la Meuse pour prendre des quartiers en Brabant, où on l'avoit dispersée autour de Megue, dans les villages les plus proches de l'armée Royale. Un pont établi sur cette rivière, entretenoit sa communication avec l'infanterie, & la mettoit à portée d'en recevoir du secours. Pour la mettre encore mieux en sûreté, & la défendre des approches de l'ennemi, on avoit construit un fort sur la digue, par où il pouvoit venir l'attaquer. Mais quelques précautions qu'on eût prises, cette cavalerie restant toujours séparée du gros de l'armée, Maurice ne désespéra pas de tirer quelque avan-

tage de cette position. Il fit jeter à ce dessein un pont sur la Meuse, vis-à-vis de Voorn, & après avoir choisi six mille fantassins, qu'il mit aux ordres du Colonel Vere, Anglois, & du Seigneur de La Noue, & quinze cents maîtres, dont il donna le commandement au Comte Ernest de Nassau, il les tint prêts à marcher au moment qu'il le jugeroit à propos. Le fort qu'on construisoit sur la digue pour protéger la cavalerie Espagnole, n'étoit pas encore achevé; mais Ambroise Landriano, qui la commandoit, étoit sur ses gardes. Il avoit des postes en avant, & lui-même se portoit en personne par-tout où il étoit nécessaire. Ne se croyant pas assez à l'abri des entreprises du Général des Provinces-unies, sous la protection du fort Durango, nom que ce fort avoit reçu d'un Major Espagnol qui étoit chargé de le faire construire, il avoit garni de redoutes les digues aux environs desquelles les quartiers de sa cavalerie étoient dispersés, & il n'avoit rien négligé pour ne se pas laisser surprendre.

Néanmoins, le fort Durango étant sa principale défense, Maurice n'a-

L. XXI.

An. 1599.

L. XXI.

AN. 1599.

13 Juillet.

bandonna pas le dessein de l'attaquer, avant que cet ouvrage eût reçu sa dernière perfection. Le Comte de Nassau, Vere & La Noue se mirent en marche au commencement de Juillet, & se portèrent d'abord contre le fort Durango, afin de se délivrer de cet obstacle qui pouvoit nuire à l'exécution de leur projet. Vere & La Noue ayant pris avec eux la plus grande partie de leur infanterie, & étant soutenus, autant que le terrain pouvoit le permettre, par la cavalerie du Comte Ernest, ils livrèrent un assaut terrible au fort. Les Anglois & les François y signalèrent leur courage à l'envi, animés par l'exemple de Vere & de La Noue leurs chefs. Etant montés en foule au long des échelles appuyées en grand nombre aux remparts du fort, ils jettèrent leurs piques & leurs mousquets, & n'attaquèrent plus que l'épée à la main, couverts de leurs boucliers. Cinq cents hommes, partie Espagnols & partie Wallons, défendoient le fort avec une intrépidité héroïque. Ils suppléèrent par la vigueur de leurs coups à l'imperfection de ses défenses, & rendirent les efforts des ennemis inutiles.

Le combat se soutint long-temps ; mais l'Amiral d'Aragon averti par le bruit de l'attaque, étant venu au secours avec la plus grande partie de l'infanterie Espagnole, l'ardeur des assaillants ne tarda pas à se ralentir. Intimidés par son approche, ils cédèrent insensiblement, & prirent enfin le parti de se retirer, après avoir perdu trois cents hommes, & en avoir tué soixante & dix aux Royalistes. Vere & La Noue n'ayant pas réussi, le Comte de Nassau n'osa combattre la cavalerie Espagnole. D'ailleurs, Landriano s'étoit présenté de manière à lui faire espérer peu de succès.

Ce fut la dernière affaire qui se passa entre les deux armées. (11) Le fort Durango ayant été entièrement achevé, & les quartiers de la cavalerie ennemie ayant été mis hors d'atteinte, Maurice ne tenta plus rien dans cette partie. Il ne pouvoit d'ailleurs rien entreprendre dans l'isle de Bommel contre le nouveau fort. Il étoit presque fini, & Maurice auroit

(11) Il y eut encore une action assez vigoureuse, & aussi peu décisive, le 30 Juillet, suivant de Thou.

infailliblement échoué dans son entre-
 L. XXI. prise. Le Cardinal Archiduc, qui desi-
 An. 1599. roit avec ardeur d'achever cet ou-
 vrage avant son départ de Flandre,
 n'avoit cessé d'en presser les travaux,
 & s'y étoit souvent transporté en per-
 sonne. Le Marquis de Burgaw, son
 frère, qu'on avoit déjà vu servir en
 Flandre contre le Duc de Parme, s'é-
 toit rendu depuis peu auprès de lui.
 Le fort se trouvant à peu près dans
 l'état où il devoit être, ces deux Prin-
 ces en visitèrent ensemble les ouvra-
 ges, & y laissèrent les ordres qu'ils
 jugèrent convenables. On avoit mar-
 qué l'emplacement de l'Eglise au mi-
 lieu de la place d'armes. Le Cardinal
 y mit la première pierre, & ce Prince,
 qui avoit une dévotion particulière à
 Saint-André, dont il portoit le nom,
 le donna au fort ainsi qu'à l'Eglise.
 Cette cérémonie fut d'autant plus ma-
 gnifique, qu'elle fut relevée de tous
 les honneurs militaires en usage dans
 ces occasions. L'artillerie du fort fit
 un grand nombre de décharges, que
 les soldats accompagnèrent de toutes
 les démonstrations de la joie la plus
 vive. Les Espagnols regardoient cette
 forteresse, comme le boulevard du

parti du Roi dans ce canton, & comme devant lui procurer la conquête de la Hollande. Ses remparts dominoient l'un & l'autre fleuve dont ils étoient baignés. Chacun des cinq bastions étoit de la même grandeur, & de la forme la plus régulière. Les fossés qu'on avoit creusés étoient très-profonds, & l'eau y entrant à la hauteur d'une pique & plus, ils réunissoient le Vahal & la Meuse, qui couloient alternativement l'un dans l'autre, suivant leur élévation. Ces fossés étoient couronnés dans toute leur étendue d'un chemin couvert, & défendus en avant par de fréquentes redoutes. On y tenoit douze barques bien armées, qui devoient croiser dans les deux rivières. Le fort de Saint-André étant ainsi en état de défense, les Provinces-unies ne tardèrent pas long-temps à s'appercevoir du dommage qu'il pouvoit leur causer; & afin de réprimer les entreprises des Espagnols, le Prince Maurice se hâta de construire sur le bord opposé du Vahal une forteresse semblable. Quoiqu'elle ne fût ni si régulière ni si grande, elle l'étoit néanmoins assez pour fermer le passage aux Royalistes,

L. XXI.

An. 1599.

& arrêter leurs excursions dans cette
L. XXI. partie.

An. 1599. Mais il est temps de raconter ce que firent les Princes Allemands confédérés après l'assemblée de Coblents. Leurs préparatifs s'étoient ressentis de la lenteur qu'on reproche à la nation Allemande. Le Comte de la Lippe avoit éprouvé d'ailleurs toutes les difficultés inévitables quand il s'agit de réunir dans un même projet un grand nombre de volontés différentes, & il n'avoit pu rassembler que difficilement les contingents que les divers Etats ligués s'étoient engagés de fournir. Les Provinces-unies avoient tâché d'échauffer le zèle de tous ces Souverains. Pendant que l'armée royale étoit occupée au siège de Bommel, & ensuite à la construction du fort Saint-André, le Comte d'Hohenloë ne cessoit de les presser au nom des Provinces, pour qu'ils profitassent de la circonstance. Il leur représentoit la facilité qu'ils auroient, s'ils se hâtoient de réunir leurs troupes à l'armée de Maurice, non-seulement de chasser les Espagnols de l'Empire, mais encore de punir l'insolence de leur invasion par quelque conquête importante dans

leur propre pays. Le Comte de la Lippe joignoit ses instances à celles du Comte d'Hohenloë. Les Princes confédérés qui vouloient inquiéter, & même effrayer les Espagnols, avoient fait espérer aux Hollandois qu'ils se réuniroient bientôt à eux.

Mais l'Archiduc qui avoit senti la nécessité d'appaîser le ressentiment de ces Princes, n'avoit rien négligé pour y parvenir. Les troupes du Roi qui s'étoient établies dans la Westphalie, l'avoient évacuée dès le commencement de la campagne. Emerich avoit été remis entre les mains du Duc de Cleves, & on lui promit de lui rendre bientôt Reés, & toutes les autres places de sa domination, que les Espagnols occupoient encore. L'Electeur de Cologne continuant d'ailleurs d'interposer ses bons offices auprès des Confédérés, ils avoient refusé de joindre leurs troupes à celles des Provinces-unies, & s'étoient fixés à la résolution d'assurer seulement à l'avenir leur neutralité. Ils ne s'écartèrent point de ce plan. Sans se laisser séduire par les avantages qu'on leur faisoit espérer, & craignant plutôt que les Espagnols, loin de sortir des villes neutres

L. XXI.

An. 1599.

15 Mai.

L. XXI.

An. 1599.

Août.

dont ils étoient encore les maîtres, ne songeassent à reprendre leurs quartiers d'hiver dans celles qu'ils avoient abandonnées, ils rassemblèrent leurs troupes, qui furent se camper sur les bords du Rhin, auprès de Rhinberg. Cette armée, (12) moins bonne que nombreuse, montoit, suivant la commune opinion, à vingt-cinq mille hommes de pied, & à quatre mille maîtres, presque tous de nouvelles levées & peu aguerris. La capacité de son Général étoit médiocre, & il n'avoit sous lui que des Officiers peu estimés. Sa première démarche fut d'autoriser les habitants de Wesel à défendre

(12) Cette armée, composée des troupes de Brunswick, de Hesse & de Brandebourg-Onolsbach, étoit à peine forte de douze mille hommes de pied, & de deux mille de cavalerie, suivant Grotius. L'Electeur Palatin, & les Electeurs de Mayence & de Treves n'y avoient point-envoyé leur contingent. L'Electeur de Cologne, au contraire, favorisoit les Espagnols, qui firent même des recrues, & se procurèrent des munitions de guerre & de bouche dans la Capitale de son Electorat. Le reste des Provinces voisines qui craignoient les succès des Espagnols & leur vengeance, n'osèrent renforcer les troupes qui prenoient leur défense.

dre de nouveau l'exercice de la Religion Catholique dans l'enceinte de leurs murs. On vit bien alors qu'ils ne l'avoient permis que de mauvaïse foi. Enhardis par la proximité de l'armée des Princes ligués, & par l'éloignement de celle d'Espagne, ils profcrivirent sur le champ le culte de cette Religion. Le Nonce résident à Cologne, étoit encore à Wesel, où il étoit venu dans l'espérance d'y étendre l'empire de la Foi Catholique. Dès qu'il fut instruit du parti que cette ville avoit pris, il en sortit aussitôt avec tous les Prêtres séculiers & réguliers qu'il y avoit conduits; mais ils ne se retirèrent pas sans avoir été insultés par la populace; & ce fut sur-tout contre certains Religieux, qu'elle avoit le plus en aversion, qu'elle se porta à de plus grands excès.

Le culte Protestant ayant été rétabli dans Wesel comme auparavant, l'armée des Princes alla investir Rhinberg. Ils prétendoient que cette ville étant de la dépendance de l'Empire, elle devoit jouir de la neutralité, & que les deux Puissances belligérantes s'en étoient tour-à-tour injustement

L. XXI.
An. 1599.

emparées. Il y avoit très-peu de temps que Rhinberg étoit rentrée au pouvoir de l'Espagne, & on n'y avoit laissé en garnison qu'un corps d'infanterie Allemande, & quelques compagnies de Wallons. Cette garnison étoit alors mutinée. Ces étranges révoltes étoient devenues si ordinaires aux troupes du Roi, qu'on en voyoit, pour ainsi dire, éclater de nouvelles chaque jour dans quelque canton de la Flandre. Les mutins de Rhinberg avoient chassé leur Gouverneur, & n'étoient plus qu'aux ordres de leur Elu & des Officiers qu'ils s'étoient donnés. Cette circonstance parut favorable pour faire le siège de cette ville ; mais auparavant les Comtes de la Lippe & d'Hohenloë essayèrent de gagner les mutins par des offres brillantes, & en leur représentant que nés Allemands & Wallons, leur naissance devoit les attacher aux intérêts de leur nation. Mais loin d'accepter les propositions qu'on leur fit, ils se préparèrent à la plus vigoureuse défense, & montrèrent que s'ils avoient secoué le joug de l'obéissance, ils ne s'étoient pas soustraits aux loix de la fidélité. Le Comte de la Lippe ayant

donc entrepris le siège de Rhinberg, la résistance de la garnison fut si vive & si courageuse, qu'il fut contraint de l'abandonner honteusement. Néanmoins, pour tenir en respect cette ville, dont il se proposoit de recommencer le siège, il fit construire sur l'autre bord du Rhin un fort assez considérable, & y laissa une garnison nombreuse.

L'armée Allemande n'ayant pu réussir à Rhinberg, se porta sur Reés, grande ville située sur la droite du Rhin. C'étoit presque la seule place que les Espagnols n'eussent pas restituée au Duc de Cleves, & ils promettoient de la rendre incessamment. Malgré leurs promesses, les Confédérés qui ne s'y fioient pas, ou qui vouloient peut-être se signaler par quelque exploit, résolurent de faire le siège de Reés. Les Provinces-unies qui tâchoient toujours de les animer & d'exciter leur zèle, avoient envoyé au Comte d'Hohenloë un corps assez considérable d'infanterie & de cavalerie, pour l'employer à leur service. Encouragé par l'arrivée de ce renfort, le Comte de la Lippe s'approcha de Reés sur la fin d'Août, & l'investit. Ramire de

L. XXI. An. 1599. Guzman, Espagnol, y commandoit un peu plus de huit cents hommes, Espagnols, Allemands & Wallons. Une partie de cette garnison étoit chargée de défendre une forte redoute qu'on avoit construite vis-à-vis de la ville sur l'autre bord du fleuve. Guzman voyant que son monde ne pouvoit pas suffire pour soutenir la double attaque des ennemis, & à la redoute & à la place, en avertit l'Amiral d'Aragon, & lui demanda du renfort. Il lui étoit d'autant plus nécessaire, que les Confédérés n'avoient pas tardé à commencer le siège, & qu'ils s'étoient couverts de bons retranchements. Le Comte de la Lippe avoit pris son quartier au dessus de la ville, & le Comte d'Hohenloë au dessous. Ce dernier, vieux Capitaine & fort expérimenté, sur-tout dans la pratique des sièges, craignant que la place assiégée ne reçût du secours par le moyen du fort, dont les Espagnols étoient en possession de l'autre côté du Rhin, conseilloit de faire passer la rivière à une partie de l'armée, & d'attaquer cet ouvrage. Mais soit défaut de lumière, soit jalousie de la part des autres Généraux, ils refusè-

rent de suivre son conseil, & s'en tin-
rent à pousser leurs tranchées, & à
faire jouer leurs batteries.

L. XXI.

An. 1599.

On avoit commencé par établir
plusieurs pièces de canon sur la digue
qui longe le Rhin, & défend Reés
& les campagnes voisines contre les
inondations de ce fleuve. Comme la
digue domine la ville, cette artillerie
toute éloignée qu'elle étoit, lui cau-
soit beaucoup de dommage. Les deux
Comtes établirent ensuite beaucoup
plus près d'autres batteries, composées
d'un grand nombre de pièces de très-
gros calibre. L'attaque dont le Comte
d'Hohenloë s'étoit chargé, faisoit des
progrès rapides. Il battoit en ruine
la pointe d'un bastion revêtu, & il
espéroit de pouvoir y livrer bientôt
l'assaut. Cependant la garnison retar-
doit ses opérations par tous les moyens
possibles, & ne cessoit de le harceler
par de fréquentes sorties; mais Guz-
man n'étoit pas assez en forces pour
faire une longue défense, & il pres-
soit l'Amiral de lui envoyer du se-
cours. On dépêcha aussi-tôt sept cents
fantassins choisis entre les Espagnols,
les Francomtois & les Wallons. S'étant
approchés au milieu de la nuit des

bords du Rhin auprès de la redoute,
 L. XXI. ils y passèrent le fleuve, & entrèrent
 An. 1599. sans obstacle dans la ville.

11 Sept.

Ce renfort encouragea beaucoup les assiégés. Ils firent aussi-tôt une vigoureuse sortie sur le quartier du Comte de la Lippe, dont l'attaque étoit la plus molle. La moitié de la garnison s'étant partagée en trois corps d'égale force, ils tombèrent sur les assiégeants avec tant de résolution & de bravoure, qu'ils les forcèrent de reculer, & les mirent en désordre. La foiblesse de leur résistance anima de plus en plus la garnison, elle redoubla de courage, & les chassa de la plus grande partie des tranchées. Elle parvint même jusqu'aux batteries, encloua plusieurs canons, brisa les affuts de quelques autres, & forcée enfin par la supériorité du nombre de faire retraite, elle conduisit en triomphe dans la place une pièce de canon de moyen calibre, qui servit de trophée à ses succès. Les assiégeants perdirent en cette occasion environ deux cents hommes, & les assiégés un très-petit nombre. Mais cet échec eut des suites bien plus funestes pour les ennemis.

Il accrut la méfintelligence qui ré-
 gnoit déjà parmi les Généraux Alle- L. XXI.
 mands. Ils se plainquirent amèrement An. 1599.
 les uns des autres, & tous se rejet-
 tèrent principalement sur le Comte
 de la Lippe. Ils imputoient leur mal-
 heur à son peu de capacité. Enfin le
 trouble & l'épouvante s'emparèrent
 tellement de tous les esprits, que les
 soldats méprisant les loix de la disci-
 pline, & se refusant à toute espèce de
 subordination, on fut contraint deux
 jours après de lever le siège. (13)

(13) Ce siège, qui fut fait avec la plus
 grande négligence, ne pouvoit réussir. L'armée
 Allemande vivoit dans la licence; ne ménageoit
 guères davantage les Peuples qu'elle étoit
 venue défendre, que les Espagnols ne l'avoient
 fait pendant l'hiver, & s'embarassoit peu du
 succès. La garnison de Reés la méprisoit, in-
 vitoit les Allemands à boire, & enivra plus
 d'une fois ceux d'entr'eux qui ne craignirent
 pas d'accepter ses offres. Le Comte de la
 Lippe étoit d'ailleurs un mauvais Général, in-
 capable, dit de Thou, de conduire lui-même
 son armée, ou de suivre les conseils d'Officiers
 plus expérimentés. Les Comtes d'Hohenloë
 & de Solms, que les Etats-Généraux avoient
 envoyés aux Princes qui avoient pris les ar-
 mes, & qui commandoient sous lui, mettoient
 le comble au désordre par leurs dissentions.

L. XXI.

An. 1599.

La retraite des assiégeants fut encore plus honteuse que le parti qu'on venoit de prendre. L'armée se retira dans le plus grand désordre. Les soldats effrayés s'empressant à l'envi de s'éloigner de Reés, laissèrent dans les divers quartiers de l'attaque une grande partie du bagage. Ils perdirent bientôt le reste. La crainte de ne pouvoir pas échapper assez tôt, leur fit même abandonner dans les campagnes une quantité considérable de charriots qui le portoient, & laisser sur la rivière plusieurs bateaux chargés de munitions de bouche, qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Il profita de son avantage, poursuivit les Allemands, massacra les traîneurs, mit en déroute ceux qui purent échapper à ses coups, & jeta l'armée entière dans une confusion affreuse. Elle se rendit cependant à Emerich; mais la garnison de Reés continuant de la harceler, & la division augmentant chaque jour entre les chefs divers des

On ne devoit attendre de cette levée de bouclier que des entreprises mal concertées, plus mal exécutées, du déshonneur, & des pertes sans le plus léger avantage.

troupes confédérées, elles se débandèrent, & bientôt la désertion fut générale. En vain les Etats-Généraux envoyèrent Guillaume de Nassau, Gouverneur de Frise, homme sage, bon Capitaine, & le plus proche parent du Prince Maurice, pour y rappeler la bonne intelligence, & y rétablir la discipline, s'il étoit possible. Son habileté y échoua; & comme l'automne avançoit beaucoup, & que l'abondance des pluies ne permettoit plus de camper, l'armée des Confédérés se dissipa entièrement sur la fin de Novembre. Pour surcroît d'infortune, une bonne partie des troupes qui la composoient, n'ayant pas été payée, elle se mutina, & fit, en se retirant, les plus grands ravages par-tout où elle passoit. Il fallut pour remédier à cette malheureuse contagion, qui se répandit rapidement de tous côtés, que l'Empereur publiât un Rescrit, & qu'on employât la force pour le faire respecter.

Malgré leurs succès, les Espagnols remplirent leurs promesses, & rendirent au Duc de Cleves Reés & toutes les Places de sa domination qu'on

L. XXI. n'avoit pas encore évacuées. (14) Telle fut l'issue des mouvements des Etats confédérés. C'est le sort ordinaire des Liges, qui, sous un éclat imposant, cachent beaucoup de foiblesse. La diversité des intérêts des différents chefs empêche le concert qui devoit régner entr'eux. Chacun tâche de parvenir à son but particulier, & abandonne ensuite l'intérêt commun. (15)

Pendant que ces événements occupoient la scène en Flandre, l'Archiduc Albert & l'Infante Isabelle, qui étoient demeurés quelques mois au-

(14) Les Espagnols firent quelque chose de plus. Ils promirent de dédommager les Etats, qui avoient souffert de leur invasion. L'Empereur nomma les Comtes d'Isembourg & de Manderscheid pour estimer les pertes qu'ils avoient causées; mais ce ne fut qu'un leurre pour appaiser l'Empire. Il ne paroît pas que les Souverains lésés aient jamais reçu de satisfaction effective.

(15) Pendant que les Espagnols échouoient devant Bommel, & que les Allemands se déshonoroient devant Reés, le Comte Guillaume de Nassau, Gouverneur de Frise, reprit Dotekom, la seule place de la domination des Provinces-unies, que l'Amiral eût prise l'année précédente.

près du Roi depuis leur mariage, (16) ~~étaient~~
 étoient en route pour venir prendre L. XXI.
 possession de leurs Etats. Ils s'étoient An. 1599.
 embarqués à Barcelone, au commen-
 cement de Juin, sur une flotte com-
 posée de vingt-quatre galères, que
 commandoit le Prince Doria, & ils
 étoient heureusement arrivés en peu
 de jours à Genes, d'où ils s'étoient
 rendus à Milan. Ils s'étoient arrêtés
 pendant le cours du mois de Juillet
 dans cette ville, où le Cardinal de
 Diechstristein, Légat du Pape, les
 avoit complimentés de la part de Sa
 Sainteté. Après avoir traversé la Sa-
 voie, la Franche-Comté, & la Lor-
 raine, ils étoient enfin entrés en Flan-
 dre les premiers jours de Septembre.
 L'Archiduc André étoit allé au devant
 d'eux à Halle, petite ville éloignée
 de trois heures de chemin de Bruxel-
 les, & après les avoir informés de l'é-
 tat de leurs affaires, ce Prince étoit
 aussi-tôt parti pour l'Allemagne, où le
 Marquis de Burgaw, son frère, l'avoit

(16) Cette cérémonie s'étoit faite à Va-
 lence, le 18 Avril.

L. XXI.

An. 1599.

précédé de quelques jours. (17) Cependant on avoit fait à Bruxelles les préparatifs de l'entrée des nouveaux Souverains des Pays-Bas. On n'avoit rien épargné pour la rendre magnifique, & le nombre des étrangers qui étoient accourus pour voir cette cérémonie, étoit prodigieux. Elle se fit le 6 Septembre. Elle fut très-brillante. La noblesse la plus distinguée composoit la Cour des nouveaux Souverains. La ville de Bruxelles s'empressa de leur témoigner son zèle & son attachement par de superbes arcs de triomphe, & par toutes les démonstrations de la satisfaction publique.

Aussi-tôt après cette cérémonie, Albert prit en main les rênes du gouvernement. Quoique la souveraineté vint du chef de l'Infante, cette Princesse crut convenable de laisser

(17) Ce Prince ne s'en retourna pas directement en Allemagne. Il voulut auparavant voir la France; & il vint trouver le Roi à Orléans, où il s'étoit rendu à l'occasion du grand Jubilé de l'année 1600. Il partit, très-mécontent de Mendoza, à qui il attribuoit le mauvais succès de la dernière campagne. Mendoza se vengea en récriminant.

l'administration de ses Etats au Prince son mari. Son premier soin fut de faire dresser la formule du serment qu'il devoit prêter, & de ceux qu'il avoit droit d'exiger de ses sujets. Cette rédaction ne souffrit pas peu de difficultés à cause des soupçons qu'enfante toujours dans l'esprit des peuples la crainte de laisser donner atteinte à leurs privilèges. Mais les nuages s'étant bientôt dissipés, & la formule des deux serments ayant été réglée à l'amiable, les Archiducs (ils se faisoient appeller ainsi,) se rendirent sur la fin de Novembre à Louvain, première ville du Brabant. Comme ce Duché étoit le premier & le principal des Etats réunis sous leur domination, la solennité de la prestation du serment s'y fit à la satisfaction mutuelle. L'Archiduc & l'Archiduchesse le prêtèrent successivement dans les villes les plus voisines, & celle d'Anvers sur-tout les reçut avec une pompe dont on ne se rappelle aucun exemple. Ils parcoururent également les autres Provinces où ils jugèrent à propos de se montrer. Enfin après avoir été accueillis par-tout avec les honneurs qui

L. XXI.

An. 1599.

L. XXI. leur étoient dus , & après avoir donné à leurs Peuples toutes les marques de bonté & de tendresse qui pouvoient les flatter , ils revinrent à Bruxelles, où ils avoient fixé leur résidence. (18)

(18) L'étiquette qu'Albert introduisit dans sa Cour déplut beaucoup aux Flamands. Il se fit servir à genoux ; prit l'habillement Espagnol, & sembla vouloir adopter exclusivement les mœurs & les coutumes de cette nation. On regarda comme un événement de très-mauvais augure à son administration, de ce qu'on apperçut deux villages embrasés par un parti Hollandois, pendant que ce Prince & l'Infante prêtoient à Louvain les serments accoutumés hors de la ville.



L I V R E X X I I .

S O M M A I R E .

NOUVELLE mutinerie des troupes Es- 1600.
 pagnoles. Surprise de Wachtendonck.
 Prise des forts de Crevecœur & de
 Saint-André. Assemblée des Etats-
 Généraux à Bruxelles. L'Empereur
 envoie des Ambassadeurs en Flandre.
 Ils négocient un accommodement avec
 les Provinces-unies. Propositions de
 paix entre l'Espagne & l'Angleterre.
 Le Prince Maurice entre en Flandre,
 & investit Nieuport. L'armée des Ar-
 chiducs marche au secours de cette
 Place. Discours de l'Archiduchesse à
 son armée. Ses premiers succès. Za-
 pena détourne l'Archiduc de livrer
 bataille. Avis contraire de La Bar-
 lotte. Le hasard décide ce Prince.
 Maurice se prépare à combattre. Son
 discours à ses troupes. Ses disposi-
 tions. Ses avantages. Bataille de
 Nieuport. Maurice remporte la vic-
 toire. Perte des deux côtés. L'Archi-
 duc se retire à Gand. Maurice re-
 tourne en Hollande par mer. Rup-

1601.

ture des Conférences de Berg-op-zoom. Siège de Rhinberg par le Prince Maurice. Prise de Rhinberg. Siège d'Ostende. Description de cette Place. Premiers travaux du siège. Le Colonel Vere, Anglois, entre dans Ostende avec trois mille hommes. On construit une digue à l'attaque de Saint-Albert. On en construit une seconde à l'attaque de Bredené. Le Prince Maurice échoue devant Bois-le-Duc. On se dispose à donner l'assaut à Ostende. Les assiégeants sont repoussés.

1602.

Le siège continue pendant l'hiver. Mort d'Elisabeth. Sa politique sur-tout à l'égard de ses voisins. Son portrait.

L. XXII.

An. 1600.

L'ARRIVÉE des Archiducs avoit causé la plus grande joie aux Provinces Catholiques, & l'on y donnoit par-tout des marques d'un contentement universel. Au contraire les Provinces rébelles qui n'avoient jamais eu tant de confiance dans leurs forces & dans le secours de leurs alliés, persistoient, avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, dans le parti qu'elles avoient pris, & se préparoient à pousser vivement la guerre. On étoit déjà entré dans l'année 1600.

Elle fut malheureuse pour les nouveaux Souverains. A peine eurent-ils pris possession de leurs Etats, que divers corps de leurs troupes se mutinèrent. C'étoient des Espagnols qui avoient donné ce fatal exemple à la fin de la campagne, en rentrant dans leurs quartiers d'hiver. Quelques-uns d'entr'eux s'étant réunis, ils s'emparèrent de la petite ville d'Hamont, dépendante de l'Evêché de Liège. Ils s'y retranchèrent, & bientôt de nouvelles troupes étant venues se joindre à eux, ils y formèrent un corps de deux mille hommes d'infanterie & de huit cents chevaux. Les garnisons des forts de Crevecœur & de Saint-André, les imitèrent, & sur le champ on apperçut les mêmes dispositions dans le reste de l'armée qu'on ne payoit point, & que malheureusement une longue habitude de semblables excès n'avoit que trop disposée à s'y livrer de nouveau. Il fallut toute la vigilance des Chefs pour la contenir, & on fut sur le point d'y éprouver une mutinerie générale. L'on s'occupa cependant de satisfaire les Espagnols. On commença par leur assigner Diest, en Brabant, pour leur

L. XXII.

An. 1600.

séjour, & après leur avoir donné les
L. XXII. deniers qu'on put alors recouvrer,
An. 1600. on prit des arrangements avec eux
pour ce qui leur restoit encore dû.
Ce désordre ne fut pas poussé plus
loin de leur part; mais ils n'étoient
pas plutôt sortis d'Hamont, qu'un
corps d'Italiens, de seize cents hom-
mes d'infanterie & de mille chevaux,
vint se saisir de cette ville, & les y
remplacer. On employa les mêmes
moyens pour appaiser cette nouvelle
mutinerie, & ces derniers, qui furent
envoyés à Werth, petite ville du Bra-
bant, obtinrent le même traitement
que les Espagnols.

Ces révoltes affoiblissant beaucoup
les forces des Archiducs, leurs en-
nemis en profitèrent. Le froid étoit
alors si rigoureux en Flandre, que
toutes les eaux stagnantes, & même
presque toutes les rivières étoient
gelées. La circonstance parut favora-
ble au Prince Maurice pour surpren-
dre Wachtendonck, une des meilleures
places de la Gueldres, & forte sur-
tout par sa situation au milieu d'un ma-
rais fangeux, qui l'environnant presque
de toutes parts, en rend les approches
très-difficiles. Maurice ayant rassem-

blé avec le plus grand secret les garnisons voisines, leur ordonna d'en tenter l'attaque à l'improviste. La gelée leur ayant permis de traverser aisément le marais & le fossé, ces troupes ne trouvèrent aucun obstacle à appliquer leurs échelles aux remparts. La garnison dormoit, & les assaillants s'étant rendus maîtres de l'enceinte avant d'avoir été découverts, forcèrent bientôt la ville de se soumettre, ainsi que le château qui ne fit qu'une très-foible résistance. (1)

L. XXII.

An. 1600.

Janvier.

Le dégel fut à peine survenu, que le Prince Maurice attaqua les Espagnols à force ouverte, & assiégea le fort de Crevecœur. L'ayant serré de près, il réduisit en peu de jours la garnison mutinée qui le défendoit, à le remettre en son pouvoir. Sur le

24 Mars.

(1) Cette place étoit très-mal gardée. Sa garnison n'étoit que de quatre-vingts hommes; & celle du château de trente. Les soldats faisoient d'ailleurs si mal leur devoir, que le corps-de-garde entendant du bruit, crut que c'étoit un renfort qui arrivoit, & ne se mit point en défense. La cavalerie, qui faisoit partie de ces troupes, étoit allée exiger des contributions sur le territoire de Cologne.

1600
L. XXII. An. 1600.
26 Mars.
champ il marcha au grand fort de Saint-André. Comme c'étoit sur-tout de Bois-le-Duc qu'on pouvoit y amener du secours, il résolut d'abord d'en inonder les environs, & de fortifier tous les postes du voisinage, qui étoient assez élevés pour que l'inondation ne pût y parvenir. En effet, la digue de la Meuse ayant été coupée, les campagnes qui s'étendent vers le Bois-le-Duc furent bientôt inondées, & l'eau monta du côté du fort à une hauteur si considérable, qu'elle empêcha la garnison de faire aucune sortie. Maurice ayant ensuite garni de redoutes tous les endroits où il les crut nécessaires, commença le siège du fort Saint-André, & le pressa vivement. La garnison qui y étoit renfermée au nombre de quinze cents hommes de pied, partie Allemands, partie Wallons, étoit mutinée; & comme elle avoit chassé le Gouverneur & les Officiers, elle n'avoit pas d'autre Commandant que l'Elu & les Chefs qu'elle leur avoit substitués. Elle parut d'abord d'autant plus disposée à faire une vigoureuse défense, qu'elle étoit instruite que Velasco, Général de l'artillerie, se préparoit à

venir la secourir avec un puissant corps de troupes. Mais celui-ci qui trouva tous les chemins fermés, n'ayant pu lui donner aucun secours, sa résistance s'étoit affoiblie. Cependant Maurice faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Mais jugeant qu'il lui seroit plus facile de gagner par l'intérêt les mutins renfermés dans la place, que d'en triompher par la force, il leur fit offrir les cinquante mille écus qui leur étoient dus, s'ils vouloient lui remettre le fort. Cette proposition réussit. Les mutins la reçurent d'abord assez mal; mais ayant bientôt perdu toute honte, & craignant peu de se couvrir d'une éternelle infamie, ils conclurent leur marché à cette condition, (2) Pour

L. XXII.

An. 1600.

8 Mai.

(2) La position où se trouvoit la garnison du fort de Saint-André, excuse sa faute. On n'avoit pas eu le temps de construire dans cette forteresse tout ce qui étoit nécessaire pour défendre le soldat des injures du temps; & l'on voit dans de Thou qu'il manquoit d'ailleurs de toute espèce de munitions. Des troupes mutinées, parce qu'on leur retient leur solde de plusieurs années, à qui un ennemi puissant, qui va les réduire par la force, offre de les dédommager, & qui sont sans espoir d'être secourues, éprouvent une tentation bien délicate, & il n'est point étonnant qu'elles y aient succombé.

menacé. Pour en détruire la funeste ~~cause~~ cause, il eût fallu payer les troupes. L. XXII. Les Archiducs l'exposèrent aux Etats, An. 1600. & demandèrent avec les plus vives instances, qu'on leur accordât pour cet objet quelques subventions extraordinaires. Les Députés répondirent à leurs demandes en convenant de la grandeur du désordre, & en les assurant des bonnes dispositions dans lesquelles ils étoient d'engager leurs Provinces à entrer dans les vues de leurs Maîtres; mais en même temps, ils laissèrent clairement entrevoir que la nation préféreroit toujours un accommodement raisonnable avec les Provinces rebelles, s'il étoit possible de le conclure, à la continuation de la guerre.

On conçut alors quelques espérances de la voir finir. Il y avoit à Bruxelles des Ambassadeurs Impériaux, dont Salentin, Comte d'Isembourg, étoit le chef. L'Empereur les avoit envoyés dans les Pays-Bas au sujet des entreprises qui avoient troublé l'année précédente la neutralité de la basse Allemagne, pour y faire rétablir, à quelque prix que ce fût, les choses dans leur premier état. Leurs instruc-

L. XXII.
An. 1600.

tions prescrivoient en particulier de faire restituer Rhinberg à l'Electeur de Cologne ; le fort de Schenck, construit depuis long-temps par les Hollandois, au Duc de Cleves ; ainsi qu'Emerich, dont ils venoient de s'emparer sous différens prétextes, depuis que les Espagnols lui avoient rendu cette ville. Ils étoient encore chargés de complimenter les Archiducs sur leur avènement au Trône, & de renouer, s'il y avoit lieu, quelque négociation entre ces Princes & les Provinces-unies.

Après avoir rempli leur commission auprès des Archiducs, les Ambassadeurs de l'Empire passèrent en Hollande pour y conférer avec les députés des Etats-Généraux. Les Etats leur témoignèrent le plus grand respect pour le Chef de l'Empire, & rejetèrent sans ménagement sur les Espagnols les désordres survenus dans les Pays neutres. Quant au fort de Schenck, ils s'efforcèrent de faire approuver aux Ambassadeurs les raisons qui les avoient engagés à le construire. Les Ministres Impériaux leur ayant assuré que dans le cas où les Provinces-unies rendroient Emerich au Duc de Cleves,

Cleves , les Archiducs remettoient Rhinberg entre les mains de l'Electeur de Cologne , les Etats consentirent à la restitution de cette place , & l'effectuèrent peu de temps après. La proposition d'un accommodement rencontra plus de difficultés. Les Etats y montrèrent la plus grande opposition. Protestant qu'ils ne pourroient jamais se fier à l'Espagne , ils refusèrent d'abord d'entrer en négociation avec cette Puissance , ainsi qu'avec les nouveaux Maîtres des Pays-Bas , qui , par l'espèce de constitution que l'Espagne avoit donnée à leur souveraineté , leur paroissoient encore dans la dépendance de cette Couronne. Ils se laissèrent néanmoins persuader de s'aboucher avec les Députés des Provinces Catholiques , & de travailler de concert avec eux à donner la paix aux deux partis. L'on convint de s'assembler à Berg-op-zoom , ville de la dépendance des Provinces-unies , éloignée seulement d'une journée d'Anvers. Mais les conférences qu'on y tint furent infructueuses , & l'on verra incessamment qu'elles furent presque aussi-tôt rompues que commencées.

Pendant que l'on s'occupoit de cette

négociation en Hollande , on travail-
L. XXII. loit en même temps à réconcilier la
An. 1600. Reine d'Angleterre avec le Roi d'Es-
pagne & les Archiducs. Le Cardinal
André d'Autriche avoit jetté les pre-
mières semences de paix dans l'inter-
valle de temps qu'il avoit été chargé
du Gouvernement des Pays-Bas , &
les Archiducs , après leur arrivée en
Flandre , avoient suivi ce projet. Les
esprits sembloient bien disposés de
part & d'autre. Une correspondance
secrète entre les Ministres des deux
Puissances ayant aplani les premières
difficultés , l'on commença bientôt la
négociation en forme. Boulogne , ville
de Picardie , située sur le bord de
la mer , & qui étoit également à la
proximité de la Flandre & de l'Angle-
terre , fut choisie pour le lieu du con-
grès. Baltazar de Zuniga , Ambassa-
deur d'Espagne à Bruxelles , & Ferdi-
nand Cariglio s'y étant rendus de la
part du Roi , accompagnés du Président
Richardot & de Verrekens , Grand-
Audiencier , Ministres des Archiducs ,
ils y furent suivis d'Henri Nevil , Am-
bassadeur d'Elisabeth en France , de
Jean Herbert & de Thomas Edmond ,
Secrétaires de cette Reine. Mais ils y

furent à peine arrivés, que les contestations les plus vives sur la préséance entre les Ambassadeurs Espagnols & ceux d'Angleterre, rompirent le congrès. Ces Ministres se retirèrent presque aussitôt après leur arrivée, & il fallut différer cette importante affaire à un temps plus heureux.

Cependant Maurice étoit prêt d'entrer en campagne. Ce Prince faisant embarquer ses troupes dans les ports les plus voisins de la Flandre proprement dite, on ne douta pas que son armement ne menaçât cette Province. Effectivement, ayant mis à la voile au mois de Juin, il descendit auprès du Sas-de-Gand avec toute son armée, que l'on croyoit forte de quinze mille hommes & de deux mille cinq cents chevaux. Le Sas-de-Gand est un grand fort qu'on avoit construit à l'embouchure d'un large canal, qui, sortant d'une des rivières qui baignent la ville de Gand, va se décharger à cinq lieues de distance de cette ville dans le bras de mer le plus proche de tous ceux qui forment les isles de la Zélande. Une bonne garnison Espagnole gardoit cette place & veilloit sur-tout à conserver les écluses avec lesquelles on

L. XXII.

An. 1600.

19 Juin.

L. XXII. pouvoit remplir & vuidier le canal, &
 An. 1600. inonder les campagnes des environs. Deux autres forts de moindre consé-
 quence, placés sur la diguë qui se
 trouve le long du bras de mer, ap-
 puyoient le premier. Maurice les ayant
 attaqués & pris avec beaucoup de fa-
 cilité, il sembla qu'il alloit tenter la
 conquête du Sas-de-Gand; mais ce
 Prince, qui craignoit d'être arrêté par
 cette expédition plus long-temps qu'il
 n'étoit nécessaire au succès de ses des-
 feins, ne jugea pas à propos de l'en-
 treprendre; & marchant vers Bruges,
 il passa pour ainsi dire sous le canon
 des remparts de cette ville. On pensa
 d'abord qu'il s'étoit flatté que les nom-
 breux partisans qu'il avoit dans Bruges
 pourroient y exciter des mouvements
 en sa faveur; (3) mais s'il eût quel-
 ques espérances à cet égard, elles s'é-
 vanouirent bientôt. Maurice ayant con-

(3) Maurice fonda effectivement les Bour-
 geois de Gand & de Bruges, & les pressa
 par ses Lettres & par ses émissaires de secouer
 le joug Espagnol. Mais il ne se fit aucun mou-
 vement en sa faveur dans ces deux villes. Au
 contraire Bruges, qui jusqu'alors avoit refusé
 de recevoir garnison, se prêta à cet égard aux
 desirs de l'Archiduc.

tinué sa marche, laissa clairement appercevoir qu'il en vouloit à Nieupoort, ville très-proche de la mer, & peu éloignée d'Ostende. Il se fit suivre jusqu'à cette dernière place par les vaisseaux de transport où il avoit embarqué ses troupes en entrant en campagne, (4) & il y déclara son projet d'assiéger Nieupoort.

Les Archiducs étoient maîtres dans les environs d'Ostende, de plusieurs forts qui servoient à contenir la garnison de cette ville. Il y en avoit trois plus considérables que les autres; savoir, les forts de Saint-Albert, de Snaerscherck & de Bredené, & un quatrième très-important dans un endroit

L. XXII.

An. 1600.

(4) Sa flotte, retenue par les vents contraires, ne le suivit pas aussi promptement qu'il en eût eu besoin; & comme elle portoit les munitions & les bagages, l'armée Hollandoise souffrit beaucoup de ce retard. Elle arriva enfin, après avoir été vivement harcelée pendant un calme par les galères Espagnoles amenées d'Italie à l'Ecluse. La flotte Hollandoise ayant eu sa revanche dans un temps plus favorable, il arriva un accident singulier à un forçat Turc. Un boulet de canon brisa sa chaîne, & il en profita sur le champ pour se jeter à la mer, & gagner à la nage un navire ennemi, où il fut reçu.

appelé Oudembourg. Ce dernier com-
 L. XXII. mandoit un passage sur une rivière voi-
 An. 1600. sine. Maurice commença par s'empa-
 rer de ces forts, dont les foibles gar-
 nisons ne firent qu'une résistance pro-
 portionnée à leur nombre & au mau-
 vais état de leurs magasins. Il étoit per-
 suadé que l'ennemi ne songeroit pas à
 secourir Nieuport avant de les repren-
 dre, & que le retard que ces petites
 expéditions entraîneroient lui laisseroit
 le temps de soumettre cette ville, qui
 n'étant ni grande ni forte, n'étoit pas
 mieux pourvue de ce qui étoit néces-
 saire à une longue défense. Dans cette
 1 Juillet. espérance il l'investit, & ses vaisseaux
 qui lui fournissoient des munitions de
 guerre & de bouche, n'abandonnant
 pas le rivage voisin, il la resserra de
 très-près par mer & par terre. Nieu-
 port n'est pas située tout-à-fait sur le
 bord de la mer; mais elle en est à très-
 peu de distance; & quoique la rivière
 qui l'arrose ne soit pas considérable,
 le port qu'elle forme à son embou-
 chure est très-grand, sur-tout dans les
 hautes marées.

A la première nouvelle de la des-
 cente des Hollandois en Flandre, les
 Archiducs s'étoient transportés à Gand

pour rassurer par leur présence cette grande ville & toutes les autres places de la Province. Ayant ensuite rassemblé en diligence leur armée, & l'ayant fait joindre par tous les renforts que les circonstances leur permirent d'envoyer, ils la firent entrer en Flandre & se hâtèrent de l'opposer à l'ennemi. Comme elle étoit mutinée en grande partie, elle ne put être aussi puissante qu'il auroit été nécessaire. Néanmoins un détachement des mutins de Diest, composé de huit cents hommes d'infanterie & de six cents de cavalerie, s'y rendit sous le commandement des Officiers qu'ils s'étoient donnés. Leur exemple ne fut pas suivi par les Italiens retranchés à Hamont. Leur traitement n'étant point encore arrangé, ils ne s'étoient pas retirés à Werth. On tenta de les engager à se joindre à l'armée, mais ils le refusèrent opiniâtrément. Ces désordres joints aux pertes journalières que l'armée essuyoit, empêchèrent les Archiducs de rassembler plus de douze mille fantassins & douze cents maîtres, (5) dont ils firent

(5) Cette armée étoit plus foible de deux mille hommes d'infanterie, si l'on en doit croire

L. XXII. An. 1600. marcher les différentes divisions avec la plus grande célérité. Dès avant l'arrivée des Archiducs à Gand, Velasco, Général de l'artillerie, étoit allé se porter du côté de Bruges à la tête de trois mille hommes de pied & de trois cents chevaux. Le reste suivit bientôt aux ordres de l'Amiral d'Aragon, Commandant de la cavalerie, & du Comte Frédéric de Bergh, Mestre-de-Camp-Général, à la place du Comte de Mansfeld, que son grand âge avoit mis hors d'état de remplir lui-même les fonctions de cette place.

Cette armée étoit composée à l'ordinaire d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands & de Wallons, mêlés de quelques Bourguignons & d'un petit nombre d'Irlandois. Comme elle passoit auprès de Gand, les Archiducs faisoient cette occasion de se montrer aux troupes, & d'animer de plus en plus leur courage. Ils sortirent à leur rencontre; & l'Infante étant montée à cheval, parcourut les lignes, ac-

Grotius, qui cependant avoit intérêt à ne pas en diminuer le nombre, afin de ne pas porter atteinte à la gloire de l'armée Hollandoise, qui la battit.

compagnée de tout son cortège, & ~~_____~~
 s'arrêta à l'endroit où les Espagnols L. XXII.
 mutinés avoient leur poste. Isabelle, à An. 1600.
 la figure la plus noble, joignoit un
 esprit mâle. Formée depuis si long-
 temps aux plus grandes affaires à l'é-
 cole de Philippe II, elle en avoit une
 connoissance parfaite, & sa capacité
 répondoit à celle de cet habile Mo-
 narque. Cette Princesse profitant de
 la satisfaction vive que sa présence ins-
 piroit aux soldats, ne manqua pas d'ex-
 citer leur valeur par une courte haran-
 gue, également remplie de dignité &
 de chaleur. " Camarades, leur dit-
 „ elle, vous ne pouvez défendre une
 „ cause plus juste que la mienne. Per-
 „ sonne ne l'ignore, & vous sur-tout
 „ braves guerriers, qui servez en
 „ Flandre depuis le commencement
 „ de la guerre, vous le savez mieux
 „ que qui que ce soit. Le Roi mon
 „ père s'est prêté à tous les sacrifices
 „ qui lui ont été possibles pour ap-
 „ païser la rébellion & ramener les
 „ rebelles. Il vient en dernier lieu pour
 „ satisfaire à leurs desirs, d'accorder
 „ aux Pays-Bas des Souverains parti-
 „ culiers. Quel effet ont produit ses
 „ bontés? Les rebelles persistent avec

L. XXII.

An. 1600.

„ plus de fureur que jamais dans leur
 „ révolte. Rien ne peut les désarmer,
 „ & l'on voit bien que c'est moins le
 „ joug de leurs Maîtres légitimes que
 „ celui de Dieu & de la vraie Reli-
 „ gion qu'ils veulent secouer. Oui,
 „ tel est le principal objet qu'ils se
 „ proposent depuis le commencement
 „ des troubles. S'ils combattent en-
 „ core, c'est sur-tout pour établir
 „ l'hérésie sur les ruines de la foi Ca-
 „ tholique. Mais nous la soutiendrons
 „ de tout notre pouvoir. Pleins de
 „ confiance dans votre attachement à
 „ l'Eglise, dans votre bravoure, dans
 „ votre fidélité, nous ne doutons pas
 „ que vous ne vous signaliez par de
 „ nouveaux triomphes. Vos services
 „ seront agréables à Dieu. Comptez
 „ sur les récompenses qu'il vous réserve
 „ dans le Ciel. Comptez aussi, en
 „ attendant, que vous éprouverez les
 „ effets de la reconnoissance du Roi
 „ mon frère & de la nôtre. Du reste,
 „ je vous assure que votre solde vous
 „ sera payée avec exactitude. J'attends
 „ d'Espagne de grosses remises; mes
 „ fidèles Etats m'ont promis d'abon-
 „ dants subsides; mais si des accidents
 „ imprévus m'enlèvoient ces ressour-

„ ces, vous pouvez être persuadés
 „ que je sacrifierai jusqu'au dernier L. XXII.
 „ de mes bijoux, & que j'employe- An. 1600.
 „ rai les fonds même destinés à l'en-
 „ tretien de ma Cour & au service
 „ de ma Maison à satisfaire à vos be-
 „ soins. „ Ce discours fut accueilli
 avec des applaudissements incroyables
 de toute l'armée. Chaque soldat se dis-
 putant en quelque sorte la gloire de
 mourir les armes à la main pour cette
 Princesse, lui offrit le sacrifice de sa
 vie. L'Archiduc ajouta au discours de
 l'Infante tout ce qu'il crut capable de
 les confirmer dans ces dispositions,
 & finit par les assurer qu'il alloit par-
 tager leur fortune & combattre à leur
 tête.

L'armée ayant continué sa marche,
 l'Archiduc la suivit & se rendit à la fin
 de Juin à Bruges, où étoit le quartier
 général. On lui proposa aussi-tôt de
 reprendre les forts dont l'ennemi s'é-
 toit emparés. Il fit d'abord attaquer
 celui d'Oudembourg. L'attaque fut si
 vive, que la garnison, ou trop foible
 ou peu courageuse, capitula presque
 sans s'être défendue. Le fort de Snaerf-
 cherck ne tint pas plus long-temps.
 Ceux à qui l'on en avoit confié la

L. XXII.

An. 1600.

garde ne purent résister à la bravoure des assaillants, qui les emportèrent d'assaut & les passèrent au fil de l'épée. Ce succès fit abandonner aussi-tôt aux ennemis celui de Bredené. L'armée Espagnole marchant alors en avant sans s'arrêter au fort de Saint-Albert, qui étoit le plus grand & le mieux fortifié, s'approcha de celle des Etats. Le Prince Maurice venoit d'en détacher le Comte Ernest de Nassau avec deux mille hommes de pied, presque tous Ecoffois, & quelques compagnies de cavalerie, pour s'emparer d'un passage qui devoit retarder la marche des Espagnols, qu'il ne croyoit pas encore si près. (6) Le détachement étant tombé au milieu de l'armée ennemie, fut aussi-tôt accablé par le nombre. On le mit aisément en déroute, & on en massacra une grande partie.

Ce fut le matin du second jour de

(6) Maurice fut surpris. Il comptoit que les forts dont il s'étoit emparés dans les environs d'Ostende, arrêteroient les Espagnols, & lui donneroient le temps d'emporter Nieuport, petite ville mal pourvue de ce qui étoit nécessaire à sa défense, avant qu'ils pussent venir l'attaquer.

Juillet que cette action se passa. Avant d'approcher davantage des Hollandois, l'Archiduc voulut faire agiter dans un Conseil de guerre s'il étoit avantageux d'aller les attaquer sur le champ & de leur livrer bataille. D'un côté, le moment pouvoit être propice. L'armée de Maurice étoit affoiblie par la perte des garnisons des forts dont on venoit de s'emparer, & par le renfort que ce Prince avoit laissé dans Ostende. D'ailleurs, on ne doutoit pas que la nouvelle de la déroute du détachement Ecoffois ne dût beaucoup conforter ses troupes. Mais de l'autre, Velasco étoit resté en arrière avec plus de trois mille hommes d'infanterie, & il étoit impossible qu'il pût joindre, si on prenoit le parti de marcher sur le champ à l'ennemi. Ces diverses considérations ayant été balancées dans le Conseil, les avis y furent partagés. Le Mestre-de-Camp Gaspard Zapena, Officier Espagnol, à qui une longue expérience avoit mérité la plus haute réputation, combattit vivement le projet de livrer bataille. Il observoit qu'il falloit marcher plus d'une heure & demie avant d'arriver jusqu'aux Hollandois; qu'après une si longue mar-

L. XXII.

An. 1600.

che & l'affaire qui venoit de se passer,
L. XXII. l'armée se trouveroit excédée de fati-
An. 1600. gue quand elle seroit en présence des
ennemis; que d'ailleurs il étoit impru-
dent & contraire aux premières rè-
gles de la guerre de les attaquer avant
d'avoir reconnu leur position; qu'en-
fin l'éloignement de Velasco avec un
corps considérable, étoit une raison
capitale pour ne point s'engager dans
une action où la supériorité du nombre
ne seroit point infailliblement du côté
des Espagnols. " Mais, Prince, ajouta-
,, t-il avec fermeté, en regardant l'Ar-
,, chiduc, il s'offre un avantage plus
,, certain; que Votre Altesse le saisisse,
,, & je lui garantis la victoire. C'est
,, par un excès de témérité que le Gé-
,, néral Hollandois s'est engagé si loin.
,, Il a cru emporter Nieuport avant
,, que Vous puissiez le secourir. Main-
,, tenant qu'il est sans espoir de s'en
,, emparer; que nous sommes presque
,, en sa présence; qu'il n'a rien de
,, mieux à faire que de se retirer,
,, coupons-lui la retraite. Il n'a que
,, deux routes à prendre, ou la mer
,, ou la terre. Enfermé au milieu d'un
,, pays qui vous est soumis, il ne peut
,, se réfugier par terre qu'à Ostende, il

„ ne peut nous échapper par mer qu'en
 „ embarquant ses troupes, son artill- L. XXII.
 „ lerie, ses munitions, son bagage. An. 1600.
 „ Quelque parti qu'il prenne, il est
 „ perdu. Les murs d'Ostende ne le
 „ sauveront pas de nos coups, si nous
 „ nous campons entre cette ville &
 „ Nieuport. S'il veut fuir par mer,
 „ nous l'attaquerons alors avec succès,
 „ & il n'est pas douteux qu'au milieu
 „ de la confusion qui accompagnera
 „ son embarquement, nous ne parve-
 „ nions à le détruire. „

Ces raisons étoient décisives. Mais
 La Barlotte, vieux Mestre-de-Camp,
 Wallon, qui portoit souvent le cou-
 rage jusqu'à la témérité, & aimoit à
 braver les plus grands dangers, sou-
 tint l'avis contraire avec tant de cha-
 leur, qu'il entraîna dans son senti-
 ment la plus grande partie des autres
 Officiers-Généraux. “ Ce seroit une
 „ faute inexcusable, dit-il, de per-
 „ dre une occasion si belle. Déjà conf-
 „ terné de la perte des forts & de l'é-
 „ chec qu'il vient d'essuyer, l'ennemi
 „ ne s'attend pas à une attaque si
 „ brusque. Nous le verrons à notre
 „ approche glacé d'effroi, courir en

L. XXII. „ désordre à ses vaisseaux , & son-
 An. 1600. „ geant bien plutôt à fuir qu'à nous
 „ résister. Nos troupes animées par
 „ l'avantage qu'elles viennent de rem-
 „ porter, demandent à grands cris à
 „ consommer leur triomphe. Les mu-
 „ tins sur-tout pressent avec vivacité
 „ pour qu'on les mene au combat. Ne
 „ laissons pas refroidir cette heureuse
 „ ardeur. Toutes nos forces à la vé-
 „ rité ne sont pas rassemblées; mais
 „ celles de l'ennemi ne sont-elles pas
 „ affoiblies par ses pertes? Et n'est-ce
 „ pas d'ailleurs à la valeur plus qu'au
 „ nombre qu'on doit les victoires?
 „ Comptons sur celle-ci. Marchons
 „ sans délai. Soyons sûrs que l'enne-
 „ mi cédera à nos efforts; & puis-
 „ que nous combattons sous les yeux
 „ de notre Souverain, qui se met à
 „ notre tête, ne cherchons point
 „ d'autre garant du succès. Différer
 „ en cette occasion, ce seroit décou-
 „ rager les troupes, leur ôter cette
 „ confiance qui les anime; ce seroit
 „ donner à l'ennemi le temps de se
 „ reconnoître, d'assurer sa retraite &
 „ de rendre notre victoire aussi dou-
 „ teuse qu'elle est certaine. „

L'ardeur des soldats & des mutins sur-tout étoit en effet inexprimable. (7) L. XXII.
 Ceux-ci frémissant d'impatience de ce An. 1600.
 qu'on ne les conduisoit pas tout de
 suite à l'ennemi, s'écrioient qu'ils ne
 s'étoient pas séparés de leurs camara-
 des pour languir dans l'inaction, &
 brûloient d'aller attaquer l'armée Hol-
 landoise. Cependant l'Archiduc hési-
 toit encore à prendre ce parti quand
 le hasard acheva de le décider; tant
 il est vrai qu'il dispose souvent des
 événements. L'armée Espagnole mar-
 choit sur le bord de la mer, lorsqu'on
 apperçut un grand nombre de vais-
 seaux ennemis qui venoient du côté
 de Nieuport, & paroissoient se rendre
 à Ostende. Il n'en fallut pas davan-
 tage pour persuader aux Espagnols que
 le Prince Maurice s'étoit déterminé à
 la retraite, & l'avoit même déjà com-
 mencée. Prévenus de cette fausse idée,
 ils précipitent leur marche & crai-
 gnent de ne pouvoir assez tôt at-

(7) Les Espagnols étoient si animés, &
 avoient tant de confiance, qu'il y en eut plu-
 sieurs qui jurèrent de n'accorder la vie à au-
 cun ennemi, si ce n'étoit au Prince Maurice
 & à son frère, afin de les réserver pour le
 triomphe de l'Archiduc.

L. XXII.
An. 1600. teindre l'ennemi. Il y avoit encore quatre heures de soleil quand ils parurent à la vue de Maurice. L'avant-garde étoit composée de six cents chevaux. L'infanterie suivoit, partagée en deux divisions, mêlées l'une & l'autre de soldats de diverses nations. Le reste de la cavalerie avoit été dispersé au milieu des deux divisions. Telle étoit l'ordonnance de l'armée de l'Archiduc, dans laquelle les mutins, soit infanterie, soit cavalerie, avoient voulu combattre à la première ligne.

Maurice n'étoit pas resté tranquille. A la nouvelle de la marche des Espagnols, il avoit consulté les principaux Officiers de son armée, & il avoit été résolu d'attendre & d'accepter la bataille. Plusieurs raisons avoient déterminé le Conseil de guerre à prendre cette résolution. La retraite eût été honteuse & plus dangereuse même que le combat, à cause des difficultés de l'embarquement. On confidéroit d'ailleurs qu'on n'auroit affaire qu'à des soldats fatigués, auxquels on alloit opposer des troupes fraîches, vigoureuses, & supérieures en nombre & en valeur. Enfin on avoit la

facilité de choisir les postes les plus avantageux. Tous ces motifs ayant L. XXII.
 fixé la détermination du Conseil de An. 1600.
 guerre, Maurice s'éloigna de Nieuport, autant pour encourager ses troupes en les conduisant au devant de l'Archiduc, que pour les mettre hors de la portée du canon de cette place, & à l'abri des sorties de la garnison. Après avoir choisi un poste favorable, il fit avec son activité ordinaire les dispositions les plus propres au succès du combat. Voulant en même temps forcer ses soldats à vaincre ou à mourir, il donna ordre à ses vaisseaux de gagner la haute-mer, & leur ôta l'espoir de s'y sauver. Son armée étoit composée de troupes de diverses nations; mais elles étoient commandées par des Officiers pleins de bravoure, & qui avoient acquis une parfaite connoissance de toutes les parties de l'art militaire dans les guerres de Flandre. Outre les troupes nationales, dont la plus grande partie avoit été levée en Frise & dans le Duché de Gueldres, on y trouvoit plusieurs régiments François, Anglois, Ecoissois, & quelques compagnies d'infanterie Suisse. Le Colonel François

de Vere conduisoit les Anglois. C'é-
L. XXII. toit un vieux Capitaine d'une valeur
An. 1600. éprouvée, & dont on a parlé en diffé-
rents endroits de cette Histoire.

Avant d'achever ces dispositions, Maurice voulut exhorter ses soldats, & leur adressa le discours suivant : “ J'a-
,, voue, camarades, que l'espoir que
,, j'avois de prendre Nieuport, m'a tra-
,, hi. Je comptois qu'étant maître des
,, passages & des forts qui les comman-
,, dent, j'arrêteroïis assez long-temps
,, l'ennemi pour qu'il me fût facile
,, d'emporter une place aussi mal pour-
,, vue; avant qu'il pût arriver jusqu'à
,, nous. La fortune en a ordonné au-
,, trement; mais je crois que loin de
,, nous en plaindre, nous devons au
,, contraire nous en féliciter. Nous
,, avons pu craindre un moment les
,, plus terribles disgraces; mais je ne
,, vois à présent que des succès à espé-
,, rer. Si l'Archiduc, mieux conseillé,
,, se fût retranché entre Ostende &
,, Nieuport, nous étions réduits aux
,, dernières extrémités. Environnés de
,, toute part du pays ennemi, si ce
,, n'est du côté d'Ostende, nous ne
,, pouvions pas même nous réfugier
,, dans cette ville, & un embarque-

„ ment précipité, qui offroit à notre
 „ adversaire la plus grande facilité de L. XXII.
 „ nous détruire, étoit notre unique An. 1600.
 „ ressource; mais son imprudence nous
 „ délivre de tout danger & nous assure
 „ heureusement une victoire complet-
 „ te. L'ennemi vient à nous, fatigué,
 „ en petit nombre, & transporté de
 „ cette fureur aveugle qu'inspire la
 „ révolte à des mutins, présage ordi-
 „ naire des mauvais succès. Montrons-
 „ lui que la surprise de ce matin ne
 „ nous a point abattus. Il a compté
 „ nous surprendre & nous trouver
 „ dans la consternation. Il verra qu'at-
 „ tentifs à tous ses mouvements, &
 „ nullement effrayés de son approche,
 „ nous savons l'attendre, le combattre
 „ & le vaincre. Ce n'est pas la pre-
 „ mière fois que vous lui avez donné
 „ des preuves de votre valeur & de
 „ votre supériorité. Qu'il tremble que
 „ ce jour fortuné ne soit signalé par la
 „ plus humiliante de ses défaites. Nous
 „ ne lui cédon point en bravoure;
 „ nous sommes plus nombreux; notre
 „ position est plus avantageuse. Braves
 „ soldats, que votre confiance égale la
 „ mienne. Vous me verrez par-tout où

L. XXII. „ l'honneur pourra m'appeller, & me
 An. 1600. „ rendre digne du rang que j'occu-
 „ pe, en partageant vos périls. Du
 „ reste la victoire doit être notre uni-
 „ que salut. C'est dans cette vue que
 „ j'ai ordonné à nos vaisseaux de s'é-
 „ loigner. C'est pour rendre notre suc-
 „ cès infailible, que j'ai voulu réu-
 „ nir la confiance & le désespoir. En
 „ un mot, il faut opter : vaincre ou
 „ mourir. „

Cette harangue ayant été reçue des
 soldats avec les plus vives acclamations,
 & tous montrant le plus grand desir de
 combattre, Maurice fit ses dispositions:
 il donna le commandement de l'avant-
 garde au Colonel François de Vere;
 celui du corps de bataille, au Comte
 de Solms, & confia l'arrière-garde au
 Seigneur de Temple. Maurice ayant
 distribué, sans faire de distinction, les
 régiments des diverses nations qui
 servoient dans son armée, par-tout
 où ils pouvoient être plus utiles, plaça
 la cavalerie qui étoit aux ordres du
 Comte Louis de Nassau, partie sur le
 front de la ligne, & partie sur ses
 flancs. Pour lui, il ne prit point de
 poste particulier, & se réserva de se

porter par-tout où sa présence seroit nécessaire. Le Prince Frédéric-Henri son frère, qui n'étoit âgé que de seize ans, l'accompagnoit. Le Duc d'Holfstein, le Prince d'Anhalt, le Comte de Coligni, petit-fils du célèbre Amiral de ce nom, & plusieurs autres jeunes Seigneurs de la première qualité, qui des pays voisins infectés de l'hérésie, étoient passés en Flandre, pour se former dans la science des armes à l'école de cet habile Capitaine, ne le quittèrent point.

C'étoit sur la plage de la mer que les deux armées marchaient à la rencontre l'une de l'autre. Le terrain en est très-ferme dans tous les endroits où il est battu par les flots. Mais dans ceux où le flux & le reflux se terminent, on voit s'élever du côté de la terre de hautes masses de sable, qui paroissent avoir été rassemblées par la nature, pour préserver le pays des tristes effets des tempêtes. On appelle cette chaîne de monticules, les Dunes; on en trouve le long de toutes les côtes de Flandre, & elles offrent aux voyageurs l'aspect le plus varié. Mais le sable qui en est très-fin, & qui cede aux moindres impressions du vent,

L. XXII.

An. 1600.

leur devient souvent très-incommode.

L. XXII. Comme les armées étoient en pleine
 An. 1600. marche dans le temps du flux , elles furent contraintes de s'approcher des dunes , & ce fut sur ce sable mobile , que l'on porta le fort de la bataille. Les Espagnols arrivèrent harassés de la longue marche qu'ils avoient faite par un chemin si fatigant. Le soleil tournant alors au couchant leur donnoit au visage , & les brûloit. Pour comble d'incommodité , un vent assez fort leur jettoit dans les yeux le sable enflammé , sur lequel ils marchaient. Maurice qui se trouvoit au contraire dans une position favorable , cherchoit à profiter de tous ses avantages. Il commença par établir une batterie de canon entre la mer & les dunes. Il s'empara de celles qui étoient les plus élevées , & y ayant placé une seconde batterie , il attendit ensuite avec confiance que les ennemis vinssent l'attaquer.

2 Juillet.

Ils ne tardèrent pas à s'ébranler. L'Archiduc ayant tâché de soutenir leur courage en leur rappelant en peu de mots leurs victoires passées , en leur montrant la gloire dont ils alloient se couvrir , & dont il seroit le témoin ,
 &

& en leur promettant des récompenses d'autant plus brillantes, qu'ils auroient servi en même-temps Dieu, le Roi, l'Infante & lui-même, la cavalerie des mutins donna le premier choc. L'Amiral d'Aragon la conduisoit par ce terrain étroit que la mer laisse entre elle & les dunes; mais il y trouva une résistance insurmontable. L'artillerie du Prince Maurice, qui faisoit un feu terrible dans cette partie, lui causa le plus grand dommage. Le feu ne fut pas moins vif sur les dunes, où les deux avant-gardes se heurtèrent avec furie. L'infanterie des mutins, qui étoit en première ligne, y fit des prodiges de valeur. Déjà l'avant-garde ennemie reculoit; le Colonel François de Vere qui la commandoit, étoit blessé; les troupes dont elle étoit composée commençoient à se rompre: mais le corps de bataille étant venu les appuyer, elles firent les plus grands efforts, & soutinrent le combat avec un nouvel acharnement. Les décharges faites, on se joint de part & d'autre, la pique & l'épée à la main. Animés de divers motifs également puissants, transportés de haine & de fureur, enflammés du

L. XXII.

An. 1600.

L. XXII. An. 1600. desir de se distinguer, retenus par la
 crainte de se couvrir de honte, se li-
 vrant tour-à-tour à l'espérance & au
 désespoir, tous combattent, comme
 s'ils étoient sûrs de vaincre, ou com-
 me si ne comptant plus triompher,
 ils ne vouloient pas survivre à leur
 défaite. La victoire semble flotter
 au milieu des bataillons. On perd
 du terrain, on le regagne. Le champ
 de bataille est jonché de morts & de
 mourants. Les combattants couverts
 de sueur, de sang & de blessures, of-
 frent un spectacle affreux. Le carnage
 est inexprimable. Cependant l'action
 étoit devenue générale, mais avec un
 désavantage étonnant pour les Catho-
 liques. Excédés de fatigue, ils se me-
 suraient avec des troupes fraîches.
 Obligés de se battre au milieu d'un sa-
 ble brûlant, ils étoient encore plus
 incommodés du soleil & de la pous-
 sière. Ils tenoient ferme toutefois, &
 leur courage ne se démentoit point,
 jusqu'à ce que leur cavalerie culbu-
 tée plusieurs fois, mais toujours ral-
 liée, ayant été tout-à-fait rompue, &
 s'étant renversée en fuyant sur l'infan-
 terie, l'eût mise en désordre. Profi-
 tant de ce moment heureux, l'ennemi

redoubla d'efforts, & acheva bientôt la déroute de l'armée Espagnole. Quelques compagnies de cuirassiers au service des Etats, se distinguèrent beaucoup dans cette action, dont Maurice dut le succès à sa cavalerie. Elle étoit plus nombreuse que celle de l'Archiduc, & elle vint si à propos à plusieurs reprises au secours de l'infanterie, que celle-ci également supérieure en nombre à l'infanterie Espagnole, s'assura enfin l'avantage le plus décidé.

Ce n'est pas que l'Archiduc n'eût fait en cette occasion ce qu'on devoit attendre d'un Prince brave, & d'un grand Capitaine. Il s'étoit jetté souvent au plus fort de la mêlée. Il n'avoit pas craint d'exposer sa vie; il avoit même été blessé; ayant négligé de s'armer d'un casque, afin de pouvoir être plus aisément reconnu, il avoit été atteint d'un coup de hallebarde auprès de l'oreille droite; mais quoique la blessure fût légère, parce que le coup n'avoit porté qu'en glissant, néanmoins ce Prince s'étant retiré du combat pour faire panser sa plaie, le bruit se répandit aussitôt, non-seulement qu'il avoit été blessé,

L. XXII.

An. 1600.

L. XXII.
An. 1600. mais qu'il avoit été pris. L'Amiral d'Aragon étoit déjà tombé au pouvoir des ennemis. La plus grande partie des Mestres-de-Camp, & un grand nombre de Capitaines & de soldats d'élite, étoient ou morts, ou blessés, ou prisonniers. Toutes ces pertes auxquelles se joignit l'accident du Prince, découragèrent le reste de l'armée. Elle se débanda de toutes parts, cherchant son salut dans la fuite. Le Prince Maurice remporta une victoire complète. (8)

Le nombre des morts qui est toujours incertain dans les batailles, le fut sur-tout dans celle-ci. Tandis que les Espagnols publioient que la perte avoit été à peu près égale des deux côtés, les Hollandois faisoient assurer par-tout que leurs ennemis avoient perdu beaucoup plus qu'eux. Il passa néanmoins pour constant, que ces derniers avoient perdu l'élite de leurs troupes. On compta parmi les prison-

(8) On remarqua après cette bataille, qu'environ trois siècles auparavant, (en 1298) Albert d'Autriche, fils de l'Empereur Rodolphe, avoit ravi l'Empire & la vie à Adolphe de Nassau, le même jour 2 Juillet.

niers, outre l'Amiral d'Aragon, les deux Mestres-de-Camp Gaspard Zapena & Louis Del Vigliar. Le premier fut même si dangereusement blessé, qu'il mourut presque aussitôt. Le Colonel Bastock, Irlandois, resta sur la place. Rodrigue Lasso, Espagnol, Capitaine des Gardes à cheval de l'Archiduc, & d'Avalos, Colonel Italien, furent blessés à mort. Le Comte de Bucquoi & La Barlotte, tous deux Mestres-de-Camp de régiments Wallons, le furent plus légèrement. Enfin, comme on l'a déjà dit, la plupart des autres Officiers supérieurs & subalternes périrent dans cette action, y reçurent des blessures considérables, ou furent pris. Les Espagnols abandonnèrent à l'ennemi plus de cent drapeaux ou enseignes, leur artillerie, leur bagage, leurs munitions. L'on a cru communément que les deux armées laissèrent du moins sur le champ de bataille; chacune plus de trois mille morts. (9) Qu'il me soit permis

L. XXII.
An. 1600.

(9) Les Espagnols eurent trois mille hommes environ tués sur la place, suivant Grotius, & les Hollandois deux mille à peu près, en comptant ce que la petite action donnée

L. XXII.

An. 1600.

de dire qu'on regretta en particulier parmi la noblesse Italienne, qui ser-voit dans l'armée Espagnole, Alexandre & Corneille Bentivoglio, l'un mon frère, & l'autre mon neveu, jeunes guerriers âgés de vingt ans, nouvellement-entrés au service d'Espagne, & qui se firent tuer au premier rang, & dans la plus grande chaleur du combat. Les Hollandois perdirent plus de trente Capitaines, & un grand nombre d'Officiers de moindre grade, & de soldats. Il n'est pas douteux qu'ils combattirent avec beaucoup d'avantage; mais on n'en doit pas moins convenir que l'armée des Etats dut sur-tout ses succès à l'habileté du Prince à profiter des circonstances, & à ces talents supérieurs qui décelent le guerrier intrépide & le grand Général. Ce Prince en donna dans cette journée les preuves les moins équivoques, & y montra d'une manière bien glorieuse pour

le matin avant la bataille, avoit coûté au corps commandé par le Comte Ernest de Nassau. De Thou assure qu'il périt dans cette sanglante affaire six mille hommes de troupes de l'Archiduc. Ne comprendroit-il pas dans ce nombre les prisonniers?

lui , qu'il favoit aussi bien gagner des batailles que prendre des villes. L. XXII.

Cette action dura plus de trois heures. L'ennemi fuyant dans le plus grand désordre , on conseilla à Maurice de le poursuivre ; mais la nuit approchoit. Ses troupes ayant d'ailleurs beaucoup souffert , & se trouvant très-fatiguées , il crut qu'il s'étoit assez couvert de lauriers , sans vouloir les augmenter en se livrant à des espérances incertaines. L'Archiduc se rendit à Bruges dans la nuit même , & se retira tout de suite à Gand auprès de l'Infante , qui l'accueillit avec la même fermeté avec laquelle elle avoit reçu successivement les nouvelles qui lui avoient annoncé qu'il étoit mort , pris , & en dernier lieu , blessé. Il y arriva accompagné du Duc d'Aumale & de quelques autres personnes de qualité. Presque aucun des plus grands Seigneurs de Flandre n'eut de part à cette sanglante affaire. Comme les Etats-Généraux étoient alors assemblés à Bruxelles , l'Archiduc avoit engagé la principale noblesse à y assister , afin d'accélérer par sa présence & son autorité , les mesures qu'on devoit y prendre pour le bien du pays.

L. XXII. Telle fut la fameuse bataille de Nieuport, autrement la bataille des Dunes, où par les jeux ordinaires de la fortune, l'armée Catholique, qui croyoit marcher à une victoire certaine, n'éprouva que la plus humiliante défaite.

An. 1600.

L'Archiduc resta peu à Gand, & retourna aussi-tôt à Bruxelles, pour y rassembler les débris de son armée. Après les avoir réunis au corps que commandoit Velasco, qui ne s'étoit point trouvé à l'action, il ordonna à cet Officier de se porter du côté de Nieuport. Velasco conduisit ses troupes à Dixmude, qui n'est éloignée de Nieuport que de trois heures de chemin. Il le fit avec tant de diligence, qu'il renforça la garnison de cette dernière ville, & la mit à l'abri de toute entreprise, avant même qu'on eût pu craindre de la perdre. Cependant Maurice avoit repris immédiatement après la bataille, son premier dessein sur Nieuport, & songeoit déjà à ouvrir la tranchée. Toutefois, considérant que son armée n'avoit pas laissé de faire des pertes, & craignant que son retour en Hollande ne devînt d'une difficulté extrême, s'il étoit obligé

dans la suite d'abandonner le siège qu'il alloit commencer, il changea d'autant plus aisément d'avis, qu'il apprit l'arrivée de Velasco, & le ravitaillement de la place. Il décampa d'auprès de Nieuport, & se rendit à Ostende, où il fit venir sa flotte. Outre les forts dont on a parlé, & que l'Archiduc avoit fait construire pour réprimer les courses de la garnison de cette ville, on distinguoit encore le fort de Sainte-Catherine, qui étoit bien fortifié, & dont la garnison étoit considérable. Maurice entreprit de le soumettre avant de s'éloigner d'Ostende, & il l'investit; mais La Barlotte étant venu à son secours, & le Comte de Bergh ayant marché pour soutenir La Barlotte, Maurice fut bientôt contraint de se retirer. L'Archiduc ne laissa pas de faire dans cette occasion une perte qui lui fut très-sensible par la mort de La Barlotte, (10) qui s'é-

L. XXII.

An. 1600.

18 Juillet.

(10) Claude La Barlotte, ou La Bourlotte, étoit un soldat de fortune, né dans le Luxembourg ou dans la Lorraine, d'une famille très-obscur. Il avoit été Chirurgien à Paris. Ayant guéri le Comte Charles de Mansfeld d'un ulcère à la jambe, dans un des voyages qu'il fit en France à la tête des troupes d'Espagne,

L. XXII. tant trop avancé, fut jetté sur le car-
 reau d'un coup de feu. C'étoit un
 An. 1600. homme de main, & si hardi, qu'il est
 étonnant que son audace à braver les
 plus grands périls, ne l'eût pas plu-
 tôt conduit à cette fatale destinée. En-
 fin, Maurice ayant perdu toute espé-
 rance de faire la moindre conquête en
 Flandre, prit le parti de quitter cette
 Province; & après avoir rembarqué
 son armée, il rentra en Hollande,
 sans avoir remporté d'autre avantage
 de sa brillante victoire, que d'avoir

il plut à ce Seigneur, qui se l'attacha. Mans-
 field lui procura de l'emploi dans le service;
 & sa valeur audacieuse le conduisit aux pre-
 miers honneurs de la guerre. Grotius, qui pré-
 tend que le premier degré de son élévation
 fut un crime, par lequel il débarrassa le Comte
 de Mansfeld de sa femme, convient qu'il fut
 toujours au dessus des places qu'il obtint. Sa
 mort pleurée par l'Archiduc, fut agréable aux
 Espagnols & aux Italiens, envieux de sa gloi-
 re, & offensés de l'arrogance & de la présomp-
 tion d'un homme si nouveau. S'il avoit engagé
 mal-à-propos l'Archiduc à livrer la bataille que
 ce Prince venoit de perdre, il avoit, en quel-
 que sorte, réparé sa faute en conduisant du se-
 cours à Nieuport après ce malheur, & en fai-
 sant échouer la seconde entreprise du Prince
 Maurice sur cette ville.

donné un nouvel éclat à sa réputation. L. XXII.

Cependant les Députés des Provin- An. 1600.
ces obéissantes s'étoient rendus avec
ceux des Provinces-unies à Berg-op-
zoom, pour tenter quelque accom-
modement; mais leurs propositions
mutuelles se trouvèrent si diamétralement
opposées, qu'il fut impossible
de les rapprocher; & les conférences
étoient à peine commencées, qu'on
fut contraint de les rompre. Les Mi-
nistres des Etats-Généraux y montrè-
rent la même horreur de la domi-
nation des nouveaux Souverains des
Pays-Bas, qu'ils avoient auparavant de
celle d'Espagne, & déclarèrent hau-
tement que les Provinces-unies ne
changeroient point de sentiments par
rapport à la Religion, & n'abandon-
neroient jamais leurs prétentions à l'in-
dépendance. Ils furent d'autant plus
fermes, que la victoire remportée à
Nieuport, & les heureux succès qui
l'avoient précédée, avoient donné plus
d'avantage à leur cause. Les Ministres
des Archiducs se retirèrent très-mé-
contents, & il ne fut plus question
que de continuer la guerre. Les Pro-
vinces obéissantes s'y prêtèrent avec
zèle, & sentant la nécessité de la pouf?

1601. II A
Août.

ser avec vigueur, puisqu'il étoit im-
 L. XXII. possible de faire la paix, elles accor-
 AD. 1600. dèrent à leurs Maîtres les subsides les
 plus abondants.

 L'Archiduc qui étoit revenu à Bru-
 xelles avec l'Infante, commença l'an-
 née 1601 par ordonner de nombreu-
 An. 1601. ses levées en Allemagne & dans le pays
 Wallon. Il fut secondé dans ses pré-
 paratifs par le Conseil d'Espagne, qui
 fit passer d'Italie en Flandre trois régi-
 ments Italiens, & un quatrième d'Es-
 pagnols naturels. Les Provinces-unies
 n'omirent rien de leur côté pour en-
 trer en campagne avec la plus puis-
 sante armée, & leur diligence à cet
 égard fut extrême. Elles prévinrent
 l'Archiduc, & aussi-tôt que la saison
 eut permis au Prince Maurice de ras-
 sembler ses troupes, il ne tarda pas à
 les faire agir. Les ayant réunies au fort
 de Schenck, il sembla menacer Bois-
 le-Duc; mais ce ne fut que pour cou-
 vrir ses desseins sur Rhinberg, qu'il
 investit les premiers jours de Juin. Il
 commença par faire battre en ruine,
 de la rive droite du Rhin, le fort placé
 dans l'isle dont on a déjà parlé, &
 qui se rendit presque sans résistance.
 S'étant ensuite attaché au corps de la

place, qu'il environna de bonnes lignes de circonvallation pour empêcher le secours, il ouvrit la tranchée. Il s'en falloit beaucoup que l'Archiduc fût alors en état de faire marcher ses troupes. L'avis qu'il reçut du projet de Maurice, lui causa d'autant plus de chagrin, qu'il lui étoit plus difficile d'en traverser l'exécution. Il envoya ordre néanmoins au Comte Herman de Bergh, Gouverneur de la partie de la Gueldres qui ne s'étoit pas soustraite à l'obéissance, de faire l'impossible pour introduire dans la place assiégée un renfort de troupes, & tout ce qui pourroit être plus nécessaire à ses besoins. Mais ce qu'il crut de plus propre à forcer Maurice d'abandonner Rhinberg, ce fut une puissante diversion sur Ostende. On fait que la Province de Flandre desiroit avec la plus grande ardeur qu'on pût enlever cette forteresse aux ennemis. Elle étoit prodigieusement incommodée par sa garnison, dont elle étoit obligée d'essuyer les courses, ou qui la forçoit de s'en racheter par des contributions exorbitantes. Aussi cette Province, qui venoit de fournir à l'Archiduc les subsides les plus considérables, l'avoit sup-

L. XXII.

An. 1601.

16 Juin.

L. XXII.
AN. 1601. plié avec les plus vives instances d'attaquer Ostende, & avoit promis de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour en faciliter la conquête. L'Archiduc prit enfin ce parti, & s'étant rendu de Bruxelles à Bruges, il commença sur la fin de Juillet l'investissement d'Ostende.

Il pouvoit d'autant mieux s'attacher à cette entreprise, qu'il venoit d'être renforcé par les régiments qu'il attendoit d'Italie. Celui qui étoit composé d'Espagnols naturels, étoit commandé par le Mestre-de-Camp Jean de Bracamonté, que l'Archiduc fit venir au siège qu'il commençoit. Les trois autres régiments Italiens, l'un levé en Lombardie, aux ordres du Comte Théodore Trivulce, & les deux autres qui étoient Napolitains, & dont le Marquis Della Bella & Jean Thomas Spina étoient Colonels, furent envoyés sur le champ au Comte Herman de Bergh, afin de l'aider à secourir Rhinberg; mais leur marche & la diversion sur Ostende, n'empêchèrent pas la perte de cette place. Sur la nouvelle des mouvements du Comte de Bergh, Maurice avoit si bien assuré ses lignes, qu'il parut impossible

de les forcer. Louis Bernard d'Avila, Gouverneur de Rhinberg, y étoit alors enfermé avec une garnison de douze cents hommes de pied, & de cent chevaux. Ce brave homme retarda autant qu'il le put, les progrès de l'ennemi & sur-tout l'approche du fossé, par les plus vigoureuses sorties. Après la perte du fossé, il soutint encore quelque temps la défense du rempart; mais Maurice ayant joint au feu de son canon celui de ses mines, dont il faisoit chaque jour quelque fourneau, d'Avila qui n'avoit d'ailleurs aucun espoir d'être secouru, capitula le dernier de Juillet à des conditions honorables. (11)

L. XXII.

An. 1601.

Nous allons décrire maintenant le fameux siège d'Ostende, ce siège surprenant, un des plus mémorables de notre siècle. Il dura plus de trois ans; & à l'instant même qu'il fut terminé, on doutoit encore de sa réussite. Les assiégés, quoique rafraîchis sans cesse par mer, ne purent laisser le courage

(11) La garnison de Rhinberg, qui étoit de deux mille deux cents hommes au commencement du siège, étoit réduite à douze cents quand elle sortit de cette place. *De Thou.*

L. XXII.
AN. 1601. & la patience des assiégeants, qui poussèrent leur attaque sans relâche au milieu des plus grands obstacles. Il seroit difficile de rendre compte du nombre des batteries qu'ils établirent, des assauts qu'ils livrèrent, des mines qu'ils firent jouer. Celles-ci furent si fréquentes, que l'on travailla, pour ainsi dire, beaucoup plus sous terre qu'à sa surface. On épuisa toutes les ressources de l'art; on inventa des machines inconnues; on vit en quelque sorte l'eau & la terre se partager entre les deux partis, seconder & détruire alternativement les ouvrages des Espagnols, qui n'en avoient aucun sur terre, que la mer en furie ne s'efforçât de le renverser. Ce siège ne leur coûta pas moins de sang que de fatigues. Leurs adversaires y perdirent beaucoup. Le carnage & l'acharnement y furent terribles des deux côtés. On y pensoit moins à se défendre des coups de l'ennemi, qu'à lui en porter. Enfin, les assiégés n'abandonnèrent le petit monceau de ruines où ils s'étoient concentrés, que lorsqu'ayant perdu pied-à-pied tout le terrain qu'ils occupoient, il vint à manquer à leur insurmontable défense.

Ostende est située sur le bord de la mer, au milieu d'un marais & de divers canaux. Les deux plus grands l'entourent presque de tous les côtés, & dans les temps des hautes marées, cette ville semble engloutie sous les eaux. C'étoit autrefois une place ouverte, & une retraite de pêcheurs; (12) mais quand on se fut aperçu de l'importance de sa position, on l'environna d'un bon rempart bien revêtu,

L. XXII.

An. 1601.

(12) Ostende resta ouverte jusqu'en 1572, qu'elle fut enfermée d'une enceinte de pieux par les ordres du Duc d'Albe. Depuis la pacification de Gand, cette ville, qui reconnoissoit les Loix des Etats-Généraux, fut agrandie & entourée de remparts. Elle étoit assez forte sept ans après, en 1583, pour que le Duc de Parme, qui l'avoit investie après la prise de Nieupoort, n'osât en continuer le siège; & de peur d'y échouer, ait toujours refusé de l'entreprendre. Le Seigneur de la Motte ayant presque réussi à s'en emparer par surprise en 1585, les Hollandois en augmentèrent les fortifications, & firent raser plusieurs dunes qui la commandoient. Ils y ajoutèrent encore de nouvelles défenses, lorsque l'Archiduc Albert l'eut menacée d'une nouvelle attaque après la conquête de Calais, & ils ne cessèrent depuis de la rendre redoutable aux ennemis par tous les moyens qui leur furent possibles.

& fucceffivement de tous les ouvra-
 L. XXII. ges qui pouvoient en faire une des
 An. 1601. meilleures fortereffes de la Flânde.
 Oftende eft divifée en deux parties,
 qu'on appelle la vieille ville & la nou-
 velle ville. La première eft plus peti-
 te, & eft baignée par la mer. L'au-
 tre qui eft plus grande, eft bâtie du
 côté de la campagne. Une forte jettée
 de pieux folidement afsemblés, défend
 l'enceinte de la vieille ville des rava-
 ges de l'eau de la mer, qui lui fert
 de foffé dans cette partie. Les canaux
 lui font de la même utilité du côté
 de la campagne; & comme ils font
 capables de recevoir dans les hautes
 marées toute forte de vaiffeaux, (13)
 & que même dans les plus baffes,
 des vaiffeaux ordinaires peuvent y
 paffer, ce font autant de ports d'où
 ces navires peuvent pénétrer jufqu'au
 centre de la ville. Aux fortifications

(13) Le port d'Oftende, où les plus grands navires pouvoient entrer au commencement du feizième fiècle, n'eft plus affez profond, depuis que l'art de naviguer, & celui de la conftruction des vaiffeaux ont fait des progrès fi étonnans. Nos vaiffeaux de ligne, d'une capacité beaucoup plus confidérable, prennent trop d'eau pour y être reçus.

de son enceinte, on avoit ajouté un bon chemin couvert, bien flanqué, entouré d'un fossé antérieur très-profond, & aussi redoutable que le corps de la place. Du reste, elle est petite, & beaucoup moins recommandable par ses édifices & sa population, que par sa position & sa force. Les Provinces-unies très-jalouses de se la conserver, avoient soin de la tenir toujours bien pourvue d'hommes, d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche, & de tout ce qui pouvoit la mettre à portée de faire la plus forte résistance en cas d'attaque.

L. XXII.

An. 1601.

Elle se trouvoit ainsi dans le meilleur état de défense, quand l'Archiduc l'investit. Le Prince Maurice avoit abandonné en se retirant, le fort de Saint-Albert. L'Archiduc y établit son quartier-général. Ce fort étoit placé à l'occident entre les dunes & la mer, & avoit en face à l'orient de la ville le fort de Bredené, construit tout auprès des dunes. Ce fut le quartier du Comte Frédéric de Bergh. Tout aussitôt, on y ouvrit la tranchée, ainsi qu'au quartier de Saint-Albert, & on la poussa vivement. Outre ces deux forts, en partant de celui de Saint-

5 Juillet.

L. XXII.
An. 1601. Albert, il y en avoit autour de la ville trois autres, qui servoient depuis quelque temps à contenir la garnison, savoir les forts de Sainte-Elisabeth, de Sainte-Claire & de Saint-Michel. Le quartier de l'Archiduc étoit le plus considérable. La plus grande partie des troupes Espagnoles, Italiennes & Wallones, campoient auprès. Bientôt les Mestres-de-Camp, Jérôme Monroy, Espagnol, & Nicolas de Catriz, Wallon, incommodèrent beaucoup les assiégés d'une batterie qu'ils établirent sur une colline de sable très-voisine de la place. Pour mieux en assurer le succès, ils s'établirent dans ce poste, & y construisirent une redoute. Le Comte de Bergh qui s'étoit également emparé de la crête des dunes, avoit formé de son côté une seconde attaque, & serroit la ville avec autant de vivacité & d'avantage.

Charles Van-der-Noot étoit alors Gouverneur d'Ostende. C'étoit un Officier actif, & il n'omit rien de ce qui pouvoit le mettre en état de s'y défendre long-temps. Comme la partie foible des fortifications de la place étoit celle qui se trouvoit en face

du fort de Sainte-Claire, il la couvrit en dehors d'un ouvrage retranché. De leur côté, Monroy & Catriz pouffoient leurs travaux, & élevoient une seconde redoute, quand le premier fut tué d'un coup de mousquet. L'Archiduc donna son régiment à Simon Antunés, Portugais, brave homme, qui avoit vieilli dans le service. Celui-ci secondant Catriz, ils achevèrent la seconde redoute, & la joignirent à la première par une tranchée large & profonde. Cependant les Etats voulant avoir dans Ostende un Gouverneur d'une valeur éprouvée, & qui fût y faire respecter son autorité, y avoient envoyé le Colonel François de Vere. Il y entra à la tête de trois mille hommes d'infanterie, & d'un grand convoi de munitions de toute espèce, qu'il conduisoit avec lui. Il voulut d'abord signaler son arrivée par une sortie; mais ayant été repoussé avec perte, il s'attacha à continuer les fortifications qu'on avoit commencées en face du fort de Sainte-Claire, & il y fit construire trois redoutes, que le soldat imagina d'appeller les Poulains. Il y mit les troupes & le canon né-

L. XXII.

An. 1601.

15 Juillet.

cessaires; & après avoir visité exactement la partie de l'enceinte & du chemin couvert qui les avoisinoit, il ne songea qu'à la rendre plus capable de soutenir le fort du siège, qu'il prévoyoit devoir être porté dans cet endroit. Il ne se trompa point. L'Archiduc y forma en effet la principale attaque, & ordonna au Comte de Bergh de quitter le quartier de Bre-dené pour s'établir au fort de Sainte-Claire, & empêcher les ennemis de pousser plus loin leurs défenses avancées. Le Comte de Bergh opposa deux forts à ceux qu'on nommoit les Poulains, & leur donna le nom de Saint-Martin & de Sainte-Marie. Cet obstacle n'empêcha pas les assiégés d'entreprendre de nouveaux ouvrages au devant des premiers; mais le Comte de Bergh les ayant attaqués vivement, & leur ayant tué beaucoup de monde, il les força de se retirer; & après leur avoir enlevé le poste qu'ils vouloient mettre en état de défense, il y éleva un troisième fort, à qui il donna le nom de Sainte-Anne, parce qu'il s'en étoit rendu maître le jour de la Fête de cette Sainte.

L'attaque de Saint-Albert étoit tou-

jours poussée avec la même ardeur.

Les assiégeants résolurent d'ajouter une digue entre les dunes & la mer, du côté de la vieille ville, aux ouvrages qu'ils avoient déjà construits dans cette partie, & de fermer aux vaisseaux ennemis l'entrée du canal qui y est situé. Le sable de ce terrain ne pouvant leur servir, il fallut employer d'autres matériaux. On rassembla donc de longues fascines de vingt pieds, auxquelles une sorte de ressemblance fit donner le nom de saucisses. On les lia fortement les unes aux autres, & l'on en remplit les intervalles avec des briques. On en eut besoin d'une quantité considérable; mais en entassant les fascines les unes sur les autres jusqu'à la hauteur nécessaire, on parvint peu-à-peu à former la digue. La construction de cet ouvrage souffrit néanmoins de grandes difficultés, parce qu'il étoit continuellement battu par la mer. Dans le temps du reflux sur-tout, les vagues venoient s'y heurter avec tant d'impétuosité, qu'elles le renversèrent souvent, & en dissipèrent tout-à-fait les matériaux. Les travailleurs étoient d'ailleurs si exposés au feu du canon & de la

L. XXII.

An. 1601.

mousqueterie des assiégés, qu'il y en
L. XXII. eut beaucoup de tués. Malgré ces ob-
An. 1601. stacles, la digue fut achevée & for-
tifiée en tête d'une bonne redoute,
qu'on munit d'une artillerie nombreu-
se, & qui ferma dans la suite l'entrée
du canal. Les assiégés étoient de leur
côté maîtres d'une digue, qui par-
tant des dunes vers le fort de Saint-
Albert, se réunissoit au principal bas-
tion de la vieille ville, appelé le bas-
tion de la mer. Elle servoit à garan-
tir les fortifications de la violence des
hautes marées. Mais voyant qu'elle
favorisoit les assiégeants, en procu-
rant un abri à leurs travailleurs, ils
renoncèrent à l'avantage qu'ils en ti-
roient; & après avoir tâché d'y sup-
pléer par les moyens qui leur parurent
les plus propres, ils coupèrent la di-
gue en plusieurs endroits, & la ren-
dirent totalement inutile à leurs adver-
saires.

Quoique le Comte de Bergh fût
passé à l'attaque de Sainte-Claire, on
n'avoit pas abandonné celle de Brede-
né. On en avoit confié le commande-
ment au Comte de Bucquoi, Mestre-
de-Camp d'un régiment Wallon, qui
par sa naissance, sa bravoure & son
expérience,

expérience, étoit déjà digne des premiers emplois. Il fut à peine chargé de cette attaque, qu'il y fit construire une petite redoute, & ensuite une seconde beaucoup plus grande, qui reçut le nom de Saint-Charles, d'où il foudroyoit les bâtimens ennemis qui entroient de son côté dans Ostende. Le canal qui étoit dans cette partie, se partageoit en deux bras, dont le premier tomboit dans le principal fossé d'Ostende, & le second dans le fossé du chemin couvert. Ce dernier bras étoit fort exposé au feu du canon de la grande redoute; & pour l'éviter, les vaisseaux furent contraints de se restreindre à la navigation du grand bras. Mais ce ne fut pas un avantage pour les assiégeans. La navigation y étoit plus facile, & les bâtimens qui s'y réfugioient, étoient trop éloignés du feu ennemi pour qu'ils en reçussent beaucoup de dommage. L'Archiduc, afin de les priver de cette ressource, résolut de pousser une seconde digue, qui partant de la redoute la plus grande, vint gagner le bord du principal canal, & dont la tête, armée d'un autre fort bien garni d'artillerie, pût en défendre l'entrée, comme il avoit fait à l'attaque de Saint-Albert.

Pendant que les Espagnols étoient occupés au siège d'Ostende, le Prince Maurice n'étoit pas resté tranquille spectateur de leur entreprise. Après avoir pris Rhinberg, il avoit investi Bois-le-Duc, dans l'espérance de s'en rendre maître, & de faire lever le siège d'Ostende; mais ses travaux autour de cette ville importante, dont l'enceinte avoit une grande étendue, n'avancèrent que lentement. Elle avoit pour Gouverneur le Seigneur de Grobendonck, brave Officier, & un des plus estimés des troupes de Flandre. Bois-le-Duc, confié jusqu'alors à la garde de ses habitants, fidèles Royalistes & bons Catholiques, s'étoit soutenu par ses propres forces; mais leur zèle ne suffisant plus dans une situation si critique, le Gouverneur en avoit instruit l'Archiduc, & lui avoit demandé du secours. Ce Prince fut d'abord embarrassé, & craignit de ne pouvoir continuer à la fois le siège d'Ostende, & délivrer Bois-le-Duc. Toutefois il ne désespéra point d'y réussir. Ne retenant auprès de lui que le nombre des troupes nécessaires pour défendre ses travaux, il dépêcha vers Bois-le-Duc le Comte de

Bergh avec sept mille hommes de pied & quinze cents chevaux, & lui donna ordre de secourir la place à quelque prix que ce fût. Il fit consentir en même temps les Italiens mutinés dans Werth, à joindre le Comte avec un gros détachement. Ce Général ayant ainsi sous ses ordres une armée assez considérable, marcha à Helmont, petite ville éloignée de quatre lieues de Bois-le-Duc, & feignit de s'y retrancher. Il y fut à peine établi, qu'il commanda le Comte de Belgiojoso, Commissaire de la cavalerie, avec mille chevaux pour escorter un renfort de huit cents hommes de pied qu'il vouloit introduire dans la place. Le projet réussit : ces troupes étant parties de nuit, lorsque les ennemis s'y attendoient le moins, & ayant pris un chemin qu'ils gardoient mal, elles remplirent leur destination. L'infanterie se porta en avant. Sur le champ ayant attaqué vivement, & forcé un des postes des assiégeants, elle pénétra, malgré leur résistance, dans Bois-le-Duc, & l'assura assez contre les entreprises du Prince Maurice, pour le contraindre de lever le siège. On étoit alors au mois de No-

~~_____~~ vembre, & la rigueur de l'hiver se
 L. XXII. faisant déjà beaucoup sentir, ce Prince
 An. 1601. n'eut d'autre parti à prendre, que de
 27 Nov. se retirer.

L'Archiduc rappella alors toutes ses troupes au siège d'Ostende, qu'un événement imprévu pensa terminer. C'étoit sur la fin de Décembre. La mer en fureur, soulevée par la plus violente tempête, endommagea tellement les défenses de la place, & sur-tout celles de la vieille ville, que les assiégés craignant de ne pouvoir soutenir l'assaut dont ils étoient menacés, parlèrent de capituler. On en vint jusqu'à se donner réciproquement des ôtages; (14) mais un secours de troupes & de munitions de toute espèce qui arriva très-à-propos,

(14) Grotius ni de Thou ne parlent des ravages occasionnés par cette violente tempête. L'un & l'autre attribuent à la crainte d'être emporté d'assaut, l'espèce de capitulation que Vere, Commandant d'Ostende, dont la garnison étoit réduite de sept mille hommes à huit cents par les maladies, paroît avoir feint de conclure. Grotius insinue qu'il convint d'une surséance d'armes, & qu'il livra ses ôtages de bonne foi, sans en avoir rien communiqué au Conseil de Guerre; mais

empêcha les assiégés de conclure la capitulation, qu'ils ne pouvoient con-
 L. XXII.
 sommer, dirent-ils alors, sans se cou-
 An. 1601.
 vrir d'infamie. Les heureuses espéran-
 ces de l'Archiduc s'étant donc éva-
 nouies, il fut obligé de recommencer
 à battre la ville en ruine. On diri-
 gea sur-tout le feu du canon contre la
 vieille ville, qui avoit le plus souffert
 de la tempête. En peu de temps il se
 fit une si grande brèche, qu'on réso-
 lut de monter à l'assaut. Le Mest-
 re-de-Camp Durango fut chargé d'atta-
 quer le bastion de la mer, tandis que
 Gambaloïta, Mest-
 re-de-Camp Mila-
 nois, & Chevalier de Malthe, se por-
 teroit à la gauche avec l'infanterie
 Italienne contre un ouvrage voisin.
 Plusieurs Capitaines choisis entre les

que ses troupes, parmi lesquelles on comptoit
 les déserteurs du service d'Espagne qui avoient
 livré au Prince Maurice le fort de Saint-An-
 dré, s'étant soulevées, il leur fit entendre qu'il
 n'avoit voulu qu'amuser ce Prince, pour don-
 ner le temps au secours qu'il attendoit, d'ar-
 river. En effet, il ne l'eut pas plutôt reçu,
 qu'il rompit tout accord. Cette supercherie
 ne fut point approuvée par les Etats, qui
 la trouvèrent malhonnête, inutile & dange-
 reuse.

divers Officiers de l'armée, reçurent
 L. XXII. ordre de les seconder, & l'on mêla
 An. 1601. aux troupes qu'ils commandoient, des
 détachemens d'infanterie de toutes
 les autres nations qui servoient au
 siège. C'étoit à la brune, dans le temps
 de la basse marée, que l'assaut devoit
 commencer. Afin d'en assurer encore
 plus le succès, le Comte de Bucquoi
 fut commandé pour passer le canal
 de Bredené, & devoit, s'il étoit pos-
 sible, assaillir en même temps le
 rempart dans cette partie. Enfin l'Ar-
 chiduc voulant partager l'attention
 des ennemis, fit prendre les armes
 au reste de ses troupes, & menacer
 de toutes parts la place assiégée. Au-
 gustin Mexia, Gouverneur du châ-
 teau d'Anvers, Capitaine experimen-
 té, & qui jouissoit d'une grande ré-
 putation de valeur, fut mis à la tête
 de l'entreprise.

 Ces dispositions ayant été faites,
 An. 1602. les Espagnols s'avancent enfin pleins
 7 Janvier. d'ardeur, & brûlent de se signaler. Ils
 font les plus grands efforts pour ga-
 gner le rempart. Quoique affoiblis
 sans cesse par la perte de ceux qui
 restent sur la place, & par la retraite
 des blessés, leur ardeur ne se ralentit

pas. Ils bravent le péril & la mort. La nuit survient. Son obscurité augmente l'horreur du combat; mais il n'en devient que plus animé, & les assaillants redoublent de valeur. La résistance fut égale. La garnison nombreuse, & bien pourvue de tout ce qui pouvoit servir à une vigoureuse défense, se présente par-tout, & soutient l'attaque avec intrépidité. A la lueur des feux qu'elle allume, elle prend les postes qu'on lui a assignés, dirige sûrement ses coups, & se porte par-tout où le besoin l'exige. Comme elle s'étoit aisément apperçue qu'il n'y avoit qu'une véritable attaque, parce que la profondeur du canal de Bredené avoit été un obstacle insurmontable à celle dont le Comte de Bucquoi étoit chargé, elle y porte ses principales forces. Les Catholiques s'obstinent néanmoins, & l'action continue long-temps avec la plus grande vivacité; mais les assiégés prennent à chaque instant l'avantage & repoussent les assiégeants, qui perdirent six cents hommes, parmi lesquels Gambaloïta fut tué, & Durango grièvement blessé. La retraite fut difficile, & presque aussi coûteuse. La

L. XXII.

An. 1602.

~~AN. 1602.~~ garnison lâcha les écluses, & remplit
 L. XXII. avec tant de promptitude le canal
 AN. 1602. que les Royalistes avoient à repasser,
 qu'il y en eut un grand nombre de
 noyés. (15) Jean Bentivoglio, Che-
 valier de Malthe, mon frère, qui ar-
 rivoit depuis peu d'Italie, après avoir
 fait plusieurs campagnes en Hongrie
 au service de l'Empereur, se trouva
 à ce sanglant assaut, & y mérita d'être
 récompensé d'une compagnie de lan-
 ciers.

L'année 1602 étoit commencée,
 & le froid étoit si rigoureux, qu'on
 désespéroit de pouvoir continuer le
 siège. On conseilla à l'Archiduc de le
 lever; mais ce Prince, qui croyoit la
 réputation du Roi & la sienne pro-
 pre intéressées à soutenir son entre-
 prise, rejetta ce conseil. Il donna de
 nouveaux ordres au Comte de Buc-
 quoi d'achever en toute diligence la
 digue qui devoit fermer l'entrée du
 canal de Bredené, & fit élever du
 côté de Saint-Albert une grande plate-
 forme, d'où les assiégeants pussent

(15) Cet assaut coûta aux assiégeants envi-
 ron huit cents hommes, suivant Grotius, & à
 peine cinquante aux assiégés.

commander la ville. Il partit ensuite pour Gand, & nomma Jean Rivas, Mestre-de-Camp Espagnol, dont l'expérience égaloit le courage, pour diriger les opérations du siège jusqu'à son retour. Comme les Etats menaçoient d'entrer de bonne heure en campagne avec les forces les plus redoutables, & faisoient d'immenses préparatifs, l'Archiduc s'étoit retiré à Gand pour y faire de son côté ceux qu'il croyoit nécessaires à déconcerter leurs projets.

Quelque vive que fût la guerre, on ne s'en occupoit pas moins de la paix, & l'on travailloit de plusieurs côtés à renouer les négociations qui avoient été presque aussi-tôt rompues qu'entamées, entre le Roi d'Espagne, les Archiducs, & la Reine d'Angleterre. On appercevoit dans les trois Cours de grandes dispositions à un accord prochain. La Reine d'Angleterre sur-tout, qui avançoit dans sa vieillesse, sembloit chaque jour la desirer avec plus d'ardeur; mais ayant été attaquée au mois de Mars, d'une maladie très-grave, qui la conduisit

3 Avril
1603.

cinq, elle ne put la conclure. (16)
 L. XXII. Ainsi mourut Elifabeth, Reine d'An-
 gleterre & d'Irlande, ennemie irré-
 conciliable de l'Eglise, & qui par
 An. 1602. cette raison avoit fomenté si long-
 temps & si diversement les troubles
 de la Flandre. Elle étoit fille d'Hen-
 ri VIII, & de cette Anne de Boulen,
 qui, après avoir enflammé le Roi
 d'un amour effréné, ne céda, moins
 par chasteté que par ambition, à la
 passion de ce Prince, que lorsqu'il
 l'eut épousée. (17) Le mariage de
 Henri avec la Reine Catherine d'Ara-
 gon subsistoit encore, lorsqu'Anne de-
 venue plutôt sa concubine que son
 épouse, accoucha d'Elifabeth. Mais

(16) Le Cardinal Bentivoglio fait ici un anachronisme. La Reine Elifabeth n'est point morte en 1602, mais le 3 Avril 1603. Comme ce fait ne tient point essentiellement au fil des événements de cette Histoire, le Traducteur a cru devoir ne le point remettre à sa vraie place.

(17) Le célèbre M. Hume, *Histoire de la Maison Tudor*, page 112 du second volume de la Traduction de cet Ouvrage, confirme à cet égard l'opinion du Cardinal Bentivoglio, qui n'est point celle d'un grand nombre d'Écrivains.

fa fécondité ne s'étant pas soutenue, L. XXII.
 cette Princesse, à qui le desir de don- An. 1602.
 ner un héritier à la Couronne, fit ou-
 blier les droits du Monarque & le
 respect qu'elle se devoit à elle-même,
 osa chercher au sein du désordre le
 plus coupable, ce qu'elle ne pouvoit
 obtenir dans une légitime union. Le
 Roi qui en fut instruit, entra dans une
 colère furieuse, & lui ayant donné
 des Juges qui la convinquirent d'adul-
 tère & d'inceste, (18) il la fit décapiter
 publiquement. Cet événement ne
 changea rien dans la conduite de Hen-
 ri, que cette femme également impie
 & impudique avoit en même temps
 soulevé contre l'Eglise & dégoûté de
 la Reine. Ce Prince, loin de revenir à
 sa légitime épouse, se livrant au con-
 traire avec plus de fureur à la violence
 de ses passions, se maria successivement
 à quatre autres femmes, sans pouvoir
 trouver dans aucune de ces alliances la
 satisfaction qu'il desiroit. Son acharne-
 ment contre la Religion s'accrut avec
 la même audace. Indigne désormais du

(18) Les Anglois ne conviennent pas que
 ces accusations très-graves aient été prouvées.

titre auguste de défenseur de la Foi,
 L. XXII. que son zèle contre Luther lui avoit
 An. 1602. mérité de la part du Saint-Siège, au
 commencement de la prétendue réfor-
 me, il combattit ses dogmes avec achar-
 nement, persécuta cruellement ses vrais
 disciples, & bientôt on le vit imiter
 la perfidie & les excès de Julien l'A-
 postat.

Elevée dans les principes de l'héré-
 sie, Elisabeth fut bien traitée du Roi
 Edouard VI son frère, encore mineur,
 qui suivoit les loix de la réformation
 établie par son père; mais la Reine
 Marie ayant succédé à Edouard, &
 la Religion Catholique étant remontée
 sur le Trône avec elle, Elisabeth cou-
 rut de grands risques de perdre la
 vie. Quoiqu'elle feignît de professer la
 religion de sa sœur, elle n'en fut pas
 moins violemment soupçonnée d'in-
 trigues & de conjurations contre cette
 Princesse, & elle vécut tout le temps
 de son règne en prison, ou reléguée
 à la campagne. Enfin le Sceptre passa
 des mains de Marie, qui mourut sans
 enfants, dans celles d'Elisabeth. Com-
 me l'Eglise Catholique avoit constam-
 ment condamné le mariage du Roi

d'Angleterre avec Anne de Boulen, la nouvelle Reine se mit à l'abri de ses anathèmes, en favorisant l'hérésie qui avoit approuvé cette union. Elle ne donna sa confiance qu'à des Hérétiques, & chassa les Catholiques de tous les postes où ils avoient été élevés dans l'Etat. Les Prêtres & les Religieux devinrent particulièrement les victimes de sa haine & de ses persécutions. Pour mieux éteindre la vraie Foi dans le cœur de ses sujets, elle croyoit devoir les priver des Ministres qui la leur prêchoient. Elle ne les attaqua pas néanmoins pour cause de religion. Elle se couvrit de divers prétextes, & ce fut sur-tout celui des conjurations tramées contre elle, qu'elle avoit l'art d'employer avec plus d'apparence & de succès. (19)

Cette Princesse ne se contenta pas de protéger l'hérésie au sein de ses propres Etats, pour assurer ses droits & affermir sa puissance : elle entretint encore des liaisons étroites avec ceux des partisans des nouvelles opinions qui troubloient l'Ecosse, la France,

(19) M. Humé ne parle point davantage de sa bonne foi.

l'Allemagne & la Flandre, & elle eut
L. XXII. grand soin d'y fomenter des divisions
An. 1602. intestines, qui en occupant leurs Sou-
verains, ne leur permiffent pas de
l'inquiéter. Elle ne put néanmoins si
bien contenir quelques-uns de ses su-
jets, qu'elle ne fût obligée de trem-
per ses mains dans le plus beau sang
d'Angleterre, & de sévir avec une
rigueur extrême contre l'Irlande. Elle
se déshonora particulièrement aux
yeux même de ses Partisans les plus
zélés dans toute l'Europe, par la mort
injuste & cruelle qu'elle fit souffrir à
la Reine d'Ecoffe, après l'avoir long-
temps tenue dans les fers. La haine
qu'elle lui portoit à cause de son at-
tachement à la Religion Romaine, &
de sa fermeté à soutenir ses titres à
la succession des Royaumes d'Angle-
terre & d'Irlande, prévalut sur tou-
tes les considérations qui devoient la
détourner de cet attentat. Au reste,
cette sanglante tragédie & plusieurs
autres événements de sa vie, où elle
répandit le sang de ses peuples, dé-
celèrent évidemment les affreuses in-
quiétudes dont elle étoit dévorée; &
il n'est pas étonnant que cette Prin-
cesse, continuellement pénétrée de

terreur, & exposée sans cesse au péril de se voir enlever sa Couronne, ne se soit vengée de tous ceux dont elle avoit redouté les entreprises, & ne se soit livrée aux mouvements de sa cruauté.

L. XXII.

An. 1602.

On convient néanmoins qu'Elisabeth fut douée d'ailleurs de toutes les qualités du corps & de l'esprit qui lui auroient mérité les plus grands éloges, si elle n'en eût point terni l'éclat par son dévouement à l'erreur. Née avec une figure noble, ornée de tous les agréments de son sexe, parlant avec éloquence, mettant de la dignité & des grâces dans toutes ses actions publiques & particulières, elle avoit encore tous les talents de l'esprit les plus distingués. Elle protégea les Lettres, & cultiva elle-même plusieurs genres de littérature. Elle savoit diverses langues, & sur-tout elle possédoit si parfaitement le Latin, que les discours qu'elle prononça plusieurs fois en cette langue dans les Universités d'Oxford & de Cambridge, furent applaudis des savants les plus consommés. Jamais Princesse ne fut recherchée en mariage avec plus d'empressement. Des Princes de presque toutes

L. XXII.
An. 1602. les nations de l'Europe demandèrent sa main; (20) & quoiqu'elle eût constamment trompé leurs vœux, il sembla qu'ils regardèrent tous comme un titre favorable à leurs prétentions l'infortune, des rivaux qui les avoient précédés. Flattant leurs espérances avec une adresse incroyable, & donnant les plus belles couleurs à ses refus, elle eut le bonheur de se concilier leur estime, & sa réputation parut en quelque sorte tirer du relief du nombre de ceux qui prétendirent à l'honneur de l'épouser. Elle ne cessa de feindre que dans le déclin de l'âge, & l'on connut enfin qu'uniquement avide de domination, & peu touchée du desir de laisser de la postérité, elle ne voulut jamais partager son lit, que parce qu'elle ne vouloit point

(20) On compte au nombre de ceux qui prétendirent à l'avantage de l'épouser, le Roi d'Espagne, Philippe II; le Duc d'Anjou, depuis Henri III; le Duc d'Alençon, son frère; l'Archiduc Charles, frère de l'Empereur Maximilien II; le Roi de Suède, Eric XIV; le Prince Jean Casimir, frère de l'Electeur Palatin, très-connu dans cette Histoire, & même plusieurs Anglois d'une illustre naissance.

partager son Trône. Elle eut pour ennemis les plus déclarés, le Pape & le Roi d'Espagne, & vécut en paix avec les autres Souverains de l'Europe, qui tous ou presque tous se plurent à l'honorer d'une manière distinguée. Ce fut une femme extraordinaire, d'un courage mâle, d'une application extrême aux soins du gouvernement, & très-jalouse de n'en pas laisser échapper les rênes de ses mains. Elle fit de grandes dépenses au dedans & au dehors de ses Etats, & sur-tout pour entretenir une marine puissante, qu'elle appelloit ordinairement ses armées & ses forteresses. Cette Princesse jouit long-temps d'une santé inaltérable, & vécut plus qu'aucun des Rois ses Prédecesseurs, dont un petit nombre porta plus long-temps la Couronne. Quoiqu'elle eût mortellement haï la Reine d'Ecosse, & qu'elle l'eût immolée à sa haine autant qu'à son ambition, néanmoins elle fut sensible au plaisir de laisser son Sceptre au Roi Jacques son fils, qui avoit embrassé la nouvelle réforme, & de voir s'éteindre à jamais par la réunion des Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse sur une même tête ces divisions, sources déplorables de

L. XXII.

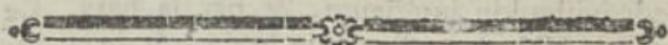
An. 1602.

L. XXII. guerre & de calamités, qui avoient dé-
 solé l'un & l'autre Royaume pendant
 An. 1602. une si longue suite de siècles. (21)

(21) Les Historiens de toutes les Religions s'accordent sur le mérite éminent de cette grande Reine; & si elle n'avoit pas abjuré, & détruit, en quelque sorte, dans son Royaume la Religion de ses Pères; si les Catholiques n'avoient pas eu droit très-souvent de se plaindre des maux qu'elle leur a faits; si elle ne s'étoit pas rendue coupable d'un attentat inoui par le supplice de l'infortunée Reine d'Ecosse, elle n'auroit reçu de la postérité que des éloges. A ces reproches également graves & légitimes près, on peut dire avec de Thou, qu'on vit briller dans cette femme célèbre des vertus qui auroient illustré un grand Homme & un grand Roi, & que ses défauts en petit nombre, qui furent ceux de son sexe, méritent de l'indulgence. *Ingentes in eâ feminâ & viro atque aded Magno Rege dignæ virtutes fuerunt; & pauci, ut in muliebri sexu excusabiles defectus.* Grotius a remarqué qu'elle n'eut d'autre ambition que de conserver sa Couronne contre les entreprises de ceux qui lui contestoient le droit de la porter; qu'ayant pu étendre sa domination en France, où le malheur des temps lui avoit livré plusieurs bonnes Places; sur l'Ecosse, gouvernée par un Roi enfant; dans les Pays-Bas, où les Provinces rebelles à l'Espagne l'appelloient avec les plus vives instances, elle se contenta de maintenir son autorité dans son Royaume, & d'en cimenter la puissance par les loix d'une bonne

administration intérieure, & par la paix. Le même Historien assure que le dégoût de la vie, si ordinaire en Angleterre, la conduisit au tombeau. S'étant imaginée que ses Sujets méprisoient sa vieillesse, & que ses plus intimes confidens cherchoient d'avance à gagner la faveur de son héritier présomptif, en se dévouant à ses volontés, elle ne put résister aux impressions meurtrières du chagrin violent qu'elle en conçut.





LIVRE XXIII.

SOMMAIRE.

- AVÈNEMENT du Roi Jacques I au*
 1602. *Trône d'Angleterre. Continuation du*
siège d'Ostende. Projet d'envoyer des
galères Espagnoles sur la côte de
Flandre. On en donne le comman-
dement à Frédéric Spinola. Le Mar-
quis Ambroise son frère leve huit mille
hommes pour le service d'Espagne.
Frédéric perd cinq galères. Le Prince
Maurice entre en campagne. Il assiè-
ge Grave. Prise de Grave. Un corps
d'Italiens se mutine à Hochstrate.
 1603. *Ambroise Spinola leve une nouvelle*
armée. Frédéric son frère est tué dans
un combat sur mer. L'Archiduc se
prépare à dompter les mutins. Ils trai-
tent avec le Prince Maurice qui as-
siège Bois-le-Duc. Le siège est levé.
Continuation de celui d'Ostende. Ar-
rivée de Pompée Targoné, fameux
Ingénieur. L'Archiduc offre la con-
duite du siège au Marquis Spinola,
qui s'en charge. Il suit le même plan
d'attaque. Passage du canal à l'at-

attaque de Saint-Albert. Les ouvrages 1604.
extérieurs sont emportés. Siège de l'E-
cluse par le Prince Maurice. Velasco
est envoyé au secours de cette place.
Il est repoussé. Progrès de Maurice.
L'Archiduc renforce son armée. Il
charge Spinola de secourir l'Eclu-
se. Spinola attaque en vain les assié-
geants. L'Ecluse capitule. Précau-
tions de l'Archiduc contre les en-
treprises de Maurice. Prise d'Ostende.
Réflexions sur cette conquête. L'Ar-
chiduc & l'Infante entrent dans Os-
tende. Récompenses accordées à Spi-
nola. Projet du Prince Maurice sur 1605.
Anvers. Il se porte inutilement dans
le pays de Waës. Projet de Spinola
d'attaquer la Frise. Ses premières dis-
positions. Il trompe le Prince Mau-
rice. Sa marche. Prise d'Oldensel &
de Linghen. Spinola retourne sur le
Rhin. Prise de Wachtendonck. Action
très-vive, où le Prince Maurice est
repoussé. Prise du château de Crakou.
Spinola retourne en Espagne. Ses
projets & ses négociations. Les Es- 1606.
pagnols entrent en campagne avec
deux armées. Plan de défense des
Hollandois. Spinola ne peut passer
l'Yssel. Prise de Lokem. Bucquoi ne

réussit pas mieux sur le Vahal. Spinola abandonne le dessein d'entrer en Hollande. Prise de Groll. Siège de Rhinberg. Premiers succès des Espagnols. Belle défense de la garnison. Continuation du siège. Prodiges de valeur. Prise de Rhinberg. Siège de Groll par le Prince Maurice. Secours de cette ville. Maurice leve le siège.

L.XXIII. **J**ACQUES, Roi d'Ecosse, ayant succédé à la Reine d'Angleterre, se rendit promptement à Londres. Il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Cet événement fut célébré à l'envi, & avec l'émulation naturelle aux deux peuples, par les Ecoissois flattés de donner un Roi à l'Angleterre, & par les Anglois qui se glorifioient encore plus de l'enlever à l'Ecosse. Mais les Catholiques Romains en furent consternés. Le Roi qui avoit voulu se les attacher pendant les dernières années de la feue Reine, & qui leur avoit fait espérer qu'il les traiteroit plus favorablement par rapport à la Religion, détruisit bientôt tout leur espoir. Dès les premiers jours de son arrivée à Londres, ils virent clai-

rement qu'ils ne seroient pas moins persécutés sous son règne que sous le règne précédent. (1) Pour lier ensemble, autant qu'il pourroit, les peuples des deux nations, Jacques réunit les deux Royaumes sous une dénomination commune, en prenant le titre du Roi de la Grande-Bretagne. S'empressant de se conformer aux maximes du gouvernement d'Elisabeth, & aux principes de la nouvelle réforme, il n'omit rien pour s'établir solidement sur les deux Trônes. Ce Prince qui sentit combien il importoit au succès

L.XXIII.

An. 1602.

(1) Il parut à Londres immédiatement après l'arrivée de Jacques I, une confession de Foi de l'Eglise Anglicane, où l'on déclamoit avec indécence contre le Concile de Trente; on déclaroit que le Pape étoit l'Antechrist, & l'on attaquoit plusieurs des dogmes les plus respectables de l'Eglise Catholique. Cet ouvrage, qui, selon de Thou, ne pouvoit être attribué aux Ministres d'Elisabeth, ni à la nécessité des circonstances, & qui sembloit être l'ouvrage du Roi seul, découvrit que ce Prince, qui se piquoit d'avoir des connoissances, & sur-tout en Théologie, soutiendrait par une sorte de conviètion, & par les principes d'une conscience erronée, la nouvelle Religion de l'Etat, qu'Elisabeth avoit établie par des moyens très-étrangers à la conscience.

L.XXIII.
An. 1602. de ses affaires domestiques de s'affu-
rer des Puissances voisines, ne man-
qua pas de s'occuper principalement
de cet objet. Il renouvela l'alliance
contractée par Elisabeth avec le Roi
de France, & avec les Provinces-unies.
Aussi bien disposé que cette Princesse
sembloit l'être un peu avant sa mort
à un accommodement avec le Roi
d'Espagne & les Archiducs, il suivit
avec vivacité les ouvertures qu'on
en avoit faites. Le Roi & les Archi-
ducs entrèrent dans les mêmes senti-
ments. La négociation ayant fait cha-
que jour de nouveaux progrès, ces
diverses Puissances s'envoyèrent réci-
proquement des ambassades solempnel-
les, & la bonne intelligence fut enfin
rétablie entr'elles, autant que la di-
versité de leurs intérêts à l'égard de
la Religion, & de plusieurs autres ma-
tières d'Etat pût le permettre. Ce
Traité ne fut néanmoins conclu que
l'année suivante. Mais on a voulu en
donner d'avance une connoissance som-
maire, afin de ne pas trop distraire le
Lecteur par le récit des affaires parti-
culières des Pays-Bas.

Les Espagnols continuoient le siège
d'Ostende avec vivacité. C'étoit sans
contredit,

contredit, une entreprise de la plus grande difficulté ; mais plus les obstacles que l'Archiduc y éprouvoit paroissent en éloigner le succès, plus ce Prince s'obstinoit à les surmonter & à répondre au zèle avec lequel la Province de Flandre lui fournissoit tous les secours qui dépendoient d'elle pour y réussir. Le Mestre-de-Camp Rivas, à qui l'Archiduc avoit laissé, à la fin de l'année dernière, la conduite du siège, avoit poussé vivement la construction de la grande plate-forme du quartier Saint-Albert, qui devoit dominer la vieille ville. On ne s'occupoit pas moins des travaux de la digue de Bredené, afin de commander l'embouchure du canal, & d'empêcher l'entrée des secours qui arrivoient sans cesse par mer de ce côté. On employoit à former cette digue, ces fascines qu'on appelloit des saucisses, & qui furent depuis appelées saucissons, parce qu'on les fit plus grandes. La construction en étoit singulière. Sur la première de ces saucisses, qu'on tenoit plus large que les autres qu'elle devoit soutenir, & qu'on incorporoit en quelque sorte avec le sable mouillé, & toutes les matières

L. XXIII.

An. 1602.

L.XXIII.
An. 1602. qui pouvoient se consolider, on en élevoit successivement une très-grande quantité d'autres, jusqu'à ce qu'on eut donné à la digue la hauteur nécessaire. La largeur en étoit considérable. On pouvoit non-seulement y conduire deux canons de front, mais on y pratiquoit encore un parapet en état de couvrir le soldat, & on y avoit établi en plusieurs endroits des batteries. Ce travail se faisant sur un terrain sablonneux, à portée du flux de la mer, fut très-difficile, & il en coûta beaucoup de sang & de fatigues pour l'achever. (2)

Pendant qu'on s'occupoit avec ar-

(2) Le siège d'Ostende ne produisit aucun événement dans le cours de cette année. Les Espagnols se contentèrent de canonner cette ville; & la garnison renouvelée & rafraîchie sans cesse par l'arrivée des convois, dont les navires remmenoiient les malades & les blessés, se réduisit à répondre à leur feu. Elle célébra, au rapport de de Thou, d'une manière assez comique l'anniversaire du siège, le 6 Juillet. Ne pouvant joindre le son des cloches des Eglises, qui n'en avoient plus, à une décharge du canon, elle fit faire une sorte de charivari par les femmes & les enfants, qui témoignèrent leur joie, en frappant à coups redoublés par toute la ville sur des chaudrons.

deur de ces ouvrages, Frédéric Spinola croisoit au long de la côte de Flandre, avec une escadre de galères qu'il avoit amenée des côtes d'Espagne. Il avoit déjà servi en Flandre sous le Duc de Parme, & quoiqu'il n'eût rempli aucun commandement particulier, néanmoins il avoit donné la plus heureuse opinion de ses talents dans toutes les occasions où il avoit été employé. Cet Officier avoit appris d'habiles marins, qu'en tenant dans ces parages une forte escadre de galères, on pouvoit nuire beaucoup à la navigation des Hollandois. Presque tous leurs navires sont des bateaux de pêcheurs ou des vaisseaux marchands, & il paroïsoit aisé de les intercepter avec des bâtimens aussi légers que des galères. D'ailleurs, on pouvoit par ce moyen pénétrer facilement dans l'embouchure des rivières les plus voisines, débarquer des troupes sur les côtes, les dévaster, & s'établir peut-être en Zélande, en surprenant quelque bonne place. L'Ecluse offroit de grands avantages à cet égard. Son port & son canal sont très-proches de la Zélande, & pouvoient donner une retraite sûre aux galères. Spinola, après avoir ré-

L.XXIII.

An. 1602.

~~.....~~
L.XXIII. fléchi sur ce projet, & sur toutes les
An. 1602. suites heureuses qu'il pouvoit avoir
pour le Roi d'Espagne & pour les Archiducs, se rendit à Madrid, afin de le proposer & de solliciter le commandement de l'escadre. Il réussit à faire approuver son dessein, & on le chargea de l'exécution. Seulement, on crut que c'étoit assez pour lors de lui confier six galères, sauf à en augmenter le nombre, si le succès répondoit aux espérances qu'il avoit données. Frédéric n'eut aucune peine à les conduire en Flandre, où elles arrivèrent heureusement. Le dommage qu'elles causèrent à la navigation des Hollandois, fut incroyable. Elles se tenoient ordinairement à l'ancre dans le canal de l'Ecluse, d'où sortant à l'improviste, elles tomboient rapidement sur les navires qu'elles pouvoient rencontrer, s'emparoit des uns, couloient les autres à fond, & incommodoient l'ennemi de toutes sortes de manières. Mais six galères ne suffisant pas à porter les troupes dont on avoit besoin pour faire des descentes sur les côtes, & y tenter quelque surprise, Frédéric retourna en Espagne, afin d'en obtenir un plus grand nombre.

Il y fut très-bien accueilli. Le Roi ajouta huit autres galères aux six premières, & consentit en même-temps que le Marquis Ambroise Spinola, son frère aîné, & lui, levassent huit mille hommes de pied, dont ils formeroient deux régiments pour monter cette escadre. Frédéric partit aussi-tôt pour Gènes, afin d'y conférer avec le Marquis Ambroise Spinola, qui n'avoit point encore servi, quoiqu'il eût déjà trente ans; mais qui avoit toujours souhaité avec ardeur de se distinguer dans la profession des armes, & de soutenir l'éclat de sa Maison, l'une des plus illustres de Gènes. Les deux frères étant passés à Milan, dont le Comte de Fuentes étoit Gouverneur, le Marquis y rassembla les huit mille hommes. Cette petite armée, composée de gens d'élite, partit pour la Flandre au mois de Mai 1602. Elle étoit partagée en deux régiments. Le Marquis commandoit en personne le premier, dont Pompée Justiniano, qui avoit long-temps servi dans les Pays-Bas, étoit Major. Lucio Dentici étoit à la tête du second régiment, & avoit pour Major, Augustin Arconato. Ces deux Officiers s'étoient distingués l'un

L.XXIII.

An. 1602.

L. XXIII.
 An. 1602. & l'autre dans les guerres de Flandre. Le Marquis ayant pris le chemin de la Savoie, arriva heureusement dans le Luxembourg, suivi de sa petite armée. De là il se rendit à Gand, où se trouvoit alors l'Archiduc, pour y recevoir ses ordres. (3)

Frédéric Spinola, qui étoit retourné en Espagne un peu avant le départ de son frère, ne fut pas si heureux. Des huit galères qu'il devoit conduire en Flandre, il en perdit d'abord deux dans un combat qu'il fut obligé de soutenir contre des vaisseaux Hollandois qui l'attaquèrent à l'improviste, lorsqu'il sortoit du port de Sainte-

(3) Le corps de troupes que Spinola avoit amené en Flandre avoit été levé, en conséquence d'un Traité que son frère & lui avoient conclu avec le Roi d'Espagne. Ils s'étoient engagés d'en avancer la dépense de leurs propres fonds, & de ceux que leur crédit leur avoit fait trouver dans les bourses de leurs parents & de leurs amis; & ils n'en devoient être remboursés que dans des termes convenus. Telle est l'origine de l'élévation du fameux Ambroise Spinola, d'une des quatre premières Maisons de la Noblesse de Gènes, qui n'avoit mené jusqu'alors qu'une vie très-privée, en faisant valoir ses immenses richesses.

Marie, & trois autres dans une occasion semblable en traversant la Manche. L. XXIII.
 Il n'en sauva que trois, qu'il fit entrer An. 1602.
 dans le port de l'Ecluse. Heureusement, une grande partie des troupes 3 Octobr.
 qui montoient ces galères, ne tombèrent pas au pouvoir des ennemis, & vinrent le joindre à l'Ecluse, ayant à leur tête Antoine Menesés, Portugais, leur Mestre-de-Camp.

Le Marquis Spinola n'avoit pu arriver plus à propos pour l'Archiduc, qui avoit un besoin pressant de ce renfort. Le Prince Maurice étoit déjà en mouvement à la tête de l'armée la plus puissante que les Provinces-unies eussent soudoyée jusqu'alors. 21 Juin. (4) Il

(4) Les Etats, immédiatement avant l'ouverture de la campagne, conclurent l'échange des prisonniers que les Espagnols avoient faits sur eux, & qui étoient dispersés dans les divers Pays de la domination d'Espagne, & réduits à la plus grande misère. On n'avoit échangé jusqu'alors de part & d'autre que les Officiers, ou bien les Officiers s'étoient rachetés eux-mêmes en payant rançon. Les Etats ne voulurent point de celle de l'Amiral d'Aragon, & n'en exigèrent pas d'autre que le retour de leurs soldats & de leurs matelots. Cette généreuse résolution attacha de plus en

L. XXIII.

AN. 1602.

avoit établi sa place d'armes à Nimègue, où il avoit rassemblé ses troupes, qui étoient au nombre de vingt-quatre mille hommes d'infanterie & de six mille chevaux, & il étoit abondamment fourni de munitions de guerre & de bouche, & d'artillerie. On crut qu'il avoit dessein de pénétrer en Brabant, de marcher au secours d'Ostende, & d'assiéger ensuite Nieuport. Cette expédition eût été facile, si l'Archiduc n'eût pas été renforcé par Ambroise Spinola. Mais quels que fussent les desseins de Maurice, l'Amiral d'Aragon avoit été détaché en avant avec six mille hommes de pied & quatre mille maîtres pour les découvrir, & pour s'y opposer. Spinola reçut ordre d'y réunir le corps qu'il commandoit. Ces troupes marchèrent aussi-tôt à Tillemont, & campèrent sous les murs de cette ville, située à peu près au cœur du Brabant, où elles attendirent l'ennemi. Il ne tarda

plus les Peuples des Provinces-unies à leur domination, & les aliéna de celle d'Espagne, où les malheureux qui revinrent en Hollande, avoient été traités avec une dureté qu'ils ne laissèrent pas ignorer à leurs compatriotes.

pas à se montrer, & s'approcha jus-
 qu'à une lieue de distance des Roya-
 listes; mais Maurice les ayant trouvé
 plus forts qu'il ne le pensoit, ce Prince
 prit le parti de se retirer, & après
 avoir donné de l'ombrage à plusieurs
 places pour mieux cacher son pro-
 jet, il investit tout-à-coup la ville de
 Grave. L.XXIII.
 An. 1602.
 18 Juillet.

Cette ville, que la nature & l'art
 ont rendue très-forte, est située en
 Brabant, sur la gauche de la Meuse.
 Le passage qu'elle commande sur cette
 rivière est d'une grande importance.
 Maurice distribua ses quartiers des
 deux côtés du fleuve, & assura sur-tout
 ceux qu'il avoit sur la rive droite, où
 l'on pouvoit plus facilement l'attaquer.
 Antoine Gonzalès, Espagnol, étoit
 Gouverneur de la place assiégée, &
 y commandoit une garnison de quinze
 cents hommes de diverses nations,
 tous soldats d'élite, mais mal pourvus
 de munitions nécessaires pour une lon-
 gue résistance. Néanmoins, le Gou-
 verneur ne se laissa point intimider,
 & songea à se défendre courageuse-
 ment. La garnison non moins remplie
 de bravoure, se disposa à le seconder
 avec vigueur, dans l'espérance d'être

de la domination des Etats-Géné-
 raux, ce qu'on n'eût pu faire sans
 passer la Meuse, & sans former de
 grands magasins de vivres & de mu-
 nitions de guerre, on résolut de ten-
 ter si on ne pourroit pas introduire
 quelque secours dans Grave. L'Ami-
 ral conduisit sans délai l'armée à Ru-
 remonde, ville sur la Meuse, peu
 distante de la place assiégée, & d'où
 on pouvoit l'approvisionner plus aisé-
 ment; mais les dispositions que l'on
 fit pour y parvenir, ne purent être
 l'ouvrage de peu de jours. Enfin, l'A-
 miral se rendit à Venlo, grosse ville
 assise sur la même rivière, dont la
 navigation facilitoit beaucoup l'arri-
 vée des vivres au camp, & il s'ap-
 procha de l'ennemi. Mais ses lignes
 étoient si bien entendues & si avan-
 cées, que les Espagnols perdirent
 presqu'aussi-tôt l'espoir de les forcer.
 Leur Général ayant cependant décou-
 vert qu'un des quartiers du Prince
 Maurice n'étoit pas aussi fort que les
 autres, voulut en profiter pour in-
 troduire du secours dans la place.
 Jean Thomas Spina, Mestre-de-Camp,
 Napolitain, reçut ordre d'attaquer ce
 quartier avec mille hommes d'infan-

L.XXIII.

An. 1602.

L. XXIII.
An. 1602.
terie, & de se jeter au travers de la
circonvallation dans la place assiégée.
Comme il étoit douteux qu'il réussît,
on fit avancer Simon Antunés avec
un corps de pareille force, pour fa-
voriser sa retraite. Spinola fut chargé
en même temps de faire une fausse
attaque contre le quartier opposé à
celui que devoit attaquer Spina, &
on mit à ses ordres deux mille hom-
mes d'infanterie. On espéroit que cette
seconde attaque pourroit attirer une
grande partie des ennemis, & affoi-
blir leur défense à la première; mais
le succès ne répondit point au courage
avec lequel on exécuta ces mouve-
ments. La feinte de Spinola fut sans
effet, & Spina rencontra une résistance
si vive, qu'il fut contraint de battre
la retraite. L'Amiral ayant échoué dans
ce projet, abandonna celui de secou-
rir Grave, & se retira. Les assiégés
se soutinrent encore plusieurs jours,
& tuèrent bien du monde aux assié-
geants; mais désespérant désormais
d'être délivrés, ils capitulèrent, &
rendirent la place aux meilleures con-
ditions qu'ils purent obtenir.

20 Sept.

Peu avant la reddition de Grave,
& lorsque l'armée Catholique se re-

tiroit, plusieurs des Italiens qui y ser-
voient se mutinèrent. Ce désordre
ayant fait chaque jour de nouveaux
progrès, devint bientôt un des plus
considérables & des plus funestes
dont la Flandre eut jusqu'alors éprouvé
le malheur. Les mutins tentèrent d'a-
bord de s'emparer de Diest; mais les
portes leur en ayant été fermées, ils
tombèrent rapidement sur Hochstrate,
petite ville du Brabant, qui étoit dé-
fendue par un château, & qui étoit
assez proche de Breda pour qu'ils
pussent en tirer du secours, si l'Ar-
chiduc vouloit employer la force afin
de les faire rentrer dans le devoir. Ce
fut en effet le parti que prit ce Prin-
ce. Il crut devoir essayer si la rigueur
pourroit remédier à un mal que l'in-
dulgence n'avoit fait qu'aigrir. Les
mutins méritoient d'être punis d'au-
tant plus sévèrement, que la licence
croissant sans cesse parmi eux avec
leur nombre, qui étoit monté en très-
peu de temps à deux mille hommes
de pied & mille chevaux, il n'y avoit
aucune espèce de déprédation qu'ils
ne se permissent, & qu'ils menaçoient
encore le pays de plus grandes hosti-

L.XXIII.

An. 1602.

lités. (5) Ils furent donc déclarés ré-
 L.XXIII. belles au Roi & traîtres à la patrie. Il
 An. 1602. ne s'agissoit plus que de les foumettre
 à main armée; l'Archiduc l'entreprit
 en vain. Ils furent à peine instruits de
 son dessein, qu'ils fortifièrent la ville
 & le château d'Hochstrate. Les villes
 voisines de la dépendance des Etats
 s'empressèrent de les secourir, & de
 fomenter leur révolte.

 Au commencement de l'année 1603,
 An. 1603. on se détermina en Espagne à ne rien
 omettre pour renforcer le plus qu'il
 seroit possible l'armée de la Flandre.
 Comme il ne paroissoit plus douteux
 que le mariage de l'Archiduc & de

(5) Grotius remarque que les troupes que
 Spinola avoit amenées d'Italie, bien entrete-
 nues, bien payées, se contenoient dans la plus
 exacte discipline, malgré l'exemple des mutins.
 Il est incroyable que le Conseil d'Espagne, qui
 depuis près de trente ans avoit l'expérience,
 que les mutineries qui avoient si fréquemment
 éclaté dans ses armées, lui avoient été plus
 funestes que les armes de ses ennemis, n'ait
 pas toujours pris les mesures les plus efficaces
 pour les prévenir. Il falloit ou cesser de faire
 la guerre, ou payer exactement des soldats,
 qui ne sont jamais récompensés des risques
 qu'ils courent, par la solde qu'ils reçoivent.

l'Infante seroit stérile ; le soin de défendre les Pays-Bas, qui devoient rentrer sous la domination de l'Espagne, regardoit plus particulièrement ce Royaume. Frédéric Spinola étoit convenu avec le Ministère, dans son second voyage à la Cour, qu'afin d'agir avec plus de vigueur contre les Provinces-unies, son frère & lui leveroient une armée de vingt mille hommes d'infanterie & de deux mille chevaux, qu'on fourniroit d'une bonne artillerie, pour être employée où on le jugeroit plus utile, & pour servir séparément sous leurs ordres. Le Marquis Ambroise Spinola alla donc trouver son frère à l'Ecluse, & ils y reçurent aussi-tôt les commissions nécessaires pour les nombreuses levées dont ils s'étoient chargés. Les Provinces sou-mises devoient leur en fournir, mais comme c'étoit sur-tout en Allemagne & en Italie qu'elles pouvoient être faites avec plus de célérité & de succès, Ambroise partit sur la fin de Mars pour ces divers pays, laissant son frère continuer sa croisière sur la côte de Flandre, & infester la mer par ses courses.

Malheureusement, un combat fu-

L.XXIII.

An.1603.

neste que Frédéric livra peu après, &
L.XXIII. qui lui coûta la vie, renversa tous ses
An. 1603. projets. Comme il croisoit avec huit
26 Mai. galères bien armées, il en rencontra
deux qui appartenoient aux ennemis,
& qui étoient escortées de trois vais-
seaux de guerre. Le temps étoit par-
faitement calme, & les vaisseaux ne
pouvoient faire usage de leurs voiles.
Connoissant tout son avantage, le Gé-
néral Espagnol les attaqua de plusieurs
côtés. Les vaisseaux soutenus par les
deux galères, combattirent avec viva-
cité, & la perte fut considérable de
part & d'autre. Toutefois le calme fa-
vorisoit de plus en plus les Espagnols;
mais le vent s'étant levé tout-à-coup,
rendit l'avantage aux navires Hollan-
dois, qui manœuvrant alors avec faci-
lité, & faisant un feu terrible sur les
galères de Frédéric, le maltraitèrent
beaucoup. Lui-même ayant été atteint
d'un boulet au côté, il mourut pres-
que sur le champ.

Cette action se donna sur la fin de
Mai. Le Marquis Ambroise étoit alors
en Italie, où il devoit lever deux ré-
giments d'infanterie. Il s'étoit d'abord
rendu en Allemagne, où il avoit laissé
les ordres nécessaires pour qu'on lui

en formât autant, & il espéroit revenir en Flandre à la tête de ces troupes ; mais la mort de Frédéric déconcerta tous ses desseins. Ambroise fut rappelé en Flandre, & quoiqu'à son retour le Roi l'eût revêtu des charges de son frère, & comblé de marques d'honneur & d'estime, il ne put procurer à l'Espagne les renforts de troupes qu'il s'étoit chargé de lever. Les galères devinrent même presque inutiles, parce que le Marquis fut chargé du siège d'Ostende, & elles tombèrent bientôt au pouvoir de l'ennemi, qui s'empara de l'Ecluse.

L'Archiduc qui avoit résolu de soumettre, s'il le pouvoit, les mutins d'Hoëftrate, avoit ordonné de nouvelles levées pour renforcer son armée. Le Duc d'Aumale lui fournit mille chevaux, dont la plupart étoient Lorrains. On leva en Allemagne un régiment d'infanterie de trois mille hommes ; on recruta les régiments Wallons ; deux nouveaux régiments arrivèrent d'Italie, l'un Espagnol, commandé par Ignace Borgia ; & le second Napolitain, sous les ordres de Lelio Brancacio, Chevalier de Malthe ; enfin, l'Archiduc ayant rassemblé

L.XXIII.

An. 1603.

LXXIII. tout ce qui étoit en état de marcher, An. 1603. profita de la belle saison pour entrer en campagne, & détacha le Comte Frédéric de Bergh contre les mutins, avec un corps de sept mille fantassins & de trois mille maîtres.

Les mutins qui s'étoient bien retranchés dans Hochstrate, & qui étoient puissamment appuyés par les places voisines de la dépendance des Etats, redoutoient peu les menaces de l'Archiduc. Ils étoient alors plus de deux mille hommes d'infanterie, & plus de quinze cents de cavalerie. Il n'y avoit parmi eux que des soldats expérimentés de diverses nations, dont cependant la plupart étoient Italiens. Malgré leur nombre, le Comte de Bergh les ferra de si près, que se défiant de leurs forces, ils eurent enfin recours au Prince Maurice, qui leur avoit offert plusieurs fois sa protection. Plus criminels encore que les mutins qui les avoient précédés, leur perfidie sera toujours en horreur, & l'on ne détestera jamais assez les conditions de l'accord qu'ils osèrent conclure avec le Général Hollandois. Ce Prince, après les avoir pris sous la protection des Etats, leur promit de

les défendre contre les Espagnols. De leur côté, ils s'engagèrent à servir sous ses drapeaux le reste de la campagne, & dans le cas où ils s'accommoderoient avec l'Archiduc, de ne point porter les armes de quatre mois contre les Provinces-unies. La ville & le château d'Hochstrate ne les mettant point en sûreté, Maurice s'obligea de leur confier une place de la domination des Etats. Il n'attendoit que la conclusion de ce Traité pour leur envoyer un renfort qui les rendît respectables aux Espagnols. Il le fit partir aussi-tôt, & les mutins reprirent tellement la supériorité, que le Comte de Bergh, contraint d'abord de se tenir sur la défensive, fut enfin forcé de lever le siège.

10 Juillet.

Sa retraite offrant au Prince Maurice une occasion favorable de faire quelque conquête, il voulut en profiter. Hochstrate est située fort près de Bois-le-Duc. Maurice qui depuis long-temps avoit de grands desseins sur cette place importante, s'en approcha tout-à-coup, & l'investit. Il distribua ses quartiers autour des murs de Bois-le-Duc, & ne craignit point d'en assigner un aux mutins en parti-

19 Août.

culier. Cette nouvelle alarma beau-
L.XXIII. coup l'Archiduc. Quoiqu'occupé tou-
An. 1603. jours du siège d'Ostende, il voulut à
quelque prix que ce fût, sauver Bois-
le-Duc. Les deux régiments de Bor-
gia & de Brancacio venoient heureu-
sement d'arriver d'Italie. Il les fit par-
tir aussi-tôt pour joindre le Comte de
Bergh. Le temps n'ayant pas permis
à Maurice de s'emparer de tous les
postes nécessaires au succès de son en-
treprise, il ne fut pas difficile au Comte
de Bergh d'en saisir un à la proximité
de Bois-le-Duc, d'où il pût assurer sa
communication avec la ville. Mais il
voulut en vain y faire entrer une gar-
nison capable de repousser l'ennemi.
Les bourgeois obstinés à ne pas souf-
frir au dedans de leurs murs des
troupes réglées, & à vouloir se dé-
fendre eux-mêmes, ne voulurent point
absolument en recevoir. Maurice es-
pérant que les Royalistes, piqués de
leur refus, pourroient tenter d'intro-
duire par surprise des troupes dans
Bois-le-Duc, & que cette entreprise
occasionneroit quelque sédition dans la
ville, dont il profiteroit, se hâta en
conséquence de perfectionner ses li-
gnes, de les fortifier avec soin, & de

22 Août.

les rendre, autant qu'il le pourroit, inattaquables. Quoique le Comte de Bergh se fût retranché avec autant de précautions, il n'avoit pas assez de confiance dans ses dispositions, pour n'être pas inquiet de la position dangereuse où Bois-le-Duc se trouvoit, & il en avertit l'Archiduc.

L.XXIII.

An. 1603.

On crut que ce Prince pourroit vaincre l'opiniâtreté des Bourgeois, s'il s'y rendoit en personne. Il ne tarda pas à prendre sa résolution. Il partit sur le champ de Bruxelles, & conduisant un nouveau renfort au Comte de Bergh, il vint prendre son logement dans le camp où le Comte s'étoit retranché. De là étant entré plusieurs fois dans la ville, il avoit tâché d'en apprivoiser en quelque sorte les habitants; & il étoit toujours forti sans rien entreprendre. Mais un jour que, sur un prétexte feint, il les avoit engagés à livrer passage à un gros corps d'infanterie Wallone, qu'il vouloit, disoit-il, opposer à l'ennemi de l'autre côté de la ville, il parvint à l'y faire rester. Il ne fut pas plutôt entré avec les troupes dont il se faisoit suivre, qu'ayant convoqué les Magistrats, il leur tint ce discours :

4 Septemb.

L.XXIII. „ Braves Citoyens , plus vous êtes
 An. 1603. „ fidèles à l'Eglise & au Roi , plus
 „ vous devez être jaloux de vous
 „ conserver dans leur obéissance. Si
 „ les Rébelles tentent si souvent de
 „ vous subjuguier ou par surprise ou
 „ à force ouverte , ont-ils d'autre but
 „ que de vous ravir votre liberté &
 „ votre foi ? C'est en vain que vous
 „ espérez éviter le péril qui vous me-
 „ nace , par vos propres forces. L'at-
 „ taque & la défense des places ap-
 „ partiennent à des troupes endurcies
 „ sous les armes , & non à des bour-
 „ geois peu accoutumés aux fatigues
 „ du service. Il est nécessaire que vous
 „ receviez une garnison , qui vous
 „ aide à défendre votre patrie. Je
 „ viens vous en prier. Votre fidélité
 „ & votre zèle me sont trop connus
 „ pour que je puisse douter que vous
 „ refusiez un secours qui peut seul
 „ vous empêcher de tomber au pou-
 „ voir de l'ennemi. „ Cette courte
 harangue étonna beaucoup les Ma-
 gistrats ; mais comme elle étoit sou-
 tenue par la force , la ville qui ne
 voulut ou ne put s'y opposer , pa-
 rut se prêter de bonne grace aux de-
 sirs de l'Archiduc. Il y établit trois

mille hommes d'infanterie, & après l'avoir d'ailleurs bien approvisionnée de toutes sortes de munitions, il retourna à Bruxelles.

L.XXIII.

An. 1603.

Le Comte de Bergh resta seul pour faire tête au Prince Maurice. Pendant qu'ils étoient en quelque sorte en présence l'un de l'autre, leurs armées s'essayèrent ensemble, & livrèrent quelques escarmouches. Le Marquis Della Bella, Mestre-de-Camp, Napolitain, fut tué dans une de ces petites actions. Le Seigneur de Temple, Mestre-de-Camp-Général de l'armée Hollandoise, & Officier très-estimé, y périt aussi. Mais Maurice voyant que son projet sur Bois-le-Duc étoit renversé par les précautions avec lesquelles l'Archiduc avoit pourvu à la sûreté de cette place avant son départ, fit cesser cette petite guerre en se retirant. On étoit à la fin d'Octobre, & le froid commençoit à se faire sentir. Ce Prince prit ses quartiers d'hyver après avoir auparavant établi les mutins dans Grave. L'armée Espagnole suivit son exemple, & se sépara.

Cependant le siège d'Ostende avan-

LE VINGT TROISIÈME
L. XXIII. çoit lentement. (6) Les secours con-
An. 1603. tinuels que les Hollandois faisoient
entrer dans cette ville, en retar-
doient sur-tout les progrès, & l'on
désespéroit chaque jour de plus en
plus de sa réussite. Rivas qui étoit
chargé d'en diriger les opérations,
montrait du zèle & de l'habileté. Il
avoit emporté d'emblée, au moment
qu'on s'y attendoit le moins, les
trois petits forts, appelés Poulains.
Il les avoit bien munis d'artillerie,
& de là il ruinoit les fortifications
de la place dans cette partie. On
continuoit d'élever la grande plate-
forme du quartier Saint-Albert. Com-
me le terrain étoit sablonneux tout à
l'entour, & qu'il étoit impossible d'y
ouvrir

(6) Suivant un calcul qu'on lit dans de
Thou, & qui est peut-être un peu foible, du
moins par rapport à la perte des assiégés, les
Espagnols avoient tiré, depuis le commence-
ment du siège jusqu'au mois de Mars de cette
année, cent cinquante mille coups de canon;
& les assiégés, cent mille. Les premiers avoient
perdu dix-huit mille hommes, tant tués que
morts de maladie; & les seconds, sept mille,
parmi lesquels on comptoit des deux côtés
presque tous les principaux Officiers.

ouvrir la tranchée, Rivas se mit à ~~travailler~~ couvert par une sorte de galerie, L.XXIII. formée d'une double file de gabions An. 1603. remplis de terre, qui conduisoient des poulains à la plate-forme. Cet ouvrage, auquel on travailloit depuis long-temps, fut enfin mis en état. On établit sur son sommet un grand nombre de canons de gros calibre. On en fortifia la base avec soin, & on ne négligea rien pour le garantir des entreprises de l'ennemi. La digue qu'on construisoit du côté de Bredené, faisoit aussi quelques progrès. On l'appelloit la digue de Bucquoi, parce que c'étoit le Comte de Bucquoi qui dirigeoit les travaux de cette construction. L'activité de cet Officier étoit infatigable, & il avoit à cœur de parvenir à gêner l'entrée du canal dans cette partie. Mais les assiégeants veilloient à tout, & faisoient par-tout la résistance la plus vigoureuse. Leur courage répondant au bon état de la place, qui étoit abondamment pourvue de toutes sortes de munitions, ils se signaloient presque tous les jours par des sorties; & leurs adversaires ne faisoient rien sans qu'il leur en coûtât beaucoup de sang & de peines. La

L. XXIII.
An. 1603. grande plate-forme, ainsi que la grande digue, n'étoient presque composées que de fascines & de madriers. Les Hollandois dirigèrent contre ces ouvrages des batteries terribles, d'où ils lançoient des boulets remplis d'artifice, afin d'y mettre le feu. Ils y réussirent. La digue & la plate-forme furent enfin enflammées, & tellement endommagées, qu'il fallut les reconstruire. Les Mestres-de-Camp Durango & Zavaglios, Espagnols, plusieurs Capitaines & divers Officiers de tout grade, furent tués dans les différentes actions que les travaux de cette reconstruction occasionnèrent. Les ennemis n'y perdirent pas moins de gens de marque & de soldats.

Pompée Targoné, Romain, Ingénieur très-estimé, venoit d'arriver en Flandre, attiré par la renommée de ce siège fameux. Il avoit le génie aussi actif que pénétrant, & il passoit pour un Mécanicien fort inventif. Mais comme il n'avoit que de la théorie, sans expérience & sans aucune pratique des opérations de la guerre, on vit bientôt qu'un grand nombre de ses machines ne réussissoient point dans l'exécution, autant que les ap-

parences sembloient le promettre. (7) L. XXIII.
 Il commença par faire construire sur An. 1603.
 des barques solidement assemblées, une
 tour de bois, capable de recevoir sur
 sa plate-forme une batterie de six piè-
 ces de gros canon, & de contenir le
 nombre de soldats nécessaire à leur
 service. Targoné comptoit faire con-
 duire & fixer cette forteresse flottan-
 te, à l'embouchure du grand canal,
 par où entroient les secours. Il ne dou-
 toit pas qu'il ne vînt enfin à bout de
 couper cette communication aux en-
 nemis; mais il falloit auparavant que
 la digue fût poussée jusqu'auprès du
 canal, & qu'on en eût fortifié la tête
 par une bonne redoute. Afin de hâ-
 ter ce travail, il inventa d'autres ma-
 chines, à l'aide desquelles on mettoit

(7) Les machines de Targoné, toutes in-
 génieuses qu'elles pouvoient être, ne sem-
 bloient à ceux qui avoient l'expérience de la
 guerre que de vains colifichets. Le Comte de
 Bucquoi plaisantoit hautement de voir consu-
 mer tant d'argent & de travaux sur la foi d'un
 Mécanicien, novice dans l'art de la guerre,
 qui abusoit de son génie. *Hæc omnia risu à
 Buccio excepta, cum hominem belli rudem in-
 genio suo abuti & pecuniam ac tempus inuti-
 liter consumere diceret*, dit de Thou.

L.XXIII.
An. 1603.

plus aisément en œuvre la quantité immense de matériaux divers qui entroient dans la construction de la digue. Il les rassembloit sur des espèces de radeaux, soutenus dans le milieu & sur les côtés par de petits tonneaux, qui se mettant à flot dans la haute marée, étoient conduits par de forts cabestans sur l'emplacement même où ils devoient être employés. On appelloit ces radeaux, des flottés. Mais le feu des ennemis étoit si terrible & si soutenu, les secousses de la mer si violentes, qu'on voyoit souvent détruire en très-peu d'heures l'ouvrage de plusieurs jours. C'étoit un spectacle vraiment digne de compassion, que les pertes affreuses que coûtoient ces travaux, & on ne peut également s'empêcher de plaindre la stupide indifférence avec laquelle les pionniers, excités par l'appât du gain, s'exposoient pour y travailler, à une mort presque certaine.

Tel étoit l'état du siège d'Ostende, quand l'Archiduc conçut le dessein d'en confier la conduite au Marquis Spínola. C'étoit, pour ainsi dire, l'élever au commandement, avant qu'il eût fait ses premières armes; mais l'Ar-

chiduc espéroit que le travail & l'application suppléeroient en lui à l'expérience qui lui manquoit. Il avoit d'autant plus lieu de le croire, que Spinoza avoit donné des preuves d'une capacité peu commune dans le petit nombre d'opérations militaires dont on l'avoit chargé. D'ailleurs son crédit pouvoit procurer aisément les fonds nécessaires à cette entreprise, aussi dispendieuse que difficile. L'Archiduc lui en ayant donc fait la proposition, Spinoza voulut, avant de l'accepter, consulter avec les Officiers les plus habiles, s'il y avoit possibilité de terminer heureusement le siège. Les avis furent partagés. C'étoit, selon quelques-uns, une maxime incontestable de la science de la guerre, qu'on ne devoit jamais attaquer une place dont on ne pouvoit empêcher le secours; & ils observoient qu'on ne pouvoit le couper aux ennemis, tant que le grand canal, par lequel il étoit si facile aux Hollandois de pénétrer dans la Place, seroit ouvert. La grande digue destinée à le fermer avançoit peu, & paroissoit plutôt, disoient-ils, se détruire que faire des progrès, si l'on considéroit le dommage

L. XXIII.

An. 1603.

L.XXIII. que la mer & le canon de l'ennemi
An. 1603. lui causoient sans cesse. En supposant
qu'on l'achevât, & qu'un fort construit à la tête de cet ouvrage, commandât l'embouchure du canal, ils n'en croyoient pas moins qu'on devoit renoncer au siège, & soutenoient que les vaisseaux des Etats continueroient d'en tenter le passage, & que pour quelques-uns qui seroient coulés à fond, il y en auroit un grand nombre qui s'échapperoient. Ils regardoient le château flottant de Targoné, comme une foible ressource, & affuroient qu'on verroit bientôt s'évanouir l'espoir que les personnes peu expérimentées en concevoient, lorsqu'il seroit exposé au canon de la place, aux attaques des bâtimens ennemis, & à la fureur d'une mer orageuse. Entreprendre de réduire Ostende à force ouverte, c'étoit également à leurs yeux une entreprise qui ne pouvoit réussir. Les coupures que les assiégés faisoient successivement derrière leurs remparts, y formoient des obstacles insurmontables; mais dût-on se flatter du succès, on ne pouvoit l'obtenir qu'avec des dépenses énormes, des peines infinies,

& au prix d'une grande quantité de sang. Et falloit-il ambitionner une conquête qui coûteroit si cher? L. XXIII.

An. 1603.

Mais toutes ces raisons furent fortement combattues. On y répondit, qu'on ne devoit pas tellement perdre l'espérance d'empêcher le secours, qu'on en abandonnât le dessein; que le travail de la digue n'étoit pas aussi lent, qu'on ne pût se flatter de la conduire bientôt à sa perfection; & que si on se procuroit cet avantage, & si on construisoit sur la digue le fort projeté, il étoit indubitable que l'entrée du canal souffriroit les plus grandes difficultés. On avouoit que le succès de la machine de Targoné étoit incertain; mais on observoit que si elle réussissoit, le canal seroit exactement fermé, & que dans le cas où elle viendroit à périr, on auroit toujours le fort de la digue, qui supposé qu'il n'interceptât pas tout-à-fait les secours, les affoiblirait du moins assez pour être d'une grande utilité au succès du siège. On remarqua ensuite que les coupures que faisoient les assiégés, ne pourroient les couvrir long-temps dans une ville qui n'étoit pas d'une assez grande étendue pour

L. XXIII.
An. 1603. qu'on pût en faire beaucoup de nouvelles. Le canon, le travail des mines, des tranchées, de la fappe, & mieux encore la bravoure des assiégeants, viendroient à bout de les leur enlever successivement, & ne leur laisseroient bientôt plus un pouce de terre pour se dérober aux coups de leurs vainqueurs. Enfin les partisans de la continuation du siège ajoutèrent que les avantages & la gloire de la conquête d'Ostende dédommageroient bien au delà de la perte du temps, des hommes & de l'argent qu'on y auroit sacrifiés. Cette contrariété de sentimens embarrassoit beaucoup Spinola. Toutefois l'espoir l'emporta sur la crainte, Octobre. & il accepta le commandement du siège. (8)

(8) L'élévation subite de Spinola excita vivement la jalousie de tous les Officiers Espagnols & Flamands, beaucoup plus anciens que lui. Cependant quand on vit que ce Seigneur, qui dispoit des troupes & des finances, avoit d'ailleurs beaucoup de prudence & d'activité, on cessa d'envier sa fortune. Grotius ajoute, qu'ayant destitué ceux qui s'étoient enrichis jusqu'alors dans la gestion de la caisse militaire, il y mit tant d'ordre, que la confiance d'être payé empêcha les désertions, & étouffa sur le champ le germe des mutineries.

Après avoir fait donner son régiment à Pompée Justiniano, qui en étoit L.XXIII. Major, & laissé Louis Dentici à la tête du second régiment qu'il avoit amené d'Italie, il employa ses premiers soins à ramasser les matériaux nécessaires pour continuer la digue de Bredené, & pousser les travaux du quartier de Saint-Albert, par où il se proposoit de forcer la place. Malheureusement tout le terrain d'alentour n'étoit qu'un sable pur. Il étoit d'ailleurs coupé de plusieurs canaux, inondé par la marée, & même arrosé par divers ruisseaux qui ne contribuoient pas à le rendre praticable. La difficulté du sol empêchant d'y faire des tranchées, il falloit y suppléer par différents matériaux qu'on rassembloit de toutes parts, & qu'on amenoit sur les radeaux que Targoné avoit inventés. On travailloit en même temps à la digue de Bredené : mais quels que fussent les progrès de cette construction, on se convainquit enfin qu'elle emporteroit trop de temps, & que le succès en feroit peut-être fort douteux. Spinola abandonnant le dessein de couper le secours, ne songea plus qu'à presser l'attaque par les

moyens ordinaires. On a déjà dit
L.XXIII. qu'un fort construit sur le petit canal
An. 1603. qui étoit proche de l'attaque de Saint-
Albert, en fermoit l'entrée aux vais-
seaux ennemis. Ce canal n'étoit pas
pour cela devenu inutile aux assiégés,
& servoit toujours de fossé à la con-
trefearpe, qui forte par elle-même,
étoit encore défendue par plusieurs
ouvrages non moins redoutables. De
quelque côté qu'on voulût tenter le
passage, il falloit que les assiégeants
s'exposassent à découvert au feu de
l'ennemi, & il étoit impossible qu'ils
ne fissent pas les plus grandes pertes.
On avoit formé quatre attaques au
quartier Saint-Albert. Les Allemands
placés le plus près de la mer, étoient
chargés de la première. Les Espagnols
poussioient à leur droite la seconde.
Ils avoient à côté d'eux les Italiens,
à qui on avoit confié la troisième.
Enfin les Wallons & les Francomtois
 joints ensemble, étoient attachés à la
quatrième attaque, qui étoit la plus
éloignée du rivage. Ces diverses na-
tions remplies de la plus grande ar-
deur, avançoient à l'envi leurs tra-
vaux, & sembloient moins y mettre
l'émulation qu'inspire le même servi-

ce, que la passion qui anime des ennemis.

L.XXIII.

An. 1603.

On profita de ces dispositions pour leur faire passer le canal. C'étoit vis-à-vis des Wallons qu'il étoit plus étroit & moins profond. Ils le traversèrent les premiers, & furent suivis des troupes des autres nations; mais ils n'y parvinrent qu'après avoir été exposés pendant long-temps au feu le plus meurtrier. Comme il avoit fallu combler le canal avec les matériaux de toute nature, dont ils avoient fait des provisions immenses, & former au travers des espèces de digues; la mousqueterie des ennemis, leur canon chargé de mitraille, & sur-tout des cartouches remplies d'artifice, dont on accabloit les assiégeants, rendirent cette opération très-sanglante; & quoiqu'ils eussent eu la précaution de se couvrir de tout ce dont ils purent se faire une sorte de rempart de gabions pleins de terre fortement liés les uns aux autres, de grosses fascines qu'ils posoient devant eux comme une espèce de bouclier, enfin de tout ce que la prudence & le soin de leur sûreté pouvoit employer en pareil cas, ils eurent un

nombre prodigieux de tués & de
 L.XXIII. blessés. Pompée Targoné avoit in-
 AN. 1603. venté un grand char, à l'aide duquel
 on comptoit jeter, lorsque l'ennemi
 s'y attendroit le moins, un pont tissu
 de cordes & de toiles pour attaquer
 plus aisément les remparts de la place.
 Cette machine étoit portée sur quatre
 roues très-hautes, & avoit en avant
 une pièce de bois semblable à un mât
 de vaisseau, destinée à baisser & à
 relever le pont. Mais sa masse énorme
 étoit si embarrassante & d'une
 manœuvre si difficile, qu'on s'aperçut
 même avant de s'en servir, qu'on
 n'en tireroit aucune utilité. On prépa-
 roit ces boulevards ambulants hors
 de la portée de l'artillerie ennemie;
 mais il falloit toujours les conduire
 au lieu où on devoit en faire usage,
 & c'est alors que le feu de la place
 & les sorties faisoient les plus grands
 ravages. Il y avoit des occasions où
 il ne se fauvoit presque aucun travail-
 leur. Ceux qui les remplaçoient à
 force d'argent, éprouvoient un pareil
 sort, & souvent même les soldats y
 périssoient. Spinola étoit par-tout à
 toute heure, & s'exposoit à toutes
 sortes de dangers. Animant les uns de

la voix, récompensant les autres, mettant lui-même la main à l'œuvre dans les postes les plus périlleux, il donnoit l'exemple à toute l'armée, & l'enflammoit de l'ardeur de l'imiter.

Toutes ces troupes ayant donc passé le canal, elles marchèrent avec le même courage aux ravelins & aux demi-lunes qui défendoient la contrescarpe. L'avantage du poste procura encore aux Wallons & aux Francomtois l'honneur des premiers succès. Mais ce ne fut pas sans une perte considérable. Beaucoup de gens de marque y furent tués, parmi lesquels on regretta particulièrement Catriz, Mestre-de-Camp d'un régiment Wallon. C'étoit un guerrier aussi brave qu'expérimenté. (9) Spinola qui favoit qu'il n'étoit pas moins bon pour le conseil que pour l'action, en faisoit un cas singulier, & l'employoit avec distinction. Les soldats des autres nations, en partageant

(9) Si l'on en doit croire de Thou, l'attaque où Catriz fut tué, & où l'on emporta les ouvrages extérieurs, fut livrée vers le milieu de Mars 1604, & non avant l'hiver précédent, comme l'insinue le Cardinal Bentivoglio.

la gloire de leurs camarades, éprouvèrent les mêmes obstacles, qui ne leur coûtèrent pas moins à surmonter. Ils réussirent pourtant à chasser les ennemis de tous les ouvrages extérieurs de la place, & à les renfermer dans son enceinte. Elle étoit entourée d'un grand fossé, mais bien moins difficile à traverser que le canal. Les assiégeants espérèrent de s'en rendre bientôt les maîtres; mais l'hyver, qui se faisoit déjà sentir, retardoit leurs travaux, & la mer devenue chaque jour plus orageuse, y causoit sans cesse les dommages les plus funestes. La résistance des assiégés étoit d'ailleurs très-vigoureuse. Ils oppoient batteries à batteries, mines à mines, de nouvelles défenses à celles qu'on venoit de leur enlever. Les assiégeants étoient à peine établis sur quelque ouvrage, qu'ils voyoient avec étonnement des coupures arrêter subitement leurs progrès. Il falloit gagner le terrain pied-à-pied avec des peines incroyables. Néanmoins les assiégeants s'étoient si fort avancés à l'entrée du printemps, qu'ils étoient sur le point de s'établir dans le fossé.

An. 1604. Les Provinces-unies commencèrent

enfin à craindre de perdre Ostende. Il se tenoit en Hollande de fréquents L.XXIII.
 Conseils de guerre, où on délibéroit An. 1604.
 sur les mesures à prendre pour déli-
 vrer cette ville. Falloit-il aller atta-
 quer l'ennemi, ou tenteroit-on quel-
 que diversion considérable qui le for-
 çât de lever le siège? Les difficultés
 du premier parti réunirent tous les
 avis sur le second, & on se déter-
 mina au siège de l'Ecluse. Cette place
 maritime n'étoit pas moins importante
 qu'Ostende, ou du moins, elle pou-
 voit être plus utile aux Etats-Géné-
 raux. Ils firent donc rassembler les
 vaisseaux nécessaires pour transporter
 de Flessingue à l'Ecluse les troupes
 dont on avoit besoin pour cette ex-
 pédition, & le Prince Maurice partit
 au commencement d'Avril avec quin-
 ze mille hommes de pied & deux
 mille cinq cents chevaux pour l'in-
 vestir. On a déjà donné la descrip-
 tion de cette place, à l'occasion du
 siège qu'en fit le Duc de Parme; on
 se contentera par conséquent d'en re-
 tracer ici une légère esquisse. L'E-
 cluse est située un peu plus au de-
 dans des terres qu'Ostende; mais non
 moins à portée de jouir des avanta-

L.XXIII.

An. 1604.

ges du voisinage de la mer. Le pays qui l'entoure est si coupé de canaux, de rivières & de marais, qu'il est impraticable dans toutes les saisons de l'année, si ce n'est sur les digues. Les petits canaux de ce territoire inondé forment, en se réunissant, un canal très-large, sur le bord duquel l'Ecluse est bâtie, & qui sert à cette ville d'un excellent port. Divers forts distribués sur les bords du canal en défendent le cours, & entr'autres on distingue le fort de Sainte-Anne, qui est le plus proche de la place.

Maurice fut à peine entré dans le canal, que pour débarquer sûrement ses troupes, il tenta de s'emparer du fort de Sainte-Anne; mais il fut si bien défendu par le Mestre-de-Camp Justiniano, que Spinola avoit envoyé auprès de l'Ecluse pour observer le Prince Maurice, dont les mouvements lui donnoient beaucoup d'inquiétude sur Ostende, que le Général Hollandois ne pouvant s'en rendre maître, alla tenter son débarquement du côté opposé. Mathieu Serrano, Espagnol, Officier d'une réputation éclatante, étoit alors Gouverneur de l'Ecluse; mais il n'y avoit qu'une gar-

nison foible, & il manquoit d'ailleurs de vivres & de munitions. Serrano se hâta de donner avis de sa situation à l'Archiduc. Ce Prince en l'exhortant à ne pas perdre courage, lui envoya sur le champ trois cents hommes d'infanterie, & promit de le mettre dans peu en état de faire une bonne défense. L'Amiral d'Aragon étant retourné en Espagne, Velasco lui avoit succédé dans la place de Général de la cavalerie, & avoit laissé celle de Général de l'artillerie au Comte de Bucquoi. Albert le chargea du secours de l'Ecluse, & lui donna ordre de se poster à Dam, place très-forte, située entre Bruges & l'Ecluse, & de ne rien négliger pour rompre les mesures de l'ennemi.

Maurice avoit déjà débarqué ses troupes, & s'étant emparé successivement de plusieurs postes, il s'approchoit de la place. Les canaux & les rivières qui coupent le territoire de l'Ecluse, y forment de petites isles qui donnoient beaucoup d'avantage à Maurice, par la facilité qu'il avoit de s'y retrancher; mais d'un autre côté, elles lui étoient défavorables,

L.XXIII.

An. 1604.

L. XXIII.
An. 1604.

parce qu'elles l'obligeoient d'embrasser trop de terrain avant de pouvoir établir ses quartiers. Le canal qui alloit de l'Ecluse à Dam, pouvoit surtout lui causer beaucoup d'obstacles. Velasco vint camper sur ses bords, & y jetta un pont, qu'il fortifia d'une redoute. Malheureusement il n'avoit pas assez de troupes à ses ordres. L'ennemi l'ayant attaqué, il fut mis en déroute après un sanglant combat, & contraint de céder le passage. Il laissa quatre cents hommes sur la place, partie tués & partie blessés, & on lui fit plus de trois cents prisonniers. Le reste se sauva à Dam, où Velasco les suivit. La perte des ennemis fut très-légère.

Ce succès rehaussa beaucoup le courage des Hollandois. Ils eurent bientôt occupé tous les postes où il leur importoit de s'établir, & Maurice avec son activité ordinaire, se hâta de les réunir les uns aux autres par des ponts, & de les fortifier par des redoutes & des retranchements. Le Gouverneur de l'Ecluse ne cessoit de demander un secours d'hommes, de vivres & de munitions de guerre. Il

reçut en divers temps quinze cents fantassins, (10) & l'on continua à lui faire espérer que dans peu on lui procureroit un secours plus effectif. Mais avant qu'on eût exécuté ces promesses, Maurice avoit fait de si grands progrès, que la place étoit en danger de céder à ses efforts. Il avoit pris d'assaut ou contraint de capituler tous les forts qui maîtrisoient le canal; & comme il étoit informé que la place manquoit de munitions de bouche, il s'étoit arrêté au projet de la laisser tomber en sa puissance en lui coupant toute espèce de secours.

Cependant, l'Archiduc qui vouloit la délivrer, s'étoit rendu à Bruges, environ à moitié chemin d'Ostende & de l'Ecluse; mais son armée n'étoit pas assez forte pour continuer le siège de la première ville, & faire lever en même-temps celui de la seconde. Afin de la renforcer, il ne négligea

(10) Ce secours nuisit par l'événement, au lieu d'être utile. La place manquant de munitions de bouche, ce fut hâter sa perte que d'y envoyer un plus grand nombre d'hommes. Ils en consommèrent d'autant plus vite ce qui restoit de vivres; & il fut impossible dans la suite de les ravitailler.

L.XXIII. rien pour appaiser les mutins & les
An. 1604. engager à le rejoindre. Il commença
par les établir à Ruremonde jusqu'à
ce qu'on les eût entièrement payés.
Il leur assura en attendant une somme
par mois, dont ils convinrent, & pour
garant de sa parole, il leur donna en
ôtage le Duc d'Osbonne, Grand d'Es-
pagne, qui servoit depuis l'année pré-
cédente en qualité de Volontaire dans
l'armée de Flandre, le Comte de Fon-
tenoy, un des plus grands Seigneurs
des Pays-Bas, & le Marquis d'Avalos
qui venoit de se démettre de son ré-
giment d'infanterie Italienne. Pendant
qu'il s'occupoit de ces arrangements,
Justiniano tenta d'introduire dans l'E-
cluse des munitions & des vivres ;
mais il ne put effectuer son projet.
Maurice étoit trop bien retranché de
toutes parts, pour que désormais on
espérât de le forcer.

Les succès du Marquis Spinola au
siège d'Ostende étoient si brillants,
que l'Archiduc, qui concevoit chaque
jour plus d'estime pour lui, voulut le
charger de secourir l'Ecluse. Spinola
étoit persuadé que l'armée Espagnole
étoit trop foible pour cette entre-
prise : il jugeoit même que quand elle

seroit plus puissante, elle ne pourroit venir à bout de forcer les retranchements dont Maurice s'étoit couvert. Craignant encore plus de hazarder la réussite du siège d'Ostende en affoiblissant son armée, pour s'attacher vainement au secours de l'Ecluse, il refusa, autant qu'il lui fut possible, ce dangereux emploi; mais l'Archiduc l'y ayant forcé en quelque sorte, il n'y consentit qu'à condition que les principaux Officiers de l'armée viendroient avec lui pour l'aider de leurs conseils. Comme il ne prévoyoit qu'un mauvais succès, il n'étoit pas fâché que leur présence le mît à couvert de tout reproche. N'ayant donc laissé au siège d'Ostende que les troupes absolument nécessaires pour en garder les travaux, il emmena le reste de l'armée, qu'il renforça de tout ce qu'il put rassembler de soldats, parmi lesquels on vit accourir aussi-tôt la plus grande partie des mutins. Il en forma un corps de six mille hommes de pied & de deux mille chevaux, garni d'un train d'artillerie de dix pièces de canon, qui escortoit un grand convoi de vivres. Il étoit important de secourir au plutôt la ville assiégée. La disette

L.XXIII.

An. 1604.

Août.

L. XXIII.
An. 1604. s'y faisoit déjà sentir si vivement, que si on tarδοit plus long-temps, elle alloit être contrainte de capituler. Spinola ayant hâté son départ, marcha à Dam, où son armée fut réunie au commencement d'Août.

Sur la connoissance que Spinola avoit prise des lignes de l'ennemi, il espéra de les forcer du côté du petit village de Terverde. Justiniano avoit déjà tenté d'y faire passer des vivres; mais les assiégeants l'en avoient empêché; & pour mieux assurer ce poste, ils en avoient depuis augmenté les fortifications. La tentative de Spinola, quoique faite avec toutes les précautions & le courage possibles, fut aussi inutile. Le Marquis s'étant replié, fit un long circuit pour pénétrer par l'isle de Cadfan, où il supposoit les Hollandois beaucoup moins sur leurs gardes. D'abord, il fut vaincre les difficultés du passage de quelques canaux qu'il trouva dans son chemin. Il espéroit de surprendre les assiégeants pendant la nuit. Plusieurs obstacles retardèrent sa marche, & il étoit jour quand il arriva. Il tomba cependant sur les ennemis avec la plus grande résolution, mais ils soutinrent le choc

avec la même valeur. Le combat fut
 vif & sanglant, & duroit depuis assez L.XXIII.
 long-temps, quand Maurice étant ac- An. 1604.
 couru en personne, renforça le poste
 qu'on attaquoit, & contraignit enfin
 les Espagnols de se retirer. Ils perdi-
 rent quatre cents hommes, qui furent
 tués, & ils eurent autant de blessés, par-
 mi lesquels Borgia, Mestre-de-Camp,
 le fut dangereusement aux deux bras.
 On regretta beaucoup le Marquis de
 Renti, jeune homme de la plus belle
 espérance, qui fut tué dans l'action :
 elle coûta aussi beaucoup aux Hollan-
 dois, & il périt parmi eux bien des
 gens de mérite.

La reddition de l'Ecluse suivit cet
 échec. La garnison obtint des condi- 19 Août.
 tions honorables. Il en sortit un peu
 moins de quatre mille hommes qui fu-
 rent conduits à Dam, où ils présen-
 tèrent le spectacle le plus digne de
 compassion, tant ils étoient décharnés
 à cause de la famine extrême qu'ils
 avoient soufferte. Il en mourut de foi-
 blesse plus de soixante dans la route,
 quoiqu'il n'y eût que deux heures de
 marche d'une ville à l'autre. Ce fut à
 la mi-Août que l'Ecluse capitula. Mau-
 rice y entra couvert de gloire, d'avoir

L. XXIII.
An. 1604. acquis aux Provinces-unies en trois mois, & avec aussi peu de perte, une place d'une plus grande conséquence pour elles, qu'Ostende même, qui, en supposant qu'elle tombât à la fin au pouvoir des Espagnols, leur auroit coûté plus de trois ans de travaux, des sommes immenses & des troupes innombrables. Le Prince trouva dans l'Ecluse & dans les forts, une artillerie nombreuse de toute espèce. Les galères que Frédéric Spinola y avoit amenées, & qu'il avoit équipées avec beaucoup de soin, furent aussi le fruit de sa conquête.

La perte de l'Ecluse pénétra l'Archiduc de douleur; & comme il avoit à craindre que les ennemis, fiers de leur avantage & de la supériorité de leurs forces, qui n'étoient que très-peu affoiblies, ne vinssent au secours d'Ostende, (11) il fit approvisionner en toute

(11) La prise de l'Ecluse, loin d'avoir reculé la reddition d'Ostende, semble l'avoir accélérée. Les Provinces-unies, persuadées que cette conquête, ainsi que celles de Rhinberg & de Grave, qu'on avoit faites pendant ce siège, compensoient avec avantage la perte d'Ostende, que les retranchements intérieurs qu'on y avoit successivement élevés avoient

toute diligence, & fortifier avec soin tous les postes par où Maurice pouvoit passer. Spinola qui avoit repris la conduite du siège d'Ostende, s'occupa principalement de mettre Dam & le fort de Blankenberg en bon état de défense. Dam est située dans l'intérieur des terres, & le fort de Blankenberg sur la mer, à distance égale d'Ostende & de l'Ecluse; & il falloit nécessairement que Maurice prît son chemin par l'une ou l'autre de ces deux places. Mais comme c'étoit du côté de Blankenberg que le danger sembloit plus menaçant, Spinola y laissa un corps de troupes assez nombreux, pour rompre les desseins du Général Hollandois.

Spinola songea alors à pousser les travaux du siège d'Ostende avec la dernière vivacité, & à réparer par cette conquête, la perte de l'Ecluse. Ses troupes étoient animées de la

avoient réduite à un petit monceau de sable couvert de ruines, ne se crurent plus intéressées à en conserver la possession, au funeste prix qu'elle leur avoit coûté jusqu'alors. Au lieu d'en renforcer la garnison, elles lui permirent de se rendre aux mêmes conditions que l'Ecluse.

L. XXIII.
 An. 1604. même ardeur que leur chef, & brûloient du desir de terminer glorieusement leur entreprise. Pendant le siège de l'Ecluse, chaque nation de l'armée Catholique, sans s'écarter du plan qu'on lui avoit tracé, avoit poussé vivement son attaque. Il avoit péri bien du monde. Melzi avoit été très-grièvement blessé à la jambe, & Justiniano avoit reçu au bras droit une blessure si considérable, qu'il fut contraint de le faire couper. Néanmoins les Catholiques s'étoient logés dans le fossé, & s'étoient emparés bientôt après, de la première enceinte. Toutes les coupures que les assiégés avoient faites derrière tous les bastions, ne firent que retarder les progrès des assiégeants, & quoiqu'ils substituassent à chaque ouvrage qu'ils perdoient, de nouvelles défenses qu'il falloit emporter, ils ne purent ni arrêter ni suspendre plus long-temps le succès de l'attaque. En effet, les Royalistes s'étant rendus maîtres de l'enceinte, avoient trouvé derrière, un nouveau corps de fortifications bien flanqué, environné de fossés, & qui paroissoit devoir retarder encore assez la prise de la place, pour que Mau-

rice, qui venoit de terminer le siège de l'Ecluse, marchât au secours d'Ostende. Mais les Catholiques n'en furent que plus animés à redoubler d'efforts. C'étoit du côté de la vieille ville qu'on avoit fait plus de progrès. Si l'on s'en rendoit maître, on parvenoit à fermer tout-à-fait l'entrée du canal, & à couper le secours. Spynola fit donc renforcer à son retour, les batteries dans cette partie. On y livra de fréquents assauts, on multiplia les mines, & bientôt on en eut presque entièrement chassé la garnison. Les nouvelles fortifications furent attaquées avec la même ardeur, & avec tant d'avantage, qu'il ne fut plus possible aux assiégés de se couvrir des coups des assiégeants. Enfin, le terrain manquant aux premiers lorsqu'ils étoient plus abondamment pourvus de tout ce qu'ils pouvoient desirer pour se défendre, ils furent contraints de capituler vers la mi-Septembre, après avoir obtenu tous les honneurs de la guerre.

Le Prince Maurice fut tenté plusieurs fois de marcher au secours d'Ostende à la tête de son armée; mais considérant qu'il falloit pénétrer

L.XXIII.

An. 1604.

20 Sept.

L.XXIII. dans le pays ennemi au travers de
An. 1604. plusieurs places fortes ; s'ouvrir des
passages gardés soigneusement ; atta-
quer des troupes bien résolues à les lui
fermer, il craignit d'exposer à quelque
malheur la fortune qui l'avoit accom-
pagné dans l'entreprise de l'Ecluse, &
il abandonna ce projet.

On vit avec surprise sortir d'Ostende, plus de quatre mille soldats vigoureux, & que l'abondance dont ils avoient joui pendant le siège, avoit maintenus dans la meilleure santé. Outre une artillerie très-nombreuse, on trouva dans cette ville un amas prodigieux de vivres, de munitions de guerre, & de tout ce qui étoit nécessaire à la défense des places fortes les plus considérables. Tel fut le succès du siège d'Ostende, siège mémorable sans doute, par la nature de l'entreprise, mais beaucoup moins par les conséquences qui résultèrent de cette conquête pour les deux partis, que par la constance avec laquelle on s'opiniâtra à y sacrifier un si long espace de temps, des sommes immenses, & la vie d'un si grand nombre de braves gens. On regarde comme certain, que dans le cours de trois ans & plus

qu'a duré ce siège, qui sera éternellement fameux, il a coûté plus de cent mille hommes tués ou morts de maladie, (12) tant aux assiégeants qu'aux assiégés. L.XXIII.
An. 1604.

L'Archiduc & l'Infante eurent la curiosité de venir voir les tristes ruines d'Ostende. Ils n'y trouvèrent en effet, qu'une masse informe de décombres, où l'on n'appercevoit pres-

(12) Ce calcul est à peu près conforme à celui de la perte qu'on avouoit de part & d'autre. Les Espagnols sont convenus qu'ils avoient sacrifié à ce siège fameux cinquante mille hommes. On lit dans Grotius qu'il en étoit péri davantage du côté des Hollandois. Néanmoins il paroît par les relations qui furent publiées des deux côtés, qu'en convenant de ses malheurs, on enflait ceux de ses adversaires. On voit dans de Thou, que, suivant les Hollandois, la perte des Espagnols étoit, trois mois avant la prise d'Ostende, de soixante-dix-sept mille hommes environ, & que les Espagnols portèrent celle de leurs ennemis à cent quarante mille. Quoi qu'il en soit, il est à présumer que les assiégeants ont eu plus d'hommes de tués ou de morts de maladie que les assiégés. Ostende qui a été défendue par neuf Commandants successifs, dont plusieurs ont été tués, pendant trois ans, deux mois & quinze jours, s'est rendue le 23 Août 1745 au Maréchal de Lowendal, après neuf jours de tranchée ouverte.

L.XXIII.

AN. 1604.

qu'aucuns vestiges de la place assiégée. Ses fossés remplis, ses courtines rasées, ses bastions détruits, des redoutes, des demi-lunes, & diverses autres fortifications confusément renversées, & qu'on ne pouvoit plus reconnoître, laissoient à peine discerner les travaux de l'attaque, de ceux de la défense. Spinola exposa aux Archiducs toutes les particularités du siège, & les conduisit aux divers postes où s'étoient distinguées les troupes qui servoient sous lui. Il les mena de même sur les ouvrages des assiégés; sur ceux en particulier où l'on avoit éprouvé plus de résistance, & livré les actions les plus meurtrières; à l'endroit où l'ennemi avoit manqué de terrain pour élever de nouveaux retranchements, & où après avoir fait les derniers efforts, il avoit été contraint de se rendre; à la grande plate-forme; enfin à la digue, au canal du secours, & par-tout où les ruines leur permettoient encore de satisfaire leur curiosité. Mais ce ne fut pas sans être pénétrés de la plus vive compassion, que ce Prince & l'Infante qui fut touchée presque jusqu'aux larmes de cet affreux spectacle, parurent

confidérer le théâtre d'horreur où le fer, le feu, & tous les éléments déchâinés & conjurés ensemble avoient immolé tant de malheureuses victimes de leur fureur. L'Archiduc & l'Infante firent les plus grandes caresses à Spinola, & accordèrent aux principaux Officiers qui s'étoient le plus distingués sous lui, les louanges qui leur étoient dues. Les Officiers subalternes qui s'étoient exposés avec plus de bravoure au péril, furent de même comblés d'éloge, & tous jusqu'aux simples soldats, reçurent des témoignages de leur reconnoissance. Le Seigneur de Grifon, Mestre-de-Camp d'un régiment Wallon, fut nommé Gouverneur d'Ostende, d'où les Archiducs, après avoir donné les ordres nécessaires à la sûreté de cette place, retournèrent à Gand, & ensuite à Bruxelles. On étoit déjà en automne. Les fatigues extraordinaires que les armées des deux partis avoient souffertes, demandoient qu'on leur accordât un repos qu'elles avoient si bien mérité. En conséquence, on les fit entrer de part & d'autre en quartier d'hiver.

Spinola crut devoir saisir les pre-

L. XXIII. miers moments où la conquête d'Os-
An. 1604. tende venoit de porter sa gloire au plus
haut degré, pour aller se présenter au
Roi d'Espagne, dont il espéroit rece-
voir des récompenses proportionnées
à ses services. Les Archiducs s'opposè-
rent d'abord à ce voyage, & se rendi-
rent à la fin à ses instances. Il arriva à
Madrid au commencement de l'année
An. 1605. 1605, & il y fut reçu par le Roi, &
par toute la Cour avec les plus grands
honneurs. Il eut de fréquentes con-
férences avec le Monarque sur les af-
faires de Flandre. Il insista en particu-
lier sur la nécessité d'établir le théa-
tre de la guerre au cœur du pays en-
nemi, de faire passer le Rhin à l'ar-
mée, & de la faire marcher dans
celles des Provinces qui sont situées
au-delà de ce fleuve, où l'on pou-
voit porter aux Rébelles des coups
plus sensibles. Après avoir peint les
désordres affreux que les mutineries
des troupes entraînoient après elles,
il fit sentir qu'il n'y avoit pas d'au-
tres moyens d'extirper la racine de
ces maux funestes, que d'être fidèle
à payer exactement le prêt du soldat.
Enfin, il déploya tant de connoissan-
ces de tout ce qui concernoit la Flan-

dre, & il fut si favorablement écouté, que l'on jugea que sa présence y étoit plus que jamais nécessaire. Le Roi le déclara, lorsqu'il partit d'Espagne, Mestre-de-Camp général, & Commandant en chef de toutes ses armées dans les Pays-Bas, & lui donna des pouvoirs aussi étendus pour disposer de ses finances, qu'il en avoit par sa place sur toutes les parties du service militaire. Il le décora aussi de l'Ordre de la Toison d'Or. Spinola prit la route de Bruxelles, comblé de toutes sortes de marques de confiance & d'honneur, & pleinement satisfait des bontés du Roi. Il y fut à peine arrivé, qu'employant à contenter les mutins une partie des fonds considérables qu'on lui avoit assignés, il les rappella au devoir. Quoiqu'il attendît deux régiments qui venoient de Naples, un troisième qui arrivoit de Milan, & un quatrième qu'on envoyoit d'Espagne par mer, il n'en ordonna pas moins de nombreuses levées en Allemagne & dans les Pays voisins.

Les Provinces-unies instruites des grands préparatifs de guerre qu'on faisoit contr'elles, se hâtèrent d'opposer

à leurs ennemis des forces aussi redoutables. Leur armée entra la première en campagne, dans le dessein d'exécuter l'entreprise la plus hardie & la plus importante, si elle eût réussi. Le Prince Maurice ayant rassemblé en diligence, au commencement de Mai, quinze mille hommes de pied, & deux mille cinq cents chevaux, en fit embarquer la plus grande partie sous le commandement du Comte Ernest de Nassau, à qui il donna ordre de remonter l'Escaut. Lui-même côtoya le bord de cette rivière avec le reste de ses troupes, & ils se réunirent sous le fort de Lillo, situé à deux lieues d'Anvers, sur la droite du fleuve. Les Etats étant maîtres de Lillo, ainsi que d'un autre fort construit sur la rive opposée, Maurice se proposoit de couper les digues auprès de ces forteresses, & après avoir traversé l'inondation qui devoit couvrir les environs, de se retrancher sur le peu de terrain qui resteroit à sec, & par ce moyen d'assiéger & de prendre Anvers sans avoir rien à craindre des Espagnols. Mais ses mouvements n'avoient pas été si secrets que l'Archiduc & Spionola n'eussent pénétré son dessein. La

digue étoit bien gardée, & les forts
 qui la défendoient avoient été munis L.XXIII.
 avec soin. A cette précaution, on An.1605.
 avoit ajouté celle de faire marcher
 dans cette partie les régiments Espa-
 gnols d'Ignace Borgia & d'Alphonse
 de Lune, & le régiment Francomtois
 du Seigneur de Balançon. Comme la
 gauche de l'Escaut sembloit la plus me-
 nacée, l'Archiduc & Spinola y avoient
 porté leurs principales forces. Mau-
 rice qui s'apperçut des difficultés qu'il
 auroit à vaincre, ne crut pas pour-
 tant le succès impossible, & il en ris-
 qua l'essai. Il fit attaquer la digue voi-
 sine de Calloo. Ses troupes firent les
 plus grands efforts pour s'en emparer ;
 mais Borgia qui la défendoit, combat-
 tit avec tant de courage, qu'il les
 força de se retirer avec perte d'un grand
 nombre de morts, de blessés & de
 noyés dans le fleuve.

Les espérances de Maurice s'étant
 évanouies, il rappella son armée sous
 Lillo, & retourna en Zélande, dans la
 résolution de pénétrer en Flandre, &
 d'y soumettre quelque place dans le
 voisinage de l'Ecluse. L'Archiduc soup-
 çonna son dessein, & craignit sur-
 tout qu'il n'eût des projets sur Hulst,

~~1605~~
L. XXIII. An. 1605. & le Sas-de-Gand. Spinola y courut aussi-tôt. Ayant jetté un pont sur l'Escout, il se porta dans le pays de Waës, dont Hulst occupe le centre, & il s'y prépara à bien recevoir l'ennemi. Maurice entra effectivement dans le canal le plus proche du Sas-de-Gand, & après avoir débarqué ses troupes, il s'établit dans les environs de cette place, & commença de s'y retrancher avec l'intention d'en faire le siège; mais Spinola qui l'avoit mise en bon état de défense, étoit tranquille sur son sort. Il s'en approcha cependant pour mieux l'assurer, avec une armée de treize mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux, bien pourvue de toute espèce de munitions. Il s'y retrancha à l'exemple de Maurice, & assez près de lui pour que les escarmouches devinssent fréquentes entre les divers partis qui sortoient des deux camps.

Spinola reçut dans le même temps le renfort des trois régiments qu'il attendoit d'Italie. Celui qu'on lui envoyoit d'Espagne n'arriva pas entier. Il venoit sur huit bâtiments Espagnols, commandés par Pierre Sarmiento, lorsque cette petite escadre fut atta-

quée dans la Manche par un grand nombre de vaisseaux Hollandois, qui en étoient le passage. Le combat fut vif. Mais la valeur des Espagnols ne put empêcher que la plus grande partie des navires & des soldats qui les montoient, ne tombassent au pouvoir des ennemis. (13) Sarmiento s'échappa avec le reste, & vint mouiller dans le port de Dunkerque. Mais les levées faites en Allemagne & dans les pays voisins s'étoient déjà rendues en Flandre, & rien ne manquant plus au projet de guerre que Spinola avoit dressé en Espagne, de passer le Rhin & d'entrer en Frise, l'Archiduc ne voulut pas en différer plus long-temps l'exécution.

Spinola laissa donc en Flandre le Comte Frédéric de Bergh, avec des

(13) Les Etats voulant contenir l'audace des Espagnols, avoient ordonné aux Commandants de leurs vaisseaux de guerre de noyer tous les soldats de cette Nation qui tomberoient entre leurs mains. Ceux qui furent pris dans cette occasion éprouvèrent ce triste sort. Cette fâcheuse affaire se passa sous le canon de Douvres, dont le Commandant fit tirer sur les Hollandois en faveur des anciens ennemis de l'Angleterre.

~~_____~~
L.XXIII. forces assez considérables pour faire
An. 1605. échoier les entreprises du Prince Maurice, & il se rendit en toute diligence à Bruxelles, & de là à Mastrecht, pour y assembler son armée & y former ses magasins. Le Prince d'Avellino avoit amené de Naples les régiments qu'on en attendoit, & sur le champ, étoit retourné en Italie. On donna le commandement du premier régiment au Prince de Palestrine François Colonne, qui depuis peu étoit venu de Rome à l'armée, où l'on voyoit déjà Matthieu Aquaviva, Prince de Caserte. Le second régiment avoit été mis aux ordres d'Alexandre Monti. Le Comte Gui de Saint-George, étoit Colonel du régiment qu'on avoit envoyé du Milanois. Christophe, Comte d'Emden, se faisoit distinguer parmi les Colonels Allemands. Spinola avant de se rendre à Mastrecht, avoit déjà fait partir le Comte de Bucquoi, Général de l'Artillerie, pour commencer un fort sur la rive droite du Rhin, où il avoit le plus à craindre d'être traversé dans ses opérations. Ce fut auprès de Keiserwert, petite ville de l'Electorat de Cologne, que Bucquoi jugea à pro-

pos de le construire. Spinola ne tarda pas à le joindre, & l'on vit s'élever presque sur le champ, un fort assez redoutable, flanqué de cinq bastions, & un second moins considérable vis-à-vis le premier sur la rive opposée.

L'Archiduc & le Général Espagnol n'avoient fait tant de diligence, que pour mieux cacher leur résolution de porter le théâtre de la guerre au-delà du Rhin. Le premier n'avoit pas même découvert son dessein aux principaux Officiers de l'armée, & avoit affecté, au contraire, de proposer dans le Conseil de Guerre, des plans de campagne tout différents, & particulièrement les sièges de l'Ecluse, de Grave, de Berg-op-zoom & de Breda. Les avis avoient été très-partagés sur ces expéditions, & l'Archiduc qui avoit fait en sorte que les ennemis fussent instruits de l'objet de ses délibérations, avoit détourné leur attention de dessus les Provinces d'au-delà du Rhin. Ils y furent trompés. N'ayant pu en effet se persuader par bien des raisons que les Espagnols osassent tenter une entreprise si hardie, ils ne furent plus à temps de secourir les places que Spinola attaqua & prit sous leurs

L.XXIII.

An.1605.

L.XXIII.
An. 1605. yeux dans cette partie. Cependant sa marche subite vers le Rhin, leur fit craindre qu'il ne voulût assiéger Rhinberg. On le crut dans l'armée Catholique. Le Prince Maurice le soupçonna plus que personne, & y envoya en toute diligence un gros corps de troupes, sous les ordres du Comte Ernest de Nassau, pour en augmenter les fortifications, & la mettre hors de danger.

Quoi qu'il en dût être, les forts construits sous Keiserswert, & qui devoient assurer le passage du Rhin aux Espagnols, étant finis, Spinola crut qu'il pouvoit alors dévoiler son projet. Il déclara dans le Conseil de Guerre, que le Roi & l'Archiduc avoient résolu de porter leurs armes au cœur du pays ennemi, & d'attaquer les Rébelles jusques dans leurs foyers; que c'étoit pour cet effet qu'ils avoient formé une armée si formidable, qu'ils avoient apporté tant de soins pour se procurer les sommes nécessaires à son entretien, & qu'on s'étoit rendu maître du passage du Rhin; que le projet étoit de pénétrer en Frise, & d'assiéger d'abord Linghen; que l'Archiduc avoit voulu assurer le succès du siège par

le secret le plus profond ; qu'il seroit aisé de soumettre cette ville, d'autant que l'ennemi, qui ne la croyoit point menacée, ne l'avoit point munie ; qu'il étoit à craindre à la vérité, que comme elle étoit éloignée, l'armée qui auroit une longue route à faire dans un pays neutre pour y arriver, n'éprouvât bien des difficultés à se procurer des vivres ; mais qu'on avoit pris la précaution d'en faire conduire à sa suite d'abondantes provisions, & qu'au moyen de la discipline exacte que les troupes observeroient dans les pays où elles passeroient, il y avoit lieu d'espérer que les habitants, qui loin d'être vexés, seroient toujours payés argent comptant, s'empresseroient de leur fournir des subsistances ; que du reste, la conquête de Linghen étoit très-importante ; que le Prince Maurice avoit fortifié cette place avec le plus grand soin ; qu'elle étoit une des portes de la Frise du côté de la frontière d'Allemagne, & qu'on ne pouvoit douter qu'en s'y établissant, on ne parvînt à se procurer des succès encore plus brillants.

Ce projet obtint tous les suffrages dans le Conseil de guerre, & fut en-

L.XXIII.

An. 1605.

L. XXIII.
An. 1605. suite reçu par l'armée avec les plus
 grands applaudissements. Elle étoit
 forte de seize mille hommes de pied
 & de trois mille chevaux. Comme
 elle devoit traverser une très-grande
 partie du Duché de Cleves & de la
 Westphalie, pays neutres, Spinola,
 pour rassurer les villes où elle passe-
 roit sur les dommages que sa marche
 pourroit occasionner, chargea le Comte
 de Solre, un des plus grands Sei-
 gneurs de Flandre & des plus respec-
 tés, de traiter avec les Magistrats de
 ces villes, & de leur faire donner
 toutes les sûretés convenables. Il laissa
 le Comte de Bucquoi avec six mille
 fantassins & cinq cents maîtres à la
 garde des forts pour conserver le pas-
 sage du Rhin, & assurer les derrières
 de l'armée; & après avoir traversé
 le Duché de Cleves, il entra en West-
 phalie. Il marcha dans le plus grand
 ordre, & veilla avec tant d'exactitude
 à faire observer à son armée la meil-
 leure discipline, que l'abondance ne
 cessa jamais de régner dans son
 camp. (4) A la sortie de l'Allema-

Juillet.

(14) Spinola montra dans cette marche, dit Grotius, combien il est facile de contenir

gne, il entra dans la Province d'Ove-
rissel, celle des Provinces-unies qui
touche à la Frise.

L.XXIII.

An. 1605.

La première ville un peu considérable qui se présenta sur son passage, fut Oldensel, qui n'est éloignée que d'une petite journée de Linghen. On crut devoir s'en assurer, à cause de la proximité. C'étoit d'ailleurs une mauvaise place, que les ennemis, qui ne craignoient point qu'on vînt l'attaquer, avoient négligé de fortifier. Spinola l'investit, fit ouvrir la tranchée de trois côtés, & sur le champ établit trois batteries avec tant de célérité, que la garnison, encore plus foible que dé-

une armée, si l'on joint la fermeté au zèle de la discipline. Ces troupes fameuses par leurs mutineries & les excès de leur licence, ne s'écartèrent pas un instant des ordres qui leur furent donnés par un Général exact, & aussi attentif à les faire payer, qu'à récompenser leurs belles actions. C'étoit un crime capital, non-seulement de se permettre le moindre pillage, mais même de s'éloigner de ses drapeaux. Les Prévôts de l'armée, suivis du Bourreau, ayant fait quelques exemples sur des soldats coupables de fautes, qui auroient paru légères en d'autres circonstances, il n'en fallut pas davantage pour empêcher de plus grands crimes.

L.XXIII.

An. 1605.

couragée, capitula aux premiers coups de canon. Pendant cette petite expédition, Théodore Trivulce avoit reçu ordre de partir à la tête de presque toute la cavalerie dont il étoit Lieutenant-Général, pour s'emparer des postes les plus importants des environs de Linghen. Spinola ne tarda pas à le suivre, & ayant distribué ses quartiers autour de la place, il en commença le siège.

Cette ville est située à une distance à peu près égale des confins de la Frise & de ceux de l'Oost-Frise. Son territoire est considérable. Maurice, à qui les Etats-Généraux en avoient fait don quelques années auparavant pour prix des services qu'il leur avoit rendus, l'avoit bien fortifiée. Il l'avoit entourée d'un bon rempart, de six bastions royaux, & d'un fossé large & profond; mais cette forteresse surprise à l'improviste, n'étoit pas aussi bien munie. L'investissement ayant été tout-à-fait formé, les Espagnols ne rencontrèrent presque aucune difficulté à ouvrir la tranchée, & à la conduire très-près de la place. La garnison, qui étoit à peine de six cents hommes de pied, n'avoit pour toute artillerie que

dix pièces de canon. Comme elle ne pouvoit faire que de foibles sorties, & que son feu répondoit mal à celui des assiégeants, ils parvinrent bientôt au fossé, & se disposèrent à battre en brèche. Le passage du fossé fut l'opération la plus difficile. Il étoit plus profond & plus large en face de l'attaque qu'ailleurs. Comme son niveau étoit plus bas que le terrain, on tenta vainement de le mettre à sec. Les Italiens & les Wallons bravèrent alors toutes sortes de dangers pour le combler. Quoiqu'ils perdissent beaucoup de monde, tués ou blessés, ils ne se rebutèrent point, & bientôt ils se frayèrent un chemin à force de terres & de fascines. Ils arrivèrent presque en même temps au pied du mur où le mineur fut attaché pour hâter l'assaut. Mais la garnison, qui n'étoit pas en état de le soutenir, arbora le drapeau blanc. Spinola lui ayant accordé des conditions honorables, entra dans la place après huit jours de siège. Il donna ordre d'en augmenter les fortifications, & de construire des demi-lunes entre les bastions & un chemin couvert bien flanqué.

L.XXIII.

An. 1605.

18 Août.

L.XXIII. Spinola, Maurice s'étoit hâté de quit-
 An. 1605. ter la Flandre, & avoit passé le Rhin
 pour s'opposer à ses entreprises. Il
 étoit resté à Deventer, capitale de
 l'Overissel, & il s'y occupoit des
 moyens de sauver Linghen; mais la
 conquête rapide de cette place ayant
 prévenu ses préparatifs, il se réduisit
 à conduire sept mille hommes de pied
 & deux mille chevaux à Covorden,
 pour y mettre à couvert de toute
 entreprise un grand fort qui défendoit
 cette ville, s'il prenoit envie à Spi-
 nola de l'assiéger. (15) Ce n'étoit
 pas son dessein. Les nouvelles fortifi-
 cations de Linghen ayant été ache-
 vées, & cette forteresse, ainsi qu'Ol-
 densel, ayant été munies autant qu'il
 étoit nécessaire à leur position, Spi-
 nola prit le parti de retourner sur le

(15) Les Hollandois ont cru que si Spi-
 nola eût porté ses armes jusqu'à Covorden &
 au fort de Bourtang, qui couvroient la Frise
 & la Seigneurie de Groningue, il se fût aisé-
 ment rendu maître de ces deux forteresses.
 Spinola fut, en quelque sorte, étonné de ses
 succès, & il semble qu'il ait craint que la for-
 tune, qui l'avoit couronné de gloire, ne se
 repentit de ses bienfaits.

Rhin. Les deux forts qu'il avoit fait ~~construire~~ construire à Keiserfswert, ville de l'Electorat de Cologne, ayant excité beaucoup de plaintes dans l'Empire, il revint les raser par ordre de l'Archiduc, qui voulut appaiser le ressentiment de ceux qui les regardoient comme une atteinte donnée à la neutralité de l'Allemagne, & aussi-tôt il en bâtit deux autres à Roerort, ville du Comté de Meurs, qui étoit de la dépendance des Pays-Bas.

L.XXIII.

An. 1605.

Quelqu'utiles que dussent être ces forts, ils ne pouvoient occuper tout entier un Général comme Spinola. Pour employer le reste de la belle saison où la campagne étoit encore praticable, il détacha le Comte de Bucquoi, qu'il chargea d'aller assiéger Wachtendonck. On a déjà vu que cette ville étoit située dans un terrain bas, & que l'art & la nature la rendoient une des plus fortes places de la Gueldres. Bucquoi commença ses travaux du côté où le terrain qui l'environne, est un peu plus élevé, & quoiqu'il ne parût pas vraisemblable que Maurice, qui étoit trop habile pour se mettre entre deux feux, tentât le secours au travers des deux

armées de Spinola & de Bucquoi; ce
L.XXIII. dernier fortifia les postes par où il
An. 1605. étoit plus à craindre que le Général
Hollandois pût pénétrer jusqu'à lui.
Sa petite armée n'étoit presque com-
posée que des régiments de Justiniano,
de Brancacio & de Saint-Georges.
Néanmoins ces troupes animées, à
l'exemple de leurs chefs, d'une émula-
tion encore plus vive que si elles
eussent voulu l'emporter sur quelque
nation rivale, n'en poussèrent que plus
rapidement leur attaque. Chaque Co-
lonel étoit de tranchée un jour &
une nuit entiers, & étoit relevé sans
intervalle par un autre Colonel. La
garnison étoit de treize cents fan-
tassins. Elle avoit une artillerie nom-
breuse, & pouvoit par ses sorties &
par le feu de son canon, retarder
beaucoup les opérations des assié-
geants. Le plus grand obstacle qu'ils
eurent à surmonter, fut le passage
d'un petit ruisseau, dont le lit tou-
choit presque au fossé. Ils le franchi-
rent avec courage. Les assiégés vou-
lurent en vain l'empêcher. Leur résis-
tance fut vaine, & en dépit de leurs
efforts, les Royalistes parvinrent en-
core à gagner le bord du fossé. Ce

ne fut pas néanmoins sans peine. Il leur en coûta beaucoup pour le combler ; on étoit à la fin d'Octobre , & il étoit à craindre que les pluies ne vinssent augmenter les difficultés du siège , vu la nature du terrain où l'on faisoit les travaux ; mais l'ardeur des troupes prévint ce contre-temps , & quoiqu'on leur tuât bien du monde , & qu'on en blessât encore plus , elles chassèrent en peu de jours les Hollandois du fossé , & s'y établirent. Sur le champ on attacha le mineur : la brèche étant devenue praticable , on livra l'assaut , & les Espagnols se logèrent sur le rempart. La garnison , réduite à l'extrémité , capitula.

L.XXIII.

An. 1605.

27 Sept.

Pendant que le Comte de Bucquoi assiégeoit Wachtendonck , il y eut une action très-vive entre l'armée de Spynola & celle du Prince Maurice. Le premier étoit campé auprès de Roerort , où il faisoit construire deux autres forts sur le Rhin. Maurice étoit venu s'établir à très-peu de distance sur la même rive du fleuve. Ils s'observoient mutuellement , & l'un & l'autre épioient les occasions de profiter de ses avantages , & des fautes qui pourroient échapper à son adver-

L.XXIII.
An. 1605. faire. Maurice voyant que la cavalerie Espagnole étoit éloignée du gros de l'armée dans des quartiers séparés, projetta de la surprendre, & s'il ne parvenoit pas à la ruiner comme il l'espéroit, de lui faire essuyer du moins un échec considérable. Elle étoit logée dans le village de Mulheim & dans le château de Broeck, le château à la gauche & le village à la droite de la Roër. Trivulce qui la commandoit & qui sentoit la difficulté de sa position, avoit donné partout les ordres les plus précis de se tenir exactement sur ses gardes. Mais il étoit mal obéi. Maurice qui le fut, se mit en marche de nuit avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, & arriva sans bruit à la pointe du jour à la vue de l'ennemi. Sur le champ il fait avancer le Prince Henri son frère, qui étoit à la tête de sa cavalerie. Ce jeune Prince, le même qui à la mort de Maurice ayant succédé à ses emplois & à sa réputation, est devenu depuis un si grand Capitaine, n'avoit alors que vingt ans, & montrait déjà une intelligence & une intrépidité au-dessus de son âge. Il dissipa d'abord les premières gardes,

& mit en désordre une compagnie de cavalerie, commandée par François Arirazaval, Espagnol, qui étoit cantonné dans plusieurs maisons assez proches du château de Broeck. Il fit ensuite ses dispositions pour passer la rivière & assaillir le principal quartier de Mulheim; mais Trivulce étoit déjà à cheval, bien accompagné, & s'étant porté au devant du Prince Henri, il en soutint les efforts avec tant de bravoure, qu'il l'empêcha de passer la Roër. Velasco, Général en chef de la cavalerie, étoit alors auprès du Marquis Spinola pour l'aider dans le travail de la construction des forts, & par hazard ils venoient l'un & l'autre visiter les quartiers de la cavalerie, quand ils rencontrèrent en chemin un courrier de Trivulce, qui leur envoyoit demander du secours. Aussi-tôt Spinola retourna au camp pour le faire partir. Velasco, au contraire, court en toute diligence vers le lieu du combat. Il a le bonheur de rencontrer quatre compagnies de cavalerie, que Fabrice Santo-Mago, Napolitain, conduisoit à Roerort pour garder les forts: il les fait revenir sur leurs pas, & les conduit à Mulheim. Lorsqu'il y ar-

LXXIII.
An. 1605. riva, Trivulce étoit près de succomber à la supériorité des ennemis; mais l'arrivée de Velasco ranima son courage, & l'action recommença avec une nouvelle vivacité. Velasco s'y distingua beaucoup par la sagesse de ses dispositions & par sa valeur. Cependant Spinola accouroit en personne à la tête de six cents hommes d'infanterie, & devoit bientôt être suivi de deux mille autres. Pour intimider les ennemis en leur faisant accroire qu'il amenoit avec lui un corps de troupes plus considérable, il s'avisa d'un stratagème déjà connu, & fit avancer un grand nombre de tambours qui battoient la générale. Cette ruse réussit. Maurice, persuadé que les ennemis arrivoient en forces, songea à la retraite. Il ne put néanmoins l'exécuter avec assez de promptitude pour que Spinola ne pût le joindre & lui faire perdre bien du monde. L'armée Catholique fit alors une perte bien funeste par la mort de Trivulce, (16)

(16) Les Espagnols perdirent Trivulce, brave Soldat & grand Capitaine, dit Grotius: *Hostium Trivultius occubuit, Dux, miles justè egregius.*

qui fut emporté d'un boulet de canon en suivant l'ennemi avec une ardeur infatigable. Elle regretta encore beaucoup le Capitaine Santo-Mago qui fut tué, & Nicolas Doria, Capitaine de Cavalerie, qui fut pris & dangereusement blessé. Le nombre des blessés & des morts y fut de trois cents. Du côté des Hollandois, il monta à plus de cinq cents. L'ennemi ayant disparu, & la tranquillité ayant été rétablie dans les différens quartiers de la cavalerie, Spinola & Velasco retournèrent à Roerort.

Il y avoit dans la partie du Comté de Meurs qui est sur la gauche du Rhin, un château nommé Crakou, où les ennemis tenoient une garnison, dont les courses désoloient le pays d'alentour. Il étoit peu éloigné de Wachtendonck. Spinola chargea le Comte de Bucquoi, qui venoit de se rendre maître de cette place, d'assiéger le château. Bucquoi l'investit aussi-tôt. Ceux qui l'occupoient attendirent pourtant que le canon eût été mis en batterie avant de capituler; mais comme ils ne pouvoient résister plus long-temps à cause de la foiblesse de la place, Bucquoi ne vou-

L.XXIII.
An. 1605. lut les recevoir qu'à discrétion. Il leur
laissa néanmoins la vie quand ils furent
fortis. Comme on étoit à la fin de No-
vembre, & que les pluies rendoient la
campagne impraticable, Spinola prit
le parti de mettre une bonne garnison
dans les forts qu'il avoit achevés, &
de faire entrer l'armée en quartier d'hy-
ver. Maurice ne tarda pas alors à y en-
voyer la fienne.

Spinola étant revenu à Bruxelles, travailla long-temps avec l'Archiduc à former un plan de campagne pour l'année suivante. Après être convenus de suivre toujours avec l'armée qu'ils avoient sur pied, leurs desseins sur les Provinces d'au delà du Rhin, & de passer l'Yssel afin de porter aux Rébelles les coups les plus sensibles, ils résolurent encore de pénétrer en même-temps au delà du Vahal avec une seconde armée, de s'emparer de quelque place considérable dans le Betuve, & de s'approcher autant qu'il seroit possible des frontières de la Hollande. Ce projet étoit magnifique. Spinola avoit bien prévu que les Etats-Généraux n'omettroient rien pour le faire échouer, & fermer aux Espagnols le

passage de leurs rivières. Quoi qu'il en dût être, il avoit la plus grande envie de tenter l'exécution de ses desseins. Voulant néanmoins obtenir l'agrément du Roi, & solliciter efficacement les secours nécessaires pour les faire réussir, il demanda à l'Archiduc la permission de retourner en Espagne. Ce Prince la lui ayant donnée, il partit dans les derniers jours de l'année 1605.

Spinola étant arrivé à Madrid dans les commencements de l'année suivante, n'eut pas de peine à persuader le Roi de la sagesse du plan qu'il avoit concerté avec l'Archiduc. Il lui fut beaucoup plus difficile d'obtenir l'argent dont il avoit besoin pour le succès de son exécution. Il falloit que l'Espagne accordât trois cents mille écus par mois pour les fraix que la campagne exigeroit, outre les subsides ordinaires des Provinces obéissantes. Cette somme étoit excessive, vu les dépenses énormes qu'entraînoit la multiplicité des diverses affaires d'une Monarchie aussi étendue. (17) Ce-

(17) De Thou assure que Spinola emprunta encore à François Serra, noble Genoïis, deux

L.XXIII.
An. 1606. pendant on s'occupa avec tant de soin des demandes de Spinola, qu'on parvint à lui donner des assignations sûres des deniers dont il avoit besoin, & en même temps une somme assez considérable d'argent comptant pour faire les levées, & former les magasins nécessaires. Toutes ces négociations le retinrent assez long-temps en Espagne. Il partit enfin après avoir reçu une nouvelle marque de la confiance & de l'estime du Roi, (18) qui l'honora d'une place dans son Conseil d'Etat. Ayant pris la route d'Italie, il fut contraint de s'y arrêter, à cause d'une fièvre qui lui survint depuis son départ de Genes, où il avoit débarqué, & il ne put arriver à Bruxelles qu'au commencement de Juin. Il ne s'étoit rien passé de considérable dans les Pays-Bas pendant son absence.

millions d'écus; les fonds que le Roi lui avoit assignés étant épuisés avant d'entrer en campagne.

(18) Spinola qui avoit la faveur du Roi d'Espagne, lorsqu'il venoit chaque année à sa Cour, dit Grotius, y étoit en butte à la jalousie des Courtisans. *Ubi in Hispaniam venit ut mox ipsi quotannis, clam procerum invidia, palam Regis favor.*

Seulement le Seigneur du Terrail, Officier d'artillerie, qui étoit entré au service d'Espagne, & qui étoit fort expert dans l'art de surprendre les villes en attachant le pétard à leurs portes, avoit tenté de s'introduire par ce moyen dans plusieurs places des deux côtés du Rhin; mais aucune de ses entreprises n'avoit réussi.

Spinola étant de retour en Flandre, & l'armée ayant reçu les renforts qu'on attendoit d'Allemagne, ainsi que deux mille Espagnols venus d'Italie, sous le commandement de Jean Bravo, leur Mestre-de-Camp, l'Archiduc ne différa pas plus long-temps l'exécution de ses desseins. Spinola rassembla aussi-tôt son armée, forte de douze mille hommes de pied & de deux mille de cavalerie, & résolut de se porter dans la partie d'au delà du Rhin, où il avoit pris l'année précédente Oldensel & Linghen. Il se flattoit de passer aisément l'Yffel, & de pénétrer dans le Veluwe, pays ouvert & très-voisin d'Utrecht. Comme cette grande ville étoit mal fortifiée, il ne doutoit pas qu'il ne s'en rendit maître aisément, & qu'il ne parvînt à s'y établir assez sûrement pour in-

L. XXIII. commodér beaucoup la Hollande, qui dans cette partie n'oppose aucun obstacle aux entreprises de ses ennemis.

An. 1606.

Le Comte de Bucquoi se préparoit en même temps à transporter une seconde armée qu'il commandoit au delà du Vahal dans le Betuve, & devoit s'y emparer de quelque forteresse importante. La prise de Nimègue, la ville la plus considérable de ce canton, pouvoit être sur-tout d'une conséquence infinie pour les Royalistes. Le Comte de Bucquoi avoit sous ses ordres dix mille hommes d'infanterie & douze cents chevaux, & étoit abondamment muni de toutes sortes de provisions. L'abondance régnoit également dans le camp de Spinola. Plus de trois mille charriots y portoient toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, jusqu'à des moulins & des fours, & il ne lui manquoit rien de ce qui pouvoit être nécessaire au succès de son expédition.

A la vue de ces préparatifs extraordinaires, les Provinces-unies avoient été frappées des plus vives alarmes. Elles n'étoient pas en état de tenir la campagne avec des forces aussi redoutables, & elles avoient été obli-

gées de se réduire à fortifier les rives des fleuves, qui couvrent leurs frontières par-tout où il paroïssoit plus facile aux Espagnols de les traverser, & à bien munir les places dont ils pouvoient se proposer l'attaque. Les précautions qu'elles prirent pour fermer le passage de leurs rivières, sont étonnantes. La partie du Vahal qui arrose le Betuve, fut bordée d'une chaîne de redoutes presque innombrables, & élevées sur les digues du fleuve. Toutes ces redoutes, dont chacune contenoit un corps-de-garde, se lioient les unes aux autres par des sentinelles postées de distance en distance. Leurs défenseurs avoient ordre de se secourir mutuellement à la première alerte. De grandes barques armées, soutenues de barques plus petites, qui parcouroient la rivière, en rendoient en même temps le passage fort difficile. D'ailleurs les habitants des environs étoient toujours prêts à se porter où les circonstances l'exigeroient pour l'empêcher. Quoiqu'on eût ainsi fortifié un très-long espace des bords du Vahal, on gardoit avec le même soin les rives de l'Yssel: & la chaîne des redoutes qu'on y avoit élevées,

~~embra~~ embrassoit encore une plus grande
L.XXIII. étendue de terrain. Les Hollandois
An.1606. crurent d'après ces dispositions, pou-
voir être tranquilles sur les projets de
l'Archiduc. Néanmoins pour n'avoir
rien à se reprocher, Maurice se mit à
la tête du corps d'armée le plus puis-
sant qu'il lui fut possible de former,
& se posta de manière à le faire mar-
cher promptement, si l'occasion le de-
mandoit.

Spinola partit de Roerort au com-
mencement de Juillet, & marcha vers
l'Yffel. Quoiqu'il dût compter que la
saison lui seroit favorable, il essuya
les plus fâcheux contre-temps. Le cli-
mat de la Flandre qui est naturelle-
ment si humide, que le printemps,
l'été & l'automne y ont la même tem-
pérature, le fut bien davantage cette
année. Il tomba pendant le cours
de l'été, & le reste de la belle sai-
son, des pluies beaucoup plus abon-
dantes qu'à l'ordinaire. Malheureu-
sement l'armée avoit à traverser un
pays très-bas. Les pluies qui avoient
commencé avant le départ des Espa-
gnols, & qui ne cessèrent depuis de
continuer, ayant rompu les chemins,
il est inconcevable tout ce que le

soldat eut à souffrir dans sa marche. La conduite de l'artillerie causa le plus grand embarras, & un désordre inexprimable se mit sur-tout dans la multitude de charriots qui suivoient l'armée. Ces pluies continuelles devinrent encore plus funestes, en rendant les gués des rivières impraticables. Spinola & toute son armée en furent d'autant plus affligés, qu'ils apprirent en même temps tous les détails des dispositions que faisoit l'ennemi pour se mettre à l'abri de l'invasion dont il étoit menacé, & fermer exactement les passages. Malgré ces obstacles, Spinola s'approchoit de l'Yffel, & dirigeoit sa route vers Zutphen & Deventer. Maurice campoit de l'autre côté de cette rivière, à égale distance de l'une & de l'autre de ces deux villes, dans le dessein de se porter par-tout où le besoin l'appelleroit. Son adversaire n'omit rien pour l'arrêter jusqu'à ce que le Comte de Solre eût gagné un certain endroit au dessus de Zwol, où il devoit faire les plus grands efforts pour passer le fleuve & pénétrer dans le Veluwe. En attendant l'effet de ses soins, Spinola crut nécessaire de se rendre maître de Lo-

L.XXIII.

An. 1606.

L.XXIII. kem , petite ville , mais d'une assez
 An. 1606. grande importance dans la position où
 il se trouvoit. Il la fit investir par le
 Mestre-de-Camp Borgia , qui venoit
 d'être nommé Gouverneur du châ-
 teau d'Anvers , & lui donna trois mille
 hommes de pied & cinq cents che-
 vaux. Cette place ne tint pas. Les
 Royalistes ayant gagné le fossé en
 deux jours , & mis du canon en bat-
 terie , elle se rendit le troisième. Spi-
 nola se flattoit toujours de voir baisser
 les eaux de l'Yffel , & le Comte de
 Solre se frayer un passage. Mais son
 espérance fut trompée. Le fleuve étoit
 si considérablement grossi , & l'ennemi
 si bien préparé à le recevoir , qu'il
 abandonna son dessein.

23 Juillet.

Pendant que l'armée de Spinola se fatiguoit inutilement au delà du Rhin , le Comte de Bucquoi avoit traversé la Meuse à Mooch , & s'étoit campé auprès de ce village , qui est éloigné du Vahal de quatre lieues. Il avoit dessein de passer ce fleuve dans un endroit qui étoit à peu près à distance égale du fort de Schenck & de Nîmègue. Dans cette vue , il s'étoit précautionné d'un nombre considérable de bateaux , qu'il faisoit conduire

sur des charriots, & dont il comptoit se servir pour y embarquer les troupes nécessaires à chasser l'ennemi du rivage opposé. Le Mestre-de-Camp Justiniano qui servoit dans son armée, fut chargé de cette expédition. Ayant marché à l'endroit indiqué à la tête de quatre mille hommes de pied avec deux pièces de canon, & les barques dont il avoit besoin pour le passage, il tenta de l'exécuter. Mais les ennemis n'étoient pas moins bien préparés sur le Vahal que sur l'Yssel contre les entreprises des Espagnols. Ce fleuve étoit d'ailleurs beaucoup plus rapide. Les pluies l'avoient également grossi, en sorte que les bateliers de Justiniano ne pouvoient y manœuvrer qu'avec des grandes difficultés. Son artillerie ne lui servit pas davantage; le feu de celle de l'ennemi étant très-supérieur, tous ses efforts furent inutiles, & il fut contraint d'aller rejoindre le Comte de Bucquoi.

Instruit que Justiniano avoit échoué sur le Vahal, Spinola désespéra enfin du succès de son projet. Mais ne pouvant pénétrer au-delà de ce fleuve, & au delà de l'Yssel, comme il l'avoit espéré, il voulut du moins s'en dé-

L.XXIII.

An. 1606.

L. XXIII. dommager par la conquête de quel-
An. 1606. que place importante dans le canton où il se trouvoit. Deventer & Zutphen étoient sans contredit celles qu'il eût été plus avantageux de soumettre ; mais leur situation sur la rivière, qui d'un côté les mettoit à l'abri de ses entreprises, & la bonté de leurs fortifications, qui les défendoient de tous les autres côtés, lui firent craindre de n'avoir ni assez de temps ni assez de troupes pour venir à bout de s'en rendre maître. De plus, Maurice campoit avec son armée entre ces deux places, & étoit également à portée de tirer avantage de la proximité de l'une, & de secourir l'autre. Groll, autre ville de la domination des Etats, se trouvoit encore dans ces environs. Quoiqu'on ne puisse la comparer aux deux premières, elle pouvoit être d'une grande utilité aux Archiducs, tant par sa force, que parce qu'elle étoit dans une situation propre à couvrir les deux nouvelles conquêtes de Spinola ; savoir, Linghen & Oldensel. Il prit donc la résolution de l'attaquer, & après l'avoir proposée au Conseil de guerre, qui l'approuva, il se mit en marche au

commencement d'Août pour investir
cette place.

L.XXIII.

An. 1606.

3 Août.

Groll est située dans une plaine sur le bord du Berkel, (19) petite rivière qui lui sert de défense dans la partie qu'elle arrose. Son enceinte du côté de la terre est flanquée de bons bastions, & fortifiée par des ouvrages avancés, entourés, comme la place, d'un second fossé très-profond. Spinola forma trois attaques, qu'il fit pousser par chacune des trois nations qui composoient son armée. Outre les troupes de ces nations, il avoit encore sous ses drapeaux les Irlandois, que leur attachement aux intérêts d'un Monarque Catholique avoit attirés en Flandre du temps de la Reine Elisabeth, & en-outré, beaucoup d'Anglois & d'Ecossois qui y étoient venus servir depuis, de l'aveu du Successeur de cette Princesse, qui vouloit donner à l'Espagne des preuves de la bonne intelligence qu'il devoit entretenir avec elle. Aussi-tôt que les opérations du siège furent commencées, l'armée Espagnole les pressa avec

(19) Cette ville n'est pas située sur la Berkel, mais sur la petite rivière de Slinck.

une vivacité étonnante. Il ne fallut
 L.XXIII. que trois jours pour avancer la tran-
 An. 1606. chée jusqu'au fossé de la demi-lune.

Chaque nation se distinguant à l'envi, on tenta de le passer, & bientôt on y réussit à l'aide de certains ponts de Madriers couverts de toile, & soutenus par de petits tonneaux que l'Ingénieur Targoné avoit inventés. La demi-lune tint pourtant pendant plusieurs jours malgré cet avantage, & il ne laissa pas d'en coûter bien du sang & de la peine pour l'emporter. Les assiégeants s'étant rendus maîtres de cet ouvrage, s'attachèrent aussi-tôt au corps de la place : leur artillerie étoit bien servie, & en ruina en peu de temps les fortifications. Les assiégés après s'être défendus avec bravoure, ne crurent pas devoir soutenir plus long-temps l'attaque sans témérité, & se rendirent le neuvième jour du siège.

14 Août.

Cette entreprise ayant fini beaucoup plus promptement qu'on ne s'y attendoit, Spinola voulut profiter de l'avantage de la saison, qui lui permettoit encore de tenter quelque autre conquête. Rhinberg fixa son attention. Cette place avoit été prise & reprise

plusieurs fois (20) par les deux partis. Le Prince Maurice qui l'avoit soumise en dernier lieu, ayant cru que les mouvements des Espagnols vers le Rhin la menaçoient particulièrement, il en avoit considérablement augmenté les fortifications dans le cours de cette année & de la précédente. Le Conseil de Guerre approuva beaucoup le projet du siège de Rhinberg; mais comme les incommodités que l'armée avoit essuyées l'avoient beaucoup affoiblie, Spinola envoya ordre au Comte de Bucquoi de venir le renforcer. Tandis que cet Officier s'approchoit de Rhinberg par la gauche du Rhin, du côté qui regarde le Brabant, Spinola s'avançoit par la droite du côté de la Frise. Maurice fut à peine instruit de ce dessein, qu'il détacha en diligence le Comte Henri son frère avec deux

L.XXIII.

An. 1606.

(20) C'étoit le sixième siège que Rhinberg avoit soutenu depuis le commencement des troubles de la Flandre. Il avoit été assiégé en 1586 par le Duc de Parme, qui avoit échoué. Il avoit été pris en 1590 par le Comte de Mansfeld; en 1597, par le Prince Maurice; par Mendoza, en 1598; par le Prince Maurice, en 1601; enfin il le fut cette année par Spinola.

mille hommes d'infanterie, & deux
L.XXIII. cents chevaux qui entrèrent dans la
An. 1606. place, & qu'il fit toutes les dispositions nécessaires pour marcher au plutôt à son secours, avec toutes ses forces. Cependant l'armée Espagnole étoit déjà sous Rhinberg, & s'étoit fortement retranchée autour de cette place.

Rhinberg est sur la gauche du Rhin. Sa situation est une des plus avantageuses qu'on puisse trouver sur les bords de ce fleuve. On avoit entouré sa première enceinte, dont les fortifications étoient mauvaises, d'une seconde enceinte, défendue par de bons ravelins, plusieurs demi-lunes, & par divers autres boulevards qui étoient plus ou moins considérables selon le besoin, mais qui étoient tous couronnés d'un fossé profond, & d'un chemin couvert. Un grand nombre d'ouvrages avancés formoient encore, pour ainsi dire, une troisième enceinte. Comme ils étoient d'une grande étendue, & qu'ils se soutenoient les uns les autres, ils obligeoient l'ennemi d'embrasser un très-grand front d'attaque, & l'éloignoient d'autant plus du corps de la place. Une petite isle

peu éloignée du rivage , sur lequel Rhinberg est construit, & dont presque tout le terrain étoit occupé par un fort de quatre bastions, environné de diverses autres défenses, offroit encore un obstacle redoutable au succès du siège. Enfin, un fort semblable, mais dont les bastions étoient plus grands, & qu'on avoit couvert d'un retranchement très-épais & de plusieurs travaux de différente nature, défendoit le bord du fleuve opposé à la ville. On commença par attaquer vivement ce dernier fort, pour se porter ensuite contre celui de l'isle; mais ce ne fut pas sans éprouver une résistance vigoureuse qu'on l'enleva aux ennemis. Les assiégeants eurent d'abord à franchir le retranchement dont il étoit couvert, & quand ils s'en furent approchés, les assiégés firent sur eux une si furieuse sortie à pied & à cheval, qu'ils ne purent emporter ce retranchement aussi promptement qu'ils s'en étoient flattés. Ils furent contraints de revenir plusieurs fois à la charge. Enfin, ils s'en rendirent maîtres, & s'en servirent comme d'une tranchée, pour s'avancer à couvert jusqu'au pied du fort. L'attaque de cet

L.XXIII.

An. 1606.

L.XXIII.
An. 1606. ouvrage coûta encore plus. Les Mes-
tres-de-Camp Antunés, Espagnol, &
Saint-George, Italien, s'y distinguè-
rent beaucoup. Toutefois, les Hollan-
dois l'évacuèrent après l'avoir défendu
pendant quelques jours avec une intré-
pidité étonnante, & se retirèrent dans
le fort de l'isle. Celui-ci étoit com-
mandé par le premier. Profitant de
cet avantage, les Royalistes poussèrent
leurs travaux avec ardeur, & forcèrent
ce second fort de se rendre, après di-
verses actions très-sanglantes de part
& d'autre.

Les forts ayant été soumis, Velas-
co, Général de la cavalerie, établit
son quartier sur la rive droite du Rhin,
& s'y retrancha avec d'autant plus de
soin, que le Prince Maurice se trou-
voit du même côté de ce fleuve, en-
tre Wesel & Reés, & paroïssoit dé-
terminé à tenter bientôt en personne
le secours de Rhinberg. Quoi qu'il en
dût être, Spinola passa du côté de la
ville, pour veiller à la conduite du
siège. Ce Général en arrivant auprès
de Rhinberg, avoit fait descendre le
pont de bateaux construit à Roerort,
pour établir la communication de ses
quartiers. Maurice en jetta un sem-

blable au dessous, dans le dessein de passer le fleuve, & de secourir plus aisément la place assiégée. Il fit à cet effet, tous les préparatifs nécessaires pour le succès de son entreprise. Ainsi, tout le fort du siège fut porté dans la partie où étoit Spinola, & l'on y ouvrit la tranchée.

L.XXIII.
An. 1606.

La place étoit défendue par une garnison de quatre mille hommes d'infanterie, & de plus de trois cents de cavalerie. Une artillerie considérable & des magasins remplis de toute espèce de munitions, la mettoient en état de faire une longue résistance, & un grand nombre de Gentilshommes François, qui étoient venus apprendre l'art de la guerre à l'école de Maurice, s'y étoient enfermés. Une garnison si nombreuse & si choisie, brûloit du desir de faire éclater sa bravoure. Chaque jour, de vigoureuses forties troubloient les opérations du siège. Tombant de toutes parts sur les tranchées des Royalistes, les assiégés paroissoient moins défendre les murs de Rhinberg, qu'attaquer l'ennemi qui l'assiégeoit. Leur impétuosité renversoit tout, combloit les travaux des assiégeants, faisoit tous les moyens

L.XXIII.
An. 1606. d'arrêter leurs progrès, & se signaloit souvent par des succès. Ils firent surtout une sortie terrible contre l'attaque des Italiens; mais les Mestres-de-Camp Justiniano & Brancacio les repoussèrent. Le Comte de Bucquoi exposé à une sortie aussi vive, la soutint aussi courageusement avec les Allemands & les Wallons qu'il commandoit, & força l'ennemi de se retirer. Les Espagnols le reçurent de même, toutes les fois qu'il voulut se mesurer avec eux, & leur valeur ne se démentit jamais.

Spinola donnoit une attention extrême à tous les détails du siège; il visitoit lui-même les différents quartiers; il animoit le soldat, excitoit les travailleurs, & pourvoyoit au dehors à la sûreté de son camp, sans se relâcher jamais de la plus exacte vigilance. Sa cavalerie alloit de toute part à la découverte avec un soin particulier. Le Chevalier Melzi, qui avoit succédé à Trivulce, dans la place de Lieutenant-Général de la cavalerie, y mérita beaucoup de louanges, & entre tous les Capitaines qui furent à ses ordres, le Chevalier Bentivoglio, mon frère, le seconda dignement avec
sa

sa compagnie de lanciers, à laquelle on joignit très-souvent plusieurs autres compagnies de cuirassiers & d'arquebusiers. Le siège avançoit ainsi très-rapidement. Les assiégeants qui battoient la place avec une artillerie de plus de trente pièces de canon, ne cessoient de faire un feu prodigieux. Déjà les ouvrages extérieurs, qui étoient les plus éloignés & les moins forts, avoient été enlevés, & l'on travailloit à déboucher dans le second fossé. Les Espagnols, qui ne doutoient pas que la place ne fût contrainte de se rendre aussi-tôt qu'ils y seroient établis, l'attaquèrent pendant longtemps avec fureur; mais la résistance des assiégés ne fut pas moins vigoureuse. Leur artillerie fut servie avec vivacité : ils firent usage des contremines, & accablèrent les assiégeants de feux d'artifice. Le courage s'enflamma de part & d'autre, & on s'approcha de plus près. On se battit corps à corps, l'épée & la pique à la main, avec le plus grand acharnement. Toute arme étoit bonne, pourvu qu'elle pût nuire à l'ennemi. Du reste, l'attaque du fossé coûta beaucoup de part & d'autre. On y perdit

L.XXIII. bien du monde, & le nombre des
An. 1606. blessés fut encore plus considérable.
Les chefs s'exposèrent comme les subalternes. Tous se distinguèrent. Ce fut particulièrement à ce siège, que Spinola, Velasco, Général de la cavalerie, Bucquoi, Commandant de l'artillerie, tous les Mestres-de-Camp remplirent l'idée qu'on avoit conçue de leurs talents & de leur bravoure. Le Duc d'Osbonne, un des plus grands Seigneurs d'Espagne, y brava tous les périls avec l'audace d'un simple soldat. Les Princes de Caserte & de Palestrine s'y firent la même réputation de vaillance. Le Marquis Sigismond d'Est, le Marquis Ferdinand Bentivoglio mon neveu, ne quittèrent jamais le Général, & se précipitèrent partout sur ses pas au milieu des dangers où l'appelloient les soins du commandement & l'ardeur du succès. La garnison fit de même des prodiges de valeur, & ce furent ceux qui étoient plus distingués par les avantages de la naissance, & qui remplissoient les premières places du commandement, qui donnèrent l'exemple.

Néanmoins, les défenseurs de Rhinberg virent bientôt qu'ils ne tien-

droient pas encore long-temps, si Maurice ne se hâtoit de les secourir. L.XXIII.

Il le leur faisoit espérer, & il s'y préparoit. Mais l'armée Espagnole étoit An. 1606.

si bien retranchée, que ce Prince, qui l'avoit toujours vue échouer, lorsqu'elle avoit entrepris de forcer ses lignes dans des occasions semblables, craignoit beaucoup de ne pas mieux réussir, quoiqu'il eût sous ses ordres douze mille hommes d'infanterie, & près de trois mille de cavalerie. Il sembla pourtant vouloir tenter le secours, & il passa le Rhin. Ayant partagé son armée en plusieurs corps, dont la cavalerie formoit les ailes, il marcha vers Alpen, ville du Comté de Meurs, qui n'est éloignée de Rhinberg que de trois heures de chemin. Comme il envoya deux mille hommes de pied à Meurs, qui étoit plus éloignée de la place qu'on assiégeoit, on soupçonna qu'il vouloit cacher ses desseins, & qu'au-lieu de se contenter d'établir garnison dans Alpen, ainsi qu'il sembloit vouloir le faire croire, il reviendrait sur ses pas donner l'alarme au quartier de Velasco par une fausse attaque, & tomberoit en même temps avec le reste de ses forces sur les as-

L.XXIII.
 An. 1606. siégeants à la gauche du fleuve, de concert avec la garnison, qui feroit sur eux la plus furieuse sortie. Spinola, que ses espions avoient averti de l'approche de Maurice, ayant rappelé auprès de lui le Comte de Bucquoi & Velasco avec les troupes qui n'étoient pas nécessaires à la garde de son quartier, se tint prêt à tout événement de livrer bataille. Mais son assurance contint Maurice, qui n'osa avancer, & Spinola ayant perfectionné ses retranchements, son adversaire abandonna le projet du secours de Rhinberg. Cette inaction de l'armée Hollandoise anima autant les assiégeants, qu'elle découragea les assiégés. Les premiers continuèrent leur feu avec un fracas épouvantable. Le fossé fut rempli. Les bastions battus & minés de toutes parts, n'offrant plus que des ruines, les Espagnols se logèrent dans plusieurs ouvrages, & les assiégés songèrent moins dès lors à se défendre, qu'à se procurer une capitulation avantageuse. Mais il y eut encore bien des actions très-sanglantes, avant qu'ils s'y déterminassent, & une entr'autres où Torrès, Mestre-de-Camp, Wallon, vieux Ca-

pitaine très-estimé, perdit la vie. Enfin, les assiégés n'ayant plus rien à se promettre des effets de leur valeur, capitulèrent. Spinola leur accorda les conditions les plus honorables, & ils évacuèrent la place au commencement d'Octobre. Ils sortirent au nombre de trois mille hommes de pied, non compris sept cents blessés, & de cent cinquante chevaux. Ce siège qui dura plus d'un mois, & où les Hollandois n'eurent que cinq cents hommes de tués, coûta davantage aux Catholiques, en morts & en blessés.

Il fut à peine terminé, qu'on vit germer dans l'armée quelques semences des anciennes mutineries, qui avoient été si fatales à l'Espagne. Spinola employant tour-à-tour la fermeté & la douceur, n'épargna rien pour les étouffer; mais tous ses soins y échouèrent. Deux mille mutins, mêlés d'infanterie & de cavalerie, attirés à l'ordinaire par les ennemis, se réfugièrent dans les environs de Breda, & s'y retranchèrent. Ce désordre causa dans les troupes du Roi une diminution d'autant plus considérable, que l'armée avoit été déjà beaucoup affoiblie par les pertes que les diverses opé-

rations de la campagne avoient occa-
 sionnées. Maurice crut devoir en pro-
 fiter. Il rassembla ses forces avec la
 plus grande diligence, & les conduisit
 en Frise, dans le dessein de reprendre
 quelques-unes des places que les Etats
 avoient perdues, & dans l'espoir de
 les soumettre avant que les Espagnols
 pussent les secourir. Il s'attacha d'abord
 à Lokem, ville de peu de défense, dont
 il s'empara en trois jours. De là il in-
 vestit Groll.

Octobre.

Cette résolution du Général Hol-
 landois alarma beaucoup Spinola. Peu
 occupé de la perte de Lokem, il
 craignoit seulement de perdre Groll,
 & il auroit été très-affligé de voir une
 place si importante, dont il ne venoit
 que de faire la conquête, rentrer si
 promptement au pouvoir de l'ennemi.
 Il voulut aussi-tôt courir à son secours;
 mais le Conseil de Guerre combattit
 ce projet. On lui représenta que la
 saison étoit trop avancée pour trans-
 porter de nouveau l'armée au-delà du
 Rhin. Ce qu'elle avoit souffert pen-
 dant l'été dans un terrain si humide,
 faisoit craindre qu'elle n'eût encore à
 essuyer de plus fâcheux contre-temps
 sur la fin de l'automne. Dailleurs,

après les fatigues du long siège qu'elle venoit de terminer, elle avoit besoin de repos. Elle étoit très-affoiblie par les pertes qu'elle avoit faites. Une partie s'étoit mutinée, le reste étoit mécontent, & l'on manquoit d'argent pour l'appaiser. Dans ces circonstances, il étoit très-dangereux de la faire rentrer si vite en campagne, & de lui faire traverser des Pays ennemis ou suspects. Enfin, que pourroient des troupes fatiguées & réduites à un petit nombre contre les troupes des Etats, fraîches, nombreuses, & déjà retranchées autour de Groll? On ajoutoit que si, par une attaque téméraire, l'armée Catholique venoit à essuyer un échec, elle ne pouvoit être secourue, & qu'ainsi l'y exposer c'étoit mettre dans un péril imminent les affaires du Roi & les Etats de l'Archiduc.

Ce sentiment fut cependant refuté par quelques membres du Conseil de Guerre, qui regardoient la perte de Groll comme intéressante, non en elle-même, mais en ce qu'elle sembloit devoir bientôt entraîner celle des villes d'Oldensel & de Linghen, qui étant découvertes par la prise de Groll, ne pouvoient manquer de tom-

L.XXIII.

An. 1606.

ber au pouvoir des ennemis. Ce mal-
 L.XXIII. heur enlevant au Roi les forteresses
 An. 1606. qu'il possédoit au-delà du Rhin, la
 conquête de Rhinberg, dont le seul
 but avoit été d'assurer un passage sur
 ce fleuve, devenoit inutile. Loin de
 vouloir sacrifier des acquisitions qui
 avoient été le fruit de deux campa-
 gnes, qui avoient coûté des travaux
 immenses, & où l'on avoit prodigué
 l'or & le sang, on soutint qu'il fal-
 loit faire les plus grands efforts pour
 les conserver. En donnant aux trou-
 pes quelques légères gratifications,
 on ne doutoit pas qu'on ne pût aisé-
 ment enflammer leur ardeur, & les
 engager à braver les fatigues de cette
 nouvelle entreprise. Du reste, on ob-
 servoit qu'il n'étoit pas possible que
 les retranchements des ennemis fus-
 sent entièrement conduits à leur per-
 fection, & qu'ainsi en employant une
 diligence extrême, on devoit se flat-
 ter de trouver quelque endroit foible
 par où l'armée sauroit s'ouvrir un
 chemin. Les partisans de cet avis
 étoient persuadés que Maurice n'ose-
 roit soutenir l'assaut; mais au surplus,
 ils ajoutèrent que quand même le suc-
 cès du secours de Groll ne seroit pas

aussi certain qu'ils l'espéroient, il fal-
loit toujours le tenter, & que si de
grands Capitaines avoient souvent brus-
qué la fortune sans nécessité, on n'avoit
plus à délibérer, quand cette loi su-
prême commandoit. La prudence pese
toujours les suffrages, & ne les compte
point. C'est ainsi que Spinola se con-
duisit dans cette occasion, & préféra
le dernier avis, quoiqu'il fût celui
du plus petit nombre. Il sentit qu'en
perdant Groll, il perdrait ses con-
quêtes au-delà du Rhin; & pour ne
pas voir s'évanouir en si peu de temps
des succès qui lui avoient procuré tant
de gloire, il résolut de secourir cette
ville.

L'Archiduc ayant approuvé cette
résolution, l'armée marcha à Rhin-
berg, & après avoir passé le Rhin,
elle s'approcha de l'ennemi. Elle étoit
forte de huit mille hommes de pied
au plus, & de douze cents chevaux;
mais l'expérience y suppléoit au nom-
bre, & la bravoure des troupes qui
la composoient, étoit telle qu'à la
première nouvelle de cette expédi-
tion, elles s'étoient hâtées de courir
à leurs drapeaux. Le Comte Henri de
Bergh défendoit Groll. Sa garnison

L.XXIII.

An. 1606.

L. XXIII.
AN. 1606. étoit trop foible pour la place , & il ne cessoit de représenter le péril de sa situation , si on ne venoit au plutôt à son secours. Spinola fit tant de diligence , que vers le milieu de Novembre , il campoit déjà en face de l'ennemi. Heureusement que Maurice , qui d'ailleurs n'avoit jamais soupçonné que le Général Espagnol osât braver les difficultés qui devoient le détourner d'entreprendre la délivrance de Groll , n'avoit pas eu assez de temps pour perfectionner ses retranchements. Spinola l'ayant joint , chercha aussitôt après son arrivée l'endroit où ce Prince étoit le plus foible , & y tourna toutes ses forces. Il espéroit qu'en combinant son attaque avec les sorties de la garnison , il pourroit incommoder beaucoup l'ennemi.

Telles furent ses dispositions. Il plaça à l'avant-garde le corps détaché , qu'on appelloit l'escadron-volant , avec deux pièces de canon. Ce détachement étoit de douze cents hommes d'élite de toutes les nations qui formoient l'armée. Il fut mis aux ordres du Mestre-de-Camp Antunés , vieil Officier , mais un des plus braves de ceux qui servoient en Flandre. Deux

divisions d'infanterie, qui conduisoient de même chacune deux canons, suivoient l'escadron un peu en arrière. L'une étoit d'Espagnols, commandée par le Mestre-de-Camp Menesès, & l'autre d'Italiens, sous les ordres des Mestres-de-Camp Justiniano & Brancacio. Ces deux corps marchaient de front, mais en laissant entr'eux un intervalle convenable. Enfin, un quatrième corps bien plus nombreux, composé du reste de l'infanterie, fermoit l'ordre de bataille. Le Comte d'Embden, Mestre-de-Camp d'un régiment Allemand, & le Seigneur d'Archicourt, qui commandoit un régiment Wallon, devoient les mener au combat. Une partie de la cavalerie divisée en escadrons, couvroit les flancs de l'infanterie. Le reste étoit en réserve, sous les ordres du Chevalier Bentivoglio & de Luc Cairo, qui en étoient les deux plus anciens Capitaines. Velasco, Général de la cavalerie, & Melzi, son Lieutenant-Général, se mirent à la tête de celle qui se trouvoit à l'avant-garde, le premier à droite, le second à gauche; & comme la cavalerie ennemie étoit bien supérieure à celle des Royalistes, on ap-

L.XXIII.
An. 1606. puya celle-ci de part & d'autre, d'une double & longue file de charriots, soutenus de divers pelotons de mousquetaires, & de deux pièces de canon. Spinola, s'étant réservé la liberté de se porter par-tout où il seroit nécessaire, fit avancer l'armée dans ce bel ordre, & approcha de l'ennemi à petit pas.

Quoique les troupes montrassent la plus grande ardeur d'en venir aux mains, ce Général crut devoir leur adresser ce discours : “ Camarades, ”
 „ c'est moins pour secourir Groll que ”
 „ je suis venu, que pour conserver ”
 „ au-delà du Rhin toutes les conquêtes ”
 „ qui sont le monument de votre ”
 „ gloire & le prix de vos travaux & ”
 „ de votre sang. Il faut ou mourir ou ”
 „ délivrer la place, dont la perte entraîneroit celle des autres villes que ”
 „ vous avez enlevées aux Etats dans ”
 „ ce canton. Les Hollandois, tout supérieurs qu'ils sont en forces, n'oseront nous attendre. Nous leur avons ”
 „ souvent appris que ce n'est pas le ”
 „ nombre, mais le courage qui enchaîne la victoire. Cependant, si cet ”
 „ ennemi, toujours couvert de ses digues & de ses rivières, qui n'a osé

„ soutenir le combat à Rhinberg, avoit ~~_____~~
 „ assez de confiance en cette occasion L.XXIII.
 „ pour nous attendre en ses retran- An. 1606.
 „ chements, Camarades, que votre
 „ valeur ne se démente pas, je vous
 „ donnerai l'exemple, & comptez que
 „ je ne manquerai pas ensuite de sol-
 „ liciter auprès du Roi & des Archi-
 „ ducs, les récompenses qui seront
 „ dues à vos services. „ Mais toute
 son éloquence fut superflue. Soit que
 Maurice eût reçu des ordres des Etats,
 soit par des raisons particulières qu'il
 n'a pas manifestées, soit que ce grand
 Capitaine crût que les règles de la
 science de la guerre le lui défendoient,
 il ne voulut pas accepter le défi. Ses
 lignes n'étant pas assez fortes pour y
 attendre l'ennemi, il leva le siège, & 10 Nov.
 s'étant d'abord retiré dans un poste
 avantageux, où il n'avoit rien à crain-
 dre, il s'éloigna bientôt tout-à-fait.
 Spinola ne s'arrêta à Groll qu'autant
 de temps qu'il en fallut pour bien mu-
 nir cette ville, & après avoir mis ses
 troupes en quartier d'hiver, il revint
 auprès des Archiducs à Bruxelles. S'il
 ne put exécuter ses projets dans toute
 leur étendue, on doit convenir qu'ils
 déceloient un homme dont les vues

L.XXIII. étoient supérieures, & qu'il fut arrêté
An. 1606. par des obstacles qu'il ne pouvoit pré-
voir. Au reste, le siège de Rhinberg
& le secours de Groll furent des ex-
ploits dignes d'être comparés aux plus
brillants que les guerres de Flandre
ont jamais produits.



LIVRE XXIV.

SOMMAIRE.

DIVERS Papes s'occupent successivement de rétablir la paix en Flandre. An. 1607. Négociations du Nonce de Paul V en France. Il fait proposer une double alliance entre les enfants de France & ceux d'Espagne. Ses vues sur les Pays-Bas. Il veut employer la médiation de la France. L'Espagne songe à la paix. Ses raisons. Philippe III s'y détermine. Difficulté d'en faire l'ouverture. On y emploie le Père Neyen, Franciscain. On l'envoie en Hollande. On y accepte ses premières propositions. On conclut une suspension d'armes. Difficultés sur la ratification de l'Espagne, que les Etats-Généraux refusent. Verrekens obtient un délai pour faire venir une seconde ratification plus satisfaisante. Elle ne l'est pas pleinement. Dispositions de l'Empereur à l'égard de la paix de la Flandre. Dispositions du Roi de France, du Roi d'Angleterre, de divers autres

An. 1608.

Princes, du Prince Maurice. Ses Manœuvres. Son discours aux Etats-Généraux pour faire rejeter la seconde ratification. Discours de Barneveldt en faveur de la ratification. Elle est acceptée. Portraits des Ambassadeurs d'Espagne. Plaintes des Espagnols. Départ des Ambassadeurs. Difficultés sur la déclaration de l'indépendance des Provinces-unies. Les Etats ne veulent pas se désister du droit de naviguer aux Indes. On propose des moyens de conciliation. Représentation de la Compagnie des Indes de Hollande. Le Traité souffre diverses autres difficultés. Renouvellement de l'alliance entre la France & les Provinces-unies. Les Espagnols desirent sa médiation. Le Traité de paix est rompu. On entame un Traité de trêve. Le Président Jeannin en fait la proposition aux Etats & aux Ministres d'Espagne & aux Archiducs. Opposition de la Province de Zélande à la trêve. Discours du Député de cette Province. Le Prince Maurice est du même sentiment. Discours du Président Jeannin en faveur de la trêve. La Zélande y consent. Difficultés du côté de l'Espagne. Jeannin s'efforce

de les lever. Les Archiducs tâchent de gagner la Cour de Madrid. L'Archiduc Albert y envoie son Confesseur. La négociation continue à Anvers. On y convient de toutes les conditions de la trêve. Le Roi les approuve. Assemblée générale des Provinces-unies à Berg-op-zoom. La trêve est signée à Anvers le 9 Avril 1609.

1609.

QUELLE étoit la situation des affaires de Flandre au commencement de l'année 1607. C'étoit la quarante-sixième de ces troubles funestes qui avoient enfanté la guerre longue & cruelle, où les malheureuses Provinces des Pays-Bas avoient éprouvé de si affreux désastres. Ce n'est pas qu'on n'eût tenté plusieurs fois, comme on l'a vu dans le cours de cette histoire, d'y faire renaître la tranquillité; mais toutes les négociations avoient toujours été infructueuses. Le congrès de Cologne, où l'on s'en étoit occupé avec plus de zèle & de chaleur, n'avoit donné que de vaines espérances. Grégoire XIII, persuadé que la guerre de Flandre causoit à l'Eglise les plus grands maux, & que la cessation des hostilités lui ren-

L.XXIV.

An. 1607.

droit ses premiers avantages , avoit
L.XXIV. envoyé un Nonce extraordinaire à
An.1607. ce Congrès , où l'on s'étoit séparé
sans rien conclure. Tous les successeurs de ce Pontife , animés du même esprit , avoient eu les mêmes vues. Clément VIII , en rétablissant la bonne intelligence entre la France & l'Espagne , s'étoit proposé de concilier au nouvel Etat des Archiducs l'amitié & la protection de la France , dont les bons offices pouvoient contribuer beaucoup à rappeler la concorde dans les Pays-Bas. Le successeur de Clément VIII , Léon XI , qui pendant sa légation en France , avoit été le principal instrument du Traité de Vervins , souhaitoit plus qu'aucun de ses prédécesseurs de procurer la paix à la Flandre ; mais une mort précipitée l'avoit empêché d'effectuer ses desirs. Paul V avoit occupé le Saint-Siège immédiatement après lui. Ce Pontife qui gouvernoit alors l'Eglise depuis deux ans , étoit aussi recommandable par son zèle pour le bien de la Chrétienté , que par la pureté de ses mœurs & la bonté de son caractère. Il avoit obtenu le chapeau de Cardinal de Clément VIII , & auroit voulu à son

exemple assurer de plus en plus l'union des Couronnes de France & d'Espagne, afin d'amener plus aisément celle des Provinces de Flandre. Ses Nonces en France & en Espagne étoient les Cardinaux Maffée Barberin, & Jean Garcias Mellino. L'un & l'autre venoient d'être décorés de la pourpre Romaine, & le premier est celui que nous voyons encore heureusement présider dans la Chaire de saint Pierre, qu'il a obtenue par ses éminentes qualités. Ces deux Prélats travailloient avec ardeur à remplir les vues du Pape.

L.XXIV.

An. 1607.

Mais les négociations de Barberin rencontroient de grandes difficultés en France, à cause de l'alliance intime que le Roi avoit contractée avec les Provinces-unies. Néanmoins le Nonce tâcha de gagner peu à peu l'esprit du Monarque, en lui représentant vivement combien il lui importoit d'abaisser l'orgueil des Flamands rebelles, dont les liaisons ouvertes avec les Huguenots, avoient excité tant de troubles dans ses propres Etats. Il lui fit sentir aussi que le Calvinisme, que les uns & les autres avoient embrassé, étoit une secte aussi ennemie de l'au-

L. XXIV.
An. 1607.
torité des Rois, que de celle des Souverains Pontifes; que les Huguenots avoient laissé déjà appercevoir le but de leur coupable politique, en exigeant qu'on leur donnât des places de sûreté, & qu'on ne pouvoit douter qu'ils ne voulussent fonder un nouvel Etat dans l'Etat même, & introduire en France le gouvernement de la Hollande. Ces raisons ne laissoient pas de faire beaucoup d'impression sur le Roi.

Barberin imagina encore un meilleur moyen de le déterminer. Ce Prélat, qui vouloit remplir le desir extrême qu'avoit le Pape de réunir les deux Royaumes par les liens les plus étroits, jugea que rien n'y contribueroit davantage qu'une double alliance entre les enfants des deux Rois. A la vérité, ils étoient encore dans l'âge le plus tendre, mais ce n'étoit pas la première fois que par des raisons de bien public, on avoit formé des nœuds de mariage long-temps avant leur célébration. Le Pape approuva le dessein du Nonce. Le Seigneur de Villeroi étoit alors le premier Secrétaire d'Etat de France. C'étoit un Ministre consommé dans les affaires

les plus importantes de cette Couronne, & qui possédoit dans un haut degré la confiance du Roi. Barberin lui communiqua son idée, & l'ayant trouvé bien disposé, il en parla au Roi lui-même, qui parut en recevoir favorablement la proposition. (1) Le Saint-Père en fut d'autant plus flatté, que celle qui fut faite en Espagne par le Cardinal Mellino, n'y trouva pas plus d'opposition. Le Duc de Lerme, qui étoit le favori & le Ministre tout puissant de Philippe III, se prêta volontiers à ce projet. Quoiqu'il n'eût pas alors l'effet qu'on s'en étoit promis, à cause de la foiblesse de l'âge des Princes qu'on vouloit unir, & de diverses causes, il réussit dans la suite. Le même Pape fut assez heureux pour engager les deux Cours à conclure

L.XXIV.

An. 1607.

(1) S'il est vrai que le Roi ait semblé accueillir favorablement la proposition d'une double alliance avec l'Espagne, que le Cardinal Barberin lui fit, ce Prince dissimuloit. Rien n'est mieux constaté par les Mémoires du temps, & sur-tout par ceux du Duc de Sully, ami & confident d'Henri-le-Grand, que l'éloignement qu'il avoit de marier le Dauphin avec une Princesse d'Espagne, & la résolution qu'il avoit prise de lui faire épouser une Princesse de Savoie.

~~ces mariages quelques années après.~~
L.XXIV. Le Pontife & son Ministre avoient
An. 1607. dans le même temps des vues encore
plus étendues. Non contents d'établir
l'union la plus étroite entre les deux
Couronnes par une alliance mutuelle,
ils se propoisoient de faire le bonheur
de la Flandre par un troisième maria-
ge du second Infant d'Espagne avec
la seconde fille de France. Il ne s'a-
gissoit que d'assurer à ces Princes la
suecession de l'Infante Isabelle, dont
la fécondité étoit désespérée, & de
les faire élever à sa Cour comme
ses héritiers présomptifs. Rien ne sem-
bloit plus facile & plus avantageux
en même temps aux affaires de l'Etat
& de la Religion.

Cependant on avoit jetté en Flan-
dre, pendant l'hiver, quelques propo-
sitions d'une suspension d'armes, &
l'on souhaitoit beaucoup qu'elles pus-
sent conduire à une paix durable, ou
du moins à une longue trêve. Le Roi
de France avoit alors le plus puissant
crédit sur les Etats-Généraux, & l'on
ne doutoit pas que les propositions des
Espagnols ne seroient pas même écou-
tées, si ce Prince n'offroit sa média-
tion. Les avances du Souverain Pon-

tife disposèrent très-heureusement le Monarque François à favoriser la négociation qu'on avoit entamée. La jalousie d'Etat l'en éloigna d'abord; mais ce fut à ses soins qu'on en dut dans la suite les succès, & ce fut lui principalement qui détermina à conclure la trêve de douze ans.

L. XXIV.

An. 1607.

Je fus destiné dans ce temps à la Nonciature de Bruxelles, où j'arrivai lorsqu'on y signoit la suspension d'armes au commencement de Mai. Je fus à portée d'être parfaitement instruit des détails de la négociation. J'en fis même imprimer une relation à la cessation des hostilités, & c'est cette même relation, quoique très-connue, que je crois devoir insérer sur la fin de l'Histoire des guerres de Flandre, depuis leur origine jusqu'à la trêve de douze ans, parce qu'elle en est le complément.

Le Marquis Spinola ayant été mis à la tête des armées d'Espagne, avoit aussi-tôt conçu les plus grands desseins, & il s'étoit proposé, en transportant le théâtre de la guerre au-delà du Rhin, de pénétrer par cette route au cœur de la Hollande. C'étoit pour atteindre à ce but, que l'Espa-

L.XXIV.
An. 1607. gne avoit fait des efforts si extraordinaires dans les deux dernières campagnes ; mais quoique les succès de ses armes eussent été brillants, ils n'avoient pas rempli, à beaucoup près, les espérances dont le Roi s'étoit flatté. Il lui étoit désormais impossible de soutenir les dépenses énormes de ces entreprises. La disette d'argent avoit occasionné une nouvelle mutinerie parmi ses troupes. Ce fatal exemple, qui pouvoit être suivi, étoit d'autant plus dangereux, qu'un seul de ces affreux désordres mettoit le trouble dans l'armée, & en enchaînoit pour ainsi dire toutes les forces. Ces réflexions fâcheuses, jointes à diverses autres considérations non moins importantes, accabloient Spinola d'une inquiétude mortelle, & il n'étoit pas moins frappé que les Ministres d'Espagne & de Flandre les plus en crédit & les plus expérimentés, des difficultés étranges, & des périls où l'on s'engageroit en continuant la guerre, & en s'obstinant à soumettre les Rébelles par la force. Ils convenoient généralement qu'elle n'avoit réussi qu'à fortifier la puissance des ennemis, à les confirmer dans la résolution

lution de défendre la liberté qu'ils avoient usurpée, à resserrer les nœuds de leur union entr'eux, & des alliances qu'ils avoient contractées avec les Princes qui favorisoient leur révolte. Ils observoient que la nature s'étoit, pour ainsi dire, armée en leur faveur; qu'elle les avoit environnés de la mer, & d'un grand nombre de fleuves profonds, comme d'un rempart impénétrable; qu'elle leur avoit ménagé par-tout des positions inaccessibles, & que dans les endroits que la nature avoit pris moins de soin de défendre, l'art y avoit suppléé par des forteresses imprenables. Ils ne pouvoient se dissimuler que les Provinces-unies ne fussent formidables sur terre, & qu'après avoir porté à l'Espagne les coups les plus sensibles sur mer jusqu'au fond des Indes orientales, ils ne lui en préparassent encore de plus terribles. Convaincus qu'on ne pouvoit soutenir la guerre en Flandre qu'avec des armées nombreuses & des fraix immenses, ils ne croyoient pas que le Roi pût suffire désormais à des dépenses si énormes. Ils remarquoient que les flottes ennemies fermoient l'Océan aux secours qu'il en-

L.XXIV.

An. 1607.

voyoit en Flandre ; qu'on ne pouvoit
L.XXIV. les conduire par terre que du consen-
Ann. 1607. tement de plusieurs Souverains om-
brageux ou jaloux, & que les trou-
pes arrivoient plus affoiblies par les
fatigues de la route, qu'elles n'au-
roient pu l'être par le fer & le feu
des ennemis. D'ailleurs le désordre &
la corruption avoient fait les progrès
les plus fâcheux dans l'armée. Il n'y
avoit pas d'espérance d'y pouvoir re-
médier tant que la guerre dureroit,
puisque sa longueur en étoit la cau-
se. La désobéissance & les dissensions
avoient détruit la discipline. Le nom-
bre des femmes perdues ou inutiles y
surpassoit celui des soldats. On comp-
toit plus de mutineries que d'années
depuis le commencement des trou-
bles, & on craignoit que toutes ces
mutineries particulières des diverses
nations qui servoient le Roi, ne fus-
sent suivies de la mutinerie générale
de l'armée. Un événement aussi fâ-
cheux menaçoit du danger le plus
redoutable les affaires d'Espagne en
Flandre, & la cause de la Religion
Catholique, en faveur de laquelle
cette Couronne soutenoit depuis si
long-temps la guerre la plus ruineuse.

Toutes ces considérations jointes à une longue expérience de l'inutilité de ses efforts pour soumettre les révoltés, sembloient devoir engager le Roi à faire avec eux un accommodement raisonnable. L'avenir pourroit ensuite procurer quelque circonstance favorable à l'Espagne pour faire valoir ses droits. Le Roi de France qui commençoit à vieillir, pouvoit manquer bientôt aux Rébelles, & les priver par sa mort d'une protection qui leur avoit été si utile jusqu'alors. La minorité de son Successeur ne pouvoit qu'altérer beaucoup la tranquillité de cette Monarchie, & diminuer sa puissance. Le Roi d'Angleterre mal affermi sur son Trône, & à qui ses nouveaux sujets sembloient mal affectionnés, parce qu'il étoit Ecossois, ne pourroit pas servir les Provinces-unies aussi efficacement qu'Elisabeth. Enfin l'Espagne profiteroit sur-tout des divisions intestines qui ne pouvoient manquer de s'élever parmi ces Provinces au sein de la paix. On observoit que leur haine contre cette Couronne étoit le lien le plus fort de l'union des Rébelles. On espéroit que la tranquillité dont ils alloient jouir, ralentiroit in-

L.XXIV. sensiblement cette forte antipathie, &
An, 1607. peut-être que des troubles domesti-
ques venant à faire desirer à l'un des
partis l'appui de l'Espagne, le Roi
& les Archiducs verroient naître ces
moments décisifs, où des négociations
adroites gagneroient quelques Pro-
vinces, & fourniroient le moyen de
subjuguer par la force les plus opi-
niâtres.

Ce qui donnoit une nouvelle force
à tous ces motifs, c'est que les Pro-
vinces soumises desiroient ardemment
la paix. Elles soupiroient après ces
jours de calme & de tranquillité, où
il leur seroit permis de respirer & de
se remettre un peu des longs malheurs
qu'elles avoient essuyés. Les mutine-
ries ne cessoient de les désoler, & leur
patience avoit été mise à de si rudes
épreuves, qu'il étoit à craindre qu'elle
ne se changeât en un désespoir qui leur
feroit prendre les plus étranges réso-
lutions.

Philippe III voyant que le Marquis
Spinola avoit échoué dans ses projets,
résolut alors de renouer, à quelque
prix que ce fût, une négociation avec
les Etats. L'Archiduc n'y étoit pas
moins décidé. Ce Prince étoit natu-

rellement ami du repos : d'ailleurs il n'étoit plus jeune, & l'expérience consommée qu'il avoit des affaires, lui faisoit sentir mieux que personne les conséquences fâcheuses qui pouvoient résulter de la continuation de la guerre ; mais il étoit difficile de trouver quelque ouverture honnête d'accommodement. Depuis long-temps les Etats avoient rejetté toutes les propositions qui leur avoient été faites à ce sujet. L'ivresse de leurs nouveaux succès les avoit rendus encore plus fiers, & ils étoient résolus de n'en écouter aucun, à moins que le Roi & les Archiducs ne consentissent de traiter avec eux d'égal à égal comme avec des Peuples libres, & sur lesquels ils n'avoient plus de droits à prétendre. L'Archiduc avoit une répugnance extrême à leur accorder un préliminaire de cette conséquence, & le Roi n'en étoit pas moins éloigné. Traiter avec des sujets rebelles à une condition si humiliante, c'étoit déceler son impuissance de soutenir plus long-temps la guerre, & reconnoître leur indépendance pour prix de leur crime. Un si dangereux exemple pouvoit tenter la fidélité des Provinces soumises, &

L.XXIV.

An. 1607.

L.XXIV. les engager à mériter la même grace
par de pareils attentats.

AN. 1607. Le Père Jean Neyen, Religieux de l'Étroite-Observance, natif d'Anvers, se trouvoit alors à Bruxelles. Après avoir pris l'habit de Saint François, il avoit demeuré long-temps en Espagne pour y faire ses études, & il y avoit acquis une connoissance très-particulière de la Cour de Madrid. Revenu en Flandre, il y exerçoit les fonctions de Commissaire-Général de son Ordre, & résidoit ordinairement dans la Capitale des Pays-Bas. Ce Religieux qui parloit sa langue naturelle avec éloquence, avoit le caractère liant & facile, & la franchise de sa nation. Aussi agréable dans la conversation, qu'admiré en chaire, il étoit sur-tout recommandable par son adresse à manier les esprits. Il avoit formé quelques liaisons en Hollande, & dans ce temps même un Négociant Hollandois de ses amis intimes, & qui avoit de grandes relations avec les principaux de ceux qui gouvernoient la République des Provinces-unies, se trouvoit par hasard auprès de lui. L'Archiduc s'étant concerté avec le Marquis Spinola & quelques

autres Ministres, résolut de se servir du crédit du Franciscain pour engager les Hollandois à aller porter à La Haye les premières propositions d'un accord. (2) Celui-ci s'y rendit effectivement ; mais on refusa de l'écouter, à moins que les Provinces-unies n'eussent obtenu préalablement la déclaration authentique d'indépendance qu'elles exigeoient.

Quel que fût l'éloignement de l'Archiduc à y consentir, on jugea dans son Conseil qu'il falloit quitter les armes à quelque prix que ce fût, & on observa qu'une déclaration arrachée par les ennemis du Roi à son amour pour la paix, ne pouvoit être d'aucune conséquence ; qu'en conve-

(2) Ce Négociant, qui s'appelloit Valrave Witenhorst, avoit de grandes liaisons d'alliance & de parenté avec plusieurs Maisons nobles de Hollande & de Gueldres. On lui joignit Jean Gevaart, Greffier de Turnhout, qui étant obligé de faire de fréquents voyages en Hollande, pour y payer les contributions de la partie du Brabant où Turnhout est situé, y étoit fort connu. Ces deux Agents ne manquoient pas de talents pour la commission délicate dont ils furent chargés. Ils s'étoient rendus à La Haye dès la fin de l'année précédente.

LXXIV.
AN. 1607. Ann. tant que l'on traitoit avec les Provinces-unies, comme avec des Etats libres, sur lesquels le Roi & les Archiducs abandonnoient leurs justes prétentions, on ne reconnoissoit pas qu'elles fussent de droit indépendantes, mais l'on déclaroit simplement que l'on se comportoit avec elles, comme jouissant de fait de l'avantage qu'elles réclamoient; & que cette vérité évidente mettant à couvert les droits du Roi & des Archiducs, il n'y avoit aucun inconvénient à faire une déclaration qui ne pouvoit avoir qu'un sens si limité. La Cour de Madrid pensa de même, & aussi-tôt l'Archiduc dépêcha en Hollande le Père Neyen lui-même, (3) pour entamer l'affaire; en lui prescrivant de faire en sorte qu'on donnât le moins d'atteinte qu'il seroit possible à l'honneur & à la dignité de la Couronne

(3) Jean Neyen, Religieux de saint François, originaire de Zélande, dont le père avoit été attaché au fameux Prince d'Orange, avoit professé jusqu'à l'âge de vingt ans la Religion Protestante, dans laquelle il étoit né. Egalement adroit & intelligent, il étoit capable de remplir les vues de l'Archiduc. Il paroît néanmoins qu'on ne l'employa de préférence dans

d'Espagne ; mais en lui permettant, ^{_____}
 s'il y étoit forcé, de se conformer au L. XXIV.
 plan tracé par les Provinces-unies. Le An. 1607.
 Franciscain partit sur la fin de Février.
 Arrivé à La Haye, il désespéra bientôt
 d'être écouté, s'il n'accordoit le préa-
 lable demandé par les Provinces-unies,
 & il se détermina à ne le plus refuser.
 Ayant obtenu audience des Etats-Gé-
 néraux, il leur fit les propositions dont
 il étoit chargé. Après les avoir assu-
 rés que l'Archiduc Albert & l'Infante
 avoient toujours désiré avec ardeur d'é-
 teindre en Flandre le feu des guerres
 civiles, & d'en faire oublier les mal-
 heurs par les douceurs de la paix, il
 leur déclara qu'ils offroient de faire un
 Traité avec les Provinces-unies, & de
 leur accorder la déclaration d'indépen-
 dance qu'elles exigeoient ; il leur ob-
 serva que ce préliminaire montrait la
 droiture des intentions de ces Princes,

le commencement de cette négociation, sui-
 vant la remarque de Grotius, que par la rai-
 son que son état le rendoit un homme sans
 conséquence, qui pouvoit essuyer des refus
 de la part de l'ennemi, ou un traitement moins
 honnête qu'un Ministre ordinaire, ou enfi-
 être défavoué, sans être compromis, ni com-
 promettre son Souverain.

dont la bonté ne leur permettoit pas
L.XXIV. de rejeter aucun moyen de rendre
An. 1607. la tranquillité à leurs peuples ; & il
finit, en disant qu'ils espéroient que
les Etats-Généraux, guidés également
par leur amour pour le bien public,
se prêteroient à tout ce qui pourroit
accélérer le succès d'un accommodement durable. Cette proposition ayant
été examinée à plusieurs reprises en
présence des Etats, elle fut enfin acceptée.

4 Mai. Ces premières démarches furent
bientôt suivies d'une suspension d'armes pour huit mois, à commencer du
mois de Mai. On convint en même
temps d'entrer en négociation au mois
de Septembre, & rien n'arrêtant plus
le Père Neyen en Hollande, il revint
à Bruxelles, où les Archiducs firent
expédier la déclaration qu'on avoit
promise de leur part. Elle annonçoit
qu'ils avoient conclu une suspension
d'armes, tant sur mer que sur terre,
avec les Provinces-unies, comme avec
des Etats libres & affranchis de toute
dépendance à leur égard. Le Père
Neyen n'avoit pas eu peu de peine
à obtenir que la suspension des hostilités s'étendît également sur la mer.

Enfin on la publia par toutes les Provinces-unies, à la satisfaction indicible de tous les peuples soumis à leur domination. Elles en firent part aux Princes leurs alliés, & particulièrement aux Rois de France & d'Angleterre, qui dépêchèrent aussi-tôt en Hollande des Ambassadeurs extraordinaires pour les complimenter.

L.XXIV.

An. 1607.

L'Archiduc avoit envoyé en Espagne le Père Neyen pour instruire le Roi de l'état des choses, & lui faire ratifier la déclaration qu'il avoit accordée aux Provinces-unies. Cette ratification, que le Franciscain s'étoit engagé auprès des Etats-Généraux de leur fournir dans le terme de trois mois, ne se fit pas long-temps attendre; mais elle ne fut rédigée qu'en termes vagues, & il étoit fort incertain que les Etats-Généraux voulussent l'accepter dans cette forme. Néanmoins les Archiducs la firent porter en Hollande par le premier Secrétaire-d'Etat Louis Verrekens. On sait que les Provinces-unies sont au nombre de sept; savoir, le Duché de Gueldres, les Comtés de Hollande & de Zèlande, les Seigneuries d'Utrecht, de Frise, d'Overissel & de Groningue.

~~Les loix de leur gouvernement & leurs~~
L.XXIV. coutumes diffèrent peu entr'elles. Cha-
An.1607. cune a ses Etats particuliers, en qui réside la souveraineté de leur propre territoire. Ces Etats sont composés de quelques-uns des principaux de la noblesse la plus qualifiée qui vit à la campagne, & des représentans des villes qui influent presque seules dans les opérations du gouvernement. Toutes ces Provinces confédérées forment le corps de l'union dont elles sont les divers membres. Le Conseil des Etats-Généraux, où chacune d'elles envoie un nombre fixe de députés, est le dépositaire de sa puissance. Il est le centre, & pour ainsi dire, le principe de vie de l'Etat. Tous les autres Conseils de la nation, également composés des députés de chaque Province, lui sont subordonnés. La Hollande & la Zélande situées, si l'on peut s'exprimer ainsi, au sein de la mer, & d'un grand nombre de vastes rivières, étoient bien moins exposées aux désastres de la guerre, que les cinq autres Provinces qui s'étendoient davantage dans l'intérieur des terres. Ces dernières avoient en conséquence montré toujours plus de

dispositions à la paix ; mais comme la première loi, la loi fondamentale de l'union, exige le concours des sept Provinces dans les résolutions qui concernent les intérêts communs, on ne parvient à les réunir qu'après de longues négociations. Il faut conférer avec chacune en particulier, & employer les moyens lents & ennuyeux de la persuasion, pour obtenir de tout un peuple également libre, un consentement unanime. On examina donc avec la plus extrême défiance la ratification du Roi, & tels furent les défauts qu'on lui reprocha. On observa qu'elle n'étoit conçue qu'en termes vagues & généraux ; qu'elle ne renfermoit pas la clause essentielle touchant l'indépendance des Provinces-unies ; qu'au contraire les Archiducs y étoient qualifiés de Souverains de tous les Pays-Bas ; que Philippe l'avoit souscrite par ces mots : *Moi le Roi*, formule qu'il n'employoit qu'avec ses Sujets ; qu'elle n'étoit dressée que sur du papier ordinaire & non en parchemin, comme on a coutume d'en user dans les affaires importantes ; enfin qu'elle n'étoit scellée que du petit sceau. Verrekens ayant été

L.XXIV.

An. 1607.

ensuite appelé dans l'assemblée des
 L.XXIV. Etats, on lui exposa ces difficultés,
 An. 1607. & on rejetta la ratification.

Le peuple est toujours extrême dans ses passions, mais sur-tout quand la fortune le favorise. Bas & rampant dans le malheur, il s'enivre de la prospérité, & rien ne peut alors contenir son arrogance & son audace. Comme on doit s'attendre à ces étranges alternatives, quand il faut traiter avec lui, la prudence ordonne de s'y plier. Verrekens prit le parti de dissimuler, (4) & n'omit rien pour dissiper

(4) Verrekens rejetta les défauts de cette ratification sur l'ineptie ou la négligence des Commis du Ministre d'Espagne. Ce fut dans cette assemblée que le célèbre Barneveldt, quoique très-bien intentionné pour la paix, semble avoir voulu porter une atteinte assez vive à la droiture & aux intentions des Archiducs, en reprochant les présents par lesquels le Père Neyen avoit eu dessein de gagner Aarsens, Greffier des Etats, qui les avoit acceptés, de concert avec le Prince Maurice, pour découvrir les projets de l'Espagne, & en lui présentant le diamant destiné à Madame Aarsens, & l'obligation de quinze mille livres à compte de cinquante mille écus, signée d'Ambroise Spinola, qu'on avoit donnés au Ministre Hollandois. Mais cette affaire, qui n'avoit probablement d'autre but que de montrer aux Espa-

les soupçons des Hollandois. Après avoir assuré les Etats-Généraux que le Roi n'auroit pas même envoyé sa ratification, s'il ne vouloit pas la donner dans la forme convenable, il ne leur demanda que le temps d'en faire venir une seconde d'Espagne, en leur promettant au nom de ses Maîtres, de la leur présenter incessamment telle qu'ils la desiroient. Verre-kens obtint effectivement ce délai, mais à condition que la nouvelle ratification ne se feroit pas attendre plus de sept semaines; qu'elle contiendrait mot à mot la même déclaration d'indépendance, que les Archiducs avoient accordée aux Provinces-unies, & qu'elle seroit dressée, ou en latin, ou en François, ou en Flamand, & souscrite du nom du Roi: & pour qu'il n'y eût pas à cet égard la plus légère difficulté, on lui en donna des

L.XXIV.

An. 1607.

gnols qu'on étoit en garde en Hollande contre leurs artifices, n'eut point de suites. Du reste, les Archiducs vouloient sincèrement la paix; & il paroît par une Lettre de M. de Villeroy au Président Jeannin, du 7 Juin 1607, qu'ils avoient eu l'idée de s'appuyer de la France pour la faire malgré les Espagnols, s'ils s'y oppoisoient,

modèles écrits dans chacune de ces
 L.XXIV. trois langues.

An. 1607. On s'étoit prêté très-difficilement en Espagne, à envoyer la première ratification. Cependant, le P. Neyen sur la connoissance qu'il avoit des dispositions du Conseil d'Espagne à traiter enfin avec les Provinces-unies, assura les Archiducs qu'on se détermineroit à accorder la seconde ratification dans les termes dictés par les Etats, puisqu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'en venir à un accommodement. Ces Princes renouvelèrent leurs instances à cet égard, & en effet, la seconde ratification arriva. (5) Il s'en falloit encore beaucoup qu'elle ne pût occasionner de nouvelles difficultés. La déclaration d'indépendance & toutes les autres clauses qu'on avoit spé-

(5) Verrekens & Neyen, qui apportèrent à La Haye la seconde ratification, y arrivèrent le 14 Octobre. Les Hollandois ayant voulu avoir en leur possession l'original de la ratification du Roi d'Espagne, cet incident fit quelque difficulté. Neyen l'obtint néanmoins sous un récépissé; & après avoir fait deux voyages à Bruxelles pendant le cours du mois de Novembre, pour terminer cette discussion, il le donna simplement sans exiger aucune assurance.

cialement exigées, y étoient exactement couchées dans les termes prescrits; mais on y avoit ajouté cette clause, que dans le cas où la négociation se romproit, soit à l'égard de la Religion, soit par rapport à quelques autres des points contestés, la ratification seroit nulle, & que les choses resteroient dans leur premier état. D'ailleurs, elle étoit en langue Espagnole, & soussrite comme la première fois par ces mots: *Moi le Roi*. On croyoit néanmoins, que l'exemple de la France & de l'Angleterre, que ces dernières difficultés n'avoient point empêché de conclure la paix avec l'Espagne, ne serviroit pas peu à les faire lever en Hollande. Mais ce mot de Religion glissé dans la clause ajoutée, pouvoit exciter les inquiétudes des Etats, & leur faire craindre que le Conseil d'Espagne ne songeât d'avance à donner atteinte aux droits de leur gouvernement contre les termes exprès de la déclaration du Roi. Neyen & Verrekens ne laissèrent pas de porter cette ratification en Hollande. Ils la remirent aux Etats-Généraux avec les plus vives protestations du zèle dont le Roi & les Ar-

L.XXIV.

An.1607.

chiducs étoient pénétrés pour le bien de
L.XXIV. l'humanité en général, & du desir fin-
An. 1607. cère qu'ils avoient de voir la tranquil-
lité rétablie dans les Pays-Bas en parti-
culier. Mais les Etats qui avoient pris
du temps pour se décider, après avoir
3 Nov. bien examiné la ratification, firent aux
Ministres d'Espagne une réponse aussi
haute & aussi fière que la première fois.
Ils se plainquirent qu'on ne s'étoit point
conformé au modele qu'ils avoient don-
né; que la clause qu'on y avoit ajoutée
étoit d'autant plus intolérable, que le
Roi & les Archiducs ne pouvoient se
dissimuler que quand même ils ne par-
viendroient point à se réconcilier avec
les Provinces-unies, elles sauroient
bien maintenir leur liberté, & conser-
ver leur indépendance; ils ajoutèrent
que néanmoins la ratification avoit
été envoyée à chacune des Provin-
ces, & que les Ministres d'Espagne
seroient instruits dans sept semaines,
de la résolution qu'elles auroient pri-
se. Neyen & Verrekens n'eurent pas
plutôt reçu cette réponse, qu'ils retour-
nèrent à Bruxelles, en attendant que
les Etats leur donnassent connoissance
du parti auquel l'union se seroit fixée.

Cependant, non-seulement les Princes voisins, mais encore toutes les Puissances de l'Europe prenoient part à la négociation entamée avec la Hollande, & elle faisoit sur eux des impressions différentes, suivant la diversité de leurs desseins & de leurs intérêts. L'Empereur prétendoit qu'on ne pouvoit traiter de la paix dans les Pays-Bas sans sa participation, & que son consentement étoit nécessaire à l'affranchissement que les Provinces-unies, qu'il regardoit comme faisant partie de l'Empire, vouloient s'assurer; mais il vit bientôt le peu d'effet que produiroient ses prétentions, & il n'insista pas davantage.

Le Roi de France s'occupa beaucoup plus de cette importante affaire. Lorsqu'il avoit envoyé une ambassade en Hollande à l'occasion de la suspension d'armes, son vrai but étoit d'entrer dans la négociation, & en donnant de l'ombrage aux Espagnols, de les engager à recourir à ses bons offices, & à le faire arbitre de leurs différends avec les Etats. Henri se trouvoit alors au comble de sa puissance, & dans la plus brillante prospérité. Son Royaume étoit tranquille,

L.XXIV.

An. 1607.

L.XXIV.
An. 1607. il le gouvernoit en paix avec une grande réputation de sagesse. Ce Prince considéroit les affaires des Pays-Bas sous divers points de vue. D'un côté, il eut souhaité la continuation de la guerre, afin que les Espagnols affoiblis par ce fléau, laissassent échapper de leurs mains la souveraineté de toutes ces Provinces. D'un autre côté, il se voyoit avancé en âge, ses fils étoient encore dans la plus tendre enfance; & s'il venoit à mourir, il étoit à craindre que leur minorité n'occasionât des troubles, & que la proximité des armées d'Espagne ne servît beaucoup à les fomenter. Ces considérations lui faisoient desirer le rétablissement de la paix dans ces Provinces, & il ne lui étoit pas indifférent que les Espagnols n'eussent aucune armée en campagne dans son voisinage. D'ailleurs, il ne voyoit pas sans quelque appréhension, que les Provinces-unies déjà si formidables sur mer, agrandissent trop leur pouvoir sur terre, parce que c'étoit d'elles que les Huguenots de son Royaume pouvoient recevoir de plus grands secours, s'ils venoient à se soulever. Combattu par ces raisons si opposées,

Le Roi donna une attention très-particulière aux affaires de Flandre; & comme il avoit le plus grand crédit sur les Etats-Généraux, il se flattoit qu'ils ne concluroient aucun Traité avec les Espagnols, sans sa participation. Il dissimuloit néanmoins ses sentimens; mais quoiqu'il parût d'abord opposé au projet de paix entre l'Espagne & les Provinces-unies, & qu'il ne se fût pas encore déterminé sur le parti qui lui sembleroit le plus conforme à ses intérêts, toutefois il se proposoit d'obliger les Espagnols à lui abandonner la conduite de cette négociation. L'exécution de ce dessein exigeoit beaucoup d'art & de dextérité. Le Président Jeannin, Ministre consommé dans les affaires de la France, (6) fut chargé de cette importante commission. Il étoit déjà en Hollande,

L.XXIV.

An. 1607.

(6) Pierre Jeannin, Président à Mortier, & depuis Premier Président du Parlement de Dijon, Ministre d'Etat, joignoit à la science des Loix & à celle de la politique des connoissances aussi étendues que variées. Cet habile Négociateur, célèbre dans les fastes des règnes d'Henri IV & de Louis XIII, est universellement connu. Grotius remarque qu'il savoit si bien composer son extérieur & son langage, qu'on le croyoit plus ouvert, lorsqu'il dissi-

L. XXIV.
An. 1607. où il s'étoit rendu en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, conjointement avec le Seigneur de Roiffi, qui devoit y résider comme Ambassadeur ordinaire. Jeannin donnoit une attention particulière à ce qui se passoit à La Haye, & causoit les plus vives inquiétudes à l'Espagne & aux Archiducs, en s'immisçant dans la négociation. Ils comprirent clairement qu'ils feroient contraints d'implorer les bons offices de la France; & Neyen, à qui Henri lui-même s'étoit plaint lorsqu'il retournoit en Flandre, de ce qu'on ne lui avoit rien communiqué de cette affaire, les confirma dans cette opinion.

Le Roi d'Angleterre avoit presque les mêmes intérêts que la France, & se comportoit avec autant de dissimulation. Il étoit néanmoins bien plus frappé des raisons qui auroient pu faire souhaiter à cette Couronne la continuation de la guerre, que de cel-

muloit mieux ses sentiments. Son collègue s'appelloit Elie de la Place, sieur de Roiffi. Il étoit fils de Pierre de la Place, Premier Président de la Cour-dés-Aides de Paris, tué au massacre de la Saint-Barthelemi. Le Roi leur joignit M. de Buzenval, son Ambassadeur ordinaire en Hollande.

les qui lui inspiroient le desir de la paix. La situation de ses Etats, sa puissance sur mer, son projet de contribuer en tout ce qui dépendoit de lui au progrès de la Religion Protestante, le mettoient à l'abri de rien craindre de l'agrandissement des Provinces-unies. Flessingue, Ramekens, places importantes de la Zélande, & la Brille, l'une des meilleures clefs de la Hollande, qui étoient en son pouvoir comme gages de l'argent qu'Elisabeth avoit prêté aux Etats, lui répondoient de leur fidélité. Les Anglois & les Ecoissois, qui faisoient la principale force de leur armée, lui en étoient encore de plus sûrs garants. Il paroissoit d'ailleurs, que si les Espagnols étoient délivrés de cette guerre ruineuse, ils pourroient plus aisément l'inquiéter, sur-tout en Irlande, Province toute Catholique, qui leur étoit non moins affectionnée qu'aliénée des Anglois. On pouvoit donc croire que le Roi d'Angleterre ne verroit pas volontiers le retour de la concorde en Flandre; mais comme ce Prince aimoit beaucoup le repos & la chasse, & qu'il ne s'occupoit sérieusement que de l'étude & de la guerre

L.XXIV.

An. 1607.

LXXIV. qu'il faisoit à l'Eglise Romaine par
An. 1607. ses écrits, on jugea qu'il ne s'éloi-
gneroit pas de concourir au rétablif-
sement de la paix. Du reste, l'état de
ses finances ne lui permettant pas de
secourir efficacement les Provinces-
unies, il ne pouvoit guères influencer
dans leurs résolutions au sujet de la
guerre. Elles avoient cependant un
grand intérêt de se conserver en bonne
intelligence avec lui, afin qu'il leur
permît de lever des troupes dans ses
Etats, & elles avoient reçu avec les
plus grandes marques de respect & de
confiance, les Ambassadeurs qu'il leur
avoit envoyés au commencement de la
négociation. Il paroît que Jacques ne
vouloit, à l'exemple de Henri, pren-
dre part au Traité qu'on alloit conclu-
re, qu'afin de forcer les Espagnols de
recourir à sa médiation.

Le Roi de Dannemarck, l'Electeur
Palatin, celui de Brandebourg, le
Landgrave de Hesse, & plusieurs au-
tres Princes Protestants d'Allemagne
avoient aussi envoyé des Ambassadeurs
en Hollande; mais ces Princes n'a-
voient d'autre but, que de donner
aux Etats, dans une occasion aussi im-
portante, des témoignages de leur ami-
tié,

tié, & du zèle dont ils étoient animés pour leurs intérêts. Cependant cette grande affaire excitoit en Hollande une fermentation extrême. Tout y étoit en mouvement, & l'on attendoit avec la plus vive impatience quelles résolutions les Provinces respectives prendroient sur la seconde ratification d'Espagne, & ce qu'il en résulteroit pour la continuation ou la rupture de la négociation.

Le Prince Maurice étoit sur-tout dans la plus étrange perplexité. A peine âgé de seize ans, il avoit obtenu de la pure faveur des Etats-Généraux après la mort de son pere, toutes les places militaires & civiles dont Guillaume étoit revêtu. Ses vertus & ses talents s'étant développés avec l'âge, il avoit mérité de plus en plus la confiance des Provinces-unies par ses entreprises & ses succès. Mais comme c'étoit sur-tout à la tête des armées qu'il avoit fondé son crédit dans la République, c'étoit en continuant de les commander qu'il comptoit le conserver plus sûrement, & trouver peut-être quelqu'une de ces conjonctures heureuses qui pouvoient le faire monter à la souveraineté. A quelque degré

L. XXIV.
 An. 1607. de grandeur qu'il aspirât, l'exemple de son père, qui étoit parvenu presque au comble des desirs de l'ambition, autorisoit ses prétentions, & il sembloit que les services du fils, joints à ceux du père, devoient augmenter plus que diminuer ses espérances. Au titre de Capitaine-Général des armées, Maurice joignoit celui de Stathouder ou de Gouverneur des quatre Provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & d'Overissel. Des Princes de sa Maison, sur lesquels il avoit en quelque sorte un pouvoir illimité, possédoient les autres grandes charges de l'Etat. Son frère Frédéric-Henri avoit sous ses ordres toute la cavalerie. Les Comtes Ernest & Guillaume de Nassau, ses cousins, étoient Gouverneurs, celui-ci des Seigneuries de Frise & de Groningue, & l'autre du Duché de Gueldres; & il sembloit vrai de dire que toutes les parties de l'administration militaire & civile, se trouvoient entre ses mains, & qu'il en réunissoit toute l'autorité. D'ailleurs, ses alliances avec un grand nombre de Souverains, & les liaisons d'amitié qu'il entretenoit avec eux, fortifioient beaucoup la puissance qu'il

s'étoit acquise dans l'intérieur de l'Etat. Au contraire, combien la paix L.XXIV.
 devoit-elle mettre de bornes à sa fortune présente, & renverser les projets de son ambition? Il avoit donc An. 1607.
 désiré avec ardeur, de rendre inutiles les premières ouvertures qu'on avoit faites d'un accommodement. Mais les Archiducs en accordant aux Provinces-unies les préliminaires qu'elles avoient exigés, avoient rendu eux-mêmes ses menées inutiles. La première ratification qu'on avoit envoyée d'Espagne, lui fournit heureusement l'occasion de les renouveler. Il n'avoit cessé depuis d'exciter les soupçons de la nation contre les Espagnols, & de ranimer la haine invétérée que les Hollandois avoient conçue contre leurs anciens maîtres.

La seconde ratification, quoique plus ample & plus conforme aux desirs des Etats, ne l'empêcha pas de continuer ses intrigues. Le temps où l'on devoit donner une réponse décisive à ce sujet, & l'admettre ou la refuser, approchant, il se tenoit de fréquentes conférences. Un jour que le Conseil-d'Etat étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, Maurice saisit cette

~~occasion~~ occasion, & l'on assure qu'il y tint le
L.XXIV. discours suivant :

An. 1607. „ Les services que j'ai rendus à la
„ République, à l'exemple de mon père,
„ re, illustres Députés, vous prou-
„ vent la sincérité des vœux que je
„ forme pour sa prospérité. Enflammé
„ du desir de surpasser, s'il étoit pos-
„ sible, son zèle pour l'Etat, je me
„ flatte que mes travaux peuvent ne le
„ pas céder à ceux qui vous le rendent
„ si cher. S'il est mort pour la dé-
„ fense de la patrie, j'ai mille fois
„ exposé ma vie pour la même cause.
„ Personne ne verroit donc avec plus
„ de joie nos fiers ennemis recon-
„ noître notre indépendance, si je ne
„ jugeois que leurs propositions ne
„ couvrent que des embûches habi-
„ lement dressées pour détruire plus
„ facilement notre liberté. J'ai craint
„ la négociation aussi-tôt qu'on en a
„ fait l'ouverture ; je la crains plus
„ qu'auparavant, & jamais il ne fut
„ plus nécessaire de la rompre, &
„ de rejeter la seconde ratification,
„ ainsi que la première. Sans fouiller
„ dans les événements passés, pour
„ trouver des monuments funestes
„ des artifices odieux que les Espa-

„ gnols n'ont pas eu honte d'em-
 „ ployer en traitant avec leurs enne- L.XXIV.
 „ mis, & dont nous avons fait une An.1607.
 „ si triste expérience, l'affaire pré-
 „ sente nous en offre les preuves les
 „ moins équivoques. La Cour de Ma-
 „ drid, après nous avoir envoyé une
 „ première ratification illusoire, nous
 „ en envoie une seconde qui est pres-
 „ que aussi défectueuse, & rédigée
 „ en une langue qui nous est incon-
 „ nue, & dont nous ignorons le sens
 „ & l'énergie. Le Roi l'a sousscrit
 „ de ces expressions qu'il n'emploie
 „ qu'avec ses sujets; & par la clause
 „ insidieuse qu'il y a insérée, il sem-
 „ bleroit faire dépendre les droits de
 „ notre précieuse liberté de sa volonté
 „ suprême, & comme d'un pur don
 „ de sa bonté.

„ Eh! qu'avons-nous donc fait de-
 „ puis ces jours infortunés, où le Duc
 „ d'Albe, ce démon sorti de l'enfer
 „ pour tourmenter ces malheureuses
 „ Provinces, & où ses Successeurs
 „ marchant sur ses traces sanglantes,
 „ ont détruit nos privilèges, élevé de
 „ toutes parts les affreux trophées de
 „ la tyrannie, & introduit au sein de
 „ la patrie cette multitude d'étran-

L.XXIV.

An. 1607.

gers cruels qui l'ont dévastée le fer
 & la flamme à la main, si nous
 n'avons pas créé nous-mêmes les
 titres imprescriptibles de notre li-
 berté, & si nous ne l'avons pas à
 jamais scellée de notre sang? Nous
 sommes libres, quelle que puisse être
 la déclaration du Roi. Tout l'Uni-
 vers reconnoît notre indépendance.
 Si le Roi met des conditions dans
 l'aveu qu'il en fait, reconnoissons,
 illustres Députés, dans cette con-
 duite, la perfidie Espagnole. Bien
 loin de renoncer aux droits qu'on
 prétend avoir sur nous, on se les
 réserve par une clause adroite, &
 certainement on espère de trouver
 une occasion dans la suite pour les
 faire valoir. Ce ne sont pas les mo-
 tifs de la tranquillité publique qui
 ont engagé nos ennemis à nous par-
 ler de paix; c'est le désespoir de
 soutenir plus long-temps la guerre
 qui les y force.

Et c'est ici, sans doute, que doit
 éclater mon étonnement de ce que
 nous ne déchirons pas le voile qui
 nous cache nos avantages. Une pru-
 dence déplacée nous aveugleroit-
 elle, & nous arracheroit-elle les ar-

„ mes des mains, quand nous ne pou- LXXIV.
„ vons plus que remporter des vic- An. 1607.
„ toires? Une armée, dont l'ordre est
„ banni, sans discipline, sans subor-
„ dination, affoiblie par les mutine-
„ ries successives des divers corps qui
„ la composent; une armée prête à
„ secouer le joug & à y déterminer,
„ par son exemple, des Provinces qui
„ couvent en secret la haine de la do-
„ mination Espagnole; une armée,
„ enfin, qui doit inspirer au Roi d'Es-
„ pagne plus de terreur que de con-
„ fiance : telle est la ressource unique
„ de nos ennemis. Nous avons, au
„ contraire, des troupes florissantes,
„ bien payées, & abondamment pour-
„ vues de tout ce qui est nécessaire à
„ leurs besoins. Des Puissances for-
„ midables, la France, l'Angleterre,
„ & la plus grande partie de l'Alle-
„ magne protègent notre cause; une
„ cause juste, pour laquelle un peu-
„ ple nombreux & affectionné ne re-
„ fuseroit pas de verser jusqu'à la der-
„ nière goutte de son sang. Ajoutons
„ encore à ces avantages, ceux que
„ nous avons obtenus de notre ma-
„ rine. Les Espagnols peuvent-ils re-
„ cevoir des coups plus terribles que

L.XXIV. „ ceux que nous leur avons portés
 An. 1607. „ dans les Indes? Ne doivent-ils pas
 „ redouter ceux que nous leur pré-
 „ parons en Amérique? Les arme-
 „ ments des riches compagnies de Né-
 „ gociants qui se sont formées, joints
 „ à nos flottes, ne les menacent-ils
 „ pas des plus funestes revers? N'en
 „ doutons pas. Nous nous établirons
 „ dans leurs opulentes possessions ;
 „ nous troublerons la navigation de
 „ leurs flottes ; nous augmenterons
 „ nos richesses particulières ; le trésor
 „ de l'Etat augmentera avec elles ; la
 „ gloire de nos armes deviendra bril-
 „ lante, & notre République éterni-
 „ fera sa renommée par l'éclat de ses
 „ entreprises maritimes.

„ Et certes, si quelque motif puis-
 „ sant fait desirer à l'Espagne de se ré-
 „ concilier avec nous, c'est la crainte
 „ de perdre les Indes. Mais serions-
 „ nous assez aveugles, pour laisser
 „ échapper des avantages certains?
 „ L'art de vaincre par excellence,
 „ c'est l'art de profiter de la victoire.
 „ Si on manque l'occasion, le regret
 „ ne répare jamais la faute. Gardons-
 „ nous, braves Concitoyens, de mé-
 „ riter ce reproche. En vain on veut

„ nous séduire par de frivoles appa-
 „ rences de paix. Qui veut opprimer L.XXIV.
 „ les nations, endort leur vigilance; An. 1607.
 „ & quel piège plus dangereux que
 „ celui d'une paix trompeuse, tou-
 „ jours pire que la guerre la plus
 „ cruelle ! Voilà ce que nous avons à
 „ craindre. Nos soldats s'énerveront
 „ dans le repos, nos Alliés nous ou-
 „ blieront : ce qui est plus redou-
 „ table, nos ennemis tenteront de fe-
 „ mer parmi nous la discorde & la
 „ haine; & ces maux terribles nous
 „ auront perdus, que nous n'en au-
 „ rons pas encore soupçonné l'exis-
 „ tence. Ainsi une paix insidieuse, plus
 „ funeste que les désastres de la guer-
 „ re, dissoudra l'union de notre Ré-
 „ publique, & les fatales intrigues de
 „ l'Espagne tramant notre ruine dans
 „ les ténèbres du cabinet, elle l'opé-
 „ rera plus sûrement par ses artifices,
 „ que par la puissance de ses armées.
 „ Pardonnez, illustres Députés, cette
 „ longue harangue; mais si je ne puis
 „ dissimuler que je réunis mes res-
 „ sentiments particuliers au zèle du
 „ bien public qui m'anime, croyez
 „ néanmoins qu'ils se confondent dans
 „ la haine implacable que j'ai vouée

L.XXIV. „ aux ennemis de notre République,
 An. 1607. „ aux ennemis du monde entier, à
 „ cette ambitieuse nation, qui pour
 „ s'assurer la Monarchie universelle,
 „ veut fonder sa puissance sur les dé-
 „ bris de notre liberté. „

Le sentiment d'un si grand homme,
 & les raisons dont il s'étoit servi pour
 l'appuyer, faisoit beaucoup d'impres-
 sion sur les esprits. Jean Barneveldt, (7)

(7) Jean Olden Barneveldt étoit né le 14
 Septembre 1547 à Amersfort, dans la Pro-
 vince d'Utrecht, d'une Famille très-noble du
 Duché de Gueldres. Ce grand Homme, après
 avoir plaidé en la Cour Provinciale de Hol-
 lande, prit les armes en faveur des Etats de
 cette Province en 1573, & fut employé au
 secours de Leyde en 1574. Il devint Pension-
 naire de Rotterdam en 1575, & enfin Avocat-
 Général de Hollande en 1586. Quoiqu'il
 eût rendu, dans cette place & dans cinq
 Ambassades consécutives en France & en An-
 gleterre, les services les plus signalés aux
 Provinces-unies; qu'il eût été l'ame de leurs
 conseils pendant plus de trente-deux ans; qu'il
 se fût concilié l'estime & l'amitié d'Henri IV
 & d'Elisabeth, appréciateurs non suspects de
 son mérite, & qu'il fût l'objet de la véné-
 ration & de l'amour de tous les patriotes zé-
 lés, une intrigue d'Etat, nouée par l'ambi-
 tion du Prince Maurice, couverte du masque
 de la Religion divisée en Hollande entre les
 sectes des Arminiens & des Gomaristes, le con-

Avocat-Général de la Hollande, & l'un des Députés de cette Province à l'assemblée des Etats-Généraux, entreprit cependant de le combattre. Il avoit accueilli avec plus d'empressement que personne les propositions de paix, & c'étoit lui qui s'occupoit davantage d'en assurer le succès. Son crédit non-seulement en Hollande, qui est la première des Provinces de l'u-

L.XXIV.

An. 1607.

duisit sur un échafaud, le 13 Mai 1619, âgé de 71 ans, après dix mois de prison. La postérité, qui n'a jamais cessé de célébrer ses talents, ses vertus & ses succès, a vengé sa mémoire de la flétrissure de son supplice. L'Europe entière lui rendit justice dans le temps de trouble où il périt; & depuis, les esprits s'étant bientôt calmés en Hollande, on y a consacré les monuments les plus flatteurs à sa gloire. Le plus jeune de ses deux fils avoit épousé la petite-fille & l'unique héritière du fameux Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde; & la seconde de ses deux filles, le fils de Lancelot de Bréderode, qui après avoir donné les preuves le plus éclatantes de sa fermeté & de son courage dans la défense de Harlem, fut exécuté par les ordres du Duc d'Albe. Personne n'ignore que le célèbre Grotius, alors Pensionnaire de Rotterdam, partagea le malheur de Barneveldt, & fut condamné à une prison perpétuelle, d'où l'ingénieux stratagème de sa femme parvint à le tirer, après un an & demi de captivité.

L.XXIV. nion, mais dans toutes celles qui la composent, étoit monté à son comble.

An. 1607. Il l'avoit mérité par son zèle & la capacité avec laquelle il avoit rempli les postes les plus importants de l'Etat. L'estime qu'il s'étoit conciliée influoit si efficacement dans les délibérations publiques, qu'il attiroit presque tous les suffrages au parti qu'il embrassoit. La puissance du Prince lui faisoit ombre, & il desiroit beaucoup de la voir diminuer, afin que la liberté de la nation solidement établie au-dehors, ne fût point menacée au-dedans. Maurice ayant cessé de parler, Barneveld prit la parole, & s'exprima ainsi :

„ La liberté dont nous jouissons
 „ d'exposer avec franchise nos senti-
 „ ments pour l'avantage commun,
 „ respectables Députés, est le fruit
 „ précieux des travaux qui ont illus-
 „ tré le Prince d'Orange, & des ser-
 „ vices brillants que le Prince Mau-
 „ rice, digne fils d'un tel père, a
 „ rendus à la République en marchant
 „ sur ses traces. Et certes, si l'on doit
 „ la réclamer, c'est dans l'importante
 „ délibération qui nous occupe. J'a-
 „ voue que le discours que nous ve-

„ nons d'entendre, est rempli de rai-
„ fons fortes, inspirées par la pru-
„ dence. Mais comme ce sont les af-
„ faires les plus épineuses qu'on doit
„ discuter avec plus de soin, me dé-
„ s'approuvera-t-on d'exposer aux con-
„ fidérations qu'on nous y a présen-
„ tées, les réflexions qui les balan-
„ cent? Les résultats en seront diffé-
„ rents; mais le but en est le même;
„ celui que nous nous proposons
„ tous, de faire & d'assurer le bonheur
„ public. Je ne crois pas me tromper.
„ L'opinion du Prince défenseur de
„ la patrie, est fondée sur deux mo-
„ tifs principaux. Il faut rompre la
„ négociation, avons-nous entendu,
„ parce que les Espagnols traitent
„ avec nous de mauvaise foi, & parce
„ que c'est la nécessité de leur situa-
„ tion qui les force de nous recher-
„ cher, afin de se ménager dans la
„ suite des occasions favorables de
„ nous opprimer avec plus de succès.
„ Qu'on me permette d'examiner ces
„ imputations. On ne peut nier d'a-
„ bord qu'elles ne concernent point
„ les Archiducs, qui nous ont accordé
„ toutes nos demandes. Elles pour-
„ roient regarder le Roi d'Espagne

L. XXIV.

An. 1607.

„ avec plus d'apparence de justice.
 L.XXIV. „ Mais si la première ratification qu'il
 An. 1607. „ nous a envoyée a dû être rejetée,
 „ la seconde me paroît mériter un ac-
 „ cueil différent. Les reproches qu'on
 „ lui fait ne tombent que sur des cir-
 „ constances peu essentielles. C'est l'a-
 „ veu de notre indépendance & l'ab-
 „ dication de tous droits sur nous,
 „ qui importent véritablement à la
 „ République. La seconde ratification
 „ remplit nos desirs à cet égard; elle
 „ renferme mot à mot celle des Ar-
 „ chiducs, & si l'on en excepte l'i-
 „ diome dans lequel elle est conçue,
 „ quelques légers changements qu'on
 „ y a faits, & la clause qu'on y a
 „ ajoutée, elle est telle que nous l'a-
 „ vons demandée.
 „ Au surplus, ces défauts dont on
 „ s'effraie si fort, pouvons-nous en
 „ redouter les conséquences? Un acte
 „ rédigé en Espagnol est-il inintelligi-
 „ ble pour nous, à qui l'étendue de
 „ notre commerce dans toutes les pla-
 „ ces de l'Europe en a rendu toutes
 „ les langues familières? D'ailleurs, la
 „ ratification qu'on nous présente est
 „ entièrement dans la même forme,
 „ est dictée dans la même langue, est

„ soufrite des mêmes expressions que
 „ celles dont les Rois de France & L.XXIV.
 „ d'Angleterre se contentèrent à la An. 1607.
 „ paix de Vervins. Serons-nous plus
 „ difficiles que ces Monarques? Quant
 „ à la clause dont on s'irrite, j'avoue
 „ qu'elle devoit faire impression, si
 „ en supposant qu'elle n'eût pas été
 „ expreffément inférée, elle n'étoit pas
 „ nécessairement sous-entendue. Mais
 „ n'est-il pas évident que le Traité
 „ qu'on projette, venant à n'avoir pas
 „ lieu, chaque partie contractante
 „ conserve ses droits réels ou pré-
 „ tendus?

„ On veut nous faire craindre que
 „ nos ennemis ne violent un jour une
 „ paix folemnelle, & ne fassent revi-
 „ vre leurs prétentions. Qu'en réful-
 „ tera-t-il alors? Dicteront-ils des
 „ loix fans appel? L'univers entier
 „ ne fera-t-il pas notre juge, & ne
 „ réclamerons-nous pas le secours de
 „ nos Alliés? C'est la force qui est
 „ l'arbitre fuprême des querelles des
 „ Souverains. Ce font de puiffantes
 „ armées qui portent dans ces occur-
 „ rences des arrêts terribles, & c'est
 „ presque toujours la cause la plus
 „ juſte que la victoire couronne. Il

L.XXIV.

An. 1607.

„ nous importe peu que la perfidie
„ des Espagnols se propose de violer
„ la foi du Traité que nous allons
„ conclure, pourvu que leurs forces
„ ne puissent maintenant nous oppri-
„ mer. Voilà le danger qu'il faut pré-
„ venir; & si pour opérer cet heu-
„ reux effet, il n'y a que l'un de ces
„ deux moyens, ou de continuer la
„ guerre dans l'espoir d'affoiblir cha-
„ que jour leur puissance, ou de la
„ terminer par une paix salutaire, &
„ d'affermir inébranlablement au sein
„ du repos la République que nous
„ avons fondée, c'est en faveur de la
„ paix qu'il faut opter.

„ Le second motif de l'avis que
„ j'ose combattre, ne me paroît pas
„ davantage devoir nous détourner
„ du choix que je vous propose. Je
„ ne nie point que les affaires de l'Es-
„ pagne ne soient dans la décadence
„ la plus déplorable, & que les né-
„ cessités où elle est réduite, ne soient
„ urgentes. Mais n'est-ce pas toujours
„ cette vaste Monarchie dont la puis-
„ sance s'étend sur la terre & sur la
„ mer? Si une guerre longue & dis-
„ pendieuse dans un Pays éloigné, a
„ épuisé ses finances; si les mutineries

„ successives de ses troupes lui ont fait
 „ éprouver de fâcheux inconvénients L.XXIV.
 „ dans ces Provinces ; craignons qu'en An. 1607.
 „ la forçant de rester armée , la néces-
 „ sité ne lui suggère les moyens de
 „ remédier à ces désordres , & de trou-
 „ ver encore de nouvelles ressourcés ?
 „ Il faudra donc combattre de nou-
 „ veau , & avec plus d'acharnement
 „ que jamais.

„ Mais sommes-nous sûrs que la
 „ fortune nous favorise toujours ? No-
 „ tre situation est-elle si avantageuse ,
 „ qu'elle n'offre pas des côtés foibles ?
 „ Considérons , à la bonne heure , l'é-
 „ tat critique des affaires de l'Espa-
 „ gne ; mais n'oublions pas que les
 „ nôtres ont été plus désespérées. Elles
 „ peuvent encore changer. Les évé-
 „ nements de la guerre , si sujets aux
 „ révolutions , peuvent trahir nos es-
 „ pérances. D'ailleurs les secours de
 „ la France & de l'Angleterre , si né-
 „ cessaires à nos succès , peuvent nous
 „ manquer lorsque nous en aurons
 „ plus de besoin. Le Roi de France
 „ peut mourir. Il est âgé. Les trou-
 „ bles venant à renaître à sa mort au
 „ sein de son Royaume , son succes-
 „ seur , occupé de ses intérêts per-

L.XXIV. „ sonnels, pourroit être contraint de
 An. 1607. „ nous abandonner. Le Monarque An-
 „ glois, à peine assis sur son Trône, y
 „ est encore chancelant. Il est Ecof-
 „ fois; mille autres considérations im-
 „ portantes peuvent altérer ses dispo-
 „ sitions pour nous: & combien ces
 „ revers funestes, qui ne sont pas chi-
 „ mériques, changeroient-ils l'Etat des
 „ Espagnols & le nôtre?
 „ Je ne fais si je m'abuse; mais il
 „ me semble que les lumières de la
 „ raison, & les loix d'une sage ad-
 „ ministration nous obligent de saisir
 „ l'heureuse occasion qui se présente,
 „ de terminer une guerre que nous
 „ ne pouvons pas nous promettre de
 „ faire toujours avec avantage. Ad-
 „ mettons la ratification, & tâchons
 „ de cimenter une paix durable: voilà
 „ mon avis. Jouir de ses biens, n'est
 „ pas toujours au pouvoir des hom-
 „ mes; mais nous dérober mainte-
 „ nant aux horreurs de la guerre, c'est
 „ ce dont nous sommes les maîtres.
 „ Profitons de l'ardeur des Espagnols
 „ pour la paix, & assurons-nous les
 „ avantages, qu'avec le desir vif qu'ils
 „ laissent entrevoir de la faire, ils ne
 „ pourront nous refuser. C'est à se

„ réfugier dans le port que le navi-
 „ gateur aspire ; c'est de se délasser L.XXIV.
 „ au sein de sa patrie que le voyageur An.1607.
 „ fouhaite ; le repos est le terme na-
 „ turel du mouvement , la paix est
 „ de même la fin que le guerrier se
 „ propose en combattant l'ennemi.
 „ La paix est le bien suprême du
 „ genre humain.

„ La guerre de Flandre, entre tou-
 „ tes celles qui ont tourmenté les
 „ malheureux mortels, seroit-elle la
 „ seule qui fût interminable ? Tou-
 „ jours environnés de dangers, d'in-
 „ quiétudes & d'alarmes, ne verrons-
 „ nous jamais renaître la tranquillité
 „ parmi nous ? Rappelions-la dans
 „ notre chère patrie. Nous y verrons
 „ bientôt l'ordre s'y rétablir, & l'har-
 „ monie régner dans toutes les par-
 „ ties du gouvernement. Sortant du
 „ sein des tempêtes, échappée à la
 „ fureur des armes, notre Républi-
 „ que brillera sur le théâtre de l'Uni-
 „ vers. L'union de nos Provinces, la
 „ sagesse de leurs loix, le concert des
 „ Magistrats, fixeront les yeux sur un
 „ peuple, qui par sa magnanimité aura
 „ su se procurer de si heureux avan-
 „ tages. Quel plus beau spectacle que

LXXIV. „ celui de cette liberté précieuse, qui
 An. 1607. „ subsistant inviolablement dans cha-
 „ que Province, y circule, pour ainsi
 „ dire, comme dans de grandes vei-
 „ nes, & y vivifie le corps entier
 „ de l'Etat! Des Ambassadeurs, en-
 „ voyés de toutes parts pour nous
 „ féliciter, seront témoins de no-
 „ tre bonheur, l'envieront peut-être.
 „ Nous payerons nos dettes étrangè-
 „ res; nous liquiderons celles que
 „ nous avons contractées dans l'in-
 „ térieur de la nation, & le trésor
 „ commun s'enrichira, étant déchar-
 „ gé du poids énorme de tant de dé-
 „ penses. Enfin le jour heureux, où
 „ nous conclurons la paix, sera l'é-
 „ poque véritable de notre liberté,
 „ puisqu'elle y cessera de nous être
 „ contestée; & dans la situation bril-
 „ lante où elle nous affermira, pour-
 „ rons-nous craindre désormais la ty-
 „ rannie du superbe Espagnol? „

Ce discours fut écouté d'autant plus
 attentivement, que les raisonnements
 en étoient plus forts & plus conformes
 aux règles de la prudence. Ils
 persuadèrent: & après quelques con-
 seils qui furent tenus successivement,
 20 Déc. on se contenta de la seconde ratifica-

tion. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés de la part de la Zélande, où le Prince Maurice avoit presque l'autorité d'un Souverain. Il en étoit Gouverneur : il y possédoit encore des domaines très-étendus, & par toutes les prérogatives dont il y jouissoit, il en paroissoit moins le Gouverneur que le Roi. Les Etats firent part aux Archiducs de leur résolution. Le terme de la suspension d'armes étant expiré, on le prorogea, & l'on continua d'en user ainsi dans la suite, jusqu'à la conclusion du Traité.

LXXIV.

An. 1607.

24 Déc.

Cette affaire ayant été terminée à la satisfaction mutuelle, la Flandre entière, qui étoit dans l'attente du choix que les Archiducs alloient faire des Ambassadeurs qu'ils devoient envoyer en Hollande, ne tarda pas d'applaudir à leur discernement. Ils nommèrent pour remplir cette importante commission, le Marquis Ambroise Spinoza, Mestre-de-Camp-Général de l'armée, & Jean Mancidor, Espagnol, Secrétaire de la guerre, qui étoient particulièrement chargés des affaires d'Espagne dans les Pays-Bas. Ils leur joignirent Jean Richardot, Président de leur Conseil privé, &

Verrekens, que l'on regardoit comme
 L.XXIV. leurs principaux Ministres. Le Père
 An. 1607. Neyen fut aussi employé dans cette
 négociation, avec d'autant plus de
 raison, qu'il avoit eu plus de part à
 tout ce qu'on avoit fait pour y par-
 venir. Les grands emplois que Spi-
 nola exerçoit alors, lui donnoient l'au-
 torité la plus étendue : il commandoit
 l'armée en chef; il dispoſoit ſouve-
 rainement des finances du Roi; il
 étoit membre du Conseil d'Etat d'Es-
 pagne; il avoit presque seul le manie-
 ment des affaires de cette Monarchie
 en Flandre, & l'Archiduc l'honoroit
 d'une confiance sans réserve. Mais
 quoiqu'il fût rapidement monté au
 faite des honneurs, on l'avoit tou-
 jours vu supérieur à tous ceux dont
 il avoit été comblé. Ministre éclairé
 & prudent, Capitaine savant & actif,
 également habile dans la science de la
 guerre & dans celle de la politique,
 il étoit encore doué de tant d'autres
 qualités excellentes, qu'on le regar-
 doit comme un des plus grands hom-
 mes que l'Espagne eût alors à son ser-
 vice. Mancicidor, Secrétaire de la
 guerre, avoit aussi mérité l'estime pu-
 blique. Sa longue expérience dans les

détails de ce département, dont il avoit toujours été chargé depuis que l'Archiduc, encore Cardinal, avoit été revêtu du gouvernement des Pays-Bas, lui avoit acquis la réputation la mieux fondée. Le crédit de Richardot auprès des Souverains de la Flandre, s'étoit également soutenu dans le degré le plus éminent. Placé successivement dans les postes les plus importants de l'Etat par le Duc de Parme, & par les Gouverneurs qui l'avoient remplacé, il avoit toujours justifié leur choix. L'Archiduc, à son avènement à la souveraineté, l'avoit employé dans les négociations de la paix avec la France & l'Angleterre. Verrekens qui avoit été son collègue à Vervins, & dans le Traité conclu avec le Roi Jacques I, étoit depuis long-temps premier Secrétaire-d'Etat, & il s'acquittoit des fonctions de cette place avec une sagesse & une intégrité peu communes. On n'ajoutera rien à ce qu'on a déjà dit du Père Neyen.

Lorsque la nomination des Ambassadeurs, choisis pour traiter avec la Hollande, eut été rendue publique, & qu'on fut qu'ils devoient se ren-

L.XXIV.

An. 1607.

dre à La Haye, les Espagnols en furent indignés à un point qu'on exprimeroit difficilement, " Les affaires de
 „ l'Espagne, s'écrioient-ils, ne sont
 „ pas encore en une assez affreuse décadence, pour que le Roi essuie
 „ l'humiliation d'aller demander la
 „ paix à des Rébèles. Les sacrifices
 „ coûteux & innombrables d'hommes
 „ & d'argent qu'il a faits pour les réduire, devoient-ils avoir cette indigne fin? Ce n'est pas la triste situation de cette puissante Monarchie
 „ qui la force à cette honteuse démarche; ce sont des hommes capables d'en soutenir la splendeur, qui lui manquent en Flandre. L'Archiduc, Prince plus pacifique que guerrier, ne se dément point; & comme il désespère de la fécondité de l'Archiduchesse, il se réduit à traîner dans le repos le reste d'une vie oisive. Mais peut-on ignorer qu'un si vaste Empire ne sera jamais sans ennemis, & que sa gloire exige qu'il ait toujours des armées en campagne pour faire respecter sa puissance; & n'est-ce pas en Flandre, n'est-ce pas dans ces Provinces opulentes, n'est-ce pas dans ces vastes
 „ plaines

» plaines si heureusement placées au ~~milieu~~
 » milieu des ennemis les plus achar- L.XXIV.
 » nés, & des nations les plus jalouses An. 1607.
 » de l'Espagne, qu'on exercera leur
 » valeur avec plus de succès? Si l'on
 » ne pouvoit continuer la guerre à si
 » grands fraix, que n'en diminueoit-on
 » l'appareil? Quand elle auroit duré
 » éternellement, la puissance de cette
 » Couronne n'auroit-elle pas toujours
 » suffi à la soutenir? »

En vain les Espagnols firent éclater
 leur mécontentement dans les Pays-
 Bas, & même entendre leurs plaintes
 à la Cour de Madrid. Le Roi, avec qui
 l'Archiduc avoit concerté ses démar-
 ches, n'eut garde de les écouter. Quo-
 qu'il semblât que ce Prince se compro-
 mît, en envoyant ses Ambassadeurs
 traiter en Hollande, néanmoins, lors-
 qu'on faisoit attention à la nature du
 gouvernement des Provinces-unies, on
 étoit obligé de convenir qu'il étoit im-
 possible de négocier ailleurs avec elles.
 Les Députés qu'elles avoient nommés
 pour suivre la négociation, étoient en
 si grand nombre; ils avoient des pou-
 voirs si limités, & ils étoient contraints
 si souvent de se déplacer, ou de dé-

L.XXIV.
An. 1607. pêcher des couriers pour recevoir de nouveaux ordres, & obtenir le consentement de chaque Province en particulier, que le Traité ne pouvoit se faire qu'en Hollande : & si depuis l'on choisit Anvers pour le lieu où l'on devoit le conclure, ce fut parce que les matières étoient entièrement préparées, & qu'il n'étoit plus question, pour ainsi dire, que de signer.

An. 1608. Les Ambassadeurs du Roi & des Archiducs partirent sur la fin de Janvier 1608. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés sur le territoire des Provinces-unies, ils furent reçus par les Gouverneurs des places frontières avec les plus grands honneurs, & par-tout magnifiquement traités. Ils arrivèrent le premier Février à la Haye. A une demie-lieue de cette ville, ils trouvèrent le Prince Maurice, les autres Princes de sa Maison, & tout ce qu'il y avoit de gens de distinction qui étoient venus à leur rencontre. (8) La

(8) Spinola & le Prince Maurice montèrent dans le même carrosse, & les autres Ministres d'Espagne dans ceux des Seigneurs qui accompagnoient ce Prince. Ces deux rivaux

Haye n'est point, à proprement parler, une ville. C'est un grand Bourg, mais si vaste, si peuplé, si agréable, qu'il peut le disputer à un grand nombre de très-belles villes. Les Comtes de Hollande y avoient bâti une maison de plaisance. C'est dans ce palais que se tiennent les Etats-Généraux & tous les Conseils établis pour les besoins du gouvernement. Les Etats-Généraux s'y assemblent presque tous les jours. La Haye est donc le centre de toutes les opérations de l'union, & de tout ce qui peut la concerner. Les Ambassadeurs d'Espagne y fixèrent leur séjour. Le choix que les Provinces-unies avoient fait des Ministres qui devoient s'y trouver en leur nom, avoit précédé l'arrivée des Espagnols. Chaque Province en avoit nommé un. La noblesse de la République avoit

L.XXIV.

An. 1608.

reçurent, dans cette occasion, le prix le plus flatteur de leurs travaux par les justes louanges qu'ils durent se donner mutuellement. *Magnum uterque virtutis suae fructum percepere, verum experti hostis de hoste iudicium*, dit Grotius. Du reste, Spinola fut un spectacle pour la Hollande par l'éclat de sa dépense; & l'on accouroit de toutes les Provinces-unies pour voir & admirer sa magnificence.

L. XXIV.

An. 1608.

en outre député deux Seigneurs pour la représenter, & ses suffrages s'étoient réunis sur le Comte Guillaume de Nassau, le plus proche des parents du Prince Maurice, & sur le Seigneur de Bréderode. Barnevelt étoit chargé des pouvoirs de la Province de Hollande, & c'étoit principalement sur lui que devoit rouler l'importante affaire du Traité pour les Provinces de l'union. (9)

La première séance fut employée à lire les pleins-pouvoirs des Ministres respectifs, & aussitôt après on entra en matière, dans l'intention de conclure, s'il étoit possible, une paix perpétuelle. Les Provinces-unies proposèrent d'abord pour préliminaires du Traité, une reconnoissance solennelle de leur indépendance, & une renonciation non moins expresse à toute espèce de droits & de prétentions sur elles, dans la forme la plus étendue, au nom du Roi & des Ar-

(9) Grotius prétend que les Espagnols n'avoient offert la paix, que pour obtenir la trêve, où les conditions qu'ils s'attendoient de subir, leur sembloient moins humiliantes & moins odieuses.

chiducs, & en celui de leurs successeurs, avec l'obligation de quitter les armes, les titres & toutes les marques quelconques de leur ancienne souveraineté sur les peuples qui s'étoient soustraits à leur obéissance. Cette dernière clause révolta beaucoup les Ambassadeurs Espagnols, & ils s'en plainquirent vivement à ceux de France & d'Angleterre, qu'ils instruisoient de toutes leurs opérations. Alléguant l'usage ordinaire des Souverains de retenir les titres de leur domination sur les Etats qu'on leur avoit enlevés, où sur lesquels ils avoient eu des prétentions, ils citoient pour exemple celui des plus grands Monarques de l'Europe. Après avoir remarqué que le Roi Catholique prenoit les qualités de Roi de Jérusalem & de Duc de Bourgogne; le Roi de France, celle de Roi de Navarre, & que le Roi d'Angleterre s'intituloit Roi de France, ils reprochoient aux Provinces-unies de vouloir s'arroger le droit d'introduire dans le monde politique des loix inconnues. C'étoit selon eux la cause commune de tous les Princes qu'ils défendoient, & l'audace des

L.XXIV.

An. 1608.

L. XXIV. Hollandois, qui non contents de s'é-
An. 1608. tre procurés l'indépendance par leur
révolte, osoient encore faire une pa-
reille demande, les offensoit égale-
ment. Il fallut cependant faire une
réponse aux Etats; mais ils n'en don-
nèrent pas d'autre, si ce n'est que leurs
pouvoirs n'étoient pas assez étendus
pour admettre l'article proposé dans
la forme sous laquelle on le présen-
toit, & qu'ils attendroient à cet égard
les ordres de leurs maîtres. Quelque
amères que fussent les plaintes des
Ministres d'Espagne, les Ambassadeurs
de France & d'Angleterre n'y voyoient
que de l'artifice, & étoient persua-
dés qu'ils ne vouloient mettre ainsi
au plus haut prix leur acquiescement
à cet objet, qu'afin d'engager les Pro-
vinces-unies à céder sur quelque'autre
point plus important. En effet, la ré-
ponse à la demande des Etats-Géné-
raux arriva de Bruxelles; mais elle se
réduisoit à passer l'article proposé dans
toute l'étendue qu'on lui avoit don-
née en Hollande à une condition; sa-
voir, que les Provinces-unies, en re-
connoissance d'un si grand bienfait,
s'abstiendroient, dans la suite, de la

navigation, & du commerce des Indes. (10) ~~SECRET~~
L.XXIV.

Cette réponse n'excita pas moins An. 1608.
d'indignation dans les Provinces-unies, que la prétention des Etats avoit causé de mécontentement aux Espagnols, & les plaintes que leurs Ministres en firent à ceux des Médiateurs, furent aussi vives. Ils exposoient que le Roi & les Archiducs ne cédoient rien, que ce qui étoit irrévocablement échappé de leurs mains; qu'en accédant aux desirs des Provinces-unies, ils n'abandonnoient que de vains titres sans réalité; qu'au contraire, en exigeant que les Provinces-unies cessassent de naviguer aux Indes, ils vouloient les priver de la plus riche branche de leur commerce; mais ils protestoient que les Etats n'accorderoient jamais ce point. Les Hollan-

(10) L'Espagne avoit tant de richesses dans la fécondité de son territoire, qu'elle ne devoit guères envier le commerce des Indes aux Hollandois. En négligeant les trésors de son sol pour ceux des régions nouvellement découvertes, elle a peut-être mérité qu'on lui appliquât la fable du chien qui lâche sa proie, si ingénieusement écrite par La Fontaine.

L.XXIV. do, disoient-ils, avoient commen-
An.1608. cé, & étoient résolus de continuer
des voyages qui leur étoient très-
avantageux. Le droit de la nature &
des gens le leur permettoit. Les Mi-
nistres des Provinces-unies ajoutoient
qu'ils pourroient ne pas se refuser à
quelque arrangement sur cet objet, où
les deux nations trouveroient leurs
avantages mutuels; mais qu'on espé-
roit en vain qu'ils consentissent à se
laisser exclure du trafic de ces opu-
lentes contrées; que les trésors de
ces mondes nouveaux étoient le pa-
trimoine commun de tous les peup-
les; qu'il y restoit beaucoup plus de
régions à découvrir, qu'on n'en avoit
découvertes jusqu'alors; & qu'il n'y
avoit d'autre différence dans le droit
de ceux qui avoient pu ou pourroient
s'en emparer dans la suite, que celle
qui se trouveroit dans l'habileté avec
laquelle ils sauroient s'en assurer in-
commutablement la possession. La fer-
meté avec laquelle on se disputoit de
part & d'autre ce point important,
étoit égale, & jamais les Ambassa-
deurs du Roi Catholique ne voulurent
rien changer à la réponse qu'ils avoient
donnée.

Les Ambassadeurs des Etats proposèrent néanmoins trois partis à prendre sur ce grand objet. Le premier, que conformément aux stipulations de tous les Traités de paix, le commerce fût également libre sur mer & sur terre aux deux nations : (11) le second, que l'Espagne consentît à ne pas troubler la navigation des Hollandois aux Indes pendant sept ans, & qu'un an avant l'expiration de ce terme, on chercheroit quelque voie convenable de conciliation dans un nouveau Traité : enfin le troisième parti qu'ils proposèrent, étoit qu'aussi-tôt après la conclusion de la paix, les Provinces-unies s'abstiendroient de tout commerce avec les pays de la dépendance d'Espagne, situés en deçà du Tropique Septentrional, mais qu'elles pourroient continuer aux risques des événemens, celui qu'elles avoient ouvert dans les contrées que cette Monarchie possédoit au delà. Le premier

L.XXIV.

An. 1608.

(11) C'étoit ce qui pouvoit être utile à la prospérité des deux nations. La paix & la liberté du commerce devoient sur-tout être la ressource de l'Espagne, épuisée par le délire politique de Philippe II.

LXXIV. & le troisieme moyen d'arrangement
L.XXIV. déplurent aux Espagnols ; celui-ci ,
An. 1608. parce qu'une paix sans cesse altérée
par des hostilités , ne pouvoit être so-
lide ; & l'autre , parce que la liberté
du commerce & de la navigation des
Indes eût resté à leurs rivaux. Ils ne
se seroient pas éloignés du second ,
pourvu qu'on fût convenu qu'à la fin
des sept années , les Provinces-unies
seroient excluses à jamais de la navi-
gation des Indes ; mais les Hollandois
ne voulurent point consentir à cette
limitation.

Ces difficultés pouvoient d'autant
moins se lever , que la Compagnie des
Négociants qui s'étoit formée pour
trafiquer aux Indes , ne manquoit pas
de soutenir dans cette occasion ses in-
térêts particuliers avec la plus grande
chaleur. La plupart d'entr'eux étoient
des citoyens d'Amsterdam , auxquels
s'étoient joints quelques Zélandois de
Middelbourg , & ils avoient envoyé
à La Haye un Député spécialement
chargé d'instruire les Etats des profits
immenses de ce commerce , & de
toutes les importantes raisons qui de-
voient engager la République à ne
pas l'abandonner. Ils représentoient

qu'ils avoient déjà formé des établis-
 sements dans ces vastes régions; qu'ils
 y avoient contracté des alliances so-
 lides & utiles; qu'ils employoient ac-
 tuellement cent cinquante vaisseaux à
 leur service, & plus de huit mille
 soldats ou matelots; qu'occuper ainsi
 une multitude de gens du Peuple,
 souvent dangereuse au sein de la paix
 par son oisiveté & ses dérèglements,
 c'étoit purger la nation d'un sang im-
 pur & disposé à une corruption pro-
 chaine; que leurs profits étoient très-
 considérables, & ne tournoient pas
 moins à l'avantage commun de l'E-
 tat; que Lisbonne avoit éprouvé les
 plus grandes pertes depuis les cour-
 ses des Hollandois dans ces contrées
 éloignées; que les Comptoirs du Por-
 tugal s'y détruisoient; que ses navi-
 res ne s'y rendoient plus qu'en trem-
 blant, & qu'on étoit contraint d'en
 assurer les retours avec des dépenses
 énormes, tandis qu'ils naviguoient au-
 paravant sans fraix, & sans avoir rien
 à redouter que les fureurs de la mer ou
 des vents. Tels étoient les motifs que
 la Compagnie des Indes faisoit valoir
 pour détourner les Etats de consentir
 aux demandes des Espagnols. Personne

L.XXIV.

An. 1608.

L. XXIV.
An. 1608. ne cédant de part & d'autre, la négociation sembloit suspendue. Les Espagnols dépêchèrent pourtant en Espagne le Père Neyen pour informer le Roi de cette discussion. Ils déclarèrent aux Etats, que comme leurs pouvoirs n'étoient pas assez étendus à cet égard, ils l'envoyoient prendre les ordres du Monarque, & ils fixèrent son retour à deux mois.

Outre ce grand obstacle qu'il s'agissoit d'applanir, il y avoit encore un grand nombre d'autres difficultés, dont on ne rapportera que les plus essentielles, pour ne pas entrer dans des détails trop minutieux. Celle qui concernoit la Religion, étoit la plus épineuse. Le Roi d'Espagne & les Archiducs desiroient avec ardeur le rétablissement de l'exercice public du culte de l'Eglise Catholique Romaine dans les Provinces-unies. Ils y étoient excités par le zèle & la piété qui les animoient; & d'ailleurs, comme ils sentoient qu'ils seroient obligés de se relâcher sur bien des choses pour conclure le Traité de paix, ils vouloient justifier leur facilité par ces louables motifs. Il paroissoit même que les loix d'une saine politique prescrivoient aux

Etats de donner aux Catholiques, qui étoient encore en grand nombre dans les sept Provinces, la satisfaction qu'ils demandoient. Mais la haine invétérée que les hérétiques avoient conçue contre l'Eglise Romaine, pouvoit les éloigner de toutes les propositions qui leur seroient faites en faveur de la Religion, d'autant qu'ils soupçonneroient peut-être que les Espagnols n'avoient pas d'autre but que de s'attacher les Catholiques par leurs demandes à cet égard.

Un second point très-intéressant pour les Etats étoit encore relatif au commerce. Les Provinces-unies souhai-toient qu'on n'en restreignît point la liberté. Au contraire, l'Espagne, qui prétendoit leur interdire le commerce & la navigation des Indes, n'en vouloit pas moins obtenir l'exemption des droits que payoient en Zélande les marchandises qui devoient nécessairement passer le long des côtes de cette Province pour entrer à Anvers, & dont l'énormité avoit considérablement diminué le trafic de cette grande ville.

L'échange que l'on proposoit mutuellement des diverses villes ouau-

L.XXIV.

An. 1608.

LXXIV. An. 1608. tres lieux que les deux Puissances possédoient dans l'étendue de leur domination respective, n'occasionnoit pas moins de contestations entre leurs Ministres; & ils étoient également occupés de tout ce qui regardoit le réglément des limites, les contributions dont les sujets du Roi & ceux des Etats étoient convenus de part & d'autre pour se rédimer des vexations des troupes; la restitution des biens confisqués pendant la guerre, & quelques autres affaires: mais on procédoit lentement, parce qu'il survenoit sans cesse de nouvelles difficultés qui aggravoyent les premières, & qu'on ne prenoit jamais de résolutions sur aucune. On disputa longtemps l'article de l'échange des villes & des cantons qui étoient à la bien-séance réciproque des deux partis. Les Provinces-unies possédoient en Flandre l'Ecluse & l'Isle de Cadfand. Cette isle, qui est petite, pouvoit néanmoins servir beaucoup à favoriser un débarquement sur les terres de la domination Espagnole, & elle renferme plusieurs forts dans son enceinte. Elle couvre encore la ville de l'Ecluse, que sa situation rend sans contredit

une des plus fortes places des Pays-Bas. Les Etats avoient de plus en leur pouvoir dans le Brabant, Bréda, Berg-op-zoom, Gertruidenberg, trois villes également fortes par la nature & par l'art, & en outre quelques autres petites places capables de défense. Les Archiducs de leur côté s'étoient emparés de Linghen, de Groll, d'Oldensel, villes de Frise au delà du Rhin. La première de ces places étoit une forteresse très-redoutable, les deux autres étoient aussi de quelque importance. Ces Princes auroient voulu échanger ces trois villes contre ce que les Etats possédoient en Flandre & dans le Brabant. Comme il étoit évident que les possessions des Hollandois étoient d'un plus grand prix que celles qu'on proposoit de leur rendre, il y avoit lieu de croire que pour éгалer l'échange, les Souverains de la Flandre céderoient volontiers tout ce que l'Espagne avoit conservé en Guel-dres, ou du moins la plus grande partie; mais cet échange, qui fut longtemps débattu, ne put s'effectuer. Les deux partis ne s'accordèrent point sur cet objet. Des longueurs & des discussions sans nombre retardèrent de

L.XXIV.

An. 1608.

même la conclusion des divers autres
L.XXIV. points qu'on avoit agités.

AN. 1608. Le terme fixé pour le retour du Pere Neyen étoit expiré, & non-seulement on ne le voyoit point paroître, mais l'on n'en avoit aucune nouvelle. Ce retard & ce silence surprenants donnoient beaucoup d'ombrage aux Provinces-unies, & leurs Ministres s'en plainquirent hautement. Ce fut à peu près dans ce temps que le Roi de France conclut un nouveau Traité d'alliance avec ces Provinces. (12) Ce Prince avoit toujours suivi avec une attention particulière le cours de la négociation entamée alors en Hollande. Comme il avoit toujours pour but de forcer l'Espagne à recourir à lui pour en assurer le succès, il se rendit, par le Traité d'alliance qu'il renouvela avec les Etats-Généraux, garant de la paix qu'ils étoient sur le point de faire avec cette Couronne; & il s'obligeoit, en cas qu'elle n'en observât pas fidèlement les conditions, de mar-

(12) Ce Traité, daté du 23 Janvier 1608, ne fut signé que le 25, à cause des tergiversations des Ambassadeurs d'Angleterre, qui se déterminèrent enfin à y accéder.

cher à leur secours avec dix mille hommes d'infanterie qu'il entreten- L.XXIV.
droit de ses propres deniers. Les Etats- An.1608.
Généraux promirent de leur côté de lui en fournir cinq mille, si les Espagnols lui déclaroient la guerre. Les Ambassadeurs d'Espagne & des Archiducs résidents en France, firent de vives représentations au Roi sur ce Traité; mais Henri justifia sa conduite de diverses manières, & prétendit encore que ces Princes devoient être contents de son étroite alliance avec les Etats-Généraux, parce qu'elle ne pouvoit que hâter beaucoup l'heureux ouvrage de la paix.

On étoit aussi convaincu en Espagne que ces réponses étoient peu sincères, qu'on y avoit peu compté jusqu'alors de faire la paix sans le secours de la France. Le Monarque Espagnol envoya à Paris, quoique sous un prétexte tout différent, Pierre de Tolède, Marquis de Villa-Franca, un des plus grands Seigneurs d'Espagne, à l'effet d'engager le Roi Très-Chrétien à l'aider de ses bons offices. Les dispositions de Henri ne pouvoient être plus favorables. Les raisons qui

LXXIV. lui faisoient desirer la réconciliation
des Provinces-unies avec l'Espagne,
An. 1608. prenoient de plus en plus une nouvelle force dans son esprit, & après avoir eu quelques conférences avec le Président Jeannin, qu'il venoit de rappeler de Hollande, il l'avoit aussi-tôt renvoyé à La Haye, afin d'y hâter cet heureux ouvrage. Mais Jeannin avoit trouvé la paix presque désespérée à son retour. Les difficultés loin de s'applanir, avoient augmenté de part & d'autre pendant son absence, & les esprits sembloient plus aigris que jamais. Les Hollandois sur-tout étoient révoltés de la lenteur des Espagnols, & en particulier du délai du Franciscain, & du silence obstiné que les Ministres d'Espagne qui étoient à la Haye, gardoient sur sa négociation à la Cour de Madrid.

Enfin, les Ministres des Etats voulurent savoir exactement les dernières résolutions de l'Espagne, par rapport au commerce des Indes, ou rompre, si l'on continuoit à leur en faire un mystère. Ils s'expliquèrent à ce sujet d'une manière si précise vis-à-vis des Ambassadeurs de cette Couronne,

qu'ils en obtinrent une réponse. (13) Elle se réduisoit à dire, que le Roi des Indes se feroit avec ardeur de conclure la paix, qu'il étoit prêt de faire la rénonciation à tous ses droits sur les Provinces unies dans la forme qu'ils exigeoient, mais qu'il persistoit à demander qu'en dédommagement de ces sacrifices si avantageux pour elles, elles s'abstinsent du commerce & de la navigation des Indes, & permissent dans toute l'étendue de leur domination l'exercice de la Religion Catholique. Spinola & ses collègues ajoutèrent que le Père Neyen, qui revenoit d'Espagne, n'apportoit pas de réponse plus favorable aux questions sur lesquelles ils étoient divisés, & qu'ils étoient chargés d'en instruire les Etats. Il n'en fallut pas davantage pour faire évanouir dans un instant toutes les espérances de paix. Les Provinces fermement résolues de ne point abandonner le commerce des Indes, & de ne point souffrir l'exercice public du Culte Romain au sein de leurs Etats, formèrent sur le champ leur délibération,

L.XXIV.

An. 1608.

(13) Cette réponse fut donnée dans l'Assemblée des Etats-Généraux, le 20 Août.

~~.....~~
L.XXIV. & firent notifier par écrit aux Espa-
gnols, qu'ils rompoient toute négocia-
An. 1608. tion avec eux.

Le Traité de paix ayant échoué, il restoit à tenter si le projet d'une longue trêve pourroit obtenir un plus heureux succès. Le Roi d'Angleterre avoit paru jusqu'alors plus contraire que favorable à la paix. Ce Prince qui vouloit inquiéter les Espagnols, continuoit de procéder dans cette affaire avec les mêmes détours, à l'exemple du Roi de France; & presque dans le même temps, il avoit renouvelé son alliance avec les Provinces-unies. Quoique son crédit sur elles fût bien moins puissant que celui du Monarque François, néanmoins il en avoit assez pour apporter beaucoup d'obstacle au Traité d'une longue trêve. Déjà même, ce Prince s'étoit plaint aux Ambassadeurs d'Espagne & des Archiducs qui résidoient auprès de lui, que Philippe III eût donné des marques particulières de considération au Roi de France, en dépêchant à Paris le Marquis de Villa-Franca, & qu'il eût négligé de le traiter avec la même distinction. Ces considérations déterminèrent le Roi d'Espagne à lui envoyer

Dom Ferdinand Giron, Seigneur d'une ~~des plus grandes Maisons de Castille~~, L.XXIV.
 & l'un des principaux Officiers de son An. 1608.
 armée en Flandre. Cette attention fut bien reçue du Roi d'Angleterre, & il promit d'employer ses bons offices, pour conduire à un heureux terme la négociation projetée avec les Hollandois. Cette promesse étoit d'autant plus sincère, que ce Prince aimant naturellement la paix, avoit encore pour la desirer, toutes les raisons qu'on a déjà exposées. Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre furent donc chargés de proposer une longue trêve, avant que les Ministres d'Espagne & ceux des Archiducs se retirassent de Hollande. (14)

Le Président Jeannin en fit l'ouverture au nom des deux Rois dans l'af- 27 Août.

(14) Le Roi qui fut offensé de ce que les Etats avoient commencé à traiter avec les Espagnols sans lui en avoir fait part, ne se forma pas d'abord le plan de conduite qu'il tint depuis dans cette importante occurrence. Mais quand il eut fait sonder la disposition des esprits en Hollande par ses Ambassadeurs, il se rendit bientôt l'arbitre de la négociation, en se faisant demander par les Etats de renouveler le Traité d'alliance qui subsistoit entr'eux, & d'y ajouter un Traité de garantie de la trêve

semblée des Etats-Généraux. Après
 LXXIV. leur avoir fait observer que les puis-
 An. 1608. sants Monarques, au nom desquels il
 parloit, avoient toujours soutenu la
 cause des Provinces-unies par leurs
 conseils & par leurs armes, il leur re-
 présenta que la guerre ne devoit avoir
 d'autre but que celui de conduire à la
 paix; que c'étoit pour les amener à
 cette fin salutaire que les Rois alliés
 leur avoient offert leurs secours, &
 qu'ils n'avoient vu qu'avec douleur la
 rupture de la négociation qui devoit
 procurer la pacification de la Flandre.
 Il ajouta que toujours convaincus que
 les Provinces-unies devoient préférer
 l'heureux retour de la tranquillité, si
 elles l'obtenoient à des conditions ho-
 norables, aux hazards d'une guerre dif-
 ficile & périlleuse, ces Princes avoient

qu'ils alloient conclure, & de ligue au moins
 défensive, si le projet de trêve échouoit. On
 dut, en effet, à ses soins & à sa fermeté le
 Traité de trêve; & quand il eût menacé ceux
 qui s'y opposoient en Hollande, de retirer sa
 protection aux Etats, s'ils ne la conclusoient,
 & le Roi d'Espagne, de prendre hautement
 le parti des Hollandois, s'il refusoit de s'y pré-
 ter, les deux partis se rapprochèrent, entrè-
 rent dans les vues du Roi, & la trêve fut
 bientôt signée.

donné ordre à leurs Ambassadeurs de ~~proposer~~ proposer une longue trêve au défaut L.XXIV.
 de la paix; qu'ils ne les exhortoient An.1608.
 cependant à se prêter à cette nouvelle négociation, qu'autant qu'elle seroit précédée d'une déclaration où le Roi d'Espagne & les Archiducs conviendroient de traiter avec les Provinces-unies, comme avec des Etats libres sur lesquels ils ne réclamoient aucun droit, & que la liberté du commerce leur seroit conservée; que les deux Rois pensoient qu'elles devoient se contenter d'une trêve qui les confirmeroit dans la possession de si grands avantages, & qui pourroit leur en procurer dans la suite de plus considérables. Jeannin leur fit sentir que ce seroit probablement de la part des Espagnols que l'exécution de ce projet rencontreroit plus de difficultés; mais il remarqua que dans la malheureuse supposition qu'il fallût continuer la guerre par la faute de leurs ennemis, on ne pourroit en imputer le blâme aux Provinces-unies, & finit par les assurer que les deux Rois ne s'en croiroient que plus obligés de les soutenir & de défendre leur cause.

Les Députés des Provinces-unies ne

blée des Etats-Généraux. Elles y sem-
 bloient assez heureusement disposées. L.XXIV.
 Quelques-uns de leurs Députés desi- An. 1608.
 roient néanmoins, que préalablement
 à toute convention, le Roi d'Espagne
 & les Archiducs donnassent la même
 renonciation à leurs droits de Sou-
 veraineté sur elles, dont on étoit con-
 venu en traitant de la paix. Mais les
 plus sages & les plus modérés d'entre
 les principaux membres du Gouver-
 nement, sentant toute la différence
 qu'on devoit mettre entre la paix &
 une trêve, regardoient cette prétention
 comme injuste. Au contraire, la Zé-
 lande qui formoit des difficultés sans
 nombre, insistoit beaucoup sur celle-
 ci. C'étoit l'effet des insinuations du
 Prince Maurice, dont l'autorité étoit
 montée au plus haut degré dans cette
 Province, & des intrigues de Maldère,
 Ministre presque aveuglément asservi
 aux volontés de ce Prince, & à qui
 la Zélande avoit confié ses pouvoirs
 pour traiter de la trêve. Maldère étoit
 un des Officiers de la Maison du feu
 Prince d'Orange, & son zèle étoit
 d'autant plus vif dans cette occasion,
 que les intérêts de son fils s'unissoient
 avec ceux de la Province dont il étoit

L.XXIV. le représentant, & dont la guerre avoit
 An. 1608. prodigieusement augmenté le commerce & l'opulence. Elle fournissoit encore les meilleurs matelots qu'on employoit à la navigation des Indes; & après la Hollande, c'étoit elle, sans contredit, qui tenoit le premier rang entre les Provinces-unies. La ville d'Amsterdam entroit dans ses vues par les mêmes motifs; mais on ne doutoit point que le reste de la Hollande ne surmontât l'opposition de cette ville, & que cette Province entière ne se joignît aux cinq autres Provinces de l'union.

La Zélande restoit toujours inflexible. Maldère n'épargnoit rien pour jeter des nuages sur les expressions dont le Roi & les Archiducs devoient se servir dans la déclaration d'indépendance qu'on leur demandoit, avant d'entamer la négociation. Un jour même qu'on en discutoit la formule, il s'écria avec emportement: “Sommes-nous libres, ou sommes-nous encore soumis au joug de nos cruels tyrans? Si nous l'avons secoué entièrement, pourquoi souffrir la moindre équivoque dans la déclaration de notre liberté? Les Espa-

„ gnols qui n'ont pu nous imposer
 „ leurs chaînes, seront-ils les maîtres
 „ de nous assigner à leur gré telle es- L.XXIV.
 „ pèce d'indépendance qu'ils jugeront An.1608.
 „ à propos? Faudra-t-il en chercher
 „ les titres dans le sens attaché à
 „ leurs expressions? Sous prétexte
 „ qu'il ne s'agit plus à présent que
 „ d'une trêve, espèrent-ils conserver
 „ leurs prétentions? Mais cette trêve
 „ si désirée, pourroit se rapprocher
 „ d'une paix solide, & il seroit aisé
 „ en la prolongeant, de lui en don-
 „ ner insensiblement le caractère &
 „ les effets. Nous devons donc par
 „ conséquent exiger du Roi d'Espa-
 „ gne & des Archiducs, une renoncia-
 „ tion à tous leurs droits aussi expresse
 „ & conçue dans la même forme que
 „ celle qu'ils nous ont offerte lorsque
 „ l'on traitoit de la paix. L'Univers en-
 „ tier reconnoît notre liberté. Elle est
 „ respectée par-tout où est parvenue
 „ la renommée de nos triomphes. Que
 „ les Espagnols lui rendent un hom-
 „ mage aussi éclatant, ou rompons
 „ avec eux. La nécessité qui les force
 „ à nous rechercher, les contiendra
 „ à s'assujettir aux termes précis que
 „ nous leur prescrirons; & si sans

LXXIV.
An. 1608. „ nous prévaloir de leurs malheurs,
„ nous abandonnons l'espoir fondé
„ des avantages aussi faciles que glo-
„ rieux que nous devons attendre du
„ succès de nos armes, du moins,
„ qu'ils nous cèdent ceux que nous
„ pouvions nous promettre de la né-
„ gociation. „

C'est ainsi que Maldère s'efforçoit de faire naître des difficultés sur la forme dans laquelle la reconnoissance de la liberté des Etats devoit être dressée. Maurice, dont il étoit l'organe, (15) n'omettoit rien d'ailleurs de ce qui pouvoit faire échouer le projet d'une longue trêve, & prépa-

(15) Maurice agissoit lui-même ouvertement; & l'on voit dans Grotius une Lettre qu'il écrivit aux villes de Hollande, en réponse à un Mémoire en faveur de la trêve, présenté le 13 Octobre par le Président Jeannin à l'Assemblée des Etats-Généraux. Il y marque l'opposition la plus forte au Traité que l'on projettoit; & il ne tint pas à lui de faire rompre les négociations avec éclat. On parvint pourtant à le gagner par le motif de l'intérêt. Il cessa de refuser son consentement à la trêve, lorsque les Etats-Généraux eurent pris la résolution, rapportée dans l'Histoire métallique des Pays-Bas, page 42 du second volume, par laquelle ils assuroient au Prince Maurice, à la Princesse douairière d'Orange, au Prince Fré-

rer à la nouvelle négociation, le sort infortuné qu'avoit eu celle de la paix. L.XXIV.
 Ses partisans répandoient par-tout des An. 1608.
 écrits anonymes, & tâchoient d'affoiblir la confiance que méritoient les Ambassadeurs des deux Rois. Ils assuroient qu'on ne devoit pas craindre que ces Princes, quoiqu'ils conseillassent d'accepter la trêve, oubliassent assez leurs intérêts pour refuser leurs secours aux Provinces, dans le cas où l'on reprendroit les armes contre leur avis. Ce parti même, disoient-ils, étoit le seul à prendre. Les Espagnols n'observeroient la trêve qu'autant qu'elle seroit nécessaire à leur situation. Les Peuples des Provinces-unies, trompés par l'apparence infidieuse de la tranquillité qui régneroit alors, perdroient le courage & la fermeté qui les dis-

déric-Henri son frère, au Comte Guillaume de Nassau-Diest, Gouverneur de Frise, son cousin, des pensions assez fortes pour les dédommager des avantages qu'ils pouvoient se promettre pendant la guerre. Il semble qu'un grand Homme, tel que Maurice, devoit se prêter gratuitement à la trêve, si elle étoit avantageuse aux Provinces-unies, ou ne pas vendre son suffrage, s'il la croyoit pernicieuse, & s'il en craignoit les inconvénients & les suites.

L. XXIV.
 AN. 1608. tinguoient, se prêteroient difficilement dans la suite à fournir les sommes nécessaires aux succès de la guerre, & les efforts qui maintenant coûtoient si peu à leur générosité, leur seroient désagréables & onéreux. L'Espagne ne sembloit que trop persuadée qu'elle parviendroit alors à jeter des semences funestes de discorde entre les Provinces, dont elle pourroit profiter. Ils finissoient par faire observer, qu'en supposant que les Espagnols fussent fidèles à la trêve, il n'en seroit pas moins indispensable de bien garnir les frontières de l'Etat à tout événement, & que la défiance qui subsisteroit toujours, forçant les Provinces-unies à une dépense presque aussi considérable pendant la trêve que pendant la guerre, il valoit mieux ne pas interrompre le cours de leurs prospérités, & profiter des circonstances avantageuses où elles se trouvoient.

Cette disposition des esprits menaçoit d'une division éclatante. (16) Déjà

(16) Les Partisans du Prince Maurice répandirent dans des Libelles multipliés les accusations les plus odieuses contre Barneveldt, & ne craignirent pas de lui imputer de s'être vendu à l'Espagne. On le menaça même de

les Députés de la Zélande déclaroient ouvertement qu'elle se sépareroit du L.XXIV.
 reste des Provinces, si, au mépris des An. 1608.
 loix de leur union, on concluoit la trêve
 contre leur avis. Il étoit temps ou ja-
 mais, de prévenir ce malheur. Jeannin
 le sentit très-bien. Ce grand Ministre
 jugeant que c'étoit le moment de dé-
 ployer les ressourcs de son puissant
 génie, & le crédit que sa sagesse & son
 expérience lui avoient acquis, saisit
 l'occasion un jour que les débats étoient
 plus vifs sur cette matière, & l'on dit
 qu'il tint aux Députés le discours sui-
 vant :

„ Le Roi mon Maître n'eut jamais
 „ cru, illustres Députés, qu'une di-
 „ vision aussi marquée dans les senti-
 „ ments, eût si long-temps altéré vo-
 „ tre union. Devois-je m'attendre moi-
 „ même que mes bons offices vous de-
 „ vinssent suspects? Je ne parle ici que
 „ pour moi, & je laisse aux Ambas-
 „ sadeurs d'Angleterre le soin de jus-
 „ tifier leurs démarches, ou de vous
 „ porter leurs plaintes. Mais je ne

le tuer. Barneveld irrité se retira de l'Assemblée
 des Etats-Généraux, & n'y revint qu'après que
 les Etats l'eussent fait prier par une députation
 d'y reprendre sa place.

L.XXIV. „ puis m'empêcher de vous observer,
An. 1608. „ que soupçonner ma médiation, c'est
„ m'offenser moins que le Roi, dont
„ je ne fais qu'exécuter les volontés.
„ Votre défiance est le comble de l'ou-
„ trage pour un Monarque qui, inti-
„ mement attaché à vos intérêts, en
„ a embrassé la défense avec le même
„ zèle que les siens propres; qui, à
„ peine assis sur le Trône, & ayant à
„ peine surmonté les obstacles que ses
„ ennemis étrangers & domestiques
„ suscitoient à la tranquillité de son
„ règne, a volé à votre secours, vous
„ a puissamment aidés de ses conseils,
„ de ses troupes & de ses finances,
„ & n'a pas peu contribué par l'éclat
„ de son nom, à la gloire de votre
„ République. En prenant votre dé-
„ fense, le Roi mon Maître a cru, à
„ la vérité, devoir sa protection à la
„ justice de votre cause; mais vous
„ n'en êtes pas moins redevables à ses
„ bienfaits de la liberté qui fait votre
„ bonheur; & s'il n'a pu la fonder
„ inébranlablement sur la base d'une
„ paix solide, pourquoi lui enlever la
„ satisfaction de l'affermir par une trê-
„ ve durable, presque aussi avantageuse
„ que la paix?

„ Mais les avantages de cet accord
 „ font-ils aussi certains que j'ose vous L.XXIV.
 „ le promettre ? Le prouver, c'est le An. 1608.
 „ moyen d'imposer silence à ceux qui
 „ s'y opposent ; ou si l'évidence ne
 „ leur ferme pas la bouche, ils mon-
 „ treront du moins, que la passion
 „ cachée sous le voile du bien public,
 „ leur a dicté les discours qu'ils ré-
 „ pandent. Il s'agit de conclure une
 „ trêve de plusieurs années, & de
 „ procurer à votre République une
 „ reconnoissance sans équivoque de
 „ son indépendance. Quelques poli-
 „ tiques délicats d'entre vos Députés,
 „ trouvent la formule qui vous est of-
 „ ferte par le Roi d'Espagne, très-
 „ ambiguë & trop générale. Ils la vou-
 „ droient conforme à cette même re-
 „ nonciation absolue, à laquelle ce
 „ Prince s'étoit prêté en faveur de la
 „ paix. Je ne puis approuver leurs
 „ prétentions, & il doit vous suffire
 „ que l'on convienne de traiter avec
 „ vous comme avec des Etats libres,
 „ & sur lesquels on ne réclame au-
 „ cun droit.
 „ Sans égard, même à la différence
 „ essentielle qu'il y a entre une paix
 „ & une trêve, la nouvelle déclara-

L.XXIV. „ tion d'indépendance que vous rejet-
 An. 1608. „ tez, me paroît plus favorable à votre
 „ liberté que la première. Car enfin,
 „ n'avez-vous pas hautement publié
 „ que la nécessité seule vous a armés
 „ contre votre Souverain, & que
 „ cette raison suprême, qui ne connoît
 „ aucune loi, vous a fait rompre les
 „ liens sacrés qui vous attachoient à
 „ sa Couronne? Si vous avez élevé
 „ l'édifice de votre liberté sur ce fon-
 „ dement inébranlable, qu'avez-vous
 „ besoin de la renonciation de l'Es-
 „ pagne & des Archiducs à tous leurs
 „ droits sur vous? Un pareil acte en
 „ supposeroit encore l'existence ac-
 „ tuelle, & ne concevez-vous pas,
 „ qu'en acceptant celui par lequel ils
 „ s'en dépouilleroient, vous en re-
 „ connoîtriez plutôt les titres qu'ils
 „ ne les abandonneroient? Vous sa-
 „ vez qu'un Souverain ne préjudicie
 „ jamais à ses Successeurs, & que le
 „ domaine des Monarchies est inalié-
 „ nable. Contentez-vous donc de jouir
 „ réellement de la liberté. Les Cours
 „ de Madrid & de Bruxelles, en
 „ avouant votre indépendance en ter-
 „ mes généraux, l'établissent bien plus
 „ sûrement. Ils la supposent en con-

„ cluant la trêve, & il seroit à crain-
 „ dre qu'elle ne devînt problématique L.XXIV.
 „ par les précautions que vous vou- An. 1608.
 „ driez prendre pour lui donner plus
 „ de force & d'authenticité.

„ Je conviendrai pour un instant,
 „ si on le veut, que vos adversaires
 „ pourront ne se croire pas assez étroit-
 „ tement obligés par la nouvelle for-
 „ mule qu'ils vous offrent en faisant
 „ une trêve; mais s'ils vouloient la
 „ violer, croyez-vous qu'avant de la
 „ rompre ils vous appellent à un Tri-
 „ bunal pour y discuter vos droits?
 „ Les querelles des Souverains ne se
 „ décident qu'en pleine campagne.
 „ C'est la force qui en est le Juge.
 „ Méprisez donc les minutieuses in-
 „ terprétations des termes dans les-
 „ quels on reconnoitra votre liberté.
 „ Ce qui vous importe, c'est que vos
 „ Peuples en jouissent, que les Prin-
 „ ces vos amis la reconnoissent, &
 „ que si malheureusement il faut en
 „ soumettre la discussion au sort des
 „ armes, vos Concitoyens y courent
 „ avec joie, & que vos alliés s'em-
 „ pressent de seconder leurs efforts.
 „ Mais je ne le vois que trop. La
 „ prospérité enivre ceux même que

L.XXIV. „ les coups du sort les plus funestes
 An. 1608. „ n'auroient pas accablés. Quel est le
 „ zéléteur d'entre vous le plus opposé
 „ à la trêve, qui se fût jamais flatté
 „ de se voir ainsi rechercher par le
 „ Roi & les Archiducs, à des condi-
 „ tions si avantageuses? Et vous per-
 „ driez cette occasion favorable? Vous
 „ écouteriez des libelles séditieux pour
 „ rejeter les conseils prudents & fin-
 „ cères de deux grands Rois vos Al-
 „ liés, fermement attachés à vos inté-
 „ rêts? L'exemple des Suisses devrait
 „ vous frapper. Comme vous, la ty-
 „ rannie de leurs maîtres les força de
 „ secouer le joug. Deux ou trois Can-
 „ tons les plus foibles donnèrent le
 „ signal. Ces fiers guerriers animés de
 „ l'amour de la liberté, combattirent
 „ avec une constance & une bravoure
 „ égales, & ne purent être vaincus.
 „ Le reste de la nation s'étant réuni
 „ à eux, leurs ennemis désespérèrent
 „ de pouvoir subjuguier des hommes
 „ intrépides, retranchés sur les ro-
 „ chers des Alpes. On remit l'épée
 „ dans le fourreau. Le temps raffermi
 „ à la longue une paix chancelante,
 „ & elle est devenue perpétuelle. Dou-
 „ tez-vous maintenant de l'indépen-

„ dance des Suiffes? Tel est le fort
 „ heureux dont jouira votre union. L.XXIV.
 „ La dureté du gouvernement Espa- An.1608.
 „ gnol a armé la Hollande & la Zé-
 „ lande dans l'origine des troubles.
 „ Leurs Peuples ont opposé la résif-
 „ tance la plus vigoureuse à l'oppres-
 „ sion. La mer, de grands fleuves,
 „ une position rendue inattaquable
 „ par la nature, les ont mis à cou-
 „ vert des entreprises de leurs enne-
 „ mis. Les autres Provinces de votre
 „ union ont combattu avec courage
 „ pour la liberté. Toutes se sont signa-
 „ lées par la défense la plus intrépide,
 „ & par une fermeté sans exemple.
 „ La fortune a varié quelquefois ;
 „ enfin elle s'est déclarée pour vous.
 „ Vos ennemis abattus par leurs dis-
 „ graces, sont venus eux-mêmes vous
 „ demander la paix. Vous l'avez re-
 „ jettée, & c'est à une longue trêve
 „ qu'ils se réduisent. Gardez-vous de
 „ la refuser. Heureux de vous déro-
 „ ber aux horreurs de la guerre & à
 „ ses hazards, dont l'incertitude est si
 „ connue, profitez du temps qu'on
 „ vous laisse respirer, pour raffermir
 „ la République, rétablir l'ordre dans
 „ toutes les parties du Gouvernement,

L.XXIV. „ & soulager vos Peuples. A la fa-
 An. 1608. „ veur de la paix, votre commerce
 „ aux Indes deviendra de plus en plus
 „ florissant, & vous effacerez à jamais
 „ cette tache odieuse de perfidie &
 „ de révolte dont vous flétrissoient
 „ jusqu'à présent les jugemens divers
 „ des nations sur votre conduite. Si
 „ vos Provinces, pour s'affranchir des
 „ malheurs de l'esclavage, ont sup-
 „ porté sans peine les dépenses énor-
 „ mes qu'entraîne la guerre, com-
 „ bien plus volontiers ne contribue-
 „ ront-elles pas aux besoins beaucoup
 „ moins considérables de l'Etat, pour
 „ s'assurer les douceurs de la paix &
 „ de la liberté?

„ Du reste, reposez-vous sur la vi-
 „ gilance de la sage administration qui
 „ vous gouverne. La prudence qui di-
 „ rigeoit sa conduite pendant la guer-
 „ re, ne se démentira point pendant
 „ la trêve; elle s'occupera sur-tout de
 „ resserrer les liens de la concorde
 „ entre les Provinces, & influera es-
 „ sentiellement autant par ses soins,
 „ ses conseils & son activité, que par
 „ l'exemple de son zèle & de ses ver-
 „ tus sur le bonheur public. Ainsi,
 „ l'harmonie du dedans vous laissera

„ fans crainte sur les périls dont vous
 „ pourriez être menacés au dehors. L.XXIV.
 „ Ainsi la trêve changeant de nature, An. 1608.
 „ & votre tranquillité prenant une
 „ consistance durable, le Roi mon
 „ Maître goûtera la satisfaction qu'il
 „ s'est proposée de voir se renouvel-
 „ ler parmi vous le spectacle conso-
 „ lant qu'offre à ses yeux son Royau-
 „ me, où la paix a succédé à la guerre;
 „ le repos aux troubles; les douceurs,
 „ la sûreté, le bonheur d'une paix
 „ inaltérable aux dévastations, aux
 „ incendies, à toutes les fureurs du
 „ démon des armes. „

Ce discours prononcé avec une di-
 gnité imposante, parut sortir en quel-
 que sorte de la bouche du Roi de
 France, & il sembla que l'air du vi-
 sage, & le son de la voix de son Mi-
 nistre exprimassent, pour ainsi dire,
 toute la majesté du Souverain. Jeannin
 fit ensuite distribuer des Mémoires
 étendus, où il développoit les raisons
 présentées dans sa harangue, afin d'en
 instruire la nation, & de la disposer
 en faveur de la trêve. Pour dissiper
 toute inquiétude sur la fidélité des Es-
 pagnols à l'observer, il en offrit la ga-
 rantie aux Etats au nom du Roi, ainsi

qu'il l'avoit fait lorsqu'on traitoit de
 L. XXIV. la paix : il en vint même jusqu'à me-
 An. 1608. nacer les Provinces-unies de la part
 de son maître, de leur retirer sa pro-
 tection, si elles refusoient un accord si
 inutile, & s'obstinoient à vouloir conti-
 nuer la guerre sans nécessité. Les Mi-
 nistres d'Angleterre, à son exemple,
 tinrent la même conduite. La Zélande
 résistant encore, les six autres Provin-
 ces y envoyèrent des Députés, afin
 de la ramener au sentiment commun.
 Elle ne put refuser plus long-temps
 son consentement à la trêve, mais elle
 ne l'accorda qu'avec une difficulté ex-
 trême.

Malgré ce succès, on n'en étoit
 encore qu'aux préliminaires, & la dis-
 cussion des conditions de la trêve lais-
 soit encore aux Ambassadeurs, char-
 gés de la médiation, de plus grandes
 difficultés à surmonter. Jeannin n'avoit
 pas cessé d'entretenir une correspon-
 dance régulière avec le Président Ri-
 chardot, & c'étoient eux principale-
 ment qui conduisoient toute la négoc-
 iation. Quelle que fût leur habileté,
 il paroissoit néanmoins très-difficile de
 déterminer le Roi d'Espagne à se prê-
 ter au projet des Médiateurs. La trêve

lui eût été très-agréable, pourvu qu'on l'eût conclue dans la forme ordinaire, en laissant les choses de part & d'autre sur le pied de la possession actuelle. Mais reconnoître l'indépendance des Provinces-unies, & leur permettre expressément de naviguer aux Indes, par un Traité de trêve, c'est à quoi il ne pouvoit se résoudre. Cependant il falloit rompre, ou convenir de ces deux points. Jeannin étoit déjà venu à bout de persuader les Archiducs, qui voyoient de plus près combien ils pourroient difficilement soutenir une guerre ruineuse, & les dangers auxquels elle exposeroit leurs Etats. Cet habile homme avoit fait observer aux Ambassadeurs Catholiques, que la déclaration d'indépendance que donneroient leurs maîtres à la République de Hollande, ne pouvoit nuire à leurs prétentions, & que cette déclaration d'ailleurs n'auroit de force, qu'autant que dureroit la trêve. Le Roi mon Maître, ajoutoit plaisamment Jeannin, donneroit toujours volontiers, dans des circonstances semblables, une déclaration de cette espèce. En vain les Hollandois voudroient-ils s'en prévaloir, si, lorsqu'ils

L.XXIV.

An.1608.

L.XXIV. recommenceroient la guerre, leurs ar-
An. 1608. mes étoient de moins bonne trempe,
& leur artillerie plus mal servie que la
sienne.

C'est ainsi que Jeannin tâchoit de rapprocher les deux partis avec autant d'art que de prudence. Les Archiducs qu'il avoit gagnés, s'efforçoient de persuader au Roi d'Espagne, qu'ils n'accordoient rien de plus par la déclaration qu'on leur demandoit, que ce qu'ils n'avoient pas refusé en convenant d'une suspension d'armes, & qu'on ne pourroit jamais en tirer avantage. Ils observoient que les Ministres des Médiateurs le jugeoient ainsi, & que c'étoit même l'avis de plusieurs Membres du Gouvernement dans les Provinces rebelles, lesquels ne s'opposoient à la trêve, que parce qu'ils sentoient bien le peu d'utilité de cette déclaration. Quant à ce qui concernoit la navigation des Indes, les Archiducs promettoient de traiter ce point d'une manière qui ne portât que très-peu de préjudice aux intérêts de l'Espagne.

Ces raisons étoient pressantes; mais on eût voulu à la Cour de Madrid obtenir, en compensation des condi-

tions auxquelles on se prêteroit, l'exercice de la Religion Romaine, & il paroïssoit impossible d'amener les Provinces-unies à ce point. Toutefois le Roi souhaitoit vivement la trêve, & ne desiroit pas moins de voir cesser les dépenses énormes & infructueuses de la guerre de Flandre. Le Duc de Lerme, qui étoit monté alors au plus haut degré de puissance auprès de lui, & qui avoit mérité sa confiance par les talents qui distinguent l'homme d'Etat pendant la paix, ne manquoit pas d'appuyer ce sentiment. C'étoit ce Ministre qui voulant éteindre une guerre qui eût fourni des occasions à plusieurs Généraux de se rendre nécessaires, & de partager son crédit à la Cour de Philippe III, avoit contribué plus que personne à la résolution qu'on avoit prise de négocier avec les Provinces-unies. Il n'avoit rien négligé ensuite pour conduire ce projet à un heureux terme.

Il falloit enfin terminer une négociation qui duroit depuis deux ans. Les Médiateurs rebutés, menaçoient de l'abandonner si on ne se hâtoit de conclure. L'Archiduc envoya son Confesseur en Espagne. C'étoit le Père

L.XXIV.

An. 1608.

L. XXIV.
An. 1608. Ignace Brizuela, Espagnol, d'une haute naissance, qui joignoit à de grandes vertus & à beaucoup de piété, une longue expérience des affaires de Flandre. Il étoit chargé sur-tout de dissiper les scrupules qui engageoient le Roi d'Espagne à ne pas se relâcher sur l'exercice public de la Religion Catholique dans tous les Pays de la domination des Provinces-unies. Il devoit représenter que la continuation de la guerre entraîneroit après elle des malheurs encore plus funestes, & qu'il étoit à craindre qu'au-lieu de rétablir le vrai culte dans les Provinces rebelles, on ne s'exposât à en causer la perte dans celles qu'on avoit ramenées à l'obéissance.

An. 1609. Malgré ces délais, les Ministres de France & d'Angleterre ne laissoient pas d'avancer la négociation. Comme il étoit d'une lenteur fastidieuse de traiter par lettres, ils proposèrent aux Ministres du Roi Catholique, qui étoient déjà venus en Hollande, de s'aboucher avec eux à Anvers, afin de terminer les discussions qui pourroient encore retarder la conclusion de la trêve. Les Archiducs ayant approuvé cette ouverture, les Ministres

respectifs se rendirent en cette ville
 au commencement de Février. On L.XXIV.
 étoit toujours divisé sur ce qui re- An. 1609.
 gardoit le commerce des Indes. Les
 Médiateurs avoient toujours assuré
 les Provinces-unies qu'il leur seroit
 permis de le continuer pendant la
 trêve, & les Etats-Généraux deman-
 doient que cet article fût rédigé de
 la manière la plus claire & la plus
 précise dans le Traité. Les Ministres
 Catholiques prétendoient, au contrai-
 re, que s'il étoit impossible de faire
 la trêve sans accorder la liberté de la
 navigation des Indes, on se servît du
 moins d'une circonlocution, qui ren-
 fermant cette grace implicitement, ne
 contînt pas expressément la dénomin-
 ation des Indes. Ils exigeoient en outre
 que les Provinces-unies s'abstins-
 sent de trafiquer dans la partie de cette
 grande région, qui étoit du domaine
 particulier de la Couronne d'Espagne.
 Cette contestation fut enfin terminée
 après de longs débats, à la satisfac-
 tion mutuelle. On parvint à dresser l'ar-
 ticle de la manière que l'avoient pro-
 posé les Ministres Catholiques; mais
 il étoit si obscur, que le Président Ri-
 chardot a avoué lui-même depuis,

qu'il ne l'avoit jamais entendu. (17)
 L.XXIV. L'article des contributions occa-
 An. 1609. sionna encore bien des disputes. Les
 Provinces-unies passoient pour lever
 chaque année sur les terres de l'Ar-
 chiduc trois cents mille écus. Il s'en
 falloit beaucoup qu'il en tirât autant
 du Pays ennemi. Mais toutes ces som-
 mes ne s'exigeant que par le droit de
 la guerre, il paroissoit contradictoire
 de se proposer de rétablir la tranquil-
 lité par une trêve, sans faire cesser
 ces hostilités. Les Etats consentirent
 donc qu'elles fussent supprimées de
 part & d'autre. De leur côté, les Ar-
 chiducs furent contraints de se prê-
 ter aux cessions respectives des districts
 dépendants des places de chaque do-
 mination. Ils ne recevoient presque
 rien par cet arrangement, & ils cé-
 doient des cantons assez étendus du
 Brabant, qui appartenoient aux ter-
 ritoires de Breda, de Berg-op-zoom,
 & d'autres lieux de cette Province.
 Ils s'employèrent néanmoins si effica-

(17) Les Ambassadeurs de France donnè-
 rent aux Etats, selon Grotius, une reconnoi-
 sance que la permission de commercer aux In-
 des étoit comprise dans cet article.

cement, qu'ils obtinrent que l'exer-
 cice de la Religion Catholique y sub-
 sisteroit dans l'état où il se trouvoit. L.XXIV.
An. 1609.
 Il en fut même donné une assurance
 expresse par les Etats au Président
 Jeannin, & à Roiffi, qui eux-mêmes,
 en ayant délivré une déclaration par
 écrit aux Archiducs, s'obligèrent au
 nom de leurs maîtres de faire obser-
 ver cette clause par les Provinces-
 unies.

On ne put convenir d'aucun moyen
 de conciliation sur l'échange de ce
 que les Puissances contractantes possé-
 doient dans l'enclave de leurs Etats
 réciproques, & l'on prit le parti de
 s'en tenir à la possession actuelle. Les
 Provinces-unies ne voulurent pas se
 désister davantage des droits que
 payoient en Zélande les vaisseaux qui
 entroient dans l'Escaut pour se rendre
 à Anvers. On renvoya cette discussion
 à une négociation à l'amiable, après
 la conclusion de la trêve. Les Souve-
 rains des Pays-Bas se flattoient d'ail-
 leurs de profiter du repos qu'elle leur
 procureroit pour agrandir les ports
 qui se trouvoient sur la côte de Flan-
 dre, & y attirer les Négociants étran-
 gers. Ils ne l'avoient pu jusqu'alors,

L.XXIV. parce que la mer qui baigne cette Province, étoit continuellement infestée par les Armateurs Hollandois, & il étoit nécessaire que le commerce refluat dans les ports de Hollande & de Zélande.

An. 1609.

Tels furent les points principaux dont on convint dans l'assemblée d'Anvers, entre les Médiateurs & les Ministres d'Espagne. Ces derniers avoient procédé avec beaucoup de lenteur, pour donner au Confesseur de l'Archiduc le temps de négocier à la Cour de Madrid. Il s'en acquitta si bien, que le Roi envoya ses dernières résolutions, telles qu'on l'espéroit. Ce ne fut cependant qu'après de longs & fréquents conseils, & après avoir pris l'avis d'un grand nombre d'Ecclésiastiques, également recommandables par leur piété & par leur doctrine, sur ce qui concernoit la Religion. Le Confesseur de l'Archiduc quitta aussi-tôt l'Espagne, & tout étant désormais disposé pour la signature de l'accord, les Médiateurs revinrent à Anvers.

Ces Ministres qui étoient retournés en Hollande pour instruire les Etats-Généraux de ce qui avoit été arrêté dans

dans cette ville, proposèrent aux Archiducs de ramener avec eux les Ambassadeurs des Provinces-unies, qui avoient ci-devant été nommés pour traiter de la paix. Ces Princes y consentirent, & renvoyèrent en même temps à Anvers leurs Ambassadeurs, parmi lesquels se trouva le Père Neyen. Jamais les Etats ne s'étoient occupés d'une affaire plus importante, depuis qu'ils s'étoient soustraits à l'obéissance de l'Espagne. Ils crurent ne devoir la terminer, que par le consentement général de toute l'union, qui n'étoit convoquée que dans les occasions de la plus extrême conséquence, & ils eurent soin de faire députer le plus grand nombre de Représentants qu'il étoit possible de réunir dans cette occurrence. On assigna pour le lieu de l'assemblée, la ville de Berg-op-zoom, qui n'est éloignée d'Anvers que de quelques lieues. Il s'y trouva, à ce qu'on assure, plus de huit cents Députés, qui tous ensemble ne formèrent cependant que sept suffrages pour les sept Provinces-unies.

Les Ambassadeurs respectifs s'assembloient tous les jours à l'Hôtel-de-Ville d'Anvers avec les Médiateurs.

LXXIV. On y dressoit les articles qu'on en-
An. 1609. voyoit d'un côté à Bruxelles, & de
l'autre à Berg-op-zoom, & aussi-tôt
après qu'on les en avoit rapportés, on
les arrêtoit définitivement. Cette ma-
nière de traiter étoit expéditive, & tout
y fut promptement résolu. Enfin la
trêve fut signée le 9 Avril, pour douze
ans. Les articles en étoient au nombre
de trente-huit. Dans le premier, les
Archiducs déclarèrent qu'ils faisoient
la trêve avec les Provinces-unies, com-
me avec des Etats libres, sur lesquels
ils ne réclamoient aucun droit, & ils
s'obligeoient d'obtenir du Roi la rati-
fication de cet article, ainsi que des
autres conventions de la trêve, dans
un temps préfix, & suivant la forme
qu'elle fut donnée par la suite. Les
autres articles principaux étoient re-
latifs aux différents points importants
dont on a parlé ci-dessus. Le surplus
ne contenoit que diverses dispositions
concernant les intérêts de quelques
particuliers, auxquels il étoit juste d'a-
voir égard. Ainsi se termina cette né-
gociation fameuse, qui depuis si long-
temps faisoit l'attente de l'Europe. Il
sembra en effet que la trêve rendit
la tranquillité à toutes les nations qui

habitoient cette partie du monde, & ~~qu'après~~ L.XXIV.
 qu'après avoir donné pendant un si grand nombre d'années le spectacle le An.1609.
 plus atroce de rivalité, de haine & de
 fureur, & après avoir prodigué leur
 sang sous les funestes drapeaux du car-
 nage & de la mort, elles commencè-
 rent à jouir dans cette heureuse cir-
 constance du bonheur précieux qui est
 le fruit de la tranquillité & de la con-
 corde. (18)

(18) Ce fut la trêve d'Anvers, qui assura l'établissement de la République des Provinces-unies. Aussi-tôt qu'elle eut été reconnue par le Roi d'Espagne comme un Etat libre & indépendant de son Empire, toute l'Europe s'empresâ d'applaudir au triomphe qu'elle venoit de remporter sur son ancien Maître; & ses Ambassadeurs obtinrent, de cette époque, dans toutes les Cours les prérogatives qui sont dues aux Ministres des Puissances qui y résident. On peut dire que depuis ce temps la République de Hollande a traité de pair avec tous les Souverains de l'Univers, & avec d'autant plus de raison, qu'elle étoit dès-lors dans toute sa vigueur, & que ses forces étoient aussi respectables qu'elles l'ont jamais été dans la suite des révolutions qu'elle a éprouvées jusqu'à nos jours. L'Espagne en fit l'expérience à l'expiration de la trêve jusqu'à la paix de Munster. La République de Hollande se mesura avec cette Couronne, du moins à armes

égales; & probablement elle eût poussé beaucoup plus loin ses succès, si la jalousie que lui inspirèrent les victoires d'un Allié trop puissant, n'eût suspendu le cours de ses conquêtes. Quel qu'ait pu être d'abord le motif de son inaction pendant les dernières années qui ont précédé le Traité de Westphalie, son amitié sembla devenir nécessaire à l'Espagne dans cette conjoncture; & l'on vit cette Puissance altière, qui avoit regardé si long-temps les Hollandois comme des esclaves révoltés, dignes à peine de porter les fers dont elle vouloit les charger, implorer, pour ainsi dire, leur protection; & pour s'en faire un rempart contre la France, leur accorder avec empressement, en se réconciliant avec eux, tous les avantages qu'ils desiroient.

La trêve d'Anvers ayant été conclue, comme on vient de le voir, elle fut exactement observée. Les événements qu'occasionnèrent les prétentions diverses des concurrents à la succession de Clèves & de Juliers, & depuis l'entreprise de l'Electeur Palatin sur la Couronne de Bohême, auxquels l'Espagne & les Provinces-unies s'intéressèrent respectivement, n'eurent aucune influence essentielle sur la tranquillité des Pays-Bas. Elle se maintint jusqu'à la fin de la trêve, qui fut prolongée pendant quelques mois, & n'expira que le 3 Août 1621. L'Archiduc Albert, qui étoit mort le 13 de Juillet précédent, ne fut point témoin du renouvellement de la guerre, qui se fit avec plus de vivacité qu'avant la trêve. Les armées d'Espagne se mirent aussitôt en mouvement, & menacèrent les Etats-Généraux de revers funestes. L'importante forteresse de Juliers, où les Etats-Généraux avoient établi garnison,

sous le prétexte de la garder aux véritables héritiers du Duché de ce nom, fut emportée par Spinola le 22 Janvier 1622. Ce Général attaqua ensuite Berg-op-zoom. Mais ce siège fameux, qui coûta bien du temps, des hommes & de l'argent, fut levé le 2 d'Octobre de la même année. Les succès se balancèrent en 1623 & en 1624. La conquête de Breda par les Espagnols, toujours commandés par Spinola, terminée le 5 Juillet 1625, après un siège de onze mois, fut compensée par la perte qu'ils firent d'Oldensel & de Groll, qui se rendirent au nouveau Prince d'Orange, Frédéric-Henri, dans le cours des années 1626 & 1627. Le Prince Maurice son frère étoit décédé le 23 Avril 1625; Frédéric-Henri, héritier de ses talents pour la guerre, ainsi que de ses titres & de ses biens, soumit encore Bois-le-Duc en 1629, tandis que la surprise de Wesel, dont ses adversaires avoient fait leur place d'armes sur le Rhin, contraignoit leurs troupes d'abandonner l'invasion qu'elles avoient tentée dans les Provinces d'Utrecht & d'Overissel.

Bois-le-Duc, dont on attribua la perte à la jalousie des Espagnols, qui avoient retiré de Flandre Spinola l'hiver précédent, ayant été pris, il sembla que les efforts mutuels des deux Puissances rivales, eussent épuisé leurs forces. La guerre languit jusqu'en 1632, que les Provinces-unies redoublant d'activité, enlevèrent à leurs ennemis Venlo le 4 Juin, Ruremonde quelques jours après, Mastreicht le 22 Août, & Limbourg le 8 de Septembre. Ces brillants succès ayant alarmé les Provinces obéissantes, elles forcèrent, en quelque sorte, l'Archiduchesse à faire des propositions de paix aux Etats-Généraux. Discutées dans un Congrès

assemblé à Maastricht, & transféré à La Haye, qui dura un an, elles n'eurent néanmoins d'autre effet que d'irriter le Roi d'Espagne, & de préparer une conjuration de la haute Noblesse de Flandre, où il fut question d'associer le reste des Pays-Bas à la République de Hollande. Ces troubles, qui éclatèrent à la fin de 1633 & au commencement de 1634, pensèrent être funestes aux principaux Seigneurs des Pays-Bas Catholiques, qui s'expatrièrent, ou furent emprisonnés par les Espagnols. On les traita comme s'ils eussent été complices du Comte de Bergh, qui, mécontent de l'Espagne, & n'ayant pas employé les troupes, dont il étoit Général, comme il l'auroit pu, pour arrêter les progrès du Prince d'Orange, s'étoit sauvé du châtiment qu'elle lui destinoit, en se réfugiant en Hollande. Peut-être que le Marquis d'Aytone, qui avoit la principale autorité dans le Gouvernement des Pays-Bas jusqu'à l'arrivée de l'Infant Dom Ferdinand, frère de Philippe IV, eût poussé plus loin la vengeance de la Cour de Madrid, si la crainte d'un soulèvement général ne l'eût engagée à le prévenir par une amnistie.

Cependant l'Archiduchesse Isabelle, Souveraine des Pays-Bas, étoit morte à Bruxelles la nuit du premier au 2 de Décembre de l'année 1633, dans laquelle il n'y eut d'autres faits d'armes de quelque considération que la prise de Rhinberg par les Hollandois. Toutes les entreprises des deux partis échouèrent l'année suivante. Le Marquis d'Aytone leva le siège de Maastricht, & le Prince d'Orange celui de Breda. La présence du nouveau Gouverneur sembla ranimer le courage & les espérances des Espagnols en 1635. Quoique la France leur eût

déclaré la guerre, & se fût unie à la République de Hollande dans le projet de partager le reste des dix-sept Provinces, ils n'en furent point intimidés. Ils surprirent le fort de Schenck le 26 de Juillet, & sournirent Limbourg sur la fin de l'automne. Le fort fut repris le 29 Avril 1636, après un siège de huit mois; & le reste de l'année fut consumé en négociations infructueuses. La guerre continua en 1637. Les Espagnols obligèrent Venlo & Ruremonde de rentrer sous leur domination; & les Etats firent assiéger Breda, qui se rendit le 7 d'Octobre. Ces derniers n'essuyèrent que des revers pendant l'année 1638. Ils manquèrent une entreprise sur Anvers; & ils furent battus par l'Infant, le 21 de Juin. Gueldres, qu'ils attaquèrent sur la fin de l'été, fut secourue; & leurs retranchements autour de cette place furent forcés, avec une perte considérable. Leur politique prenant ombrage des triomphes de la France, leurs efforts se ralentirent depuis l'année 1639 jusqu'à la paix. Leurs armées entrèrent en campagne tous les étés; mais elles n'eurent de succès qui méritent d'être remarqués, que la conquête de la petite ville de Gennepe en 1641, celle du Sas-de-Gand en 1644, & celle de Hulst en 1645. Dans cet intervalle de temps l'Infant mourut le 9 Novembre 1641, & fut remplacé dans le Gouvernement des Pays-Bas par l'Archiduc Léopold, frère de l'Empereur Ferdinand III. La mort du Prince d'Orange, survenue le 14 de Mars 1647, prévint également la conclusion du Traité de Munster.

La paix entre l'Espagne & les Provinces-unies, à laquelle elles sembloient avoir présumé depuis quelques années, fut enfin signée le

31 de Janvier 1648. Elle fut d'autant plus facile à faire alors, que la révolution de Portugal ayant enlevé à l'Espagne, en 1640, la Souveraineté des possessions Portugaises dans les grandes Indes, & celle du Brésil, cette Couronne n'étoit plus arrêtée par la considération du commerce de ces riches Contrées, dont les Compagnies Hollandoises des Indes Orientales & Occidentales s'étoient emparées. L'Espagne & la République de Hollande n'avoient pas cessé de combattre avec acharnement sur mer dans toutes les parties du monde jusqu'à cette révolution. Mais l'Espagne avoit presque toujours succombé. Les Portugais, réunis sous un Roi de leur nation, terminèrent cette longue querelle, en se soustrayant à l'empire des Espagnols, qui n'eurent plus d'intérêt à s'opposer au succès Hollandois dans ces régions éloignées. Le Traité conclu à Munster confirma à perpétuité les dispositions du Traité de trêve de 1609, laissa la République de Hollande en possession de ses conquêtes dans les Pays-Bas Catholiques, & de celles qu'elle avoit faites sur les bords du Rhin dans la Basse-Allemagne, & changea tellement les sentiments mutuels des Parties contractantes, que le pouvoir de la France effrayoit chaque jour plus vivement, qu'il fut la base de la plus étroite correspondance entr'elles, & de l'union intime & constante de leurs intérêts, de leurs armes & de tous les efforts de leur puissance.

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

contenues dans ce quatrième Volume.

A.

ALBERT, (l'Archiduc) dernier des fils de l'Empereur Maximilien II, nouveau Gouverneur des Pays-Bas, projette de secourir la Fère, 5. Difficultés de ce projet, *ibid.* Prend le parti de faire une diversion & d'assiéger Calais, 9. Qui est pris d'assaut, 23. Il fait attaquer Ardres, 25. Qui se rend, 30. Il évite de combattre le Roi qui lui présente la bataille, 33. Il n'ose attaquer Ostende, 34. Il se détermine à faire le siège de Hulst, 36. Trompe le Prince Maurice qui retire la moitié de la garnison de cette ville, 40. Vient au siège de Hulst, 47.

Qui capitule, 56. Il pourvoit à la sûreté du Brabant, 65. Se propose de défendre Amiens contre les entreprises du Roi, pour reprendre cette ville, 85. Manque d'argent, 91. Vient au secours d'Amiens, 112. Difficulté du secours, 114. Il fait observer l'armée des assiégeants, 115. Marche pour l'attaquer, 116. Belle ordonnance de sa marche, 117. Son arrivée cause du désordre dans l'armée de France, 121. Dont il ne profite pas, en suivant l'avis du Comte de Mansfeld, 122. Il s'approche pour défier le Roi à la bataille, 124. Sans suc-

cès, 125. Il se retire, 126. Prend Monthulin, 128. N'ose encore attaquer Ostende, 129. Le Roi le choisit pour épouser l'Infante Isabelle sa fille, & leur cède la souveraineté des Pays-Bas, 148. Conditions de cette cession, *ibid.* Il en instruit les Provinces-unies, & leur offre de bonnes conditions sans se faire écouter, *ibid.* Note. Embarras de l'Archiduc avant son départ pour aller épouser l'Infante, 151. Il part pour l'Espagne, 153. Est marié, 164. Avoit ordonné avant de partir à l'Amiral d'Aragon, de faire prendre à son armée de bons quartiers en Allemagne, 165. Revient en Flandre avec l'Archiduchesse, 227. L'étiquette de sa Cour mécontente les Flamands, 230. Difficultés de sa situation, 238. Il ne peut faire la paix avec les Provinces-unies ni avec l'Angleterre, 243. Il rassemble son armée pour l'opposer aux en-

treprises du Prince Maurice en Flandre, 247. La conduit au secours de Nieuport, 248. Prend les forts qui défendent les environs d'Ostende, 251. Bat un corps détaché de l'armée du Prince Maurice, 252. Délibère s'il lui livrera bataille, 253. Marche à l'ennemi, 257. Difficultés qu'il éprouve, 263. Il anime ses troupes, 264. Combat, 265. Est battu & blessé, 267. Se retire à Gand, 271. Se détermine à faire le siège d'Ostende, 277. L'investit, 278. Ouvre la tranchée, 283. Ses travaux, 284. Ses progrès, 285. Il marche au secours de Bois-le-Duc attaqué par le Prince Maurice, 291. Qui leve le siège, 292. Il est sur le point de se rendre maître d'Ostende, *ibid.* Il fait livrer un assaut qui ne réussit point, 294. Charge Rivas de la conduite de ce siège, & revient à Gand, 297. Donne le commandement de son armée à l'Amiral d'A-

ragon, 320, 323. Rassemble une armée plus nombreuse, 329. Va joindre le Comte de Bergh, qui défendoit Bois-le-Duc, avec un corps détaché, 332. Engage les bourgeois de cette ville à recevoir une garnison de troupes réglées, 334. Offre la conduite du siège d'Ostende au Marquis Ambroise Spinola, 340. Qui l'accepte, 344. Il le charge encore de secourir l'Ecluse, 357. Sans succès, 359. Vient à Ostende avec l'Archiduchesse après la reddition de cette place, 365. Permet à Spinola d'aller secourir Groll, 417. Se détermine avec peine, quoiqu'il desire la paix, à accorder les préliminaires qu'exigent les Provinces-unies avant de traiter, 437. Y consent enfin, & envoie en Hollande faire des ouvertures de paix, 440. Se prête à traiter d'une longue trêve, après que les espérances de faire la paix se sont évanouies, 521.

Dépêche son Confesseur à Madrid, pour obtenir le consentement du Roi; Traité de trêve, 523. Forme dans laquelle ses Ministres traitent à Anvers avec les Provinces-unies, 529. La trêve est conclue en son nom & au nom du Roi d'Espagne, 530. *Ambassadeurs* (les) d'Espagne, pour traiter de la paix avec les Provinces-unies, sont reçus en Hollande avec honneur, 482. Détails de leur négociation. *Voyez* Paix. Ils reviennent à Bruxelles après que le Traité de paix a échoué, 504. *Amiens*, Capitale de la Picardie, est exposée aux entreprises des Espagnols, 69. Est mal gardée par les bourgeois, 70. Elle est surprise, 78. Description de cette ville, 84. Les Espagnols qui l'avoient surprise reçoivent du renfort, 88. Ses faubourgs sont brûlés, 89. Elle est bien défendue, 93. Sorties sanglantes, 98, 99, 103. Attaque du fossé, 106. Elle ne

- peut être secourue par l'Archiduc Albert, 126. Elle se rend, 127
- Amiral* (1^o) d'Aragon, voyez Mendoza.
- André d'Autriche*, (le Cardinal) Evêque de Constance, Gouverneur des Pays-Bas, pendant l'absence de l'Archiduc Albert, 152. S'excuse auprès de l'Empereur de retirer les Espagnols de la Westphalie, 180. Refuse leur sortie aux Etats de ce Cercle, 182. Rassemble son armée, 185. Délibère sur le plan de la campagne qu'il va commencer, 186. Se détermine à faire le siège de Bommel, 188. Feint d'attaquer le fort de Schenck, 190. Ses dispositions pour pénétrer dans l'isle de Bommel, 192. Sans effet sur le Vahal, 193. Elles réussissent sur la Meuse, 194. Il investit Bommel, 196. L'attaque en règle, 198. Prend la résolution de faire construire le fort de Saint-André, 204. Lève le siège de Bommel, 205. Achève la construction du fort de Saint-André, 212. Retourne en Allemagne, 227
- André* (le fort de Saint-) est construit, 206. Achevé, 212. Description de ce fort, 213. Est livré au Prince Maurice par la garnison qu'on y avoit mise, 238
- Annebourg*, (... Dubois Seigneur d') Gouverneur d'Ardres, 26. Courage de ce guerrier, 29. Qui est forcé par un Officier supérieur de rendre la place, 30
- Ardres*, Ville du Pays conquis, est assiégée par l'Archiduc Albert, 25. Les Espagnols en surprennent le fauxbourg, 28. Elle se rend, 30

B.

BARBERIN, (Maffée) Cardinal & Nonce en France depuis le Pape Urbain VIII. Tâche de détacher le Roi de l'alliance des Provinces-unies, 427. Et de l'unir étroitement à l'Espagne par une double alliance, 428. Il en fait l'ou-

- verture à Monsieur de Villeroi, *ibid.* Et au Roi lui-même, qui paroît s'y prêter, 429. Mais qui dissimule, *ibid.*
Note. Vues ultérieures de ce Ministre, 430
- Barlotte*, (Claude de La) Officier Wallon au service d'Espagne, détermine l'Archiduc à tenter le siège de Hulst, 36. En forme l'investissement, 42. Se distingue à ce siège, 45. Engage l'Archiduc à combattre le Prince Maurice, 255. Est blessé à la bataille de Nieuport, 269. Introduit du secours dans cette ville, 273. *Note.* Est tué, 274. Son éloge, *ibid.* *Note.*
- Barneveldt*, (Jean Olden) Avocat-Général de Hollande, partisan de la paix avec l'Espagne, 466. Détails sur ce grand homme, *ibid.* *Note.* Son discours pour faire accepter aux Etats-Généraux la seconde ratification des préliminaires, accordée par le Roi d'Espagne, 468. Il les persuade, 476. Est député par la Province de Hollande à la négociation de la paix, 484. Voyez Paix & Trêve.
- Basta*, (George) Officier Albanois au Service d'Espagne, ravitaille la Fère, 7
- Belin*, (François de Fau-doas d'Averton, Comte de) se jette dans Ardres pour défendre cette place, 26. Qu'il rend lâchement, 30. Est protégé, & n'éprouve qu'une punition légère, 31
- Bentivoglio*, (Jean) Chevalier de Malte, frère de l'Auteur de cette Histoire, se signale au siège de Rhinberg, 408
- Bentivoglio*, (Corneille & Alexandre) le premier, frère de l'Auteur, & le second son neveu, sont tués à la bataille de Nieuport, en combattant avec courage, 275
- Bentivoglio*, (Ferdinand, Marquis) Neveu de l'Auteur. Sa bravoure le fait estimer au siège de Rhinberg, 410
- Bergb*, (Frédéric, Comte de) est chargé d'une attaque au siège d'Ostende, 283. S'y distingue, 286. Fait lever le

- siège de Bois-le-Duc au Prince Maurice, 290. Assiège les mutins d'Hochstrate, 330. Qui sont secourus par le Prince Maurice, 331. Défend une seconde fois Bois-le-Duc contre les entreprises de ce Général, 332. Qui se retire, 335. Observe Maurice dans le pays de Waës, 373
- Berg-op-zoom.* Conférences tenues dans cette ville pour la paix entre l'Espagne & les Provinces-unies, 241. Elles n'ont aucun effet, 275. Les Députés des sept Provinces s'y rassemblent pour accélérer la conclusion de la trêve qui se traitoit à Anvers, 529
- Biron*, (Charles de Gontaut, Maréchal de) bat & prend prisonnier le Marquis de Varambon, 59. Est chargé de la conduite du siège d'Amiens, 86. Tente en vain de s'emparer d'Arras & de Dourlens, 87, 88. Ses travaux au siège d'Amiens, 92. Il continue d'en avoir la direction en présence du Roi, 94. *Note.* Sa vigilance, 102. Son intrépidité, 105. Il conseille au Roi d'aller à la rencontre de l'Archiduc pour le combattre, 118. Amiens se rend, 127
- Bois-le-Duc*, ville du Brabant, est attaquée sans succès par le Prince Maurice, 200. Est assiégée une seconde fois par le même, 331. Qui se retire sans la prendre, 335
- Bommel.* Description de l'isle de Bommel & des environs, 189. Les Espagnols y pénètrent, 194. Siège de la ville qui donne le nom à l'isle, 196. Belle défense de la garnison, 199. Vigoureuses sorties, 200, 203. L'Archiduc André lève ce siège, 205
- Boulogne*, ville de Picardie. Les conférences de Boulogne pour la paix de l'Espagne & des Archiducs avec l'Angleterre, n'ont aucun succès, 242
- Bucquoi*, (Charles de Longueval, Comte de) sauve Arras des entrepri-

ses du Maréchal de Biron, 87. Employé dans l'armée qui vient secourir Amiens, 123. *Note.* Ne peut passer la Somme, 124. *Note.* Sert dans l'armée de l'Amiral d'Aragon, est fait prisonnier, 176. Est blessé à la bataille de Nieuport, 269. Est chargé d'une attaque au siège d'Ostende, 288. Se distingue à ce siège, 337. Il assiège Wachtendonck, 383. Et prend cette ville, 385. Il reçoit à discrétion le château de Crakou, 390. Tente en vain de passer le Vahal pour entrer en Hollande, 399. Se signale au siège de Rhinberg, 410

C.

CALAIS. Description de cette ville & de ses environs, 13. Elle se rend, 17. Le château de Calais est assiégé, 18. La garnison en est renforcée, 21. Il est emporté d'assaut, 23

Castel-Rodrigo, (Christophe de Moura, Comte

de) Ministre de Philippe II, est d'avis de marier l'Infante à l'Archiduc Albert, & que le Roi leur cède la Souveraineté des Pays-Bas. Son portrait, 139. Discours qu'il tient au Roi pour l'encourager à cette démarche, 142

Clément VIII Pape, se propose de réconcilier la France & l'Espagne, 133. Y réussit à la paix de Vervins, dont il est médiateur, 136. Célèbre à Ferrare le mariage de Philippe III, Roi d'Espagne, avec l'Archiduchesse Marguerite, & celui de l'Archiduc Albert & de l'Infante, 164

Coblents (assemblée de) pour repousser les entreprises des Espagnols, 180. Résolution qu'on y prend, 181

Creve-cœur. Le fort de ce nom est pris par les Espagnols, 195. Et repris par le Prince Maurice, 235

D.

DIGUE construite au siège d'Ostende, pour

en empêcher le secours,
287. Détail des travaux
de la digue qui sont sin-
guliers, 313

Dotekom, ville du Comté
de Zutphen, est forcée
de se rendre à l'Amiral
d'Aragon, 174. Est re-
prise par le Comte Guil-
laume de Nassau, 226.
Note.

E.

ECLUSE (la ville de l')
est attaquée par le Prin-
ce Maurice, 351. Des-
cription de cette ville,
ibid. Difficultés que ce
Prince éprouve dans son
entreprise, 352. Ses pre-
miers succès, 353. Il
empêche qu'elle ne soit
secourue, 354. Elle est
bloquée par l'armée
Hollandoise, qui se ré-
duit à l'affamer, 355.
Les Espagnols ne peu-
vent la secourir, & elle
se rend, 359

Elisabeth, Reine d'Angle-
terre, projecte de se
réconcilier avec l'Espa-
gne, 243, 297. Meurt,
ibid. Son portrait, 298.
& *suiv.*

Espagnols (les) sont irri-
tés du projet de faire la

paix avec la Hollande,
480. Leurs plaintes ne
sont pas écoutées, 481

F.

FÈRE (la ville de la) est
assiégée par Henri-le-
Grand, 4. Est ravitail-
lée, 7. Est prise, 32
Frédéric-Henri de Nassau,
(le Prince) frère du
Prince Maurice, se dis-
tingue à l'affaire de
Mulheim, 386

Fuentes, (Pierre Henri-
quès d'Azevedo, Com-
te de) s'oppose à l'alié-
nation des Pays-Bas en
faveur de l'Infante, &
à son mariage avec l'Ar-
chiduc Albert, 138.
Son discours au Roi à
cet effet, 140

G.

GRAVE, ville du Bra-
bant, est assiégée par le
Prince Maurice, 321.
Et se rend, 324

Groll, ville du Comté de
Zutphen, est soumise
par le Prince Maurice,
130. Est assiégée par
Spinola, 401. Elle ca-
pitule, 402. Est assié-

gée par le Prince Maurice, 414. Qui leve le siège à l'approche de Spinola, 421

H.

HENRI-LE-GRAND reçoit en grace le Duc de Maienne, 3. Est affligé des succès du Comte de Fuentes, 4. Affiège la Fère, *ibid.* Vient au secours de Calais, 19. En renforce la garnison, retirée dans le château, 21. Prend la Fère, 32. Cherche à livrer bataille à l'Archiduc Albert, qui la refuse, 33. Douleur de ce Prince à la nouvelle de la prise d'Amiens, 81. Il se prépare à reprendre cette ville, 82. Ses dispositions, 83. Soins qu'il se donne à cet égard, 85. Il vient au siège d'Amiens, 93. En laisse la conduite au Maréchal de Biron 94. *Note.* Se ménage une intelligence pour surprendre Amiens, 96. Qui est découverte, 97. Ses travaux pour le succès du siège, 102.

Prend lui-même les armes pour repousser une sortie, 104. *Note.* Il arrête l'inondation dont ses travaux sont couverts, 110. Suit le conseil du Duc de Maienne, & attend l'Archiduc dans ses lignes, 121. Désordre dans son armée, qui pense lui être fatal, *ibid.* Cause de cet événement, 122. *Note.* Le désordre est bientôt réparé, 124. Il attend à la tête de ses retranchements, l'ennemi, *ibid.* Qui se retire, 125. Il force Amiens de se rendre, 127. Accueille qu'il fait au Commandant & à la garnison, *ibid.* Il consent à faire la paix avec l'Espagne. Ses raisons, 135. La signe, 136. S'occupe de réconcilier l'Espagne & les Provinces-unies, 451. Ses raisons, 452. Il envoie le Président Jeannin à La Haye à cet effet, 453. *Hobenloë*, (Philippe Comte de) est envoyé par les Provinces-unies à l'armée du cercle de

Westphalie , 214. Seconde le Comte de la Lippe au siège de Reés, 220. Succès de son attaque, 221. Ses démêlés avec le Comte de Solms , ne contribuent pas peu au mauvais succès du siège de Reés, 223

Hulst , ville de Flandre: l'Archiduc en veut faire le siège , 36. Description de cette ville & de ses environs , 37. Difficultés de l'investissement de cette ville, *ibid.* On s'en approche avec peine, 42. Elle est courageusement défendue, 53. Succès d'une sortie, 54. Circonstance de l'attaque de cette place , 55. Elle capitule, 56

I.

JACQUES I , Roi de la Grande-Bretagne, succède à la Reine Elisabeth , 310. Trompe l'espoir des Catholiques, 311. Fait la paix avec l'Espagne , 312. Ses vues à l'égard de la réconciliation de l'Espagne avec les Provin-

ces-unies, 454. N'y met point d'opposition, 456

Idiaquès , (Jean) Ministre de Philippe II , appuie l'avis du Marquis de Castel Rodrigo, au sujet du mariage de l'Infante avec l'Archiduc, & la cession des Pays-Bas à ces Princes, 146

Jeannin , (Pierre) Président à Mortier au Parlement de Dijon, Ambassadeur en Hollande, est chargé par le Roi de faire la paix entre l'Espagne & les Provinces-unies, 453. Y fait l'office de médiateur, 485. Revient à Paris instruire le Roi du succès des négociations, & retourne en Hollande, où il les trouve sur le point d'être rompues , 498. Propose un Traité de trêve à la place du Traité de paix, 501. *Voyez* Trêve.

Isabelle , Claire-Eugénie, Infante d'Espagne, fille de Philippe II, mariée à l'Archiduc Albert, 164. Arrive dans les Pays-Bas, 227. Se rend à Gand, pour rassurer la Flandre contre les

entreprises du Prince Maurice, 247. Harangue l'armée que l'Archiduc y rassemble, 249. Son courage à la nouvelle de l'événement de la bataille de Nieuport, 271. Elle se rend à Ostende avec son mari pour voir leur nouvelle conquête, 365. Sensibilité de l'Archiduchesse sur les malheurs de cette ville, 366

L.

LERME, (François de Roxas de Sandoval, Duc de) premier Ministre de Philippe III, souhaite la double alliance de la France avec l'Espagne, 429. Est favorablement disposé pour un Traité de trêve au défaut d'un Traité de paix, 523

Linghen, ville de Frise, est conquise par le Prince Maurice, 131. Est prise par Spinola, 381

Lippe, (..... Comte de la) Général des troupes du cercle de Westphalie, 182. Est incapable de cet emploi, 216, 223. *Note.* Leve le siège

de Rhinberg, 219. Investit Reés, dont il leve le siège, 223
Luc, (François d'Epinoi, Seigneur de St.) commande l'artillerie au siège d'Amiens, 96. Succès de ses travaux, 101. Il est tué, 111. Son éloge, *ibid.* *Note.*

M.

MAIENNE, (Charles de Lorraine, Duc de) se soumet au Roi, 3. Circonstance de son entrevue avec ce Prince, *ibid.* *Note.* Accompagne le Roi au siège d'Amiens, 94. L'engage à attendre dans ses lignes l'attaque de l'Archiduc Albert, 120

Maldère, (Jacques) Député de la Zélande aux négociations de la paix avec l'Espagne, manœuvre dans cette Province pour susciter des obstacles au projet de trêve, 505. Son discours à cet effet dans l'assemblée des Etats-Généraux, 506. Est l'organe du Prince Maurice, 508

Mancidor, (Jean) Se-

crétaire de la guerre dans les Pays-Bas, est nommé l'un des Ambassadeurs en Hollande, pour y négocier la paix, 477. Son éloge, 478. Voyez Ambassadeurs.

Mansfeld, (Pierre-Ernest, Comte de) fait les fonctions de Mestre-de-Camp-Général dans l'armée qui vient au secours d'Amiens, 113. S'oppose à ce que l'Archiduc attaque les retranchements des François en arrivant, 122

Maurice de Nassau, (le Prince) fils du Prince d'Orange, Général des armées des Provinces-unies, projette d'attaquer le Comte de Varas, 61. L'attaque, 63. Et le bat, 64. Investit Rhinberg, 129. Qu'il prend, ainsi que Meurs & Groll, 130. Soumet encore Oldensel & Linghen, 131. Reconnoissance des Provinces-unies pour ses services, 132. Belle campagne de Maurice contre l'Amiral d'Aragon, 173. *Note.* Assure le fort de Schenck contre l'attaque de l'Ar-

chiduc André, 191. Se hâte de secourir Bommel, 197. Ses succès dans la défense de cette place, 202. Il force l'Archiduc d'en lever le siège, 205. S'oppose vivement à la construction du fort Saint-André, 207. Veut surprendre la cavalerie Espagnole, 208. Sans succès, 210. Surprend Wachendonck, & reprend Creve-cœur, 235. Traite avec les mutins du fort Saint-André, 236. Qui le lui livrent, 237. Porte son armée en Flandre, 243. Attaque Nieuport, 246. Attend l'ennemi, qui marche au secours de cette ville pour le combattre, 258. Son Discours à ses troupes, 260. Son ordre de bataille, 262. Il gagne la bataille de Nieuport, 267. Ne peut poursuivre l'ennemi vaincu, 271. Reprend le siège de Nieuport, 272. Le leve, 273. Investit Rhinberg, 276. Qu'il prend, 290. Leve le siège de Bois-le-Duc, 292. Assiège Grave, 321. Qu'il

force de se rendre, 324. Affiège une seconde fois Bois-le-Duc, 331. Et en abandonne l'attaque, 335. Se dispose à attaquer l'Ecluse, 351. Ses succès, 352. Il repousse le secours que l'on conduisoit à cette ville, 354, 359. La prend, *ibid.* N'ose entreprendre de secourir Ostende, 364. Tente une entreprise sur Anvers, 370. Qui échoue, 371. N'obtient aucun succès dans le pays de Waës, 372. Va au secours de la Frise, 382. Ne peut détruire la cavalerie Espagnole à Mulheim, 388. Se dispose à empêcher Spino-la de pénétrer dans le Veluwe, 397. Préserve Deventer & Zutphen des entreprises de ce Général, 400. Marche au secours de Rhinberg, 411. Et n'ose attaquer les assiégeants, 412. Il prend Lokem & assiège Groll, 414. Il abandonne cette entreprise, 421. Il est opposé à la paix avec l'Espagne, 457. Ses raisons, 458. Son discours pour faire rejeter la se-

conde ratification des préliminaires donnée par le Roi d'Espagne, 460. Il est chargé de recevoir les Ambassadeurs de cette Couronne à leur arrivée en Hollande, 482. Circonstance de son entrevue avec Spinola, *ib.* *Note.* Il s'oppose au projet du Traité de trêve, 505. Fait agir Maldère, député de Zélande pour l'empêcher, 508. Discours de ses partisans, 509. Il consent à la trêve. Par quelles raisons, 508. *Note.*

Medicis, (Alexandre de) Cardinal Légat de Clément VIII, depuis Pape Léon XI. Vient en France pour être médiateur de la paix de cette Couronne avec l'Espagne, 133. Se rend à Vervins, 134. Réussit à réconcilier les deux Rois, 136

Mellino, (Jean Garzias) Cardinal, Nonce en Espagne, propose une double alliance entre les enfants de France & d'Espagne, & est favorablement écouté, 429

Mendoza, (François de)

Marquis de Guadalette, Amiral d'Aragon, nommé pour commander les armées d'Espagne en Flandre, 153. Passe la Meuse avec son armée pour l'établir dans la basse Allemagne, 166. S'assure d'Orfoi, *ibid.* Investit Rhinberg, 167. Accident qui l'en rend maître, 169. Il force les habitants de Wesel de rétablir l'exercice de la Religion Catholique dans leur ville, 170. Burich, Reés & Emerich se foumettent à lui, & reçoivent garnison Espagnole, 172. Sa mauvaise foi, *ibid. Note.* Il prend Dotekom, 174. Ses brigandages en Westphalie, 177. *Note.* Il conseille à l'Archiduc d'attaquer le fort de Schenck, 186. Il est fait prisonnier à la bataille de Nieuport, 268. Et est échangé contre tous les prisonniers Hollandois qui sont au pouvoir de l'Espagne, 319. Il commande une armée contre le Prince Maurice, 320. Tente le secours de Grave,

323. Sans succès, 324. *Meurs*, ville Capitale du Comté de ce nom, se rend au Prince Maurice, 130. *Ministres d'Espagne* (les) sont effrayés des difficultés que souffriroit la continuation de la guerre avec les Provinces-unies, 432. Ils sont paroitre beaucoup de penchant pour la paix, 435. Ils se décident à la faire, 440. Ils ont peine à consentir à un Traité de longue trêve, 521. *Montenegro*, (Jérôme Carrasse, Marquis de) commande la cavalerie du corps de troupes qui vient surprendre Amiens, 73. Ses succès dans une sortie, 93. Il est chargé de la défense d'Amiens après la mort de Portocarrero, 111. Il s'y distingue, 112. Il rend Amiens au Roi, qui lui donne des marques de bonté & d'estime, 127. *Mulheim*. Affaire de Mulheim, 386. Le Prince Maurice est repoussé par les Espagnols, 388. *Mutineries* des garnisons de Gand & d'Anvers,

183. D'un corps d'Espagnols à Hamont, 232. Des garnisons des forts de Saint-André & de Creve-cœur, *ibid.* D'un corps d'Italiens à Werth 234. D'un corps d'Italiens à Hochstrate, 325. Qui se mettent à couvert du ressentiment de l'Archiduc, en traitant avec le Prince Maurice, 331. Ils s'accordent avec le Gouverneur des Pays-Bas, 356

N.

NASSAU, voyez *Frédéric-Henri & Maurice.*

Nassau, (Guillaume Comte de) est envoyé à l'armée du cercle de Westphalie pour y rétablir l'ordre & la discipline, 225. Il reprend Dotekom, 229. *Note.* Il étoit Gouverneur de Frise & de Groningue, 458. La noblesse des Provinces-unies le députe pour la représenter aux négociations pour la paix avec l'Espagne, 488

Neyen, (Jean) Religieux de l'Ordre de saint François. Son éloge, 438. Il est chargé de faire

porter en Hollande les premières ouvertures de paix de l'Espagne avec les Provinces-unies, 439. Il va lui-même en Hollande à cet effet, 440. Il arrive à La Haye, 441. Où l'on accepte ses propositions, 442. Il conclut une suspension d'armes, *ibid.* Il va en Espagne chercher la ratification des préliminaires dont on étoit convenu, 443. Il porte à La Haye une seconde ratification qui souffre difficulté, 448. Et qui est enfin admise, 476. Il est un des Ambassadeurs d'Espagne pour traiter de la paix, 478. *Voyez Paix.*

Nieuport, ville de Flandre, est investie par le Prince Maurice, 246. Bataille de Nieuport, 265. Gagnée par ce Prince, 268. Il leve le siège de cette ville, 273

O.

OLDENSEL, ville de l'O-verissel, est prise par le Prince Maurice, 131. Et reprise par Spinola, 380

Orfoi, ville du Duché de Cleves, reçoit garnison Espagnole, 166. Ainsi que Burick, Reés & Emerich, 172
Ostende est investie par l'Archiduc Albert, 278. Description de cette ville, 281 & *Note*. Premiers travaux de ce siège, 283. Assaut furieux sans succès, 294. Le siège continue, 312. Sans aucun événement d'importance, 314. *Note*. On le poursuit avec plus de vivacité qu'auparavant, 336. Perte des deux côtés, *ibid*. *Note*. Ambroise Spino-la le pousse avec une nouvelle ardeur, 345. Passage d'un canal, 347. Attaque de la Contrescarpe, 349. Les assiégeants font maîtres de tous les ouvrages extérieurs, 350. Ostende est en danger d'être prise, 351. Elle se rend, 363. Description des ruines de cette ville, 365

P.

PAYS-BAS (les Provinces des) soumises à l'Es-

pagne, sont données en Souveraineté à l'Archiduc Albert, & l'Infante Isabelle, 148. Conditions de cette cession, 149. Elles approuvent cet acte, 150. Elles défèrent la paix, 436
Paix, ouvertures de paix entre l'Espagne & les Provinces-unies, 439. On signe des préliminaires, 442. Dont la première ratification est rejetée, 446. Et la seconde admise, 476. Les Provinces-unies exigent que le Roi d'Espagne quitte le titre de Souverain de ces Provinces, 485. Réclamations des Ministres Espagnols, *ibid*. Ils y consentent, à condition que les Hollandois s'abstiendront de commercer aux Indes, 486. Ceux-ci le refusent, 487. Et proposent à cet égard des moyens de conciliation, 489. Que les Espagnols rejettent, 492. Difficulté du Traité de paix sur l'exercice de la Religion Catholique en Hollande, *ibid*. Sur les droits qui gênent la navigation

vigation de l'Escant, & l'échange des dépendances des diverses Provinces de leur Souveraineté respective, 493. On ne peut trouver d'accommodement à l'égard du commerce des Indes, & les négociations de paix sont rompues, 499. *Voyez* Trêve. *Paul V*, (le Pape) se propose de resserrer l'union de la France & de l'Espagne, 426. Charge ses Légats dans ces deux Royaumes d'y travailler 427. Réussit dans la suite à former une double alliance entre ces Couronnes, 429

Philippe II, Roi d'Espagne, ne peut trouver d'argent pour les besoins de la Flandre. Causes de cette disette, 91. Veut faire la paix avec la France. Ses raisons, 134. La conclut & rend ses conquêtes, 136. Songe à donner un Souverain particulier à la Flandre, *ibid.* Choisit à cet effet l'Archiduc Albert, qu'il veut marier à l'Infante Isabelle sa fille, 137.

Tome IV.

Balance pendant quelque temps, 138. Consulte ses Ministres, 139. Raisons dont il est frappé à cet égard, 146. Il se détermine à remplir son projet, 148. Et il marie ensuite son fils avec l'Archiduchesse Marguerite, 153. Il meurt, 154. Son portrait, *ibid.* & 158. *Note.* *Philippe III*, Roi d'Espagne, desire de renouer une négociation de paix avec les Provinces-unies, 436. Est résolu de la conclure, 440. Ratifie les préliminaires par le Pere Neyen, 443. Sa ratification est rejetée, 446. Il en accorde une seconde, 448. Dont les Provinces-unies se contentent, 476. Il demande par ses Ambassadeurs la médiation de la France, 477. Et de l'Angleterre, 500. Approuve le projet d'un Traité de trêve, & consent qu'on la signe, 528. *Portocarrero*, (Hernand Teglio) Gouverneur de Dourens pour l'Espagne, se signale contre la France, 69. Projette

Aa

- de surprendre Amiens, 70. Par quelle raison, 71. Son plan à cet effet, *ibid.* Il obtient permission de l'Archiduc, de tenter cette entreprise, 72. Il découvre son dessein aux troupes qu'il y conduisoit, 74. Il s'empare d'une porte d'Amiens, 78. Et s'affure de cette ville, 80. Il en fait brûler les fauxbourgs, 89. Découvre un complot pour livrer la place au Roi, 97. Ses travaux, *ibid.* Sorties furieuses, 98. Nouveaux travaux, 107. Il demande du secours à l'Archiduc, 108. Il inonde les tranchées des assiégeants, 109. Il est tué, 110. Son éloge, *ibid.*
- Provinces-unies.* Elles rejettent les avances de l'Archiduc Albert qui leur annonce la cession de la Souveraineté des Pays-Bas, que Philippe II a faite en sa faveur, & son mariage avec l'Infante, 148. Traitent avec l'Espagne à Berg-op-zoom sous la médiation de l'Empereur, 241. Sans aucun effet, 275. Font l'échange de leurs prisonniers en Espagne contre l'Amiral d'Aragon, 319. Ordonnent le siège de l'Ecluse pour faire une diversion à celui d'Ostende, 343. Abandonnent le secours d'Ostende, 363. Leur plan de défense contre les entreprises de Spinola, 395. Refusent de traiter avec l'Espagne & les Archiducs, à moins qu'ils ne reconnoissent leur indépendance, 431. Acceptent les propositions de l'Espagne, & concluent une suspension d'armes, 442. Détails sur la forme du gouvernement des Provinces-unies, 444. Elles rejettent la première ratification des préliminaires donnée par l'Espagne, 446. Font difficulté d'admettre la seconde, 450. L'admettent, 476. Concluent une nouvelle alliance avec la France & l'Angleterre, 496. Forment une assemblée nombreuse à Berg-op-zoom pour accélérer la conclusion du

Traité de trêve, 529. La trêve est signée, 530

R.

REÉS, ville du Duché de Cleves, reçoit garnison Espagnole, 172. Est assiégée par l'armée du cercle de Westphalie, 219. Reçoit du secours 221. Est délivrée du siège, 223

Rhinberg, ville de l'Electorat de Cologne, est prise par le Prince Maurice, 129. Par l'Amiral d'Aragon, 169. Est investie par le Prince Maurice, 276. Et se rend à lui, 279. Est assiégée par Spinola, 403. Description des défenses de cette place, 404. Difficultés de ce siège, 407. La défense du fossé coûte beaucoup, 409. Rhinberg est pris, 413

Richardot, (Jean) Président du Conseil-Privé de Flandre, est nommé l'un des Ambassadeurs pour négocier la paix, 477. Son éloge, 497. Voyez Ambassadeurs. Il est celui des Ministres d'Espagne & des Archiducs sur qui roulent

les détails de la négociation de la trêve, 520

Rivas, (Jean) Colonel Espagnol, est chargé de la conduite du siège d'Ostende, 297. Le pousse avec vigueur, 312. Rempporte un avantage considérable, 336

Rodolphe II, (l'Empereur) ce Prince ordonne en vain aux Espagnols d'évacuer la Westphalie, 179. Veut réconcilier les Provinces-unies avec l'Espagne & les Archiducs, 239. Tentatives inutiles de ses Ambassadeurs en Hollande, 240. Il prétend que l'Espagne ne peut traiter de la paix avec ses Provinces sans sa participation, 451

Rône, (Chrétien de Savigni, Baron de) propose à l'Archiduc Albert d'assiéger Calais, 9. Est chargé de cette entreprise, 12. S'empare des dehors de cette ville, 16. La prend, 17. Il attaque le château, 18. L'emporte d'assaut, 23. Il assiège Ardres, 25. Attaque le

corps de la place, 29.
 Qui se rend, 30. Il entreprend le siège de Hulst, 44. Et fait attaquer les forts qui couvroient cette place, 46. Il est tué, 48. Son portrait, *ibid.* & 49. *Note.*

S.

SPINOLA (Ambroise) leve des troupes pour le service d'Espagne, 317. Arrive en Flandre, 318. Joint l'armée commandée par l'Amiral d'Aragon, 320. Maintient ses troupes dans la meilleure discipline, 326. Leve une armée de vingt mille hommes pour la conduire à l'Archiduc, 327. Est revêtu des emplois de son frère, 329. L'Archiduc lui offre la conduite du siège d'Ostende, 340. Il délibère s'il l'acceptera, 341. Il s'en charge, 344. Et change le plan d'attaque, 345. Son activité, 348. Il emporte les ouvrages extérieurs de la place, 350. Consent avec peine d'aller au secours de l'Ecluse, 357. Ne peut délivrer cette

ville, 359. Se met en garde contre les entreprises du Prince Maurice pour délivrer Ostende, 361. Il en presse le siège avec une vivacité incroyable, *ibid.* Et la force de se rendre, 363. Il va en Espagne, 368. Il y est fait Commandant en chef des armées de cette Couronne en Flandre, & Chevalier de la Toison-d'Or, 369. Il fait échouer une entreprise du Prince Maurice sur Anvers, 371. Et sur les places du pays de Waës, 372. Il marche pour exécuter son projet sur la Frise, 373. Qu'il cache, 375. Et qu'il découvre enfin dans un Conseil de guerre, 376. Bel ordre de sa marche en Westphalie, 378 & *Note.* Il prend Oldensel, 380. Et Linghen, 381. Eut pu pousser ses conquêtes plus loin, 382. *Note.* Fait assiéger Wachtendonck par le Comte de Bucquoi, 383. Qui prend cette ville, 385. Il repousse le Prince Maurice à l'af-

faire de Mulheim, 388. Retourne en Espagne, 391. Où il est fait membre du Conseil-d'Etat, 392. Son projet pour pénétrer dans les Provinces-unies par le Veluwe, 393. Et de faire entrer le Comte de Bucquoi dans le Bétuve, 394. Sa marche, 396. Contretemps qu'il éprouve, 397. Il prend Lokem, 398. Et ne peut passer l'Yffel, *ibid.* Il investit Groll, 401. Et force cette ville à capituler, 402. Il assiège Rhinberg, 403. Activité de Spinola dans cette entreprise, 408. Il s'illustre par son courage & sa capacité, 410. Et prend Rhinberg, 413. Il se détermine à marcher au secours de Groll assiégée par le Prince Maurice, 414. Ses motifs, 415. Il marche, 417. Arrive à la vue de l'ennemi, 418. Ses dispositions, 419. Il anime ses troupes au combat, 420. Que Maurice évite en levant le siège, 421. Ses inquiétudes sur les événements futurs de

la guerre. Il desire la paix, 432. Est nommé Ambassadeur pour en traiter, 477. Son éloge, 478. *Voyez* Ambassadeurs. Son entrevue avec le Prince Maurice, 482. *Note.* Il est un spectacle pour la Hollande, *ibid.* Spinola, (Frédéric) frère cadet d'Ambroise Spinola, commande une escadre de galères Espagnoles sur les côtes de Flandre, 315. Ses succès, 316. On augmente le nombre de ses galères, 317. Il en perd cinq, 318 & *suiv.* Il est tué dans un combat naval, 328 Solms, (Everard Comte de) Gouverneur de Hulst, 42. Défend cette place courageusement, 42-56. Est forcé par la garnison de capituler, 56. Les sentiments sont partagés dans les Provinces-unies sur la conduite qu'il avoit tenue pendant ce siège, *ibid.* *Note.*

T.

TARGONÉ, (Pompée) fameux Ingénieur, vient

au siège d'Ostende. Ses machines sont plus ingénieuses qu'utiles, 329. Il en invente de nouvelles dont on tire du service, 345. Une dernière plus singulière qu'on ne peut employer, 346

Trêve. Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre proposent un Traité de trêve après que celui de la paix a échoué, 501. Le Président Jeannin porte la parole, *ibid.* Les Ministres Hollandois demandent du temps pour consulter les Provinces, 504. Les Ministres Espagnols promettent leurs bons offices pour la faire conclure, *ibid.* Travaux du Président Jeannin à cet égard, 505. Opposition qu'il trouve à la trêve, 506. Harangue qu'il fait aux Etats-Généraux à cet effet, 511. Il leur offre au nom du Roi, & de concert avec les Ambassadeurs d'Angleterre, la garantie du Traité de trêve, 519. Les six autres Provinces déterminent la Zélande à y consentir, 520. Diffi-

cultés par rapport à la déclaration d'indépendance & au commerce des Indes, 521. Jeannin les leve dans l'esprit des Archiducs, 522. Ses raisons, *ibid.* Les Ministres respectifs s'assemblent à Anvers pour terminer le Traité, 525. On parvient à en rédiger les articles les plus difficiles, *ibid.* Celui qui concerne le commerce des Indes est très-obscur, *ibid.* & 526. Les autres difficultés sont résolues, 528. Les Députés des Provinces s'assemblent à Berg-op-zoom pour accélérer la conclusion du Traité, 529. La trêve est signée. Ses dispositions, 530

Trivulce, (Charles Emmanuel Théodore) excellent Officier Italien, commande la cavalerie Espagnole à l'affaire de Mulcicim. Y est tué, 388

V.

VANDERNOT, (Charles) Gouverneur d'Ostende. Ses dispositions, 384. Est remplacé par le Co-

- Ionel Vere , Anglois ,
385
- Varambon*, (Marc de Rye,
Marquis de) est attaqué
par le Maréchal de Bi-
ron, 58. Battu & pris,
59
- Varas*, (Claude de Rye,
Comte de) est fait Mes-
tre-de-Camp-Général de
l'armée de Flandre, 50.
Ses succès au siège de
Hulst, 51. Commande
un corps de troupes
dans la Campine, 60.
Menacé par le Prince
Maurice, il veut se re-
tirer à Herentals, 62. Il
est battu & tué, 64.
- Velasco*, (Louis) Officier
Espagnol, est employé
avec avantage au siège
de Hulst, 45. S'empare
d'un ravelin, 51. Est
bleffé à l'attaque de
Dorstein en Westphalie,
175. Renforce la gar-
nison de Nieuport d'un
corps de troupes que La
Barlotte conduit, 272,
273. *Note.* Est repoussé
en voulant secourir l'E-
cluse, 354. Donne des
preuves de bravoure &
de capacité au siège de
Rhinberg, 410
- Vere*, (François) Officier
Anglois, au service des
Etats, Gouverneur d'Of-
tende, 385. Ses travaux,
ibid. Offre de rendre Of-
tende, 392. Refuse de
conclure la capitulation,
393. Sa conduite est blâ-
mée par les Provinces-
unies, 392. *Note.*
- Verrekens*, (Louis) Se-
crétaire d'Etat de l'Ar-
chiduc, porte en Hol-
lande la ratification des
préliminaires faite par
le Roi d'Espagne, 443.
Qui est rejettée, 446. Il
dissimule & promet une
ratification plus agréa-
ble aux Provinces, 447.
Il l'obtient, 448. Est
nommé l'un des Ambas-
sadeurs pour traiter de
la paix, 478. Son élo-
ge, 479. *Voyez* Ambas-
sadeurs.
- Vervins*, (Congrès de)
134. Lapaixy est signée,
136
- W.
- WACHTENDONCK*, ville
du Duché de Gueldres,
est surprise par les trou-
pes du Prince Maurice,
235. Est assiégée par le
Comte de Bucquoi,
383. Capitule, 385

- Wesel*, ville du Duché de Cleves, rétablit l'exercice de la Religion Catholique, 170. L'y interdit de nouveau, 217
- Westphalie*. Description du Cercle de Westphalie, 177. Dont les Souverains sont vexés par les Espagnols, *ibid.* Note. 178. Et se plaignent de leurs brigandages, 179. Ils s'assemblent à Coblents avec plusieurs Princes des cercles voisins, 180. Y prennent la résolution de chasser les Espagnols à main armée, 181. Assemblent leurs troupes, 216. Qui assiègent Rhinberg, 217. Et en lèvent le siège, 219. Elles lèvent encore celui de Reés, 223.
- Mauvaise conduite de cette armée, 224. Qui se dissipe, 225
- Z.
- ZAPENA*, (Gaspard) Officier Espagnol, dissuade l'Archiduc Albert de livrer bataille au Prince Maurice, 253. Est blessé à mort à la bataille de Nieuport, 269
- Zélande* (la Province de) s'oppose au projet du Traité de Trêve, 505. Extrémités auxquelles se porte le Député de cette Province, 506. Les six autres Provinces de l'union obtiennent enfin le consentement de la Zélande à la Trêve, 520

Fin de la Table du quatrième Volume.

B. / 6